

FACULTAS PHILOSOPHICA UNIVERSITATIS STUDIORUM
ZAGRABIENSIS

STUDIA
ROMANICA ET ANGLICA
ZAGRABIENSIA

VOL. LXI, pp. 1-205

ZAGREB

2016

Studia

<i>Ivana Franić</i> , Les phrasillons entre grammaire et lexique : l'apport de la syntaxe structurale	3
<i>Ivica Peša Matracki, Mia Batinić Angster</i> , Evidenzialità in italiano e in croato	27
<i>Irena Zovko Dinković, Adrijana Fajdić</i> , Crosslinguistic Influence of Auxiliary Verbs in Spanish and English – <i>ser, estar</i> and <i>be</i>	45
<i>Snježana Veselica Majhut</i> , A Contribution to Croatian Translation History: Translation Flows from English into Croatian (from the 1950s to the late 1970s) and their Social-cultural Context.....	73
<i>Michèle Devoisin-Lagarde-Dorothee</i> , Images de femmes et modernité de Sacher-Masoch	85
<i>Maria Rosa Lehmann</i> , Une question de fétichisme - <i>Déjeuner en fourrure</i> (1934) de Meret Oppenheim (1913-1985) : un hommage surréaliste à Léopold von Sacher-Masoch	97
<i>Nenad Ivić</i> , Articuler l'étant : Deleuze avait aimé ce petit livre. Note sur une phrase de Pascal Quignard.....	109
<i>Maja Zorica Vukušić</i> , Les Mythes de Sacher-Masoch : Des <i>Femmes Slaves</i> de Sacher-Masoch au masochisme décadent et contemporain, du carnaval et théâtral au comique et sentimental	117
<i>Sanja Šoštarić, Evaine Le Calvé Ivičević</i> , Vies d'une feuille morte : traductions et recreations en croate de <i>Chanson d'automne</i>	133
<i>Majda Bojić</i> , Figurações do espaço em <i>O Padre, o Mar e o faroleiro</i> , de Ondjaki	149
<i>Andrea-Beata Jelić, Anja Bajt</i> , Orientaciones motivacionales de los alumnos universitarios croatas de ELE	161
<i>Stela Letica Krevelj</i> , Multilinguals' perceptions of crosslinguistic similarity and relative ease of learning genealogically unrelated languages.....	175

Les phrasillons entre grammaire et lexique : l'apport de la syntaxe structurale

Ivana Franić

Faculté de Philosophie et Lettres

Université de Zagreb

ifranic@ffzg.hr

Dans la présente contribution nous nous pencherons sur le statut des mots-phrases ou phrasillons suivant les postulats de la théorie syntaxique tesnièreenne. Dans un premier temps on présentera un aperçu des travaux dans le domaine portant sur ce sujet, afin de pouvoir recenser, dans un deuxième temps, un répertoire représentatif de phrasillons en français et en croate.

Les mots-phrases ou phrasillons sont des mots composites. Ils sont des équivalents de phrases, ils sont structurellement inanalysables (Tesnière) et correspondent aux interjections de la grammaire traditionnelle. Situés aux confins de la grammaire et du lexique (Porquier), les phrasillons ou *phrases à prédication impliquée* (Wilmet 1997), sont porteurs d'un contenu sémantique extrêmement complexe et très nuancé. A la différence des phrasillons logiques (*voici, voilà, oui, non*), les phrasillons affectifs expriment, à des degrés divers, l'attitude du locuteur soit envers le monde extralinguistique soit envers un certain élément de la situation d'énonciation. Les valeurs de trois catégories tesnièreennes de phrasillons affectifs (impératifs : *s'il vous plaît ! pst ! chut !* ; représentatifs : *pif ! paf !* et impulsifs : *ahé ! hélas ! ouais !*) sont difficiles à identifier avec précision, pour la simple raison que leur contenu sémantique est étroitement lié à l'énonciation.

Mots-clés : syntaxe structurale, mots-phrases, phrasillons, interjections

0. Introduction

La catégorie reconnue traditionnellement sous la dénomination « interjections » fait l'objet de nombreuses études dont l'objectif, pour la plupart, consiste à décrire le concept et à proposer des définitions valables ainsi qu'à répertorier les unités suivant leur contenu sémantique. Certains auteurs ont discuté du bien-fondé grammatical et syntaxique des interjections, d'autres explorent différents aspects structurels et fonctionnels des interjections. Pour arriver à expliquer le statut de ces unités que l'on dénomme souvent de « mots-phrases » ou « phrasillons » (Tesnière 1988), « phrasoïde » (Damourette et Pichon, selon Tutescu 2006), « mots à prédication impliquée » (Wilmet 1997), unités « aux

marges de la phrase » (Riegel et al. ⁵1999) ou des « unités asyntaxiques » (Martinet 1979) jusqu'au « modalisateur épistémique de nature énonciativo-évaluative, élocutive, axiologique et interactive » (Tutescu 2006) et « locutifs » (Kahane/Mazziotta 2015) les chercheurs ont recours à des critères différents pour expliquer leur structure, rôle et pour dégager leur contenu sémantique.¹

Cette catégorie « mal définie (...) aux confins de la grammaire et du lexique » (Porquier 2001 : 106) occupe une place importante et ne se laisse pas reconnaître facilement au travers des descriptions linguistiques existantes.

Déjà Bally semble attribuer des caractères décisifs aux interjections, en les désignant de « cas limite des catégories lexicales », « une forme curieuse de la combinaison du mot et du chant » avec trois valeurs fondamentales : exclamations, onomatopées, signaux. (cf. Bally 1965, cité d'après Buridant 2006) Rappelons encore sa qualification des interjections comme unités « hors langue », se référant à des cris, appartenant au langage animal, ou, au mieux « relevant du langage embryonnaire » (Bally 1932: 54, cité d'après Bres 1995). Dans cette même lignée, Lucien Tesnière (1988) dans son ouvrage capitale *Éléments de syntaxe structurale* propose la dénomination de « mots-phrases » ou « phrasillons » en refusant les interjections de la grammaire traditionnelle.² Par ailleurs, pour situer le concept dans le domaine de la linguistique générale, Dubois et al. soulignent : « On appelle interjection un mot invariable, isolé, formant une phrase à lui seul, sans relation avec les autres propositions et exprimant une réaction affective vive ». (Dubois et al. 1973, s. v. interjection)

La dénomination de « mots-phrases » semble prédominante dans les grammaires et ouvrages français. En fait, du fait de l'impossibilité de trouver une place adéquate parmi les parties du discours traditionnelles, Tesnière (1988) introduit le concept plus large de mots-phrases, qui comprend les interjections, tout en s'ouvrant au domaine de non-affectivité (v. ci-dessous les phrasillons logiques). Autrement dit, suivant le critère de l'autonomie phrastique et en privilégiant la capacité de mot-phrase de « constituer par elle-même l'équivalent d'une phrase entière » (*ibid.*),³ la syntaxe structurale élargit le concept d'interjection et n'en fait qu'un parmi les trois types de mots-phrases ou phrasillons.

Vu la complexité des concepts et dénominations, pour les besoins de notre analyse on gardera la dénomination « phrasillon » pour ces équivalents d'une

¹ « Il est hors de doute que des mécanismes complexes, de nature linguistique et langagière, mécanismes phonétiques, grammaticaux, sémantico-pragmatiques, mais aussi affectifs, cognitifs, interlocutifs et interactifs, coopèrent pour produire ces énoncés complets, de forme ramassée, saturés de données situationnelles et de contenus implicites qu'on appelle « interjections ». (Tutescu 2006 : 37)

² *Le Petit Robert* évoque que le mot latin *interiectio* signifie « mot invariable pouvant être employé isolément pour traduire une attitude affective du sujet parlant. V. exclamation, juron, onomatopée » (s. v. *interjection*).

³ Bres trouve qu'il ne s'agit pas, dans le cas de la relation entre interjection (mot-phrase) et phrase chez Tesnière, de l'identité, mais de l'équivalence, ou de l'approximation. (cf. Bres 1995 : 82)

« phrase entière », autrement dit, pour ces unités qui, malgré l'absence de propriétés syntaxiques, gardent le statut d'énoncés complets.

Compte tenu des observations citées ci-dessus, nous tenterons, dans cet article, de réexaminer le statut et la classification des mots-phrases dans les descriptions existantes et d'apporter un nouveau regard sur cette catégorie. Dans un premier temps notre approche sera analytique pour devenir par la suite contrastive avec l'échantillon de référence constitué des phrasillons (interjections) français et croates.

1. Les phrasillons entre grammaire et lexique : point de vue linguistique

Se situant aux frontières de la grammaire et du lexique, les mots-phrases ou, plus précisément les interjections de la grammaire traditionnelle, représentent une catégorie à part. Bres remarque que les interjections représentent la « première étape de l'actualisation phrastique ». ⁴ (Bres 1995 : 85) Buridant, quant à lui, souligne « la place paradoxale de l'interjection, tiraillée entre l'arbitraire du signe conventionnel et le ratio du signe naturel ». (Buridant 2006 : 4) En revanche, Martinet soumet la catégorie d'interjection au principe de double articulation, en attribuant aux interjections la qualité d'unités « asyntaxiques », en raison de leur incompatibilité avec les unités d'aucune des classes de monèmes. ⁵ Ceci ne doit pas surprendre : d'un côté, Martinet voit, dans la syntaxe, un « chapitre dans lequel on suppose qu'ont déjà été identifiés, classés et étudiés, quant à leur forme, les signes linguistiques, qu'ils soient grammaticaux ou lexicaux. » (Martinet 1985 : 17). Selon l'étude de Caron-Pargue et Caron, les interjections représentent des marqueurs du fonctionnement cognitif, ou bien « des indices de processus cognitif dont le sujet est le siège ». (Caron-Pargue et Caron 2000 : 56) De plus, selon les mêmes auteurs, les interjections entraînent le changement dans l'organisation de la verbalisation, autrement dit, une réorganisation de la base des connaissances par l'introduction d'un élément nouveau. (*ibid.*, p. 65)

⁴ « Du fait que l'interjection se présente comme un mot-phrase, il y a économie des opérations proprement syntaxiques, mais aussi en ce que, sur ce mot, il y a économie d'actualisation parapraxémique : l'interjection passe au discours sans actualisation spatiale (absence du nombre et du déterminant) ou temporelle (absence de morphème verbo-temporel) ni inscription de la personne, opération qui, toutes, demandent du temps (opératif). » *cf.* Bres 1995 : 87

⁵ Martinet : « Si nous considérons la double articulation comme le noyau central du langage et si nous ne voulons voir dans le reste que des traits marginaux, c'est parce que cette conception met le langage à l'abri de toutes les formes de communications confuses, inanalysées, interjectionnelles, pré-humaines ou, si j'ose dire, protohumaines. » *Langue et fonction* p. 60, cité d'après Bres 1995 : 89. Or, à ce sujet, Tesnière 1988: 95 évoque : plus une langue est primitive, plus elle a de chance d'être constituée par des mots-phrases encore inarticulés syntaxiquement.

1. 1. *Les mots-phrases au sein de la syntaxe structurale*

La syntaxe structurale tesnièreenne part de la phrase en tant que concept fondamental avec la connexion représentant le « principe vital », en vue de construire l'édifice d'une syntaxe totale, intégrale, qui vient dépasser la phrase pour devenir « interphrastique ». (cf. Bajrić 2014)

En voulant rompre avec les courants traditionnels, Tesnière cherche à situer les mots-phrases en dehors de sa classification en quatre « espèces de mots », à savoir substantifs, adjectifs, verbes et adverbes. Cependant, certains chercheurs ont déjà remarqué la référence implicite de Tesnière à l'énonciation, plus précisément, Bajrić, qui trouve un lien entre la connexion et l'énonciation (Bajrić 1996 : 146).

Suivant l'optique tesnièreenne, les mots-phrases demeurent en dehors de la classification en espèces de mots car elles représentent des espèces de phrases (cf. Tesnière 1988 : 94), ce sont des équivalents de phrases entières. En jouant le même rôle que les phrases entières, ils ne se laissent pas analyser structurellement, ils signifient en bloc.⁶ Les mots-phrases ne possèdent pas de nucléus ni de mécanisme grammatical, ce sont des mots figés. En revanche, leur contenu sémantique est « extrêmement complexe et finement nuancé, ce qui rachète leur pauvreté structurale ». (Tesnière 1988 : 95) Citons d'après Caron-Pargue et Caron 2000 (p. 55), que Wierzbicka cherche à décrire la signification des interjections en s'appuyant sur des concepts universels : elle distingue trois grandes catégories d'interjections, suivant leur sémantisme fondamental : interjections émotives (« *I feel something* »), volitives (« *I want something* »), et cognitives (« *I know something* »). Il nous semble que l'idée de cette description sémantique suit les grandes lignes de la description tesnièreenne, à savoir les phrasillons logiques et les phrasillons affectifs (ceux-ci comportant des phrasillons impératifs, représentatifs et impulsifs).

Notons que les mots-phrases ne s'accordent pas avec la conception tesnièreenne de nœud et de nucléus comme porteurs des fonctions structurale et sémantique. Tesnière les analyse et les définit dans la continuité de son principe du parallélisme des plans structural et sémantique. (cf. Tesnière 1988 : 40-42) : c'est pourquoi il évoque l'impossibilité de les analyser structurellement, ce qui permet, en revanche, une sorte de compensation au plan sémantique. Ceci est en parfait accord avec l'intention de Tesnière d'englober tous les phénomènes dans sa syntaxe structurale, plus précisément, il semble rechercher un certain équilibre au sein de la phrase en tant qu'ensemble de connexions : si un élément manque, il est compensé ou racheté ou bien il se réalise à un autre plan. Rappelons que, dans une langue, tout élément se voit assigner un rôle pour accomplir un objectif : selon l'un des principes fondamentaux de la syntaxe structurale, il ne peut y avoir structure qu'autant qu'il y a fonction. (*ibid.*, p. 39)

⁶ « Tesnière range dans cette classe tous les mots pouvant constituer des « phrases complètes. » (Kahane/Mazziotta 2015 : 7)

1. 2. *Les interjections dans les grammaires du français (liste non-exhaustive)*

La conception de mots-phrases et, en son sein, des interjections, exposée ci-dessus, c'est-à-dire le fait de considérer une partie du discours traditionnelle comme une espèce de phrases, révèle la vraie raison d'être de ces entités. En fait, Wilmet (1997), de son côté, traite des interjections ayant la « prédication impliquée », qui se réalisent, donc, dans le discours sous la dépendance de l'affectivité du sujet, de la situation et du contexte. (cf. Bres 1995 et Caron-Pargue et Caron 2000) Elles sont suivies à l'écrit par le point d'exclamation, leur graphie étant à chaque fois différente, soumise à l'approximation et à la notation d'un phonème ou deux. Les notations sont le plus souvent la représentation des bruits ou des sons correspondants des reproductions humaines. (Martinet 1979)

Quant aux grammaires du français, le vocabulaire employé ainsi que la liste des entités reconnues comme interjections dépend de l'approche choisie : celle de Riegel *et al.* situe les interjections dans le chapitre « Aux marges de la phrase », en rappelant l'existence d'une « classe grammaticale particulière ». La nature et les rôles syntaxiques et sémantiques des interjections y sont diversifiés : on les identifie, généralement comme formes figées et invariables, à l'intérieur des phrases exclamatives⁷ auxquelles elles servent fréquemment de renforcement. Ayant une autonomie syntaxique, elles peuvent former l'énoncé à elles seules, ou bien s'insérer dans une phrase à différentes places, sans s'intégrer à sa structure. Les interjections peuvent se cumuler.

Hervé-D. Béchade considère, à l'intérieur de la catégorie de mots-phrases, des mots invariables, simples interjections ou adverbes, dans la mesure où l'idée se trouve complètement exprimée. Il évoque, quant aux mots-phrases, le degré le plus réduit de l'expression de la pensée, des sortes de cris, mais ayant une pleine signification. (Hervé-D. Béchade 1987 : 223)

Grevisse, de son côté, définit le mot-phrase comme « un mot invariable qui sert ordinairement à lui seul de phrase ». (Grevisse/Goosse 1988 : § 1048) Dans la suite dudit chapitre, la description détaillée est fournie, ainsi que la classification distinguant les mots-phrases essentiels et les mots-phrases accidentels. Pour ce qui est de la signification, les mots-phrases sont regroupés en trois catégories : objectifs (destinés à l'interlocuteur pour établir la communication), subjectifs (d'habitude les interjections) et suggestifs (utilisés pour rendre un bruit, par imitation approximative). (*ibid.*, § 1050)

1. 3. *La grammaire fonctionnelle de Martinet*

Dans sa grammaire fonctionnelle (cf. chapitre XXX, p. 148-149), Martinet situe, sous le titre des « unités asyntaxiques » des unités de sens « qui ne sont pas compatibles avec les unités d'aucune des classes de monèmes ». Vu le fait que la syntaxe traite de la première articulation, l'attitude du linguiste est

⁷ Cependant, elles constituent assez souvent des phrases entières, comme dans le cas des phrasillons complets, ou, selon Kačić 1987, elles représentent des énoncés minima.

compréhensible : elle suit le rigoureux des postulats du fonctionnalisme. En fait, la perspective fonctionnaliste refuse toute relation définie des interjections avec les éléments du contexte où elles apparaissent, le point auquel on s'attend vu son postulat que la syntaxe traite des généralités et non des unités individuelles et que l'on suppose qu'on déjà été identifiés, classés et étudiés, quant à leur forme, les signes linguistiques, qu'ils soient grammaticaux ou lexicaux. » (Martinet 1985 : 17)

Martinet distingue entre les onomatopées proprement dites, c'est-à-dire les imitations de bruits divers d'origine non humaine, comme *boum, clac, vlan*; les bruits produits par l'homme pour manifester directement ses sensations, ses sentiments ou ses prises de position, comme *aie, oh, ouille, bof*; des appels comme *allo, hep, psitt*; des souhaits ou des commandements comme *chut, ouste, pitié, tiens*; des jurons et des exclamations comme *bon Dieu, zut* et des formules de politesse ou des salutations qui sont, au départ, des transferts comme *merci, pardon, bonjour, adieu*.⁸

Dans son ouvrage postérieur à la *Grammaire fonctionnelle*, à savoir la *Syntaxe générale*, Martinet poursuit en attribuant aux interjections la qualité des « énoncés les plus simples » (Martinet 1985 : 194), leur assignant la possibilité d'être insérés dans des énoncés plus vastes. Cependant, cette intégration n'est pas syntaxique, ou bien, si elle arrive à être qualifiée comme telle, les interjections sont transférées à une classe déterminée « Par transfert, des monèmes, des synthèmes, voire des syntagmes de la langue se voient convertis en interjections : *attention, dis donc, tiens, en avant* » (*ibid.*). A l'instar de sa *Grammaire fonctionnelle*, la *Syntaxe générale* ne trouve aucune relation de ces unités avec leurs contextes.

En ce qui concerne le statut de ces unités dans la description du croate, la bibliographie représentative linguistique (pour la plupart la description grammaticale) décrivant le statut des interjections contient des chapitres entiers consacrés à la définition des interjections, leur forme et des essais de classification suivant leur signification. Pourtant, la catégorie des mots-phrases ou phrasillons n'est pas identifiée en tant que telle, compte tenu de la spécificité des approches choisies dans des grammaires de la langue croate. Cependant, Pintarić (2002) et Matešić (2004) mettent en lumière le rôle spécifique des interjections. Pintarić offre une classification en plusieurs catégories suivant leur signification, à savoir les *émotifs, sensitifs, dictatifs, imitatifs, démonstratifs, cognitifs, spécificatifs et puéritifs*. Matešić, quant à elle, admet l'impossibilité de cerner cette catégorie avec précision vu leur forme, signification et emploi. Dans son article, elle met en relief la description lexicographique tout en étant consciente du besoin de considérer et de décrire les interjections dans la communication, dans le cadre d'énonciation. (Matešić 2004 : 342)

⁸ « La liste des unités de la classe est ouverte. On peut en créer constamment par imitation de bruits divers. Il y en a de bien établies dans la langue et qui ont une graphie officielle, comme *ah, oh, aie, euh, miaou, clic, clac, hélas, ouf, pouah, zut, chut, ouste, chiche*. S'intègrent aux asyntaxiques, par transfert, des monèmes, des synthèmes, voire des syntagmes appartenant à diverses classes : des nominaux comme *attention, bon Dieu*, des adjectifs comme *bon, mince*, des syntagmes verbaux comme *tiens, allez, suffit, dis donc, tu sais*, des adverbes comme *bien, en avant*. » (Martinet 1979 : 148)

Il ressort de tout ce qui a été exposé ci-dessus la difficulté de définir avec précision la catégorie de mots-phrases, vu la complexité et la diversité des critères employés. Dans la lignée tracée par Bally, Tesnière et Martinet, Caron-Pargue et Caron 2000 postulent que la plupart des auteurs s'accordent sur les points suivants :⁹

- du point de vue formel, les interjections sont des mots invariables, isolés qui n'entretiennent aucune relation avec les autres mots ;
- du point de vue fonctionnel, elles constituent l'équivalent d'une phrase (cf. Martinet 1979 : « les unités asyntaxiques ») ;
- du point de vue sémantique, elles sont traditionnellement considérées comme exprimant une « réaction affective vive ». (cf. Dubois, ci-dessus)

A ces points généraux nous ajouterons quelques observations supplémentaires (cf. Porquier 2001), en essayant de les regrouper en trois catégories :

I. du point de vue de leur fonction, au niveau macrosyntaxique (Kahane/Mazziotta 2015) :

- ces unités peuvent constituer des énoncés complets, comme l'avait avancé Tesnière ; (Porquier 2001 : 109)
- elles peuvent s'adjoindre à des énoncés plus longs, en fonctionnant comme ouvreuse, comme connecteur ou comme marqueur énonciatif (*voilà, évidemment, alors...*), (*ibid.*)
- elles sont souvent plurifonctionnelles, dotées de diverses valeurs pragmatiques (p. ex. *tiens*) (*ibid.*)

II. du point de vue de leur structure, au niveau microsyntaxique (Kahane/Mazziotta 2015)

- ce sont des énoncés courts, de une à plusieurs syllabes, émis comme un seul groupe sonore (Porquier 2001 : 108)

III. du point de vue de leur compatibilité

- ce sont des unités figées, soit invariables, soit dépourvues de la latitude de variation syntaxique et morphologique que peuvent avoir par ailleurs leurs signifiants (*ibid.*)

Vu leur diversité, plurifonctionnalité et autonomie, il est difficile de classer ces unités, c'est pourquoi on trouve plusieurs typologies et différentes unités correspondantes, cf. chez Tesnière, Riegel et al. et Martinet. Cependant, cet échantillon limité nous servira de base pour établir, dans ce qui suit, un répertoire représentatif de phrasillons en français et en croate.

⁹ (cf. Caron-Pargue et Caron 2000, Porquier 2001, Bres 1995, Tutescu 2006, Cahane 2015)

1. 4. *Les phrasillons au sein de la syntaxe énonciativo-événementielle (la grammaire événementielle) de Kačić*

Après avoir considéré les perspectives grammaticale et fonctionnelle, nous voudrions introduire le principe d'« événementiel » introduit par Kačić 1987 dans le cadre de sa théorie « énonciative-événementielle ». Cette perspective, d'ailleurs assez innovante vu un haut degré de formalisation, offre la possibilité de considérer des mots-phrases autrement, notamment comme point de départ pour l'introduction d'un niveau supplémentaire d'analyse linguistique. En fait, Kačić viendra élargir et approfondir l'analyse tesnièreenne : il garde le concept de phrasillon, son autonomie syntaxique ainsi que son « auto-suffisance » énonciative pour présenter la lexie en tant qu'unité minimale pouvant à elle seule former l'énoncé. Quant aux interjections, Kačić les situe dans la catégorie des phrasillons ayant comme leur base un événement.¹⁰ Notons à ce propos que l'étude récente de Kahane et Mazziotta (2015) rend compte des difficultés rencontrées dans l'optique tesnièreenne et ainsi vient compléter la perspective énonciative-événementielle de Kačić, ce qui nous amènera, dans la suite de cette contribution, à conclure sur le statut particulier des mots-phrases.

Kačić suit les postulats de la syntaxe structurale en essayant de dégager les principaux rôles et rapports entre les différentes composantes de la phrase. Il veut expliquer autrement les niveaux de l'analyse linguistique au moyen de la théorie des ensembles. À l'aide de cette théorie formelle Kačić propose d'intégrer, au sein des niveaux de l'analyse linguistique déjà existants, un autre niveau, à savoir la lexe(i)matique dont la lexie représente l'unité principale.¹¹ Ainsi, le bien-fondé ensembliste de la lexie vient joindre l'explication des mots-phrases et phrasillons ainsi que leur classement effectué dans la syntaxe structurale. En fait, pour déterminer la lexie, Kačić recourt au critère syntaxique, à savoir la capacité d'une lexie de pouvoir à elle seule former l'énoncé (p. ex. l'élément *moi* représente une lexie, et non pas une variante de l'élément *je* ; la maison représente une lexie, mais *maison* ne l'est pas).

À la différence de Tesnière, Kačić ne voit pas en phrasillon l'énoncé d'un seul membre qui est inanalysable structurellement : « La phrase est un ensemble organisé (ayant au moins deux termes) dont les éléments constituants sont des lexies. » (Kačić 1987 : 351)

De la même façon, Kačić introduit l'événement comme la composante essentielle d'un énoncé : « Tout ce qui existe (a existé, ou existera), tout ce que nous exprimons doit être nécessairement situé dans l'espace et dans le temps. L'événement, ses protagonistes et les données spatio-temporelles peuvent être exprimés par un énoncé. » (Kačić 1987: 346) Il suit nettement le postulat tesnièreen que le nœud verbal « exprime tout un petit drame » (Tesnière 1988

¹⁰ Kačić, *L'analyse linguistique et la théorie des ensembles*, ANRT Lille, 1987.

¹¹ Selon cette conception de la langue et du langage, les niveaux morphématique et lexi(e)matique ne sont que des niveaux constructionnels inférieurs à la syntaxe, qui est, en fait, le niveau relationnel ultime de la production de l'énoncé (cf. Kačić 1987 : 344)

: 102), comportant obligatoirement un procès, des acteurs et des circonstances. Kačić rejoint en ceci P. Garde qui postule le double rôle du verbe : syntaxique et sémantique, qui est du à l'existence de deux réseaux distincts de relations syntaxiques, réseau des relations dépendantielles et réseau de relations référentielles. (cf. Garde 1985) Bien que certains éléments puissent être supprimés dans la phrase (elle même représentant d'un énoncé), c'est l'événement lui-même, selon Kačić, qui ne peut pas être supprimé.¹²

La réflexion de Kačić se situe dans le cadre de syntaxe « énonciativo-événementielle »¹³ ou bien de « grammaire événementielle » en s'appuyant également sur les postulats martinétiens évoquant les rapports qui existent entre les éléments d'expérience et la succession d'unités linguistiques en vue de la transmission du message (linguistique).¹⁴

En esquissant la notion de la lexie, Kačić définit l'énoncé minimal qui, au niveau constructionnel, s'identifie à la lexie, tandis que, au niveau énonciatif, il est représenté par le phrasillon. Du point de vue linguistique, le phrasillon à lui seul ne peut pas amener à une compréhension totale de l'énoncé. D'où son postulat : « Plus d'éléments linguistiques sont intégrés dans un énoncé, moins d'éléments extralinguistiques sont nécessaires pour sa bonne compréhension ». (Kačić 1987: 353) Citons à ce propos la remarque de Bres selon laquelle « l'interjection représente la première étape de l'actualisation phrastique » (Bres 1995 : 85), ce qui pourrait être mis en rapport avec la réflexion de Kačić sur la présence obligatoire ou l'impossibilité de supprimer l'événement (v. ci-dessus) de l'énoncé, ainsi que sur l'introduction de la lexie en tant qu'unité nouvelle d'analyse linguistique. La réflexion de Kahane et Mazziotta va dans la même direction : ils clarifient et élargissent notamment le concept de phrasillon en proposant le locutif. Caron-Pargue et Caron 2000 trouvent que la classification de Tesnière correspond à l'usage des interjections, que leur signification proprement dite, c'est-à-dire, la typologie concerne plutôt « les « effets de sens » créés par une particule dans un contexte donné, et non son « schéma de sens » fondamental ». (Caron-Pargue et Caron 2000 : 57)

¹² Sur l'exemple des phrasillons *Au feu ! Le facteur ! Oui. Non. Si. Pst* ; ou dans des phrases comme : *Pierre mange une pomme. Je vais au cinéma demain* ; Kačić postule qu'il s'agit des événements, ou des réactions aux événements. (cf. Kačić 1987 : 348)

¹³ « Etant donné que pour nous un énoncé représente un « événement » et qu'il n'y a pas de hiérarchie des événements [...] les événements se présentent indépendamment les uns des autres (ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas, dans la conception phénoménologique, de relation de cause à effet) ». (Kačić 1987 : 352)

¹⁴ « La syntaxe consiste principalement à examiner par quels moyens les rapports qui existent entre les éléments d'expérience, et qui ne sont pas des rapports de pure successivité, peuvent être marqués dans une succession d'unités linguistiques de manière à ce que le récepteur du message puisse reconstruire cette expérience » (Martinet et al, 1969, p. 18)

1. 5. *Entre mots-phrases et locutifs, l'approche de Kahane et Mazziotta*

Sans entrer dans les détails de l'étude de Kahane et Mazziotta sur les mots-phrases, nous tenterons de souligner des parties intéressantes pour notre recherche. En fait, dans son étude récente sur les prédicatifs et locutifs, Kahane et Mazziotta partent des mots-phrases de Tesnière pour évoquer le clausatif de Mel'čuk (renvoyant à la proposition de angl. *clause*) et arriver à la notion de prédication. En effet, ils se rendent compte de l'impossibilité pour Tesnière de situer des mots-phrases parmi les quatre espèces de mots. Ainsi veulent-ils réconcilier la pensée de Tesnière avec les nouvelles approches syntaxiques, en proposant de distinguer entre propriétés lexicales et syntaxiques, pour introduire la notion de prédicatif. Grâce au clausatif de Mel'čuk, qui « n'est qu'une étiquette supplémentaire qui s'applique aux mots-phrases sans reposer sur une analyse renouvelée » (Kahane/Mazziotta 2015 : 13), Kahane et Mazziotta rappellent la translation tesnérienne qui agit au niveau du verbe et lui permet de devenir prédicatif au moyen de la désinence et de son rôle de translatif. Pour définir des règles qui structurent des énoncés, Kahane et Mazziotta distinguent deux niveaux de cohésion syntaxique : la macrosyntaxe et la microsyntaxe. Au niveau de la microsyntaxe il existe une cohésion forte de type rectionnel : la structure microsyntaxique est définie comme « un arbre hiérarchisé de relations orientées entre des termes régissants et des termes subordonnés ». (*ibid.*, p. 16) En revanche, l'énoncé se situe au plan macrosyntaxique et comprend des syntagmes, dont un syntagme, appelé noyau, « fonde l'énoncé et porte la *force illocutoire*¹⁵ [...] en orientant l'acte de parole vers un certain effet sur l'interlocuteur ». (*ibid.*, p. 17) En fait, la locutivité se dégage au niveau macrosyntaxique et désigne le potentiel de porter la visée illocutoire. Après avoir analysé les types de visée illocutoire, Kahane et Mazziotta arrivent à la conclusion que « les mots-phrases (autres que les prédicatifs) sont essentiellement des unités qui ne peuvent s'envisager qu'en relation avec la parole, conséquence, selon nous, de leur visée illocutoire inhérente ». (*ibid.*, p. 22) Le figement de la visée illocutoire s'avère donc un critère définitoire pour l'introduction d'une classe de mots dite *locutifs* mais en même temps, ce critère permet à Kahane et Mazziotta d'exclure définitivement les prédicatifs de cette classe. Par conséquent, les mots-phrases de Tesnière se répartissent alors entre locutifs et prédicatifs.

En vue d'expliquer le fonctionnement syntaxique des locutifs, Kahane et Mazziotta classent les principaux types d'opérations syntaxiques : pour comprendre la nature du rapport entre locutif et prédicatif¹⁶ au travers des opérations de translation en locutif, ainsi que le mécanisme de délocutivité entendu comme la translation d'un locutif en une autre espèce de mot.

¹⁵ Sur la notion de visée illocutoire et de verbes délocutifs, cf. Kahane/Mazziotta 2015.

¹⁶ La prédicativité désignant le potentiel microsyntaxique de gouverner la phrase et la locutivité signifiant le potentiel macrosyntaxique de porter la visée illocutoire. (Kahane et Mazziotta 2015 : 34)

A ce propos et conformément à ce qu'il a été dit plus haut, il faut remarquer que Kahane et Mazziotta arrivent à un résultat proche de celui de Kačić 1987. En effet, Kahane et Mazziotta avancent que le verbe comporte des désinences qui lui donnent la capacité de contracter une relation syntaxique et de devenir prédicatif. De la même façon, le substantif comporte des déterminants qui sont des translatifs de noms en substantifs. Quant aux substantifs, Kačić a voulu apporter une solution optimale au problème des mots-phrases. Ainsi, en utilisant la méthodologie ensembliste et le concept de phrasillon a-t-il postulé l'existence de la lexie en tant qu'unité minimale pouvant former l'énoncé. Kahane et Mazziotta, de leur côté, entreprennent un autre chemin : à l'aide du clausatif et du prédicatif, de la macro- et microsyntaxe ils arrivent au résultat proche de celui de Kačić. Cependant, le résultat de Kačić semble plus cohérent : il redéfinit les niveaux d'analyse linguistique en introduisant la lexie.

Dans la suite, nous tenterons d'inventorier et de classer les phrasillons français et croates, sur un échantillon représentatif, pour voir si on peut mettre en parallèle deux systèmes linguistiques bien distincts, mais aussi pour voir s'il existe des traits communs partagés par les deux systèmes en ce qui concerne l'universalité de l'expérience. Les phrasillons (ou lexies de la grammaire événementielle) en tant qu'énoncés minimaux, pourraient partager en deux langues les significations ou expériences communes aux locuteurs des deux langues et qui se traduisent sous différentes formes (graphies) tout en gardant leur force illocutoire.

2. Une tentative d'inventorier des phrasillons en français et en croate

Selon Martinet, le répertoire des unités asyntaxiques, ou traditionnellement des interjections, est ouvert, il est complété à chaque fois que l'on essaie de reproduire (imiter) des bruits et sons divers. Quelques interjections sont bien « établies » dans la langue avec une graphie officielle (*ah, oh, euh, ouf, pouah*, etc.).¹⁷

2. 1. Le répertoire représentatif en français

La liste des interjections, selon la *Grammaire méthodique*, semble bien riche : à partir des onomatopées (cris et bruits: *ah, bah, bof, ha, hé, eh, ho, oh, ohé, hein, heu, aie, hep, holà, fi, pst, chut, ouf, zut*),¹⁸ jusqu'aux unités lexicales : des noms

¹⁷ Par ailleurs, Martinet note : « Les formes orthographiées sont souvent des reproductions fort approximatives des bruits divers ou des productions humaines correspondantes : *miaou* ne s'identifie nullement à ce que produit réellement un chat.[...] les usagers peuvent à tout moment être tentés de fournir une imitation plus fidèle qui, à son tour, pourra être notée dans la graphie. » (Martinet 1979 : 148)

¹⁸ « Ils n'ont pas tous un sens permanent, mais la plupart diversifient leurs valeurs, selon l'intonation qui les accompagne ou en fonction de la situation et du contexte. Ainsi, *ah* peut marquer la joie, la colère, la crainte, la surprise, etc. » (Riegel et al. 1999 : 462) Certains sont plus nettement spécialisés comme *aie* (douleur), *chut* (demande de silence), *fi* (mépris, dédain, dégoût), *hep* (interpellation), *ouf* (soulagement). (*ibid.*)

(*attention, ciel, dommage, halte, merci, pardon, silence*), certains groupes figés fonctionnent comme des interjections simples (*adieu, au revoir, bonjour, bonsoir*), certains noms ou groupes nominaux évoquant des puissances religieuses sont aussi des interjections (*Jésus, bonté divine, diable, enfer*), des adjectifs (*bon, bravo, chic, mince*), des adverbes (*alors, bis, comment, tant mieux, tant pis*), des verbes à impératif (*allons, dis, dites, tiens, tenez, voyons, voyez*), des phrases figées (*sauve qui peut, le diable l'emporte*).

Martinet intègre aux « asyntaxiques » (par transfert) des monèmes, des synthèmes, voire des syntagmes appartenant à diverses classes : des nominaux comme *attention, bon Dieu*, des adjectifs comme *bon, mince*, des syntagmes verbaux comme *tiens, allez, suffit, dis donc, tu sais*, des adverbes comme *bien, en avant*.

Au regard des catégories à l'intérieur des unités asyntaxiques, Martinet propose l'axiologie suivante (cf. Martinet 1979 : 149) :

1. les onomatopées proprement dites, c'est-à-dire les imitations de bruits divers d'origine non humaine, comme *boum, clac, vlan* ;
2. les bruits produits par l'homme pour manifester directement ses sensations, ses sentiments ou ses prises de position, comme *aie, oh, ouille, bof* ;
3. des appels comme *allo, hep, psitt* ;
4. des souhaits ou des commandements comme *chut, ouste, pitié, tiens* ;
5. des jurons et des exclamations comme *bon Dieu, zut* ;
6. des formules de politesse ou des salutations qui sont, au départ, des transferts comme *merci, pardon, bonjour, adieu*.

En vue de répertorier des mots-phrases, Tesnière trouve qu'elles se prêtent parfaitement à une classification sémantique en raison de la richesse et de la variété des idées et des sentiments qu'ils peuvent exprimer. (Tesnière 1988 : 97-98) Ainsi il distingue entre les phrasillons logiques et les phrasillons affectifs.¹⁹

Dans la catégorie des *phrasillons logiques*, on constate l'absence d'affectivité, où la notion exprimée est purement intellectuelle. On distingue entre les phrasillons logiques incomplets (*voici, voilà*) ; anaphoriques (*oui, non, si*). Tesnière reproche à la grammaire traditionnelle de classer ces unités dans le chapitre d'adverbe. Il s'y oppose en insistant sur le fait que ces mots expriment le procès. (*ibid.*, p. 97) Regardons de plus près la typologie tesnièreenne dans les chapitres 45 et 46 des *Éléments* (pp. 95-99).

¹⁹ Kahane et Mazziotta reconnaissent une correspondance nette entre les phrasillons sans visée illocutoire propre et ceux qui possèdent une visée illocutoire inhérente, dans la lignée tracée par Benveniste, Bally et Austin, cf. Kahane/Mazziotta 2015 : 37.

2. 2. *Les phrasillons affectifs*

Il s'agit des mots-pleins dans lesquels la notion exprimée présente un caractère affectif plus ou moins accusé (les interjections de la grammaire traditionnelle).

Les phrasillons affectifs se subdivisent, à leur tour, en phrasillons impératifs, représentatifs et impulsifs.²⁰

Les phrasillons impératifs expriment une attitude active plus ou moins marquée du sujet parlant sur le monde extérieur et comportent trois nuances :

- les phrasillons de politesse, l'attitude impérative réduite à son minimum (les plus proches aux phrasillons logiques) *s'il vous plaît !*
- les phrasillons d'appel, l'attitude impérative n'est pas atténuée *hep ! pst !*
- les phrasillons d'ordre, l'attitude impérative atteint son maximum *chut !*

Les phrasillons représentatifs ou imitatifs expriment une attitude d'équilibre entre le monde extérieur et le sujet parlant, qui cherche à reproduire par imitation l'impression qu'il a lui-même ressentie : *pan, pif, paf, poum*

Les phrasillons impulsifs s'opposent aux phrasillons impératifs et expriment une attitude passive, réceptive, plus ou moins marquée du sujet parlant par rapport au monde extérieur, et comportant trois nuances :

- les phrasillons sensitifs, l'attitude réceptive à son maximum : *aie*
- les phrasillons émotifs, l'attitude réceptive est moins accusée : *oh, hélas*
- les phrasillons intellectifs, l'attitude réceptive est à son minimum et toute pénétrée d'éléments intellectuels, les plus proches de phrasillons logiques : *dame, ouais, ouiche, parbleu.*

Ici on apportera le graphique circulaire illustrant les catégories de phrasillons proposées par Tesnière:

²⁰ La typologie élaborée par Tesnière (1988).

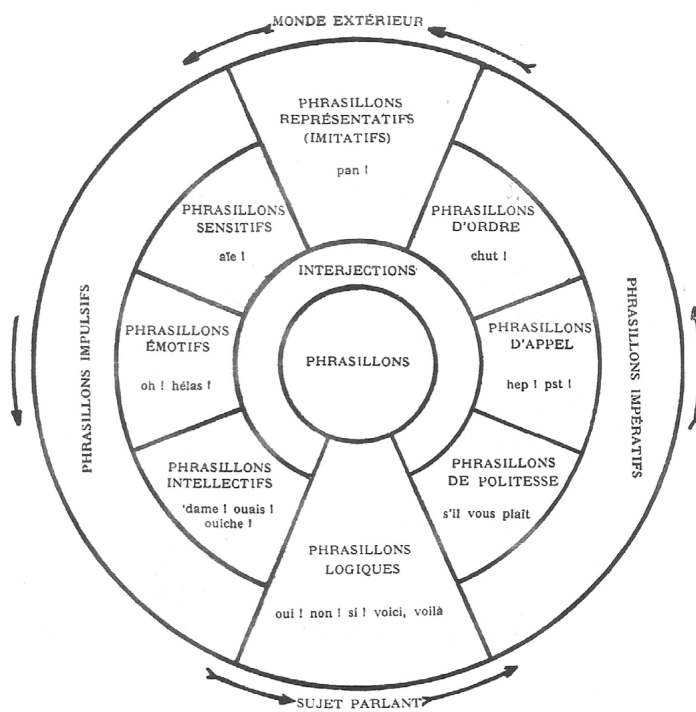


Figure 1 : La classification des phrasillons (*Eléments de syntaxe structurale*, p. 99 (ch. 46, § 20)

Du point de vue du répertoire lexical des phrasillons, on fournira dans la suite une liste assez exhaustive qui figure dans le dictionnaire *Thésaurus* de Larousse sous l'entrée *Interjections*. Le *Thésaurus* a été élaboré à la base d'un réseau conceptuel en effectuant le découpage du fonds lexical en champs notionnels.

748 INTERJECTIONS

REM. Selon l'usage orthographique français, les interjections sont systématiquement suivies de points d'exclamation. Ceux-ci ont été supprimés dans le présent article pour une meilleure lisibilité.

- N. 1 **Interjection ; exclamation ; cri** 747, onomatopée, parole 745 ; juron. – Appel, exhortation 565, injonction 631.
- 2 **Expression d'un sentiment.** – Admiration, étonnement : ah, oh ; bigre (ou : boufre, bougre), bonté divine, boudi [région.], ça, ça alors, ciel (*juste ciel*), diable, diantre, fichtre ou foutre [pop.], ma doué [région.], mâtin, mazette, mince, mince alors, peste, putain [pop.], Seigneur – Approbation : certes, oui, si, si fait [vx]. – Commisération : pécaïre, peuchère [région.]. – Conviction : là, na, et tac, et toc. – Dédain : fi, foin ; pfft, pouah ; beuh, beurk. – Douleur : aïe, ouille ; hélas, las [vieilli], malheur, misère, pauvre de + pron. (*pauvre de moi, de nous*), zut [fam.]. – Doute, incertitude, incrédulité : euh, hum ; mon œil, ouais, ouiche, taratata. – Evidence : dame (*dame oui, dame non*), parbleu, pardi, pardienne [vx], pardiou ; et comment. – Frustration : bernique ; fam. : ceinture, tintin. – Indifférence : bah, bast ou baste, bof ; n'importe, peu importe. – Intérêt : haha, héhé. – Ironie : eh,

hé hé – Provocation : chiche. – Refus : nenni [vx], non, que nenni – Résignation : bon, tant pis. – Satisfaction : eurêka, hurra, youpi ; chic !, chouette, tant mieux. – Soulagement : ouf.

- 3 Apostrophe, appel : prière. Ô ; hé, hello, hé oh, hep, ohé, holà, psitt, psst ; allô, oui ; hum ; dis donc, dites donc, tiens, tenez. – À l'aide, au secours, sauve qui peut, S. O. S. ; grâce, de grâce, pitié, par pitié. – Avertissement : alerte, attention, gare, vingt-deux [arg.].
- 4 Injonction, ordre. Chut, motus, basta, silence, stop ; arrière, haut les mains, feu, hop, hue, oust ou ouste, sus, zou ; minute ; là, tout beau, tout doux, patience, voyons.
- 5 Encouragement. Allez, allons, courage, haut les cœurs, va ; olé ou ollé ; bravo, bravissimo ; bis. – Improbation : à bas, hou.
- 6 Jurons. Acré [vieilli], bon sang, bordel [pop.], caramba, crédié [vx], crénom, crénom de nom, crotte [fam.], flûte, fouchtra [région.], merde [très fam.], mince, nom de Dieu [blasphème], nom d'un chien, tonnerre, tonnerre de Brest, morbleu, sacristi, saperlipopette, saperlotte, saprelotte, sapristi, scrogneugneu, zut ; région. : cap de diou, cadédis ; vx : corbleu, jarnicoton, mordieu, palsambleu, sacredieu, tudieu, ventrebleu, vertubleu, vertuchou.
- 7 Onomatopées. Badaboum, bing, boum, patapouf, patatras, pif, pif paf, ploc, plouf, pouf, poum ; clac, clic, couac, crac, cric ; ding, drelin ; flac, flic-flac, floc ; paf, pan ; slam, splash ; tac, toc, vlan ; vroum ; coincoin, tsoin-tsoin. – Miam-miam, sniff ; brrr.
- 8 Formules de politesse. Bonjour, coucou ; adieu, au revoir, ciao, salut [fam.] 689 ; s'il te plaît, s'il vous plaît ; merci – Tchîn, tchîn tchîn.
- 9 Interjections interrogatives. Comment ? hein ? plaît-il ? qui est là ? qui va là ? qui vive ?
- v. 10 Interjeter ; s'exclamer 747.
- 11 Appeler, hélér. – Enjoindre 631. – Avertir, prévenir. – Acclamer, huer. – Jurer, sacrer [fam.] ; blasphémer 483 ; jurer comme un païen ou comme un charretier.
- Adj. 12 Interjectif ; exclamatif.

Figure 2 : L'entrée « Interjections », dans le *Thésaurus* de Larousse, p. 516

A ce propos, citons la remarque qui figure en sous-titre rappelant la nécessité pour une interjection d'être accompagnée du point d'exclamation, en d'autres termes, sa dépendance du contexte. De plus, par cette même remarque on affermit le statut des interjections en tant qu'unités lexicales, vu le processus de transfert par lequel les substantifs se voient convertis en interjections. Ce type de découpage permet de discerner des nuances fines de signification des interjections (phrasillons).

2. 3. Le répertoire représentatif en croate

D'après *Gramatika hrvatskoga jezika* (Grammaire de langue croate) de Silić et Pranjković (2007), il existe une typologie des interjections élaborée suivant leur signification (ou plutôt usage) :²¹

(1) les interjections au sens étroit produites par l'énonciateur et servant à exprimer :

- admiration *ah*, mépris *ah*, doute *ha*, douleur *jao*, surprise *o*, difficulté ou peine *uh*, impuissance *hja*, impatience *joj*, peur *uh*, incrédulité *hm*, malveillance *aha*, joie *ijuju*, contestation, refus *ua*, dégoût *fuj*.

(2) les interjections impératives, qui servent à établir l'acte de communication (les plus proches à vocatif/apostrophe), produites à l'intention de l'interlocuteur en l'invitant à prendre part à la communication :

- appel ou ordre : *hej, ej, oj, halo, hura, ho-ruk, pst*
- particules injonctives : *gle, hajde, neka*; présentatifs : *evo, eto, eno*
- interjections impératives (les animaux) : *đija, điha, curik, ajs, šic, puc, mic, pi-pi, gic-gic*

et (3) les onomatopées : interjections utilisées afin d'imiter des bruits ou des sons naturels, en particulier ceux qui relèvent de la communication interpersonnelle et qui ne sont pas des signes linguistiques (le gémissement, hurlement, sifflement, etc.)

- imitation des bruits produits par les objets : *bum, tras, tres, bub, pljas, buć, pljus, puk, paf, zviz*
- la réaction des êtres humains aux sons ou bruits venus de certains dispositifs ou appareils, au déroulement de certaines activités où apparaissent des sons spécifiques ; les bruits ou sons naturels : *fiju, pras, klik, krc, škljoc, tu-tu, tika-taka*
- celles qui se réfèrent aux bruits des animaux : *vau-vau, av-av, mu, ia-ia, mjau, me ou mee, kukuriku, ko-ko, kokoda, ku-ku, živ-živ, piju ou piu, gu-gu, kvoc ou kvoc-kvoc, kva-kva*
- celles qui se réfèrent aux sons et bruits produits par les êtres humains soit au niveau paraverbal, soit en tant que manifestation physiologique : *mljac, cmok, gr ou gr-gr, gric, apciha, šmrc, bla-bla*.

Les phrasillons logiques de la syntaxe structurale trouvent leur place, dans la grammaire de langue croate, à l'intérieur de la catégorie des particules : affirmatives et négatives *da, ne* et *jest*; injonctives : *neka, hajde, de, deder, daj, da*; présentatifs : *evo, eto, eno, gle*.

²¹ Notre traduction de la typologie de la *Grammaire de langue croate*.

ČESTICE	
NESAMOSTALNE	SAMOSTALNE
1. Upitne: <i>li, zar, da</i>	1. Samostalna poraba upitnih, jesno-niječnih, poticajnih čestica i prezentativa: <i>zar ne</i> (npr. <i>To je žalosno, zar ne?</i>), <i>zar, da, ne, jest, neka, deder, evo, eto, eno</i>
2. Pojačajne (intenzifikatori): <i>i, ni, niti, pa, samo, bar(em), makar, god, bilo (mu, vam) drago, čak, čak i, opet, ipak</i>	
3. Usporedne (gradacijske): <i>puno</i> (npr. <i>puno</i> gore ili <i>puno</i> stariji), <i>mного, malo, vrlo, veoma, dosta, gotovo, skoro, jedva, još, nešto, previše, suviše, posve, potpuno, sasvim, skroz, posebno, osobito, naročito, prilično, neobično, užasno</i> itd.	2. Samostalne (modalne) čestice na razini teksta (modifikatori): <i>možda, vjerojatno, doista, zaista, stvarno, uistinu, sigurno, nesumnjivo, bez (ikakve) sumnje, eventualno, uglavnom, nažalost, nasreću, srećom, na svu sreću</i> itd.
4. Jesno-niječne: <i>da, ne, jest</i>	
5. Poticajne: <i>neka, hajde, de, deder, daj, da</i>	
6. Prezentativi: <i>evo, eto, eno, gle</i>	

Figure 3 : La classification des particules (*čestice*) selon *Gramatika hrvatskoga jezika* (Silić, Pranjković, 2007, p. 258)

UZVICI		
Uzvicu u užem smislu	Zapovjedni uzvici	Onomatopeje
<i>ah, oh, uh, o, ha, jao, joj, aha, ijuju, ua, fuji</i>	1. Uzvici »drugoga lica«: <i>hej, ej, oj, halo, hura, ho-ruk, pst</i>	<i>bum, tras, bub, pljas, pljus, buć, puk, puf; fiju, pras, klik, krc, škljoc, tu-tu, tika-taka; vau-vau, av-av, mu, ia-ia, mjau, me(e), kukuriku, koko(da), ku-ku, živ-živ, piju (piu), gu-gu, kvoc, kva-kva; mljac, gr-gr, gric, apciha, bla-bla</i>
	2. Uzvici koji se odnose na životinje: <i>iš, đija (điha), curik, ajs, šic, puc, mic, pi-pi, gic-gic</i>	

Figure 4 : La classification des interjections (*uzvici*) selon *Gramatika hrvatskoga jezika* (Silić, Pranjković, 2007, p. 261)

Si l'on résume notre tentative de répertoire des phrasillons en croate, on peut mettre en avant le critère d'autonomie syntaxique : le phrasillon peut à lui seul former l'énoncé, il est l'équivalent d'une phrase entière. La grammaire croate semble adhérer à une typologie élaborée, d'ailleurs bien détaillée et finement nuancée, suivant les critères +/- autonomie, +/- affectivité. Cependant, au vu de la classification dans la *Grammaire*, on peut constater qu'il existe un certain nombre d'éléments à l'intersection des particules et interjections : les

particules affirmatives et négatives, les particules injonctives et les présentatifs. On trouve une définition presque identique dans les deux chapitres : particules qui « expriment l'attitude du locuteur envers l'énoncé intégral ou une de ses parties » et interjections qui « représentent des mots ou des ensembles de mots exprimant en premier lieu l'attitude du locuteur envers le contenu de l'énoncé, laquelle attitude est en général affective ». (Silić/Pranjković 2007 : 253-258)

En revanche, la répartition de Tesnière semble plus économique et plus opérative : les deux groupes figurent au sein d'une seule catégorie, celle des mots-phrases (phrasillons) qui peuvent être structurellement complets ou incomplets, ceux-là se suffisent à eux-mêmes, ceux-ci sont complétés par d'autres éléments pour obtenir des phrases complètes. La syntaxe structurale, nous semble-t-il, située dans le même chapitre des éléments dont la fonction revient au même : de par leur structure ils sont les équivalents de la phrase entière, de par leur contenu, ils expriment tantôt la notion purement intellectuelle (phrasillons logiques), tantôt l'attitude plus ou moins active ou passive du sujet parlant par rapport au monde extérieur.

Dans la partie qui suit, notre objectif consistera à dresser un tableau de référence avec une classification possible des phrasillons en croate.

2. 5. Tableau récapitulatif des phrasillons en français et en croate

A la base du rôle que la syntaxe structurale attribue aux interjections en les classant selon les critères structural et sémantique en phrasillons, nous proposerons un tableau récapitulatif avec une classification possible des phrasillons (y compris les interjections) français et croates. On prendra en compte, lors de la classification, du critère événementiel de Kačić. Ainsi, on recueillera des phrasillons représentant un événement, autrement dit, dont la structure comprend au moins un événement (une lexie), et qui suffisent à eux seuls à exprimer le contenu d'une phrase entière.

LES PHRASILLONS EN FRANÇAIS ET EN CROATE - tableau récapitulatif de phrasillons logiques et affectifs -		
LES PHRASILLONS LOGIQUES (-) AFFECTIVITE (en croate : les particules affirmatives et négatives)		
	FRANÇAIS	CROATE
incomplets (en croate : présentatifs)	<i>voici, voilà</i>	<i>evo, eto, eno, gle</i>
anaphoriques	<i>oui, non, si</i>	<i>da, ne, jest</i>
LES PHRASILLONS AFFECTIFS (+) AFFECTIVITE		
	FRANÇAIS	CROATE
IMPERATIFS phrasillons de politesse : (attitude impérative au minimum) ~ phrasillons d'appel : (attitude impérative n'est pas atténuée) ~ phrasillons d'ordre : (attitude impérative est à son maximum) ~ (animaux)	<i>s'il vous plait</i> ~ <i>hep, pst, hé, ohé</i> ~ <i>chut</i> ~ <i>minou minou, brrr brrr, hue, dia</i>	<i>molim</i> ~ <i>hej, ej, oj, halo, hura, ho-ruk</i> ~ <i>hajde, de, deder, daj, da, pst</i> ~ <i>đija, điha, curik, ajs, šic, puc, mic, pi-pi, gic-gic</i>
REPRESENTATIFS/IIMITATIFS (attitude d'équilibre entre le monde extérieur et le sujet parlant) le monde extérieur : choses ~ le sujet parlant : êtres	<i>toc-toc, ding-dong, crash, vlan</i> ~ <i>zzz, miam-miam, argn, grrr, sniff, atchoum, brr, ouf</i>	<i>bum, tras, pljas, pljus, buć, puk, puf ; fiju, pras, klik, krc, škljoc, tu-tu, tika-taka</i> ~ <i>mljac, gr-gr, gric, apciha, bla-bla, uf</i>
IMPULSIFS (≠) IMPERATIFS (attitude passive, réceptive plus ou moins marquée du sujet parlant par rapport au monde extérieur) PHRASILLONS SENSITIFS ~ PHRASILLONS EMOTIFS ~ PHRASILLONS INTELLECTIFS	<i>aïe, houla, ouille, ouf, han</i> ~ <i>hélas, oh, yééé, euh, hum, bah, bast, bof, beurk</i> ~ <i>dame, ouais, ouiche, parbleu</i>	<i>ah, oh, jao, joj, uh, hja</i> ~ <i>ah, ha, o, ijuju, ua, fuj, hm, aha</i> ~

Pour un répertoire plus exhaustif des catégories citées dans le tableau, il convient de consulter des listes fournies ci-dessus aux chapitres 2. 1. et 2. 2.

3. Conclusion

Dans le présent article, nous avons cherché à mettre en évidence le statut des mots-phrases et des phrasillons au sein de la syntaxe structurale. De même, nous avons présenté l'essentiel des travaux récents portant sur les interjections (de la grammaire traditionnelle). Après avoir exposé des concepts représentatifs et dénominations correspondantes, y compris la typologie de Tesnière et la grammaire événementielle de Kačić, on a pris en considération l'approche de Kahane et Mazziotto, qui abordent le prédicatif pour aboutir au locutif, unité équivalente au mot-phrase (énoncé).

Outre ces approches récentes orientées vers le phrasillon et sa capacité de former à lui seul l'énoncé, nous avons décrit à grands traits des approches qui traitent des interjections en tant que particules de modalité portant des traces d'opérations cognitives apparentées aux marques modales. De même, on s'est penché sur l'apport des modèles cognitifs qui voient en interjections des marqueurs du fonctionnement cognitif ou qui entraînent une réorganisation de la base de connaissance par l'introduction d'un élément nouveau.

Bien que la majorité des auteurs souligne l'impossibilité de classifier des interjections (phrasillons), certains fournissent des listes plus ou moins exhaustives d'unités, réparties en catégories selon leur sémantisme. Ainsi nous avons observé des listes citées dans certaines grammaires françaises : entre autres Riegel et *al.*, les ouvrages de Martinet et de Tesnière. Afin de fournir le répertoire de phrasillons (interjections) issu d'un ouvrage lexicographique, on a recouru au fonds lexical assez abondant du *Thésaurus*, dictionnaire élaboré suivant le principe conceptuel. En vue de décrire le statut des interjections en croate, on a choisi la *Grammaire de langue croate* de Silić et Pranjković, laquelle contient une répartition fine de ce que Tesnière qualifie de « mots-phrases » ou « phrasillons » en particules et interjections.

Tout en étant consciente des difficultés propres au recours à l'analyse contrastive dans des situations où il existe toute une diversité des graphies, mais aussi un éventail d'approches qui aboutissent à des catégorisations diverses (phrasillons), on a essayé de recenser dans un tableau récapitulatif, en français et en croate, des catégories offertes par Tesnière : phrasillons logiques et phrasillons affectifs (impératifs, représentatifs/imitatifs, impulsifs).

Une telle catégorisation pourrait aider à mieux comprendre la catégorie d'interjections en général, mais aussi à mieux cerner le statut de ces unités en français et en croate. En outre, la réflexion sur les concepts de phrasillon et d'interjection pourrait apporter une meilleure description de ces deux catégories en croate, ainsi qu'un répertoire plus exhaustif des unités classifiées suivant des critères bien déterminés.

Somme toute, il convient de souligner l'intérêt de plus en plus significatif pour les idées de Tesnière dans le domaine de la syntaxe. Ceci est particulièrement vrai pour sa réflexion sur les phrasillons. Outre les auteurs qui se réfèrent assez souvent à ses travaux, nombreux sont ceux qui privilégient d'autres approches et qui, pourtant, puisent dans son ouvrage. Il nous semble que toute recherche ultérieure sur ce sujet ne saurait négliger les apports de la syntaxe structurale.

En fait, vu les traits essentiels des phrasillons, à savoir la capacité de former à eux seuls l'énoncé et de posséder toute une gamme de significations, force est de constater que toute langue devrait disposer d'une description exhaustive de ces unités, avec le bien-fondé linguistique et prenant en compte les idées venant de plus en plus des sciences cognitives, qui, quant à la linguistique, à vrai dire, ne semblent pas trop loin de celle de la syntaxe structurale.

Bibliographie

- Bajrić, Samir. (1996) *Les parties du discours : psychomécanique du langage et syntaxe structurale*. Thèse de doctorat, soutenue à Paris IV – Sorbonne. Sous la direction de : Olivier Soutet.
- Bajrić, Samir. (2014) « La conjonction et les autres mots vides : syntaxe structurale et psychomécanique du langage. » *CASCA*. <http://www.journal.casca.org.rs/2014/11/26/la-conjonction-et-les-autres-mots-vides-syntaxe-structurale-et-psychomecanique-du-langage/> accédé le 5 novembre 2016
- Béchade, Hervé-D. (1987) *Syntaxe du français moderne et contemporain*. Paris : PUF Fondamental.
- Bres, Jacques. (2006) « Hóu ! Haa ! Yrrââ » : interjection, exclamation, actualisation. *In* : *Faits de langues*, n°6, Septembre 1995. L'exclamation. pp. 81-91 ; doi : 10.3406/flang.1995.1009 http://www.persee.fr/doc/flang_1244-5460_1995_num_3_6_1009
- Buridant, Claude. (2006) « L'interjection : jeux et enjeux », *Langages* 2006/1 (n° 161), p. 3-9. DOI 10.3917/lang.161.0003
- Caron-Pargue, Josiane et Jean Caron. (2000) « Les interjections comme marqueurs du fonctionnement cognitif », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 34 | 2000, document 2, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 02 octobre 2016. URL : <http://praxematique.revues.org/398>
- Dubois, Jean, et al. (1973) *Dictionnaire de la linguistique*. Paris : Larousse.
- Garde, Paul. (1985) « Dualité de la relation syntaxique : relation dépendantielle et relation référentielle, *CLAIX*, Travaux 3, Les relation syntaxiques, pp. 1-27, Aix-en-Provence : Université de Provence.
- Garde, Paul. (1994) « Syntaxe et sémantique chez Tesnière » *Linguistica*, XXXIV:1, Mélanges Lucien Tesnière, 95–99. [Actes du Colloque international Lucien Tesnière. Linguiste européen et linguiste slovène (1883–1993) Ljubljana, 18–20 novembre 1993.]
- Kačić, Miro. (1987) *La théorie des ensembles et l'analyse linguistique*. Thèse de doctorat, soutenue à l'Université de Provence. Sous la direction de Christian Touratier.
- Kahane, Sylvain ; Nicolas Mazziotta. (2015) « Quel classement syntaxique pour les « marqueurs discursifs », « mots-phrases » et autres « inserts » ? Prédicatifs et locutifs », *Travaux de linguistique*, 2015/2 (n° 71), pp. 7-42, De Boeck Supérieur, DOI : 10.3917/tl.071.0007,
- Martinet, André. (sous la direction de) (1969) *La linguistique. Guide alphabétique*. Paris : Editions Denoël.

- Martinet, André. (1979) *Grammaire fonctionnelle du français*, Paris : Didier
- Martinet, André. (1985) *Syntaxe générale*. Paris : Armand Colin.
- Matešić, Mihaela. (2004) „Uzvicima u hrvatskom standardnom jeziku“, D. Bačić-Karković, L. Badurina, M. Biti, A. Car-Mihec, I. Lukežić, H. Pavletić, I. Srdoč-Konestra, D. Stolac, S. Vranić (ur.). *Zbornik radova s Međunarodnog znanstvenog skupa Riječki filološki dani*, Rijeka, 14.-16.11.2002., pp. 337-342.
- Péchoin, Daniel (sous la direction de). (2004) *Thésaurus, des idées aux mots, des mots aux idées*, coll. *In extenso*, Paris : Larousse.
- Pintarić, Neda. (2002) *Pragmema u komunikaciji*. Zavod za lingvistiku Filozofskoga fakulteta, Sveučilišta u Zagrebu, Zagreb : Zavod za lingvistiku Filozofskoga fakulteta Sveučilišta u Zagrebu, 1-284 str.
- Porquier, Rémy. (2001) « Mots-phrases, phrasillons, locutions-énoncés : aux frontières de la grammaire et du lexique en français langue étrangère ». In : *Langue française*, n°131, Grammaires d'enseignants et grammaires d'apprenants de langue étrangère. pp. 106-123. doi : 10.3406/lfr.2001.1039 http://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_2001_num_131_1_1039
- Riegel, Martin ; Pellat, Jean-Christophe ; Rioul, René. (1999) *Grammaire méthodique du français*. Linguistique nouvelle. Paris : PUF
- Silić, Josip, Pranjković, Ivo. (2007) *Gramatika hrvatskoga jezika*. Zagreb : Školska knjiga.
- Tesnière, Lucien (1988) *Éléments de syntaxe structurale*. Paris : Klincksieck. [Deuxième édition revue et corrigée, cinquième tirage, préface de Jean Fourquet, professeur à la Sorbonne.]
- Tutescu, Mariana. « L'interjection – modalisation, axiologisation et grammaticalisation. Le cas des interjections roumaines *zău* et *vai* », *Langages* 2006/1 (n° 161), p. 37-46. DOI 10.3917/lang.161.0037
- Wilmet, Marc (1997) *Grammaire critique du français*, Paris : Hachette/Duculot.

Uzvicima i »fraziljoni« između gramatike i leksika – prinos strukturalne sintakse

U članku se preispituje status minimalnih iskaza koji se u strukturalnoj sintaksi L. Tesnière nazivaju *mots-phrases* ili *phrasillons*, što bi odgovaralo hrvatskomu ne posve uobičajenu nazivu »fraziljonu« ili »frazoidu«. Te jedinice u strukturalnoj sintaksi ne pripadaju ni jednoj od četiriju vrsta riječi (*substantifs, verbes, adjectifs, adverbes*), jer su zapravo vrste rečenica, kako tvrdi Tesnière.

U prvom dijelu rada donosi se prikaz glavnih teorija i autora koje su na materijalu francuskoga jezika istraživale status »fraziljona«, tih »riječi istovrijednih rečenicama« i pokušavale redefinirati njihov status. U drugom dijelu rada daje se kontrastivni prikaz reprezentativnog broja jedinica u francuskom i hrvatskom jeziku, a na temelju klasifikacije iz strukturalne sintakse.

Mots-phrases ili *phrasillons* složene su riječi, sukladno definiciji iz strukturalne sintakse. One su ekvivalenti cijelih rečenica, strukturalno se ne mogu raščlaniti, a odgovaraju u velikoj mjeri uzvicima iz tradicionalne gramatike. Na granici su gramatike i leksika (Porqui-

er), a nazivaju se još i rečenicama s implicitnom predikativnošću (*phrases à prédication impliquée* (Wilmet 1997)). Oni se javljaju nositeljima iznimno složenoga i vrlo nijansiranoga semantičkog sadržaja. Tesnière dijeli »fraziljone« na logičke s jedne strane (*voici, voilà, oui, non*) te na afektivne, koji u različitom stupnju izriču stav govornika prema izvanjezičnom svijetu ili prema određenom elementu situacije iskazivanja. Teško je precizno utvrditi vrijednosti triju Tesnièreovih kategorija unutar afektivnih frazoida (imperativni: *s'il vous plaît ! pst ! chut !*; reprezentativni ili frazoidi predodžbe: *pif ! paf !* te impulzivni ili poticajni frazoidi: *âie ! hélas ! ouais !*). Tomu je tako iz jednostavna razloga što je njihov sadržaj u neposrednoj vezi s iskazivanjem. U hrvatskome su »fraziljoni« iz strukturalne sintakse obuhvaćeni dvjema kategorijama: česticama i uzvicima, iako se oni preklapaju u dijelu koji govori o tome da se objema kategorijama izražava stav govornika o iskazu ili dijelu iskaza te da je u slučaju uzvika taj stav uglavnom afektivan.

U radu se prikazuju i dva specifična pristupa »fraziljonima«, nastala u okviru istraživanja iz francuske sintakse. Riječ je o Kačićevoj iskazno-događajnoj gramatici (fr. *grammaire énonciativo-événementielle*) koja polazi od Tesnièreova »fraziljona« da bi ponudila redefiniciju razina lingvističke analize te uvela leksimatiku i leksiju kao novu razinu i pripadajuću jedinicu. Kahane i Mazziotta u novijoj studiji o »fraziljonima« polaze od Mel'čukova klauzativa, diskurziva te dolaze do lokutiva kao jedinice koja obuhvaća ono što se tradicionalno naziva »riječima istovrijednima rečenicima«.

Na samom kraju rada daje se usporedni tablični prikaz »fraziljona« u francuskom i hrvatskom. Ne težeći iscrpnosti, već reprezentativnosti, popisuju se jedinice sukladno raščlambi strukturalne sintakse.

Ključne riječi: strukturalna sintaksa, frazoidi, fraziljoni, uzvici

UDC 811.131.1'36

811.163.42'36

Original scientific paper

Ricevuto il 12 dicembre 2016

Approvato per la pubblicazione il 2 marzo 2017

Evidenzialità in italiano e in croato

Ivica Peša Matracki
Facoltà di Lettere e Filosofia
Università di Zagabria
ipesa@ffzg.hr

Mia Batinić Angster
Università di Zara
mbatinic@unizd.hr

L'evidenzialità serve a esprimere la fonte o l'origine dell'informazione su cui si basa un enunciato. Tale concetto va distinto dalla modalità epistemica che esprime il grado di certezza del parlante rispetto alla verità dell'enunciato. Lo scopo di questo lavoro è prendere in esame l'espressione dell'evidenzialità in italiano e in croato nella prospettiva teorica della grammatica contrastiva e della tipologia linguistica. L'evidenzialità si realizza in queste lingue soprattutto attraverso mezzi lessicali e sintattici.

Parole chiave: evidenzialità, strategie evidenziali, modalità epistemica, evidenzialità sensoriale, evidenzialità cognitiva

0. Introduzione¹

Il termine *evidenzialità* (cro. *evidencijalnost*)² non appartiene alla tradizione grammaticale occidentale: gli studi sul tema sono relativamente recenti e di solito l'evidenzialità non fa parte delle grammatiche delle lingue europee.³ Dal punto di vista tipologico, l'indicazione della fonte dell'informazione varia da lingua a lingua: alcune lingue esprimono solamente le informazioni riportate/riferite da qualcun altro, cioè quelle di seconda mano (*non firsthand sources*; v. Aikhenvald: 2004: 1), altre indicano le informazioni dirette (*firsthand sources*), soprattutto quelle relative ai sensi e alla percezione da essi operata.⁴ Secondo

¹ Questa parte del lavoro si appoggia soprattutto sullo studio della linguista australiana Aikhenvald (2004).

² È la traduzione croata presa dall'articolo di Gnjatović & Matasović (2010: 89). Esistono anche termini *osvjedočenost* (it. *testimonialità*) e *dokaznost* (*verificabilità*), (*ivi*).

³ Almeno non di quelle che qui esaminiamo.

⁴ Aikhenvald (2004: 1; 12-13) cita Boas come il primo a menzionare la fonte dell'informazione in questo senso (1938: *source of information*). La linguista (*ibid.* pp. 1-2) illustra il concetto

la linguista (*ibid.* xii) circa un quarto di lingue parlate nel mondo possiedono i mezzi grammaticali per esprimere l'evidenzialità; ciò significa che i parlanti di tali lingue possono esprimere (morfologicamente) indicazioni sull'origine dei fatti contenuti nell'enunciato.⁵

Oltre alla fonte basata sui sensi (*vedolho visto X; sento/ho sentito X; odorolho odorato X* ecc.), se il fatto contenuto nell'enunciato non è stato né visto né sentito (né appreso in qualche altro modo sensoriale), il concetto di evidenzialità può basarsi sul ragionamento o sull'inferenza (ingl. *reasoning*; cro. *rasuđivanje, uvidanje, izvođenje*) e in questo caso appartiene alla evidenzialità dedotta o inferenziale (ingl. *inferred evidential*; cro. *zaključivanje*).⁶ In quest'ultimo caso, l'evidenzialità può essere confusa con l'espressione linguistica della modalità epistemica.

Per delimitare l'oggetto di ricerca, va detto che l'evidenzialità è categoria linguistica che indica primariamente ed esplicitamente la fonte dell'informazione.⁷

La scelta della denominazione di questo concetto sembra far riferimento al termine *evidenza* (ingl. *evidence*; cro. *osvjedočenost, dokaz*), ma questi significati comuni relativi alla verità dei fatti non stanno alla base dell'evidenzialità linguistica: essa non viene utilizzata allo scopo di dimostrare la verità o la falsità dei fatti di qualsiasi tipo (*ibid.* p. 4). Però, a nostro avviso, l'origine di questo termine va cercata nella sua concreta funzione nelle lingue che la possiedono; cioè il termine rinvia comunque a un fatto accompagnato da qualche tipo di testimonianza che aumenta il grado di veridicità dell'affermazione prodotta dal locutore (come dice Boas: 'something for which there is evidence', that is, similar to 'inferred on the basis of visible traces', *ibid.* p. 13).

Come abbiamo già osservato, in varie lingue l'evidenzialità viene espressa mediante specifici affissi e clitici assegnando in tal modo questa categoria all'ambito prevalentemente morfologico o grammaticale; ma la sua espressione non dipende da altre caratteristiche tipologiche di una lingua.⁸ Ogni lingua possiede dei mezzi, non sempre grammaticalizzati, per esprimere l'evidenzialità. Essi si distinguono per la loro molteplicità e per la complessità degli aspetti semantici che li caratterizzano.

Come abbiamo detto all'inizio, nel presente lavoro esamineremo questi mezzi in italiano e in croato.

di evidenzialità con degli esempi tratti dalla lingua Tariana (una delle lingue arawak) in cui il parlante deve esplicitare la fonte dell'informazione: vista /sentita, riferita ecc: *Juse icida di-manika-ka José football 3sgnf-play-REC.P.VIS 'José has played football (we saw it)'*.

⁵ In altre parole, in tali lingue l'evidenzialità attraverso la grammaticalizzazione diventa parte degli strumenti flessivi (o dell'inventario di elementi clitici) che costituiscono la grammatica di una lingua.

⁶ In breve, la fonte può essere di natura sensoria/sensitiva e cognitiva.

⁷ Per le diverse definizioni v. Diewald & Smirnova (2010: 1-3).

⁸ Sulla tipologia degli universali linguistici, v. Grandi (2012).

1. Premesse teoriche

Nonostante i tentativi di separare esplicitamente l'evidenzialità dalle categorie imparentate e in particolare dalla modalità epistemica (cfr. de Haan 2001; Aikhenvald 2004), tali concetti in molte lingue indoeuropee coincidono per alcuni aspetti importanti visto che entrambi in qualche modo riguardano il concetto di verità o di attendibilità dell'enunciato. La modalità concerne sia la natura della verità sia il modo di stabilire quale proposizione sia vera.⁹ I tre concetti menzionati (evidenzialità, modalità e verità) sono collegati perché l'esplicitazione della fonte dell'informazione in base alla quale si afferma qualcosa sovente rinforza l'attendibilità / veridicità / credibilità / fondatezza dell'enunciato, ovvero testimonia e/o dimostra che l'affermazione pronunciata dal parlante sia conforme al vero. Allo stesso modo, la fonte spesso conferma e aumenta il grado di probabilità del contenuto proposizionale: *Sei andato via sottobraccio alla moglie. Ti ho visto. / Qualcuno ha gridato: 'viva la sincerità'! L'ho sentito.* Secondo noi, le caratteristiche semantiche della parola evidenzialità sono strettamente collegate alla semantica della parola base *evidenza* (cro. *očevidnost, osvjedočenost, dokazanost*). La modalità epistemica indica invece l'atteggiamento del parlante nei confronti del contenuto dell'enunciato/frase. Di questa si occupa la logica modale nel quadro della quale è possibile esprimere la modalità in cui un enunciato è vero o falso.¹⁰ Bisogna dire che i contesti non vero-funzionali sono costruiti attraverso espressioni modali, ad es. *è possibile che; è necessario che* (it. *È possibile che p / È necessario che p*; cro. *Moguće je da p / Nužno je da p*). Dal punto di vista semantico, le modalità linguistiche si dividono in due tipi essenziali: 1. modalità epistemiche (< gr. *epistēmē* "conoscenza scientifica") e 2. modalità deontiche (< gr. *déon* "dovere").¹¹ Le prime riguardano l'atteggiamento del parlante in rapporto alla verità del contenuto frasale (probabilità, possibilità, certezza) mentre le seconde indicano il grado di obbligatorietà in rapporto all'agente dell'azione espressa dal predicato (comando, preghiera, divieto, permesso).¹² Distinguiamo anche i modi verbali che indicano la posizione del parlante nei riguardi di verità / oggettività / fattualità del contenuto dell'enunciato o frase (soggettiva, oggettiva, fattuale,

⁹ È ben noto che la natura della verità può essere descritta in base a varie teorie logico-filosofiche: a. la teoria della corrispondenza (*the correspondence theory*); b. la teoria della coerenza (*the coherence theory*), c. la teoria pragmatica della verità (*the pragmatic theory of truth*), d. la teoria del consenso (*the consensus theory*); e. la teoria semantica della verità (*the semantic theory of truth*). Per approfondire si veda Collin & Guldman (2005: 89-117). Queste teorie possono aiutarci a capire meglio i concetti esaminati.

¹⁰ Sulla modalità epistemica nell'ambito della logica moderna v. Collin & Guldman (2005: 272-4).

¹¹ La modalità nell'ambito della GG (e in anglistica in generale) comprende anche la nozione di potenzialità, cioè i verbi ausiliari di tipo modale (*modal auxiliaries: will / would / can / could / shall / should / may / might / must*), cfr. Radford (1997: 516).

¹² Squartini (2015:105) sottolinea (appoggiandosi a Kiefer 1987) l'importanza del concetto di fattualità nella definizione della modalità. La fattualità si riferisce a situazioni la cui coincidenza a dati di fatto extralinguistici è verificabile.

dubitativa, potenziale, probabile, possibile, certa). Le marche formali del modo / modalità non sono sempre legate a un determinato sottoinsieme di forme della coniugazione verbale (modi verbali e verbi modali), ma sono probabilmente presenti ed esprimibili in tutte le lingue attraverso altre parti della grammatica: aggettivi, nomi, avverbi, particelle modali, strutture perifrastiche (quindi la modalità è una caratteristica universale delle lingue naturali; cfr. Palmer 1986: 22). Possiamo concludere dicendo che le descrizioni e le definizioni dei concetti di modo e di modalità in prospettiva logica e linguistica sono molto convincenti e coerenti, il che non vale per il concetto di evidenzialità.

Nella linguistica moderna l'evidenzialità non è sempre definita precisamente e il suo campo si sovrappone a quello di modalità epistemica. In questo lavoro distinguiamo questi due concetti e all'interno della modalità distinguiamo il modo, la modalità deontica, dinamica ed epistemica (cfr. Palmer 1986, Collin & Guldman 2005). L'evidenzialità comprende l'espressione linguistica della fonte dell'informazione, il tipo e la valutazione dell'evidenza (ingl. *evidence*, cro. očiglednost, dokaz, osvjedočenost) della verità dell'enunciato (cfr. Carretero & Zamorano-Mansilla). La modalità epistemica implica invece la valutazione/estimazione della possibilità dell'enunciato di essere vero. Nella logica gli enunciati modali contengono le espressioni come possibile (*possible*), necessario (*necessary*), impossibile (*impossible*) (cfr. Collin & Guldman 2005: 154). La modalità epistemica nella sua espressione linguistica si basa solitamente sulle categorie lessicali (v. Carretero & Zamorano-Mansilla 2013: 318): avverbi (*forse, probabilmente, sicuramente, indubbiamente* ecc.); aggettivi (*probabile, possibile*); nomi (*certezza, probabilità*); verbi (*sembrare, credere, pensare*). Quindi, entrambi i concetti di evidenzialità e modalità epistemica riguardano la credibilità o la rispondenza al vero dell'informazione contenuta nell'enunciato cioè l'atteggiamento del parlante nei confronti alla verità della proposizione (*commitment to the truth*). Le differenze invece tra i due concetti concernono soprattutto il modo in cui esprimono e valutano tale credibilità. All'interno dell'evidenzialità il parlante specifica la fonte, il tipo e la valutazione della prova pro o contro la verità del contenuto proposizionale, mentre la modalità epistemica esprime l'aspetto del contenuto proposizionale nei termini di probabilità e di necessità.

McCready e Ogata (2007: 147) affermano che alcune indicazioni della fonte dell'informazione fanno parte del contenuto proposizionale e che quindi il modo migliore per la loro analisi è costituito dall'ipotesi che esse presentino una sottocategoria della modalità epistemica.¹³ Secondo loro (*ibid.* p. 148) molti lavori sull'evidenzialità peccano di descrittivismo e perciò non rispondono alle domande teoriche fondamentali, ad esempio, non viene spiegata la formalizzazione della semantica evidenziale. Inoltre, una parte dei linguisti (ad es. Diewald & Smirnova 2010; Carretero & Zamorano-Mansilla 2013) ritiene che la definizione dell'evidenzialità di Aikhenvald sia troppo restrittiva ("Evidentiality is a linguistic category whose primary meaning is source of information; Linguistic evidentiality is a grammatical system"; 2004: 3-6) e che conseguentemente escluda tutte le lingue parlate in Europa dal gruppo linguistico che possiede tale categoria.

¹³ Questa ipotesi è costruita in base ai dati tratti dal giapponese.

Il sistema evidenziale di una lingua può essere costituito dai seguenti tipi di espressione della fonte dell'informazione: a. di prima mano vs. di seconda mano (ingl. *firsthand* / *non-firsthand*; cro. *iz prve ruke* / *iz druge ruke*); b. di seconda mano vs. tutto il resto (*non-firsthand* versus 'everything else'); c. a quanto dicono vs. tutto il resto (*reported* o 'hearsay' versus 'everything else'); d. evidenza sensoriale vs. evidenza riportata (*sensory evidence and reported* o 'hearsay'); e. auditivo vs. tutto il resto (*auditory: acquired through hearing* versus 'everything else'). Questi tipi riguardano il sistema a due scelte (*system with two choices* / *two-term system*). I sistemi di tre o più scelte sono descrivibili in termini di: a. diretto visivo, inferenziale, riportativo (*direct visual, inferred, reported*); b. visivo, non visivo, inferenziale (*visual, non-visual sensory, inferred*); c. visivo, diretto, non visivo sensorialmente, riportativo / inferenziale / assunto (*visual, direct, non-visual sensory, reported, inferred, assumed*).¹⁴

Riassumendo: la divisione dell'evidenzialità si può basare sulla tipologia generale delle fonti dell'informazione: a. fonti esterne (di tipo riportativo) e b. fonti interne basate sulla percezione sensoriale, sull'inferenza o sul ragionamento (quindi di tipo congetturale-deduttivo o inferenziale).¹⁵

Nelle lingue senza sistema evidenziale di tipo grammaticale, l'espressione della fonte dell'informazione si svolge mediante mezzi lessicali e sintattici.

In genere, gli avverbi tipici indicanti l'evidenzialità sono: *chiaramente, evidentemente, ovviamente* (*jasno, očigledno, očito, očevidno*) mentre quelli maggiormente usati in relazione alla modalità epistemica sono: *certamente, sicuramente, probabilmente* (*zasigurno, sigurno, vjerojatno, valjda*).

In questo lavoro esaminiamo l'evidenzialità in termini di sensitività/sensorialità e di inferenzialità, cioè di immediatezza e non immediatezza dell'esperienza sensoriale e cognitiva (ev. *diretta* vs. *non diretta*).

2. L'espressione dell'evidenzialità in italiano e in croato

Visto che l'indicazione esclusiva e grammaticalizzata dell'evidenzialità non esiste né in italiano né in croato, esamineremo alcune strategie o mezzi atti alla sua espressione.

¹⁴ Sulla discussione di tutti i tipi dell'evidenzialità, v. Aikhenvald (2004: 23-63).

¹⁵ Il termine evidenzialità quindi è usato in due sensi: l'evidenzialità basata sulla testimonianza dei sensi (*sensible evidence*: vista, udito, tatto, olfatto) costituisce solitamente l'evidenzialità diretta. Si tratta di un aspetto dell'esperienza relativa ai sensi che conferma e verifica la verità degli enunciati, cioè un test o una prova di valutazione della verità. Una parte degli enunciati può essere verificata (allo scopo di accertarne il grado di credibilità e di autenticità) direttamente con la percezione operata dai sensi.

I Avverbi evidenziali

Gli avverbi fanno naturalmente parte dell'espressione lessicale dell'evidenzialità.¹⁶ Il tratto distintivo mediante il quale abbiamo delimitato gli avverbi evidenziali si basa sulla loro semantica, ovvero sulla prevalenza del valore evidenziale.¹⁷ Quindi, in questo gruppo abbiamo incluso tutti gli avverbi che primariamente si riferiscono alla fonte dell'informazione e la cui parafrasi semantica rinvia al valore evidenziale, ad esempio, *apparentemente* "per quanto si può vedere a un primo sguardo" (cro. *naoko, naizgled, prividno*); *evidentemente* "che può essere percepito attraverso i sensi" o "che è chiaramente visibile" ("di immediata perspicuità / trasparenza per la propria chiarezza sia cognitiva/logica sia sensibile") (cro. *očito, očigledno, očevidno, naočigled*).

Gli avverbi italiani relativi in primo luogo all'evidenzialità sono: *apparentemente, evidentemente, ovviamente, chiaramente, visibilmente, palesemente, manifestamente* (ingl. *apparently, evidently, obviously, clearly, visibly*;¹⁸ cro. *očigledno, očevidno, očito, jasno, vidljivo*).

Esemplificazione:

- (1) Gli scippatori, evidentemente, non si fermano davanti a niente. (ev. diretta basata sull'inferenza)

[...] e vicino c'è un cofanetto pure d'avorio, contenente due minuscoli pettini e uno specchio d'argento, evidentemente gli oggetti da toilette della bambola. (ev. visiva diretta)

La finalità del gesto era evidentemente (= sicuramente) di tipo terroristico. (mod. epistemica)

Ed è tornato, ovviamente, soddisfatto. (ev. visiva diretta e inferenziale)¹⁹

Ingresso che ha ovviamente (= certamente) senso in termini puramente commerciali. (mod. epistemica)

Era palesemente in imbarazzo. (ev. visiva)

L'ordine di "rientro" da Bolzano a Verona era palesamente illegittimo. (mod. epistemica ed ev. inferenziale)

È apparso visibilmente rinnovato. (ev. visiva)

¹⁶ S'intende che quest'affermazione riguarda il concetto di evidenzialità in senso esteso, cioè si riferisce anche ai sistemi linguistici che non possiedono i mezzi grammaticali per esprimerla.

¹⁷ Siccome questi avverbi solitamente hanno anche il valore modale (che si sovrappone a quello evidenziale).

¹⁸ Per i valori evidenziali degli avverbi inglesi v. Carretero & Zamorano Mansilla (2013: 344-352).

¹⁹ Il significato evidenziale spesso consegue dal contesto, come nel seguente esempio: *I progetti di espansione non sono ovviamente archiviati* ("abbiamo diverse opportunità sul tavolo, le stiamo studiando", ha continuato Rondelli): (ev. visiva e inferenziale).

Si tratta di una motivazione insufficiente e manifestamente illogica. (mod. epistemica e ev. inferenziale)

Soffermandomi su questa considerazione, vedo manifestamente che non esistono indicazioni precise, nè segni abbastanza certi per mezzo dei quali sia possibile distinguere nettamente la veglia dal sonno. (ev. inferenziale)

Ovviamente, davanti a lui nessuno ha protestato. (ev. visiva)²⁰

Non si era accorto di nulla, ovviamente (= è ovvio che). (ev. inferenziale)

Analizzando i dati risulta difficile determinare nettamente la prevalenza di uno o dell'altro valore poiché spesso si sovrappongono e implicano tra loro. Nella gran parte dei casi possiamo dedurlo dal contesto.²¹

Tutti gli avverbi primariamente evidenziali in italiano sono usati con il valore estensivo, cioè, esprimono anche la modalità epistemica, ad es. *evidentemente* ("in modo chiaramente visibile") viene usato spesso col valore "certamente, innegabilmente, indubbiamente": *In simile fattispecie, evidentemente, non basta la rimozione del provvedimento illegittimo per reintegrare la situazione previgente*. Secondo le nostre ricerche solamente l'avverbio *visibilmente* nella stragrande maggioranza dei casi viene usato con prevalente valore evidenziale.

Oltre agli avverbi, anche gli aggettivi corrispondenti possono esprimere sia l'evidenzialità sia la modalità epistemica, ad es. *un amore manifesto* (= visibile a tutti); *una traccia palese* (= visibile); *questo manifesto desiderio* (= palese) *di acquisire maggiori conoscenze in relazione al bosco e alla sua gestione*; *atto manifesto* (= visibile sia cognitivamente sia sensorialmente); *segno manifesto* (= visibile). L'avverbio *manifestamente* ha piuttosto valore evidenziale perché di solito implica la testimonialità diretta (sia inferenziale sia sensoriale) e questo è chiaro anche nella negazione: [...] *ma è comunque necessario che le norme regionali non violino i principi civilistici, ancorché indirettamente, e non risultino manifestamente irragionevoli*. Lo stesso vale per *apparentemente*: [...] *rinserrate nel viluppo apparentemente inestricabile di fili che si intersecano in tutte le direzioni*; [...] *al fatto che, apparentemente, capelli chiari, carnagione delicata ed espressione infantile rappresentano l'apice di una fragilità...*

Giudicando dai dati, possiamo dire che, nonostante le sovrapposizioni ed estensioni, la semantica di questi avverbi è chiaramente evidenziale a differenza di quella indicata dagli avverbi e dagli avverbiali di valore primariamente modale-epistemico come *probabilmente*, *plausibilmente*, *con ogni probabilità*, *con tutta probabilità*, *sicuramente*, *certamente*, *definitivamente*, *indubitabilmente*, ecc.

In croato, gli avverbi equivalenti hanno un comportamento parallelo e quindi sono facilmente traducibili: *Carlo Neri è visibilmente irritato e insieme deluso*; *Carlo Neri je očigledno, očito / vidljivo ljutit i razočaran*.

²⁰ In questo contesto, l'avverbio *ovviamente* implica anche la parafrasi di tipo inferenziale "com'è naturale che sia".

²¹ Se ad esempio stiamo davanti a un frigo e diciamo: *È palesemente / ovviamente vuoto*; certo che si tratta dell'evidenzialità visiva diretta. In realtà, l'uso dell'operatore *ovviamente* in questo caso corrisponde a vedere il frigo vuoto e non esserne stupiti perché si sa che, ad esempio, il proprio coinquilino mangia tutto e non compra mai niente.

Nella letteratura (ad es. Aikhenvald 2004; Gnjatović & Matasović 2010) si menzionano gli avverbi legati all'informazione indiretta di tipo riportivo (di seconda mano) come ingl. *reportedly* e *allegedly*, cro. *navodno*. In italiano non c'è un avverbio equivalente, ma può essere indicato da alcune espressioni come *secondo quanto riferito*, *secondo quel che si dice*, *a quanto si dice*, *si dice che*,²² nonché dall'uso del condizionale al posto dell'indicativo: *Secondo quanto riferito, martedì mattina verso le 10,15 la ragazza sarebbe stata avvicinata da un extracomunitario in via Fossano (= djevojci su navodno pristupili)*.²³ In alcuni dizionari²⁴ questi avverbi sono tradotti in italiano con *presumibilmente* (= *prevedibilmente*, *probabilmente*): *notizia presumibilmente vera* (= *navodno istinita vijest*). La traduzione letterale più precisa è certamente quella delle espressioni fisse o locuzioni menzionate che esprimono la fonte non diretta dell'informazione²⁵ visto che gli avverbi corrispondenti implicano chiaramente l'incertezza e la probabilità relative al contenuto proposizionale, il che, come ben sappiamo, appartiene alla modalità epistemica:

(2) Il clima di insoddisfazione che già pervade il nostro ambiente di lavoro sfocerà, *presumibilmente* (= *probabilmente*), sempre più in forme di legittima e giustificata disobbedienza.

Eva Della Seta Di Capua è *presumibilmente* (= *probabilmente*) entrata nella camera a gas appena scesa dal treno il 23 maggio 1944.

Il valore di *allegedly* e *reportedly* in realtà implicano sia l'incertezza o la probabilità (modalità epistemica) sia la fonte non diretta (di tipo *hearsay*) in misura pressoché uguale, mentre *presumibilmente* esprime primariamente la probabilità ossia la modalità epistemica: "secondo quanto si può presumere" (= che può essere ritenuto vero) che equivale al "che può essere ragionevolmente congetturato o supposto (cioè *probabilmente*): *Che, presumibilmente, più che d'arte è in questo caso interessata a un recupero crediti*. Però, nella frase *C'è presumibilmente un orso nella zona*, il valore dell'avverbio è maggiormente evidenziale.

²² Secondo il dizionario Deanović–Jernej le ultime tre espressioni sono equivalenti dell'avverbio croato *navodno*. Anche nei dizionari polacchi l'avverbio equivalente *rzekomo* è tradotto mediante espressioni parafrastiche simili: *a quanto pare*; *per quanto si dice*, v. *Podręczny słownik polsko-włoski* di Wojciech Meisels.

²³ Per quanto riguarda le forme verbali che appaiono in costruzioni con queste espressioni (secondo i dati del corpus CORIS/CODIS), vi sono sia dei predicati all'indicativo che al condizionale: *A quanto si dice, comunicano con lui lasciandogli messaggi sotto una lapide in un minuscolo cimitero di Pitcairn Island*; *E ai saccheggi, secondo quanto riferito, parteciperebbero anche agenti di polizia municipale*.

²⁴ In modo particolare, nei dizionari online, ad es: <http://www.wordreference.com>.

²⁵ In italiano, le forme lessicali che possono essere etimologicamente collegate alla forma inglese *allegedly* sono il verbo *allegare*₂ "addurre, presentare argomenti o scuse a sostegno di qlco" e il nome deverbale *allegazione* "citazione di testimonianze" (nel ling. giuridico).

²⁶ È ben noto che i linguisti ritengono che ci sia una componente evidenziale nel condizionale delle lingue romanze, cfr. Squartini (2005: 246).

II *Forme verbali*

Come abbiamo già osservato, ci sono forme verbali che in alcune lingue possono indicare l'evidenzialità.²⁶ La questione che si pone è se questo valore sia primario o secondario/aggiunto (v. Squartini 2005: 247).²⁷ In italiano (come anche in altre lingue romanze), i morfemi flessivi (it. *ei, esti, ebbe, emmo, este, ebbero*), oltre alla modalità epistemica, esprimono altresì il modo in cui il parlante è venuto a conoscenza dell'informazione contenuta nell'enunciato.²⁸

a. condizionale

- (3) Secondo la prognosi dei medici, dovrebbe cavarsela in una decina di giorni.
(Prema predviđanjima liječnika, trebala bi ozdraviti za desetak dana).

Secondo le fonti di Bonn, analisi non pubbliche elaborate dal ministero conterrebbero previsioni non ottimiste anche per il '97.

(Prema izvorima iz Bona, interne analize koje je izradilo ministarstvo sadržavaju / sadržavale bi / trebale bi sadržavati ne baš optimistična predviđanja i za '97)

Secondo le fonti più accreditate, Kirch si starebbe preparando entro breve a diminuire la sua partecipazione in Mediaset.

(Prema pouzdanim izvorima, Kirch se u kratkom vremenu priprema smanjiti udio u Mediasetu)

I nostri dati confermano che il valore del condizionale in questi casi non è primariamente evidenziale ma modale (dubitativo-eventuale).²⁹ Esso esprime in primo luogo la relatività, l'incertezza nei riguardi del contenuto proposizionale basata sulla non testimonialità diretta del locutore.³⁰ Dunque, solo secondariamente indica la testimonianza indiretta di tipo riportivo. Questo è dimostrato altresì dalle traduzioni in croato che rendono ugualmente l'idea della non testimonialità diretta e dell'incertezza epistemica senza l'uso del condizionale.

Il valore evidenziale secondario si riflette nella bassa frequenza d'uso del condizionale negli enunciati in cui la fonte viene esplicitata e descritta (*secondo X*). Dei dodici casi del corpus esaminato, solo due contengono il condizionale, mentre i rimanenti presentano il verbo al modo indicativo:

- (4) Secondo le fonti antiche i Cartaginesi vi persero ca. 12.000 uomini.

Secondo le fonti, esistevano stretti collegamenti a livello informativo ed operativo.

²⁷ Alcuni studi affermano che il modo presuntivo rumeno ha un vero e proprio valore evidenziale, cioè che la sua natura è primariamente evidenziale (Squartini 2005: 247). Aikhenvald (2004:108), invece, lo considera in termini di strategia evidenziale: "the presumptive mood in Romanian can be used with overtones of non-firsthand".

²⁸ Negli studi tipologici i modi verbali come il condizionale, il futuro, il presuntivo possono esprimere i significati evidenziali, v. Aikhenvald (2004: 106).

²⁹ Sull'uso modale del condizionale italiano v. Serianni (1989: 476).

³⁰ Secondo Squartini (2005), questi risultati prevalgono negli studi su questo tema.

Secondo gli analisti questa crescita diffusa è resa possibile dalla convergenza di svariati fattori.

Ora consideriamo alcuni esempi senza indicazione esplicita della fonte dell'informazione:

- (5) La signora Carrà frequenterebbe da sette anni Beep!
(Gospođa Carrà navodno već sedam godina posjećuje Beep)
Il fratello di Meghan avrebbe puntato la pistola contro la compagna.
(Meghanin brat je navodno uperio pištolj u svoju partnericu)
Nella scuola di Amici sarebbe nato un nuovo amore.
(U školi 'Prijatelji' navodno se rodila nova ljubav)
L'ordine sarebbe partito da Giuseppe Manlio.
(Naredbu je navodno izdao Giuseppe Manlio)

Come si può vedere dagli esempi italiani e dalla comparazione con il croato, il condizionale italiano ha valore più strettamente evidenziale nelle frasi in cui la fonte non è espressa esplicitamente (*Secondo X*). In croato, il condizionale con valore evidenziale può essere tradotto con l'indicativo accompagnato dall'avverbio *navodno* che, come abbiamo osservato ha un doppio valore (*nonfirsthand* e incertezza). Quanto all'origine del contenuto proposizionale, è ovvio che il condizionale esprime l'evidenzialità di tipo cognitivo o inferenziale-congetturale.

In croato l'uso del condizionale con valore evidenziale in analogia con quello italiano si usa raramente ed è stilisticamente marcato (²⁷*Gospođa Carrà bi već sedam godina posjećivala Beep*; cfr. Gnjatović & Matasović (2010: 91). A volte si usa il condizionale del verbo *trebati* (*dovere*):³¹ *Prema vijestima, ruski brod bi trebao napustiti crnogorsku luku sutra ujutro* (*Secondo le notizie, domani mattina, la nave russa dovrebbe lasciare / ²lascerebbe il porto montenegrino*).³²

b. futuro

Il valore suppositivo-dubitativo, cioè modale è primario nel futuro italiano e, giudicando dai dati, il valore evidenziale nella maggioranza dei casi non è presente; vi è presente solo marginalmente o con valore strettamente inferenziale-congetturale:

- (6) Be ', pensai, a quest'ora probabilmente sarà morta.
(Pomislih, sada je vjerojatno već mrtva / bit će da je sada već mrtva)

³¹ In realtà, in croato questa formulazione non si usa raramente.

³² In italiano (e anche in croato) il verbo *dovere* (*trebati*) serve ad esprimere che l'azione riportata si compie in un momento successivo a quello dell'enunciazione. Quindi, la frase: *Secondo le notizie, domani mattina, la nave russa **lascerebbe** il porto montenegrino* non è del tutto accettabile.

Il presidente probabilmente avrà incontrato tutto il personale italiano.
(Predsjednik je vjerojatno susreo cijelo talijansko osoblje / Bit će da je predsjednik susreo cijelo talijansko osoblje)
A occhio e croce avrà avuto una quarantina d'anni.
(Imao je otprilike četrdesetak godina; Bit će da je imao četrdesetak godina)
Sa il mio nome! Glielo avrà detto sua madre.
(Znate moje ime! Bit će da Vam ga je rekla Vaša majka)
Non si sente nulla. Tutti saranno andati via.
(Ne čuje se ništa. Bit će da su svi otišli)

In italiano, il futuro con valore suppositivo-dubitativo è spesso accompagnato da avverbi esprimenti la modalità epistemica; non è invece questo il caso del futuro quando accompagnato da un contesto più ampio (che solitamente rivela l'evidenzialità di tipo inferenziale-congetturale): *Hai visto che ha paura! Sarà qualcuno che la minaccia*. Tale tipo di evidenzialità può essere reso anche tramite l'avverbio *forse* o l'espressione avverbiale modale *può darsi* (ingl. *may be*; cro. *možda / može biti da*): *Ho sentito uno scoppio. Sarà stato un petardo / Forse è stato un petardo / Può darsi che sia stato un petardo*.³³

Il valore evidenziale del futuro italiano è di tipo esclusivamente inferenziale-congetturale (inferenza da parte del parlante basata sull'evidenza sensoriale). Anche se l'evidenzialità contenuta nel condizionale è in parte dello stesso tipo, queste due forme non sono intercambiabili: **Non si sente nulla. Tutti *sarebbero / saranno andati via*. Quando però nello stesso contesto appare un avverbio modale di certezza, il valore inferenziale-congetturale risulta più chiaro: *Poi, sicuramente Bassolino avrà avuto garanzie che il Comune non sarà commissariato*.

Il futuro con valore modale dell'italiano è traducibile in croato con l'avverbio *vjerojatno* seguito dall'indicativo, mentre il futuro con tratti evidenziali con il futuro del verbo *essere* che in croato esprime soprattutto la modalità epistemica, ma che può assumere i tratti evidenziali secondari: *Čuju se koraci. Bit će da se Mario vratilo kući (Si sentono i passi. Mario sarà tornato a casa)*.

Possiamo concludere che il futuro e il condizionale esprimono sia la modalità epistemica (probabilità / possibilità) sia l'evidenzialità non diretta (il futuro concerne l'evidenzialità strettamente basata sull'inferenza; il condizionale concerne soprattutto quella riportiva) e che questi due valori a volte si sovrappongono.

Nei contesti di tipo evidenziale, può apparire il congiuntivo, soprattutto con l'espressione perifrastica 'si dice che' con valore di *reportedly* e *allegedly*: *In Rai si dice che Tulliani junior abbia cambiato disco (Na talijanskoj se televiziji govori da je Tulliani junior navodno promijenio ploču)*. Tuttavia, a nostro avviso qui prevale il valore modale-epistemico del congiuntivo (di incertezza).

³³ La stessa interpretazione può essere applicata alla espressione: *Ho sentito uno scoppio, come un petardo (kao da je bila petarda)*.

Un'altra formulazione costruita dal verbo modale *dovere* (ingl. *must*; cro. *morati*) può avere un parziale valore evidenziale di tipo inferenziale: *Si è trasferito in un altro continente per starle vicino. Deve amarla moltissimo (Preselio se na drugi kontinent da bude s njom. Mora da je jako puno voli).*³⁴

III Uso del complementatore

Tra le strategie evidenziali (cro. *evidencijalne strategije*)³⁵ Aikhenvald (2004) menziona anche l'uso della congiunzione subordinativa o del complementatore con i verbi di percezione. Ciò vuol dire che diverse costruzioni sintattiche subordinate possono indicare alcuni tipi di evidenzialità (visiva / uditiva diretta, *hearsay* ecc.).³⁶ Le sue illustrazioni sono tratte tra l'altro da alcune lingue slave (*ibid.* p. 121). Vediamo se questa strategia viene utilizzata in italiano:

Con complementatore:

- (7) Vedo lui che mi ride addosso.
(Vidim ga kako mi se smije)
Vedo che le luci della fabbrica sono accese.
(Vidim da su tvornička svjetla upaljena)
Sente che tutti parlano di amici italiani
(Čuje da svi govore o talijanskim prijateljima)

Senza complementatore:

- (8) Vedo arrivare tre colleghe.
(Vidim da/kako dolaze tri kolegice)
Lo ascolta ansimare
(Sluša ga kako teško diše)

³⁴ In croato, le costruzioni con il verbo modale *morati* non appaiono raramente: *Tragovi su još svježi: mora da je nedavno ovuda prošao medvjed* (Le impronte sono ancora fresche: un orso sarà passato di qua poco fa). In questo caso si tratta dunque dell'evidenzialità sovrapposta alla modalità epistemica (esprime anche la certezza) basata sull'evidenza visiva. La costruzione in questione si può basare su diversi tipi di evidenza (ad es. sull'esperienza uditiva e olfattiva): *Mora da je stigao Ivan (čujem njegov glas)*; it. *Sarà arrivato Ivan (sento la sua voce)*; *Mora da je stigla Marina (osjećam njen parfem)*; it. *Sarà arrivata Marina (sento il suo profumo)*.

³⁵ Secondo Aikhenvald (2004: 105) ci sono elementi linguistici che possono sviluppare dei tratti semantici di tipo evidenziale che lei chiama *strategie evidenziali*: "Categories and forms which acquire secondary meanings somehow related with information source are called evidentiality strategies." Tali strategie comprendono: modalità e modi non indicativi, tempi verbali (futuro, passato), aspetto e azionalità (verbi perfettivi e risul-tativi), diatesi (passivo), nominalizzazione, ecc. (ivi).

³⁶ Per analizzare questa parte della sintassi croata abbiamo consultato alcune grammatiche come Katičić (1986); Barić *et alli* (1997) e Silić & Pranjković (2007).

Questa sera la regina d'Inghilterra sente suonare il Buon Compleanno dalla banda delle cornamuse.

(Večeras engleska kraljica sluša kako grupa gajdaša svira Sretan rođendan)

L'ho visto accompagnare il figlio Mauro

(Vidio sam ga kako prati sina Maura)

Dagli esempi risulta che le costruzioni percettive in italiano con e senza complementatore esprimono lo stesso tipo di evidenzialità: quella diretta basata sui sensi. Anche se nella maggioranza dei casi le due costruzioni coincidono, qualche volta, particolarmente se la costruzione è al passato, possono esserci delle differenze, ad es. la frase *Gianna ha sentito che Mario suonava la chitarra* può essere interpretata in due modi: a. Gianna ha appreso tramite il senso dell'udito il fatto che Mario suonava la chitarra (evidenzialità diretta) e b. Gianna ha sentito dire che Mario suonava la chitarra (evidenzialità indiretta). Invece, la costruzione senza complementatore *Gianna ha sentito Mario suonare la chitarra* esprime solamente i tratti dell'evidenzialità diretta basata sull'udito.³⁷

Il verbo *guardare* ("rivolgere lo sguardo su qualcuno / qualcosa") denota una percezione diretta:

(9) Guarda che si salutano ancora.

(Gleda kako se još pozdravljaju)

Lo guarda che si gira parlando per lo zoo.

(Gleda ga kako se govoreći okreće po zoološkom vrtu)

Holits la guarda mentre dice queste parole.

(Holits je gleda dok izgovara te riječi)

Guardo come ti sei ridotta.

(Gledam na što si spala)

Guarda come si muovono.

(Gleda kako se kreću)

In italiano la percezione diretta può essere espressa tramite vari operatori che implicano sfumature semantiche diverse: *come* ha un valore più descrittivo di *che*; *mentre* esprime un'immediatezza evidenziale di prim'ordine come anche la perifrasi verbale introdotta dal *come*: *Noto come il tempo stia peggiorando*. In croato,³⁸ come anche in altre lingue slave, il complementatore diverso può avere valore evidenziale diverso.³⁹

³⁷ Sulle costruzioni percettive in italiano, cfr. Skytte & Salvi (1991: 509-514).

³⁸ Su questo si veda di più Gnjatović & Matasović (2010: 94-95).

³⁹ In polacco, ad esempio le frasi complete introdotte da complementatori diversi: *Vidzę że* (= che) *idzie* / *Vidzę jak* (= come) *idzie*, per quanto riguarda la funzione evidenziale, sono equivalenti.

- (10) Vidim da dolazi. (ev. diretta e indiretta)
(Vedo che arriva)
Vidim kako dolazi. (ev. diretta)
(Lo/la vedo arrivare)
Vidim ga dok/kako se penje. (ev. diretta)
(Lo vedo arrampicare)
Čujem Marija kako svira gitaru. (ev. diretta)
(Sento Mario suonare la chitarra)
Čujem da Mario svira gitaru. (ev. diretta e indiretta)
(Sento che Mario suona la chitarra)

Come vediamo dagli esempi, in croato la scelta del complementatore può indicare un'evidenzialità di natura diversa. In dipendenza del complementatore *che*, con i verbi *čuti* (*sentire*) e *vidjeti* (*vedere*) è possibile la duplice interpretazione (diretta e indiretta) dell'evidenzialità espressa. Invece, con i complementatori *kako* e *dok*, l'interpretazione è univoca: si tratta sempre dell'evidenzialità diretta. Perciò, secondo Gnjatović & Matasović (2010), la scelta della congiunzione (*da* e *kako*) con alcuni verbi di percezione rappresenta una strategia evidenziale della lingua croata.⁴⁰ I verbi che implicano l'esperienza sensitiva diretta scelgono solitamente il complementatore *kako*, ad es. *Promatram / promatrala sam ga kako se brije* (*Lo osservo / L'ho osservato radersi*). Dubbia è la grammaticalità della costruzione con l'infinito in croato: ???*Čujem ga svirati*.⁴¹

IV Sollevamento

L'ultima strategia riguarda soprattutto il croato ed è ripresa dal lavoro di Gnjatović & Matasović (2010: 96-97). Si tratta della costruzione a sollevamento (ingl. *raising*; cro. *podizanje*) del soggetto:⁴²

- (11) Čini mi se da je kuća napuštena.
(Mi sembra che la casa sia abbandonata)

⁴⁰ Comunque, secondo i dati raccolti dalle nostre interviste con un gruppo di parlanti quest'opposizione tra evidenzialità diretta e indiretta dipendente dalla scelta del complementatore non risulta sempre netta e chiara. Per l'illustrazione, secondo l'intuizione di alcuni locutori la costruzione: *Vidim ga da (= che) dolazi* esprime un'esperienza più diretta di quella contenuta nella frase *Vidim ga kako (= come) dolazi*. Ci hanno anche proposto un'altra costruzione: *Evo ga idel/dolazi* (*Eccolo che sta arrivando*).

⁴¹ Abbiamo intervistato alcuni parlanti nativi e tutti hanno detto che si tratta di una costruzione 'strana', stilisticamente marcata. E alcuni hanno affermato che si tratta di una costruzione agrammaticale.

⁴² L'operazione di sollevamento in genere promuove il soggetto di una frase subordinata a soggetto della frase principale.

Kuća mi se čini napuštena / napuštenom.

(La casa mi sembra abbandonata)⁴³

Secondo le analisi di questi linguisti, la costruzione a sollevamento esprime tratti di un'evidenzialità più diretta di quella con il complementatore.⁴⁴

In italiano costruzioni di significato simile possono ugualmente esprimere il grado diverso di immediatezza della percezione (cognitiva e sensoriale): *Sembra che il ristorante sia aperto* (a quanto vedo o a quanto si dice) / *Il ristorante sembra (essere) aperto* (= a quanto si vede).⁴⁵ Nei contesti più ampi, il tipo e il grado di esperienza percettiva sono determinati precisamente nonostante la presenza vs. l'assenza del complementatore, ad es. *Mi sembra che la sua lancia vibri un po', nell'aria piena di occultati profumi, ma forse è uno scherzo del neon.*

Conclusioni

Confrontando il modo in cui la categoria dell'evidenzialità viene espressa in italiano e in croato, possiamo notare che in entrambi i sistemi la distinzione tra i suoi vari tipi è solitamente affidata a mezzi lessicali, sintattici e perifrastici; effettivamente non esiste un elemento grammaticale immediatamente riconoscibile e identificabile dal parlante come esponente di un tipo dell'evidenzialità.⁴⁶ Nel caso dell'italiano, l'analisi conferma che diversi tipi di strategie evidenziali sono esprimibili attraverso avverbi, modi verbali (condizionale, futuro indicativo), varie costruzioni percettive e costruzioni a sollevamento. Tra queste, il modo più esplicito dell'indicazione evidenziale è rappresentato dal condizionale non contestualizzato (senza fonti espresse) e dalle costruzioni percettive con infinito. In croato, la strategia più chiara è presentata dalla costruzione a sollevamento e dall'avverbio *navodno* (= a quanto si dice).

⁴³ Secondo alcuni parlanti nativi, la costruzione senza l'elemento pronominale esprime un'evidenzialità più diretta, ossia, essa si basa sull'esperienza più diretta: *La casa sembra (essere) abbandonata.*

⁴⁴ Secondo alcuni intervistati, la costruzione a sollevamento senza il nome foneticamente espresso, mostra maggiormente le caratteristiche evidenziali, ad es. *Čini mi se otvoreno* (nella situazione comunicativa concreta: il parlante e l'ascoltatore si trovano davanti a un ristorante).

⁴⁵ Le costruzioni analoghe in polacco sono: *Wydaje mi się że restauracja jest otwarta / Restauracja wygląda na otwartą.* Secondo l'intuizione dei parlanti nativi (intervistati) la costruzione senza complementatore esprime l'evidenzialità più diretta.

⁴⁶ Secondo Kresić & Batinić (2014) alcune particelle modali croate presentano altresì una componente evidenziale. Le particelle modali *jednostavno, prosto, naprosto*, che corrispondono alla particella tedesca *einfach*, hanno valore evidenziale nella misura in cui caratterizzano lo stato di cose come ovvio e facilmente concepibile (ibid. 40, 114-122). Oltre alle particelle menzionate, le studiose identificano un valore evidenziale in alcune espressioni modali fisse che caratterizzano lo stato di cose come possibilmente o probabilmente certo, quali *po svoj prilici, po svemu sudeći* (corrispondenti alla particella tedesca *wohl*) nonché nelle costruzioni *izgleda da, mora da e čini se da* (ibid. 178-179).

Anche se l'espressione delle strategie evidenziali ne presenta vari esempi in entrambe le lingue, le funzioni evidenziali non dovrebbero essere esaminate con i metodi applicati alle lingue che possiedono il sistema evidenziale grammaticalizzato (e obbligatorio). Teoricamente, l'estensione dell'uso del termine 'evidenzialità' anche a lingue prive di variazione morfologica, dovrebbe implicare ugualmente l'estensione dei suoi modelli interpretativi, come ad esempio quello più strettamente semantico e pragmatico. Il rapporto tra l'evidenzialità e la semantica modale è testimoniata dal fatto che di norma una determinata espressione evidenziale ha (o può avere) anche valore modale. La dimensione pragmatica si riflette nel fatto che alcuni aspetti delle strategie evidenziali sono comprensibili solo all'interno di una data situazione comunicativa, cioè nell'interazione comunicativa.

Riferimenti bibliografici

- Aikhenvald, Alexandra Y. (2004). *Evidentiality*. Oxford: Oxford University Press.
- Barić, Eugenija *et alii* (1997). *Hrvatska gramatika*, Zagreb: Školska knjiga.
- Bertinetto, Pier Marco (1991). *Il verbo*, in: *Grande grammatica italiana di consultazione*, [a cura di Lorenzo Renzi e Giampaolo Salvi], vol. II, Bologna: il Mulino, 13-161.
- Carretero, Marta / Zamorano-Mansilla, Juan Rafael (2013). Annotating English adverbials for the categories of epistemic modality and evidentiality, in: *English Modality: Core, Periphery and Evidentiality* [a cura di Juana I. Marin-Arrese, Marta Carretero, Jorge Arús Hita, Johan van der Anwera], vol. 81, Berlin/Boston: De Gruyter
- Collin, Finn / Guldmann, Finn. (2005). *Meaning, Use and Truth*, Burlington: Ashgate.
- Diewald, Gabriella / Smirnova Elena, 2010. Introduction in: *Evidentiality in European languages: the lexical-grammatical distinction*, pp. 1-14.
- Gnjatović, Tena & Matasović, Ranko (2010). Evidencijalne strategije u hrvatskom jeziku, in: *Sintaksa padeža* [a cura di Matea Birtić e Dunja Brozović Rončević], *Zbornik radova znanstvenoga skupa s međunarodnim sudjelovanjem, Drugi hrvatski sintaktički dani*, Zagreb: IHJJ, 89-99.
- Haan, de Ferdinand (2001). The Relation between Modality and Evidentiality, in: *Modalität und Modalverben im Deutschen*. [a cura di Marga Reis, Reiner Müller], Hamburg: Helmut Buske, pp. 201-216.
- Katičić, Radoslav (1986). *Sintaksa hrvatskog književnog jezika*, Zagreb: Globus.
- Kresić, Marijana / Batinić, Mia (2014). *Modalpartikeln: Deutsch im Vergleich mit dem Kroatischen und Englischen/Modalne čestice: njemački jezik u usporedbi s hrvatskim i engleskim*. Zadar: Sveučilište u Zadru.
- McCready, Eric / Ogate, Norry (2007). Evidentiality, Modality and Probability, in: *Linguistics and Philosophy*, vol. 30, No. 2, Springer, pp. 147-206.
- Palmer, Frank R. (1986). *Mood and Modality*, Cambridge: University Press.
- Radford, Andrew (1997). *Syntactic theory and the structure of English. A minimalist approach*, Cambridge: University Press.

- Serianni, Luca (1989). *Grammatica italiana*, Torino: UTET.
- Silić, Josip / Pranjaković, Ivo (2007). *Gramatika hrvatskog jezika*, Zagreb: Školska knjiga.
- Skytte, Gunver / Salvi, Giampaolo (1991). Frasi subordinate all'infinito, in: *Grande grammatica di consultazione* [a cura di Lorenzo Renzi e Giampaolo Salvi], Bologna: il Mulino, pp. 483-570.
- Squartini, Mario (2005). L'evidenzialità in rumeno e nelle altre lingue romanze, in: *Zeitschrift für romanische Philologie (ZrP)* 121(2): pp. 246-268.
- Squartini, Mario (2015). *Il verbo*, Roma: Carocci.

Fonti

- corpora.ficlit.unibo.it: Corpus CORIS/CODIS (*annotated version* 2016) = Corpus di Riferimento dell'Italiano Scritto / Corpus Dinamico dell'Italiano Scritto.
- Deanović Mirko / Jernej, Josip (1997). *Vocabolario italiano-croato*, Zagreb: Školska knjiga.
- DEn = *Dizionario enciclopedico*, [fondato da Giovanni Treccani], versione online: treccani.it.
- GDLI = Battaglia, Salvatore (1961-2002). *Grande dizionario della lingua italiana*, Torino: UTET.
- DISC = Sabatini, Francesco / Coletti, Vittorio (1997/2008). *Dizionario italiano Sabatini Coletti*, Firenze: Giunti.
- Wojciech Meisels (1996) *Podręczny słownik polsko-włoski*, Warszawa: Wiedza Powszechna.

Evidencijalnost u hrvatskom i talijanskom jeziku

Cilj je ovoga rada analizirati evidencijalne strategije u talijanskom i hrvatskom jeziku u teorijskim okvirima jezične tipologije i kontrastivne gramatike. Tipološka proučavanja evidencijalnosti odvijaju se obično u dva smjera. Prvi se temelji na analizi i usporedbi jezika koji posjeduju gramatička sredstva za njeno izražavanje, dok se drugi temelji na analizi jezika koji ne posjeduju specifične evidencijalne morfeme, tj. koji posjeduju samo evidencijalne strategije.

I talijanski i hrvatski pripadaju skupini jezika koji ovu kategoriju izražavaju većinom sekundarno, kao semantičku vrijednost sadržanu u različitim leksičkim kategorijama i sintaktičkim konstrukcijama. Stoga smatramo da se unutar semantike i pragmatolingvistike treba razviti teorijski model za njihov opis, a ne nastojati opis temeljiti na istim načelima kao kod jezika koji posjeduju gramatikalizirane jedinice za izražavanje evidencijalnosti.

Ključne riječi: evidencijalnost, evidencijalne strategije, epistemička modalnost, osjetilna evidencijalnost, kognitivna evidencijalnost

UDC 811.134.2'243:371.3

811.111'243:371.3

Original scientific paper

Received on 12 December 2016

Accepted for publication on 2 March 2017

Crosslinguistic Influence of Auxiliary Verbs in Spanish and English – *ser, estar* and *be*

Irena Zovko Dinković
University of Zagreb
izovko@ffzg.hr

Adrijana Fajdić
University of Zagreb
adrijanafajdic@gmail.com

This paper presents a study on possible crosslinguistic influence between the Spanish and English auxiliary verb systems in Spanish learners of English. The first part of the paper provides an overview of the two auxiliary verb systems, together with the existing theoretical approaches to the distribution of Spanish verbs *ser* and *estar*. The research part of the study consists of a tripartite questionnaire that was given to Spanish students who attend a Spanish-English bilingual school program, as well as to their teachers, language assistants who are all English native speakers with Spanish as L2. The results indicate that Spanish students, even though involved in a Spanish-English immersion program still do not show any marked influence of English in their use of *ser* and *estar*, and mostly rely on their intuition in their choice between the two auxiliaries. English native speakers, as expected, had most problems in their choice of *ser* and *estar* with a particular adjective, as well as with fixed expressions which involve only one of the auxiliaries. In their choice they primarily rely on grammatical rules they acquired while learning Spanish.

Key words: crosslinguistic influence, auxiliary verbs, *ser, estar*, Spanish, English

1. Introduction

Aside from the verb *haber* 'to have', which serves as an auxiliary, the Spanish language has two auxiliary verbs which express a state of being – *ser* and *estar* – whereas English has only one – the verb *be*. The aim of this paper is to see how these two Spanish auxiliaries interfere with their English counterpart, and to give a closer insight into the distribution of one verb over the other in the Spanish language. We begin by presenting several existing classifications of the English auxiliary verb system, followed by an overview of Spanish auxiliaries, with special attention on the distinction between full auxiliaries (*ser, estar* 'to be', and

haber 'to have') and periphrastic conjugations. This distinction corresponds to the English classification of auxiliaries into primary (*be, have, do*) and secondary auxiliaries (or modal verbs). The paper then provides an overview of different approaches to the Spanish verbs *ser* and *estar*, highlighting the strong points but also the shortcomings of each approach. The fact that linguists, Spanish or other, still haven't come up with a unified approach to the issue of *ser* and *estar* shows the complexity of this phenomenon, which presents a great difficulty for non-native speakers and learners of Spanish. However, over the years, certain guidelines for the use of *ser* and *estar* have been agreed upon, and we present them at the end of the third part of the paper.

The research part of this study was conducted in Spain, using a questionnaire which consisted of three parts: the translation part, and two acceptability judgement tasks. The questionnaire was given to Spanish students enrolled in the bilingual Spanish-English program, and to their language assistants who were all native speakers of English.¹ The results are presented and discussed in Chapter 5.

2. The English auxiliary verb system

English grammar books and syntactic handbooks are very concise when it comes to the issue of the auxiliary verb system. Palmer (1965: 32) thus defines an auxiliary verb as

“the one whose forms are used together with the negative particle, the one which has paired the positive and negative forms”.

He lists four core characteristics for determining whether a verb in English is an auxiliary or not, and calls them the NICE properties² (**n**egation, **i**nversion, **c**ode, **e**mphasis):

a) Negation, which occurs with the particle *not* (*-n't*) placed on the finite element.

(1) *I haven't seen her.*

The difference between auxiliary and lexical verbs can be seen in the formation of negation. As example (1) shows, auxiliary verbs in analytical tenses take the particle *not*. In synthetic tenses though, the negative particle does not fall on the

¹ The authors wish to thank the students and teachers of the IES Victor García de la Concha in Villaviciosa, Spain, for their help and participation.

² Twaddell (1960) also listed these four criteria and called them the 'grammatical roles of the auxiliary verb'.

lexical verb, as would be the case in (2), but on the auxiliary verb *do*, which is inserted (the so-called *do*-support) (3).³

(2) **I like not apples.*

(3) *I don't like apples.*

b) Inversion with the preceding element (usually the subject) in interrogative sentences (4a), after *seldom*, *hardly*, *never*, etc. (4b), and after third-conditional sentences:

(4) a. *Were you at the theatre yesterday?*
b. *Never have I seen such beauty.*

c) Code – auxiliaries occur where a main verb has been omitted in order to avoid repetition:

(5) a. *She likes strawberries and so do I.*

d) Emphatic affirmation⁴ or nuclear stress upon the auxiliary:

(6) *You were at the party, weren't you?*

Palmer (1965) also classified the auxiliaries with regard to their morphological and syntactic features. Morphologically, none of the auxiliaries apart from *be*, *have* and *do* have a distinct form for the third person singular in the present tense. It is precisely this characteristic that makes them primary auxiliaries, while all others are termed secondary (or modal). Primary auxiliaries *be* and *have* also have contracted forms: *I'm*, *you're*, *he's*, *I've*, etc. With regard to morphology, Palmer (1965) classifies auxiliaries, both primary and secondary, into five classes, based on the number of finite and non-finite forms. The auxiliary *be*, as expected, has the largest number of finite (five) and non-finite forms (three).

Syntactically, Palmer (1965) classifies the English auxiliaries into four groups: infinitive, *to* + infinitive, gerund and past participle. It is interesting that Twaddell (1960) had already mentioned a similar division of the auxiliaries *be* and *have* but called them modifications⁵: past (*had*, *was*), current relevance (*have* + past participle), limited duration (*be* + *-ing*), and passive (*be* + past participle). As for the auxiliary *do*, he provided the following description:

³ Example (2) was once considered correct. However, from the 18th century onwards the verb *do* becomes obligatory in negative (and interrogative) sentences with verbs in simple tenses.

⁴ Greenbaum and Quirk (1990) call the last two properties pro-form function and tag question respectively.

⁵ Twaddell (1960) used this term because he thought the auxiliary in these constructions modified the lexical verb, which shows that his classification was partly based on semantic criteria.

“*Do* is semantically empty auxiliary which performs as *auxiliary qua auxiliary* in the four obligatory functions when no other auxiliary is semantically appropriate in the construction”. (Twaddell 1960: 22)

In the similar vein Palmer (1965: 25) referred to the auxiliary *do* as “neutral or empty auxiliary, or a grammatical dummy”. Greenbaum/Quirk (1990) adopt the same viewpoint some thirty years later: auxiliaries share the four main features, and have a syntactic function in common – that of operator when they occur as the first verb of a finite verb phrase.

Biber et al. (1999), and Eastwood (2005) – to name but a few grammars – illustrate a didactic approach to auxiliary verbs in the English language. They discuss primary and secondary auxiliaries in separate chapters, and call the latter modal verbs or sometimes modal auxiliaries. Primary auxiliaries (*be*, *have* and *do*) are primarily used in forming tenses but can also function as full verbs. As a full verb, *be* is a copular verb, *have* expresses possession, and *do* expresses task performance. Primary and secondary auxiliaries can co-occur in a sentence, with secondary preceding the primary, and taking on the negative marker in negative sentences:

- (7) a. *She must have forgotten about it.*
b. *She mustn't have forgotten about it.*

3. The Spanish auxiliary verb system

Approaches in defining the Spanish auxiliary verb system tend to be very similar to those defining the English auxiliary verb system. Gomes/Segura (1998) thus define auxiliaries as tense-forming verbs. They state that Spanish auxiliary verbs are *ser* ‘to be’ and *haber* ‘to have’. The latter is used to form all the tenses in Spanish. Our corollary would be that *haber* is the Spanish counterpart of the English verb *do*. They are both used only in the formation of other tenses⁶ and *haber* has no forms other than the third person singular, which makes it even more restricted. Although Gili Gaya (1955: 100) stated that

“an auxiliary verb in Spanish is a verb that has lost its original lexical meaning and has acquired a grammatical function or meaning in specific syntactic contexts”,

most Spanish grammars adopt a less restricted position, and classify *ser*, *estar* and *haber* as primary auxiliaries, and all modal verbs as secondary auxiliaries.

⁶ Even though all three auxiliaries in English can function as full verbs when they are the only verb in the sentence, *do* is specific because it functions either as a pro-predicate, referring to some unspecified action, or as a general-purpose transitive verb, again with unspecified reference (cf. Greenbaum/Quirk 1990).

According to the Royal Spanish Academy (*Real Academia Española* 1998) a verb functions as an auxiliary when it loses its principal meaning when being a constituent of periphrastic conjugation.

Gómez Torrego (1997: 191) also classifies the auxiliaries as the verbs used to form tenses and periphrastic conjugations. Just as the English auxiliary verbs, the Spanish counterparts are also all irregular verbs, and they can function as full verbs as well. In that sense, *ser* and *estar* are copular verbs, equivalent to the English verb *be*, while *haber* has the meaning of 'to exist', and only one form which is impersonal (*hay, había*). The verb *haber* is also used in Spanish translations of English existential structures *There is... / there are...*

Hermoso et al. (2011) discuss the use of primary auxiliary verbs: the verb *ser* with a participle to form the passive voice (8), the verb *haber* to form analytical tenses and the subjunctive (9), and the periphrastic conjugation of *estar* + gerund (10):

(8) *La casa fue construida hace cincuenta años.*
'The house was built fifty years ago.'

(9) a. *He comido tres manzanas hoy.*
'I have eaten three apples today.'

b. *Espero que hayas entendido mi frase.*
'I hope you understood the sentence.'

(10) *Estoy comiendo.*
'I am eating.'

Just as English modal verbs are considered to be secondary auxiliaries, Spanish secondary auxiliaries are seen as periphrastic conjugation or, as *Nueva gramática de la lengua Española* (2009: 78) puts it, as

"syntactic combinations between the two verbs in which the first verb partially or completely loses its basic meaning and the second has the form of infinitive, gerund, or participle."

Gili Gaya (1955: 100) classifies Spanish periphrastic conjugations as follows:

with infinitives: *ir a, pasar a, echar a, venir a, volver a, haber de, haber que, tener que, deber de, llegar a, acabar de* and *alcanzar a*;

with gerunds: *estar, ir, venir, seguir* and *andar*;

with participles: *llevar, tener, traer, quedar, dejar, esta* and *ser*.

Although primary auxiliaries are used in periphrastic conjugations (e.g. *estar escribiendo* 'to be writing', *ser publicado* 'to be published'), there are a number of full verbs used in periphrastic conjugations which, following the traditional approach, are immediately considered to be auxiliaries. For example, in the

periphrastic conjugation *tener que trabajar* 'to have to work' the verb *tener* has lost its principal meaning 'to hold' or 'to possess', and in the mentioned structure carries the meaning of obligation. According to the traditional approach to auxiliary verbs, *tener* would then also be considered as an auxiliary verb in the Spanish language. Meza/Pineda (2002) closely examine this phenomenon. They present a syntactic account of the Spanish auxiliary verb system rather than a semantic one, which has been the traditional approach in explaining the auxiliary verb system in Spanish. They present five criteria for determining if a verb in a periphrastic construction is an auxiliary or not:

- it is not possible to construct periphrasis with the auxiliary in passive voice
- it is not possible to construct an interrogative sentence asking for the action named by the non-finite verb using the auxiliary verb only
- the conjugation of the auxiliary verb contains the syntactic subject, which is normally omitted; however, auxiliaries do not require agents, as the main semantic import of the periphrasis is marked by the verb in a non-finite form
- impersonal actions
- it is not possible to construct an interrogative sentence asking for the direct object
- of the periphrases using the auxiliary verb only

After testing all the properties on Gili Gaya's (1955) list of periphrastic constructions, Meza/Pineda (2002) concluded that periphrastic conjugations with participles should not be counted as auxiliaries, along with periphrastic conjugations *empezar a* 'to begin', *pasar a* 'move on to' and *haber que* 'have to'. They also concluded that these properties occur in English as well, which makes the auxiliary verb systems of both languages quite similar. However, the aforementioned NICE properties of English auxiliary verbs are not applicable to Spanish. In Spanish, for instance, lexical verbs do not need an auxiliary verb to form negation in simple tenses; the negative particle *no* is simply placed in front of the verb:

- (11) a. *El chico no estudia.*
'The boy doesn't study.'

Subject-auxiliary inversion is also not applicable in Spanish, because Spanish is a pro-drop language; the verb itself has inflections that show agreement in person, number and tense, so the subject is in most cases omitted:

- (12) (Yo) *Estuve* todo el día en la playa. *Estuviste* (tú) todo el día en la playa?
'I was at the beach all day. Were you at the beach all day?'

As for code and emphasis, they are signaled by other constructions in Spanish and not by auxiliary verbs.

On the overall, the auxiliary verb systems of both languages are usually defined in a similar way, at least with regard to their syntactic function. The mentioned NICE properties make the English auxiliary verb system more systematic whereas the Spanish auxiliary verb system produces a number of ambiguities that still have not been properly studied.

4. Theoretical background

In this chapter we intend to provide a closer look at the Spanish verbs *ser* and *estar* and their use. The verbs *ser* and *estar* are the Spanish equivalents of the English verb *be*. Etymologically, *ser* is derived from Latin verbs *esse* 'to be' and *sedere* 'to sit', while *estar* is derived from the Latin verb *stare* 'to stand'. Other Romance languages also have two verbs as the equivalents of the English verb *be*, such as Italian (*essere* and *stare*) and Portuguese (*ser* and *estar*). French, however, has only one (*être*).

The existing literature on *ser* and *estar* is quite vast yet there are not many works that directly contrast it to the English verb *be*. Roby (2011) provides a detailed theoretical analysis of the use of *ser* and *estar*. The author states that in a language which has two verbs to express a state of being, they cannot be considered as synonyms but rather as being in complementary distribution, since each of them represents a different type of reality. Roby also claims that the use of one verb over another hasn't been unanimously agreed upon by linguistic theorists. We shall therefore first try to illustrate the most common approaches to the use of *ser* and *estar*, and then proceed to present the results of our study aimed at testing Spanish native speakers' intuition about the use of these verbs, and how it is possibly influenced by their learning of English.

4.1. Binary opposition approaches

There are numerous approaches to the use of *ser* and *estar* that offer a single principle which supposedly accounts for all the situations in which we can use *ser* or *estar*. In such approaches, each verb is given a specific cognitive reality, putting the two verbs in binary opposition, either as permanent vs. temporary realities, or as a difference between inherent qualities and current states.

The approach that is most widely used in Spanish textbooks, is the attribution of *ser* to permanent and *estar* to temporary realities. Bello (1903) was the pioneer of this interpretation, exposing it in his *Gramática de la lengua castellana* by arguing that *ser* is used to denote permanency and essence, and *estar* is used to denote accidents and temporariness. More than half a century later, Carlson (1977) used a somewhat different terminology for a basically similar approach. Instead of temporary and permanent concepts, he perceives *ser* and *estar* as individual

and stage-level predicate respectively. An individual-level predicate is true throughout the existence of an individual, regardless of a particular point in time, while a stage-level predicate is true of a specific temporal stage of its subject. Individual-level predicates are consequently more restricted than stage-level ones, which can occur in a wide range of grammatical constructions. However, Carlson (1977) was criticized (cf. Holtheuer 2011) for failing to account for the actual differences in distribution between *ser* and *estar*. Husband (2010: 9–10) notes:

“Many of the grammatical environments appear to be sensitive to whatever aspectual nature is ascribed to stage-level/individual-level predicates that captures the intuitive temporary nature of stage-level predicates compared to the relative permanency of individual-level predicates. Indeed, it may be natural to think of these temporal distinctions as a part of a predicate’s aktionsart. However, the connection between stage-level/individual-level predicates and aktionsart has been unclear. This may be in part due to the typical characterization of stage-level/individual-level predicates as a distinction about individuals, whether properties of individual are essential or accidental, or whether they are permanent or temporary (...) However, what makes a property permanent or temporary (or essential or accidental) may be more about the temporal characteristics of properties than about individuals themselves.”

Indeed, defining *ser* and *estar* as permanent and temporary bound verbs has long been considered as the most accurate explanation for the use of the two Spanish copulas. However, recent approaches show that it was just the most convenient way to account for the majority of differences in the use of the two verbs, but certainly not for all. *Ser* is used for the so-called general truths or stable properties (13), while *estar* is used for temporary actions and states (14):

- (13) *La tierra es redonda.*
‘The Earth is round’.
- (14) a. *Estoy en casa.*
‘I am at home’.
- b. *Estoy escribiendo mi tarea.*
‘I am doing my homework’.

There are numerous other examples which may serve as proof that the permanent/temporary approach offers a sound explanation for the distribution of *ser* and *estar*. However, such an explanation most certainly cannot be applied to all the uses of *ser* and *estar*. Among other things, Andrade (1919: 21) regarded this dichotomy as “unpractical because it puts too much burden on the average

student at the very start". He argues that such an approach, when studied in depth, ends up with more exceptions than cases which actually comply with the rule. One of the obvious exceptions would be the expression *estar muerto* 'to be dead'. Death is a permanent state, yet in Spanish it requires the verb *estar*, traditionally considered as a marker of temporary actions and states⁷.

A somewhat different approach would be to perceive the verb *ser* as a marker of inherent qualities and *estar* as a marker of current state. Indeed, the qualities that identify someone's being and character are usually expressed with the verb *ser*:

- (15) *Soy croata. Soy mujer. Soy alta. Soy amable.*
'I am Croatian. I am female. I am tall. I am kind'.

On the other hand, *estar* is used to describe a current state or a change from the usual state:

- (16) *Normalmente es amable, pero hoy está muy grosera.*
'Usually she is very kind, but today she is very rude'.

When describing the taste of food it is correct to use the verb *estar*:

- (17) *La paella está rica.*
'The paella is very tasty'.

By uttering this sentence, we are describing the paella that is in front of us and that we have just tasted. However, we do not know if all paellas are as tasty as this one, so distinction has to be made between stating something valid at the moment of speaking and stating something that may be considered a general truth – a distinction that cannot be established in the English translation. Examples like (17) were therefore the reason for criticising this approach on account of it being cognitively too demanding for the speaker.

Still, both approaches based on binary opposition are popular in teaching Spanish as a foreign language, because they provide us with two major features which to a great extent account for the uses of the two auxiliaries. Also, these approaches often serve as an introduction to more complex situations where the two auxiliary verbs are used. It is the easiest way for a teacher to present the notion of *ser* and *estar* and also the simplest way for the student to understand it upon the first encounter with this issue. Of course, further down the line the speaker has to become aware that it is not possible to classify all the actions and

⁷ We may speculate that religious beliefs played a part in the choice of the auxiliary in this particular example since in Roman-Catholic denomination, death is seen as a transitory state towards eternal life.

states with the two opposing poles since they cannot possibly account for all the situations in which the two verbs are used.

In terms of the approach based on implied comparison, both *ser* and *estar* are used to compare certain properties. Franco/Steinmetz (1983: 86) support this idea by stating that *ser* expresses implied comparison in which one entity is compared to another (the X/Y type of comparison). In contrast, *estar* expresses implied comparison in which an entity X is compared to itself (the X/X type of comparison). To illustrate such distribution Franco/Steinmetz (1983) use examples (18) and (19). In (18) Pedro's wealth is greater than the wealth of an average person. On the other hand, example (19) implies that his wealth is greater than it usually was. The extension of such sentences is illustrated in example (20).

(18) *Pedro es rico.*
'Peter is rich'.

(19) *Pedro está rico.*
'Peter is rich'.

(20) *A Pedro le tocó la lotería, y está rico.*
'Pedro won the lottery and he is rich'.

4.2. Other approaches to the distribution of *ser* and *estar*

Since the general tendency of all the approaches based on binary opposition was to oversimplify, there appeared many which were aimed at providing a more thorough perspective on the issue of the distribution of *ser* and *estar*. The most notable ones are the mental concept and perception approach (Andrade 1919), aspectual distribution (Luján 1981), and discourse-based analysis (Maienborn 2011). Before presenting the results of our own research, we shall briefly outline these approaches.

Andrade (1919) argued that the basic distinction between the two auxiliaries is in that *estar* is associated with the characteristic feelings related to immediate perceptions and their representations, while *ser* is related to concepts and judgements. *Ser* is thus an expression of mental concept, and *estar* is the expression of sensory perception. Thus, logical relations are expressed with *ser* and affections with *estar*. Andrade (1919: 23) also adds a didactic component to distinguishing *ser* and *estar*:

"The speaker should use *estar* in expressing literal or figurative position, in cases where *to feel* or *to look* can replace *to be* and to imply a change in the following terms:

- a) it has not happened yet: *está intacto* 'it is untouched'
- b) it is just taking place: *está lloviendo* 'it is raining'
- c) it has already taken place: *está listo/terminado/muerto* 'it is ready/finished/dead'."

On the contrary, the speaker should use *ser* for:

- "a) classification (with a nominal predicate): *Ella es profesora*. 'She is a teacher'.
- b) when speaking of a character of a person or of the elements of which something is composed (analysis): *Él es tímido*. 'He is shy'.
- c) for passive voice or any inference (synthesis): *La casa fue comprada*. 'The house was bought'."

There are still guidelines as to the use of *ser* and *estar*, which closely relate to those of Andrade (1919), and these may be found in many grammar books such as e.g. *Esbozo de una Nueva Gramática de la lengua española* (1998), or a handbook by Richmond (2010). They may be summarized as follows:

(21) Use *ser* to express:

- a) origin (*soy croata* 'I'm Croatian')
- b) family relation (*es mi hermana* 'she is my sister')
- c) physical attributes (*soy alta* 'I am tall'),
- d) personality characteristics (*soy inteligente* 'I'm clever'),
- e) possession (*es mi casa* 'it's my house'),
- f) profession (*soy profesora* 'I'm a teacher'),
- g) passive voice (*la casa fue construída hace cincuenta años* 'The house was built fifty years ago').

Use *estar* to express:

- a) location (*Zagreb está en Croacia* 'Zagreb is in Croatia')
- b) mood (*estoy feliz* 'I'm happy')
- c) physical condition (*estoy enferma* 'I'm ill')
- d) result of an action (*la casa está construída* 'The house is built')

There were of course other approaches in the first half of the 20th century – e.g. Morley (1925) who claimed that *ser* is the everyday translation of the verb *be*, or Bull (1942) who argued that one should use *ser* with common concepts or for first impressions and *estar* with exceptional concepts which stand out – however, none of them were universally accepted, which only highlights the complexity of the issue.

As for Luján (1981), she defined *ser* and *estar* as aspectual predicates – *ser* as imperfective and *estar* as perfective – with their use being determined by the adjectives that follow them. In this light, there are three types of adjectives in

Spanish: those that take only *ser*, those that take only *estar*, and those that can take both verbs. The criticism of this approach mainly lied in the fact that it failed to explain why *ser* and *estar* behave as partial synonyms in some contexts but have opposite meaning in others.

Maienborn (2011) proposes the discourse-based account which assumes that *ser* and *estar* both display the same lexical semantics (which is identical to the semantics of the English verb *be*); by using *estar*, speakers restrict their claim to a specific discourse situation, whereas by using *ser*, they make no such restrictions. In her discourse-based analysis of *ser* and *estar* Maienborn (2011: 10) defends the following claims:

- “1. The grammatical system is not sensitive to any conceptual opposition like “temporary vs. permanent” or “accidental vs. essential”.
2. Neither *ser* predications nor *estar* predications display an underlying eventuality argument.
3. Rather than mirroring a conceptual opposition, the *ser/estar* alternation is basically discourse-related: *estar* predications are linked to a specific discourse situation.
4. A discourse-based account offers a straightforward pragmatic explanation for the tendency of *estar* and *ser* predications to be interpreted in terms of the dichotomy “temporary vs. permanent”.”

According to Maienborn (2011: 16), at the heart of the *ser/estar* alternation is a specificity of the topic situation, or in short, *estar* is the discourse-dependent variant of *ser*:

“This discourse dependency is lexically triggered by *estar*, structurally resolved by means of the functional category of aspect, and finally pragmatically licensed through some kind of topic-situation contrast.”

Maienborn also stipulates the importance of determining the grammatical parameters which dictate the uses of *ser* and *estar*. Overall, she concludes that *ser* and *estar* have the same grammatical structure, and the same semantics, but differ only in pragmatic terms.

5. Research

5.1. Methodology and participants

The current study primarily investigates possible crosslinguistic influence between Spanish and English with regard to auxiliary verbs, with special attention devoted to the Spanish equivalents of the English verb *be*. Two groups participated

in the research and general information about the participants is given in Table 1. The first group consisted of Spanish students enrolled in the Spanish-English bilingual program in Instituto de Educación Secundaria (IES) Victor García de la Concha, in Villaviciosa, Spain. A total of 42 students participated in the study. They were students enrolled in the second and third year of compulsory secondary education (sp. *Educación Secundaria Obligatoria* (ESO)).

The students enrolled in the 2nd ESO are thirteen and fourteen years old, they have been studying English for eight to ten years, and they have been enrolled in the bilingual program for the past two years. 26 students from the 2nd ESO participated in the research, 15 female and 11 male. In the 3rd ESO there are 16 students, 11 female and 5 male. They are fourteen and fifteen years old and have been studying English for ten years. They have been enrolled in the bilingual program for the past three years. None of the students in both classes were simultaneous bilinguals.

The second group consisted of 10 native English speakers aged 20 to 30, who worked in Spain as language assistants. They have been studying Spanish for five to ten years and all of them have a BA degree. Three of them were British, and seven were American. There were 9 females and one male and none of them were simultaneous Spanish-English bilinguals.

Participants	Number of participants	Age	Gender F-female M-male	Years of studying English / Spanish as a foreign language
2 nd ESO	26	13-14	15F 11M	8-10
3 rd ESO	16	14-15	11 F 5 M	10
Language assistants	3 British 7 American	20-30	9F 1M	5-10

Table 1. Information about the participants

5.2. Materials and procedure

For the purpose of this study, a questionnaire with three different tasks was made. At the beginning of the questionnaire the students and the language assistants were asked about their personal data: gender, age, native language, level of education and number of years they had been studying the Spanish or the English language.

In the first part of the questionnaire the participants had to translate 19 sentences from Spanish into English (2nd and 3rd ESO), or from English to Spanish (language assistants). The sentences contained the most basic uses of *ser* and *estar* and their English counterparts. Apart from *ser* and *estar*, the verb *tener* was also introduced into the questionnaire because it can either be translated into English as 'to have' or as 'to be'.

Following the translation part, the participants were given six pairs of sentences involving the use of *ser* and *estar* with an adjective. They had to state if the meaning of each sentence changed when the adjective was used with *ser* and *estar* respectively. Spanish has a lot of such examples, and for the purpose of this study we chose five very frequent adjectives (*listo*, *aburrido*, *malo*, *attento*, and *rico*) and one that is less common (*católico*) (see Tables 3 and 4).

The last part of the questionnaire was a multiple choice translation exercise. The participants were given English sentences and had to circle the Spanish translation that they found most acceptable for each sentence. The participants were given fifteen minutes for the first two tasks and then a minute and a half for each multiple choice task.

5.3. Results and data analysis

5.3.1. ESO students

A) TRANSLATION TASK

In the translation part the most difficult sentences were the ones in which students had to translate the verb *tener*, and most of the students translated it as 'to have'. The results of this part of the questionnaire are presented in Table 2. The students made mistakes such as e.g. direct translation into English, the choice of wrong tense or verb, or a mistake in vocabulary. There were two sentences (see Appendix, translation task, sentences 15 and 17) in which *tener* had to be translated into English as 'to have', and three sentences (see Appendix, translation task, sentences 4, 10, 18) in which the same verb had to be translated as 'to be'. Nine students (56%) translated *tendré veinte cinco años* as 'I will have twenty five years'. A lot of students in both classes also translated *tenía sed* as 'have/had thirst' or as one of the following: 'I wanted water', 'I needed water', and 'I was dry'.

Type of mistake	2 nd ESO (N = 26)	3 rd ESO (N = 16)
Direct translation	15	16
Wrong tense/verb	22	15
Vocabulary mistake	20	9

Table 2. Types of mistakes in the translation part for 2nd and 3rd ESO

As Table 2 shows, 15 out of 26 students (53%) in 2nd ESO translated some of the sentences literally, while 22 students (84%) made mistakes in grammar, mostly regarding tenses, and 20 students (76%) made a vocabulary mistake. In the 2nd ESO only five students translated all the sentences correctly regarding the copula change but they still made some mistakes regarding tenses or vocabulary. In the 3rd ESO everybody translated literally the sentence *Al final tenías razón* as 'You had reason', sometimes not even translating the word *razón*. They made fewer grammar mistakes than the 2nd ESO but everybody translated the sentence

Después de correr 10 km tenía mucha sed as 'After running for 10 km I had thirst'. For some of the students this was the only grammatical mistake in the whole exercise.

B) ADJECTIVES WITH A CHANGE IN MEANING

In this task the participants were given a total of six pairs of sentences containing an adjective used with *ser* and *estar*. In each pair the meaning of the expression changes even though the adjective remains the same. We chose the most frequent adjectives for this task, or at least those that are learned in the first two years of studying Spanish as a foreign language. A less frequent adjective was also added to the list to see how the students would interpret the less frequent half of the pair. The hypothesis was that Spanish natives would not have problems in illustrating the change in meaning in each pair. The results of the 3rd ESO are presented in Table 3. Overall the students were able to explain the meaning of *ser* + adjective construction without any problems, but the meaning of *estar* + adjective part proved to be difficult for some of them. As expected, they struggled most with the third pair *es/está católico* 'to be catholic' / 'to be ill'. A total of 12 (75%) students never heard the expression *está católico* or they did not explain it correctly. The construction *es católico* refers to religion, meaning that one is Catholic, whereas *está católico* refers to one's wellbeing and is used only in the negative form and with negative implication. It is a somewhat obsolete construction; all the teachers were familiar with it but not the students.

Aux + adj pair	Mistaken the meaning of <i>ser</i> + adj.	Mistaken the meaning of <i>estar</i> + adj.	Never heard one of the pair	Stated there is a change in meaning, but failed to explain it	Stated there is no change in meaning
<i>Ser/estar listo</i> 'to be clever' / 'to be ready'	0	0	0	0	1
<i>Ser/estar aburrido</i> 'to be boring' / 'to be bored'	2	2	1	1	1
<i>Ser/(no) estar católico</i> 'to be catholic' / 'to be ill'	0	9	3	0	1
<i>Ser/estar malo</i> 'to be naughty' / 'to be ill'	0	1	0	0	1
<i>Ser/estar atento</i> 'to be careful' / 'to pay attention'	0	0	5	1	1

<i>Ser/estar rico</i> 'to be rich' / 'to be delicious'	1	0	0	0	1
---	---	---	---	---	---

Table 3. Types of mistakes – 3rd ESO

One of the students said that all of the pairs meant the same regardless of whether they were used with *ser* or *estar*, and only one student got all the meanings right.

Table 4 illustrates the results of the 2nd ESO. Seven (26%) students have never heard the expression (*no*) *está católico*, and four students (15%) never heard the expression *ser/estar atento*. Four students (15%) explained all the meanings correctly, which is unusual compared to 3rd ESO where only one student achieved this result.

Aux + adj pair	Mistaken the meaning of <i>ser</i> + adj.	Mistaken the meaning of <i>estar</i> + adj.	Never heard one of the pair	Stated there is a change in meaning, but failed to explain it	Stated there is no change in meaning
<i>Ser/estar listo</i> 'to be clever' / 'to be ready'	2	2	1	2	1
<i>Ser/estar aburrido</i> 'to be boring' / 'to be bored'	1	2	2	3	0
<i>Ser/estar católico</i> 'to be catholic' / 'to be ill'	0	4	7	4	3
<i>Ser/estar malo</i> 'to be naughty' / 'to be ill'	0	0	1	5	0
<i>Ser/estar atento</i> 'to be careful' / 'to pay attention'	0	0	4	4	2
<i>Ser/estar rico</i> 'to be rich' / 'to be delicious'	0	0	2	4	0

Table 4. Types of mistakes – 2nd ESO

C) MULTIPLE CHOICE EXERCISE

In the final, third part of the questionnaire, the students were given eight English sentences and had to circle the Spanish translation that was most acceptable to them. The first sentence (see Appendix, multiple choice task) was deliberately put in passive voice so students had to choose between forming

the passive voice with *ser* or *estar* and a sentence in the active voice. As Figure 1 shows, in the 3rd ESO 14 students (87%) chose the passive form with *ser*, and two (13%) of them chose the active sentence. Nobody chose a passive sentence with *estar*. Figure 2 shows the results of the 2nd ESO. In that class 14 students (54%) chose a passive sentence with *ser*, three (11%) of them chose a passive sentence with *estar* and nine (35%) of them opted for an active sentence.



Figure 1. Passive voice formation (3rd ESO)

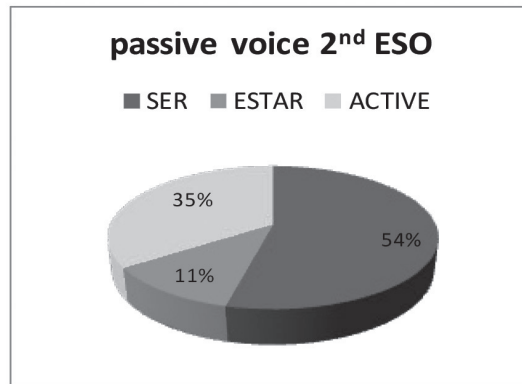


Figure 2. Passive voice formation (2nd ESO)

In sentence 2 the students had to choose the most acceptable way to express marital status. Spanish grammar books usually state that the use of *ser* and *estar* in expressing marital status is interchangeable, yet few people would ever say *ser casado* 'to be married' in everyday conversation. *Soy casado* refers to the quality of being married, and it would be translated as 'I am a married man', while *estar casado* emphasizes the current state of being married. Hence, it is correct to use both constructions but most Spanish people use *estar* with adjectives *casado/a* 'married', *divorciado/a* 'divorced', and *soltero/a* 'single', and *ser* with *viuda/o*

'widow/er'. In every legal document in Spain people have to state their civil status (*estado civil*), and from the expression itself one can conclude which verb to use in such a situation. Most Spanish people say that the expression *ser casado* sounds very unnatural to them and they would never use it. The results from the questionnaire also speak in favor of the *estar* +adjective construction. In the 3rd ESO, 14 students (87%) chose *está soltera* and only two (13%) *es soltera*. In the 2nd ESO, 25 students (96%) circled *está soltera* and only one circled *es soltera*.

In sentence 3 the students had to choose the most acceptable expression of date. The options were *es/estamos a/tenemos 14 de Mayo*. Regarding the use of *ser* and *estar* with the dates, both are acceptable; *ser* is to be used as a rule but *estar a* in this sense is largely used in informal and everyday conversation. In the 3rd ESO, 12 students (87%) circled *es 14 de Mayo* and four (25%) of them circled *estamos a 14 de Mayo*. Nobody circled the third option. In the 2nd ESO 21 (80%) students chose *es 14 de Mayo* and five (19%) of them chose *estamos a 14 de Mayo*.

Sentences 4, 5, and 8 involved adjectives that are exclusively used either with *ser* or *estar*, and may thus be considered as fixed expressions. It is correct to say: *es consciente* 's/he is aware', not *está consciente* because it refers to one's consciousness; *está muerto* 'he is dead' and not *es muerto*, and also *está claro* 'it's obvious' and not *es claro*. In the 3rd ESO, 15 (94%) students circled *es conciente*, and only one circled *está consciente* (6%). However, all of the students unmistakably circled *está muerto* and *está claro*. The results in the 2nd ESO were comparable with those in the 3rd: 25 (96%) students circled *es consciente* and only one (4%) circled *tiene consciencia*, which is not considered as acceptable. A total of 25 students (96%) chose *está muerto* and there was only one who opted for *es muerto*. All of the students chose *está claro*.

The famous saying 'to be or not to be' in sentence 6 should be translated into Spanish as *ser o no ser*, while the expression *está a* in sentence 7 is used to express distance. All of the students in the 3rd ESO chose the right translation for both expressions. In the 2nd ESO however, 24 students circled *ser o no ser*, one circled *ser o no estar* as correct, and one chose *estar o no estar*. With regard to the distance marker, 25 students chose *está a...*, and only one chose *es a...* The option *hay 534 km entre Madrid y Sevilla* 'There are 534 km between Madrid and Seville' is correct but it is considered rather formal and Spanish people would not use it in everyday conversation.

Fixed expression with <i>ser</i> (<i>es consciente, ser o no ser</i>)	Fixed expression with <i>estar</i> (<i>está soltera, está muerto, está claro</i>)	Fixed expression with <i>tener</i> (<i>tener razón</i>)
3	1	1

Table 5. Mistakes in 2nd and 3rd ESO with fixed expressions containing *ser, estar* and *tener*

5.3.2. Language assistants

A) TRANSLATION TASK

In the first part of the questionnaire, language assistants did not have many problems with grammar or vocabulary mistakes. However, they made some mistakes regarding the choice of *ser* and *estar*. The types of mistakes are presented in Table 6. The most frequent mistakes were made in sentences 13 and 19 (see Appendix, translation task). The two possible translations for the sentence *The windows are made from glass* are 'Las ventanas son de vidrio', or 'Las ventanas están hechas de vidrio'. Five participants (50%) chose the expression *están hechas*, two of them (20%) wrote *son de*, and three of the assistants (30%) translated the sentence using a mixed expression *son hechas de*. In sentence 6 a lot of them confused the use of *ser* and *estar* to talk about location. In this sentence – *The World Championship in basketball will be in Spain* – the verb *ser* has to be used because it has the meaning of 'to be held' or 'to take place'. However, the participants were divided on this issue: an equal number of them – four (40%) – chose *ser* and *estar* respectively, while two (20%) used the expression *tener lugar* ('take place'). As for the expression of age in sentence 4 (*Next year I will be 25*), four of the assistants translated it using the verb *cumplir* which would correspond to 'I will turn 25'. Six participants (60%) chose the target verb *tener*. Overall, eight out of 10 assistants made a mistake regarding the choice of verbs in the translation part of the questionnaire.

Type of mistake	Language assistants (N = 10)
Mistake in the choice of <i>ser</i>	0
Mistake in the choice of <i>estar</i>	4
Wrong verb or expression	4

Table 6. Types of mistakes in the translation part for language assistants

B) ADJECTIVES WITH A CHANGE IN MEANING

In this part, the most common reply was that the difference in meaning lies in the distinction between permanent and temporary characteristics. Only two of the assistants made no mistakes in explaining the differences in meaning. The example with most mistakes was *es/está católico* but this is not surprising given that even the native speakers of Spanish did not know the difference or were unfamiliar with one of the two expressions. Seven participants (70%) explained the difference still relying on the permanent/temporary notion, questioning the possibility of being temporarily religious. One participant stated that there is a difference in meaning but failed to explain it. The first and the last sentence caused least trouble because these expressions are quite common in everyday conversation. It is curious how the pair with the adjective *atento*, which is quite common, presented problems for language assistants as well: two of them failed to explain the difference in meaning while one stated there is no change in meaning.

This adjective was also problematic for students. As may be seen in 5.3.1., four of them, even though they are native speakers of Spanish, claimed never to have heard the expression *ser/estar atento*.

Aux + adj pair	Mistaken the meaning of <i>ser</i> + adj.	Mistaken the meaning of <i>estar</i> + adj.	Never heard one of the pair	Stated there is a change in meaning, but failed to explain it	Stated there is no change in meaning
<i>Ser/estar lista</i> 'to be clever' / 'to be ready'	0	1	0	0	0
<i>Ser/estar aburrido</i> 'to be boring' / 'to be bored'	0	2	0	0	0
<i>Ser/estar católica</i> 'to be catholic' / 'to be ill'	0	7	0	1	0
<i>Ser/estar malo</i> 'to be naughty' / 'to be ill'	0	5	0	0	0
<i>Ser/estar atento</i> 'to be careful' / 'to pay attention'	0	0	0	2	1
<i>Ser/estar rico</i> 'to be rich' / 'to be delicious'	0	0	0	0	0

Table 7. Types of mistakes – language assistants

C) MULTIPLE CHOICE EXERCISES

The passive voice in Spanish is rarely used so the most suitable option would be to translate it with an active sentence. In English, however, passive voice is quite common and frequently used. This fact most certainly influenced the choice that language assistants, as native speakers of English, made with regard to sentence 1 in the third part of the questionnaire (see Appendix, multiple choice task). As can be seen in Figure 3, only two of the assistants (20%) opted for an active sentence, seven chose a passive sentence with *ser* (70%), which is also acceptable, and two (20%) chose a passive sentence with *estar*, which is not acceptable in this example. In sentence 2, which regards the expression of marital status, five participants (50%) opted for *está soltera* 'She is single', which was the correct expression, and five (50%) chose *es soltera*. With regard to the expression of date in sentence 3, the participants' opinion was again divided right down the middle: half of the assistants chose the expression *estamos a...*, and the other half circled *hoy es...* Much like the students, none of the assistants opted for the third translation involving the verb *tener*.



Figure 3. Passive voice formation (language assistants)

Examples with adjectives that are exclusively used either with *ser* or with *estar* presented a far greater problem for language assistants than they did for the Spanish students. When talking about somebody’s awareness (sentence 4), the only possible option is *está consciente*. However, only three language assistants (30%) circled this answer. Five (50%) circled *es consciente* and two (20%) chose *tiene consciencia*. As for sentence 5, eight assistants (80%) opted for the expression *está muerto* and two of them (20%) made a mistake and circled *es muerto*. The expression *to be or not to be* in sentence 6 was correctly translated as ‘*ser o no ser*’ by eight participants (80%), while two assistants (20%) circled the wrong translation ‘*estar o no estar*’. In sentence 7, eight participants (80%) would express distance with *está a...*, which is most commonly used, although the version with the verb *haber* is also acceptable, and one assistant (10%) actually chose it. The expression *es a...* does not exist in Spanish but one of the assistants circled this option as well. The correct translation of the last sentence is *está claro*, and half of the assistants chose this expression, while the other half circled the wrong translation *es claro*.

Fixed expression with <i>ser</i> (<i>es consciente, ser o no ser</i>)	Fixed expression with <i>estar</i> (<i>está soltera, está muerto, está claro</i>)	Fixed expression with <i>tener</i> (<i>tener razón</i>)
7	5	2

Table 8. Mistakes in the *ser/estar* use with fixed expressions – language assistants

5.4. Discussion

In the questionnaire for this study, the most basic uses of the auxiliary verbs *ser* and *estar* were taken into account, in order to illustrate the most common uses of the two Spanish copulas and how they relate to the use of the English copula *be*. The results of Spanish students for the translation part were not surprising. Even though this seemed to be a fairly easy task at first glance, because the three verbs – *ser, estar* and *tener* (which we also added in this task) – in most cases translate as ‘to be’, the tendency for literal translation at this stage of learning English as a second language proved to be very strong. The most striking examples of literal

translation were expressions that are actually very frequent in use: 'I will have 25 years' instead of 'I will be 25', 'I had thirst' instead of 'I am thirsty', and 'You had reason' instead of 'You were right'.

In the second part the students had to state the change in meaning that occurs when a particular adjective is used with *ser* or *estar*. The results of this task did not coincide with our hypothesis, namely that 14- and 15-year-old native speakers of Spanish should not have any problems with this part since all the pairs we used, except one, are those that non-native learners come across in the first two years of learning Spanish as a foreign language. However, apart from the first and last pair (see Appendix, the task with adjective pairs), which are widely used in everyday conversation, most students had problems with at least one pair. As the results show, the most difficult pair was *ser/(no) estar católico* because the phrase is somewhat out-dated. All the students protested that the expression *(no) estar católico* did not exist in Spanish at all, though the teachers assured them that it did. This, however, is almost certainly related to their age, since older people tend to be familiar with it. The results might have been better if the students had been given this sentence in a wider context but then the meaning would be inferred from the context rather than from the actual expression.

In the last task, the students had to choose the most acceptable Spanish translation for eight English sentences. The most curious ones were those that involved the passive voice, and sentences where both *ser* and *estar* were acceptable to some degree. With regard to the sentence with the passive voice, the dilemma was between the passive voice with the verb *ser* and an active sentence. Most of the students chose the option with *ser*, but some of them chose the active sentence, which sounds more natural in Spanish.

Another interesting case was the sentence that contained an expression of date *Es/estamos a/tenemos 14 de Mayo*, in which the first two options are correct. The first one is a general rule, and the second one is more common in everyday use. With such examples, our aim was to see whether the tendency would be to use strictly grammatically correct sentences or those that are more frequent in everyday conversation. Interestingly, the results were in favor of grammar rules, even though the assignment clearly stated the participants should choose the answer they considered most acceptable and not the one that is considered to be grammatically correct (since these two things often do not coincide).

As for language assistants, they did not have many problems with the translation part. Most problems were caused by some fixed expressions such as *son de/estar hecho de* 'to be made of', and with expressing different types of location correctly. As stated in (21), the auxiliary *estar* is used to express the physical location of an entity, e.g. *Zagreb está en Croacia* 'Zagreb is in Croatia', however sentence 6 in the translation part (see Appendix) conveyed the meaning of 'to be held' or 'to take place' and therefore required the verb *ser*.

As expected, the most demanding task was the one that involved a change in meaning. Based on their answers it is clear that the participants were strongly guided by the permanent vs. temporary dichotomy in their choice of auxiliary. For them too the *estar* + adjective construction was more difficult to explain.

The multiple choice task showed they were not familiar with some fixed expressions, i.e. with the tendency of certain adjectives to be used with one verb exclusively (e.g. *está claro*, *está muerto*). We see this as a possible consequence of learning the language in interaction with other people and relying on the utterances of native speakers, thus being able to maintain a conversation but failing to produce a correct expression in isolation.

6. Conclusion

The aim of this study was to illustrate the similarities and differences in use between Spanish auxiliaries *ser* and *estar*, and their English counterpart *be*. An overview of the auxiliary verb systems in these two languages has shown that their description in various grammars and textbooks is quite similar. As Silva-Corvalán (2014: 220) points out,

“Ser and estar overlap with English be in many of their uses, and their choice in predicate adjectives depends upon lexico-syntactic and pragmatic factors.”

We therefore wanted to see how well native speakers of Spanish would cope with the translation of auxiliaries into English, as well as with the differences in meaning that stem from the use of either *ser* or *estar*. To see how this process works in the opposite direction, we also included in our research a group of native speakers of English who have been learning Spanish for at least five years.

The results we obtained for the two groups may be considered as indicative and most certainly highlight the complexity of use of the two Spanish auxiliaries: in using *ser* and *estar* most native speakers said they weren't able to explain the difference between them through grammatical rules; the choice of one verb over another was simply a matter of intuition. Hence, one would expect that this part of Spanish syntax would be one of the most difficult parts to grasp for non-native speakers, but not for native ones, or as Crespo (1946: 45) stated:

*“El caso es que los mismos nativos españoles cometen errores garrafales en otros puntos de su propio idioma, pero nunca tienen dificultades en estos verbos.”*⁸

However, our results indicate that even native speakers of Spanish sometimes have trouble in deciding which of the two auxiliaries they should use, and in doing so they mostly rely on their intuition. This may be due to the fact that their choice depends on pragmatic factors, namely assessing the actual conversational situation and a wider context. Non-native speakers on the other hand tend to rely more on the existing grammatical rules about the use of auxiliaries, primarily on the basic (semantically grounded) distinction between permanent and temporary features. For instance, in expressions of age, 60% of language assistants correctly

⁸ “The native Spanish speakers make tremendous errors in other instances of their language yet they never fail with the use of *ser* and *estar*.”

used the verb *tener* in their translation, probably relying on their knowledge of the appropriate grammar rule; at the same time, 56% of Spanish students opted for the non-target verb *have* in the same type of construction, i.e. applied a copy mechanism from the source language.

We may conclude that the two groups of Spanish students, even though involved in a Spanish-English immersion program for two and three years respectively, still do not show any marked influence of English in their use of *ser* and *estar*. They had minor problems with adjectives which may occur with both copulas, especially when in combination with *estar*, but they exhibited no such problems with adjectives which occur with only one of the copulas. The reason for this may simply be the length of their exposure to English in the bilingual program, which may still be too short for any significant influence to occur.

English native speakers, as expected, had most problems with adjectives which may appear with both *ser* and *estar*, as well as with those which appear in fixed expressions with only of the auxiliaries.

It would be interesting to repeat this research in the final year of the immersion program to see if the results would be comparable to those in this study – which would imply that English remains weaker in its influence over dominant Spanish – or if the influence of English would be visible e.g. in the stronger tendency of one auxiliary to be used over the other.

Appendix

The following questionnaire was given to Spanish students and American and British language assistants. The translation part was different for the two groups in that native English speakers had to translate 19 sentences into Spanish, and native Spanish speakers had to translate them into English. The second and the third part were the same for both groups.

Personal data:

Age:

Native language:

Level of education:

Years of studying Spanish as foreign language:

Are you a simultaneous Spanish-English bilingual: YES/ NO

Translate the following sentences into Spanish:

1. Inés is my best friend.
2. She is from Madrid.
3. Barcelona is the capital of Catalonia.
4. Next year I will be 25.
5. She is an English teacher.
6. The Basketball World Cup will be in Spain.
7. It is sunny today, so we can go to the beach.
8. The food is cold.

9. She is talking to the boss.
10. After running 10 kilometers, I was really thirsty.
11. These are my books.
12. Where is the library?
13. The windows are made from glass.
14. María is the tallest girl in the class.
15. I have two younger brothers.
16. When is your birthday?
17. We have a lot of homework for tomorrow.
18. You were right in the end.
19. There are 25 students in the class, but today there are only 14 students.

Translate the following sentences into English:

1. Inés es mi mejor amiga.
2. Ella es de Madrid.
3. Barcelona es la capital de Cataluña.
4. El próximo año voy a tener 25 años.
5. Ella es profesora de inglés.
6. El campeonato mundial de baloncesto será en España.
7. Hoy hace sol así que podemos ir a la playa.
8. La comida está fría.
9. Ella está hablando con el jefe.
10. Después de correr diez kilómetros tenía mucha sed.
11. Éstos son mis libros.
12. ¿Dónde está la biblioteca?
13. Las ventanas son de vidrio.
14. María es la chica más alta de toda la clase.
15. Tengo dos hermanos menores.
16. ¿Cuándo es tu cumpleaños?
17. Tenemos muchos deberes para mañana.
18. Al final tenías razón.
19. En la clase son 25 alumnos, pero hoy están sólo 14 alumnos.

Look at the a) and b) sentences in each pair. If you think there is any difference in meaning between them, explain briefly what it is. If you think there is no difference in meaning, state so:

- a) Ella es lista.
- b) Ella está lista.
- a) Juan está aburrido.
- b) Juan es aburrido.
- a) María es católica.
- b) Esta semana María no está católica.
- a) Luis es un chico malo.
- b) Luis estuvo malo durante dos semanas.

- a) Nicolás es muy atento con toda la gente.
 - b) Nicolás está atento en todas las clases.
-
- a) Su padre es rico.
 - b) La paella está rica.

For each English sentence circle the Spanish translation that you find most acceptable:

1. The window was broken by the firemen.
 - a) La ventana fue rota por los bomberos.
 - b) La ventana estaba rota por los bomberos.
 - c) Los bomberos rompieron la ventana.
2. She is single.
 - a) Ella es soltera.
 - b) Ella está soltera.
 - c) Ella es sola.
3. Today is 14th May.
 - a) Hoy es 14 de Mayo.
 - b) Hoy estamos a 14 de Mayo.
 - c) Hoy tenemos 14 de Mayo.
4. She is aware of her mistakes.
 - a) Ella es consciente de sus errores.
 - b) Ella está consciente de sus errores.
 - c) Tiene consciencia de sus errores.
5. He is dead.
 - a) Él es muerto.
 - b) Él está muerto.
 - c) Él murió.
6. To be or not to be.
 - a) ser o no ser
 - b) ser o no estar
 - c) estar o no estar
7. Madrid is 534 kilometers from Seville.
 - a) Madrid está a 534 km de Sevilla.
 - b) Madrid es a 534 km de Sevilla.
 - c) Hay 534 km entre Madrid y Sevilla.
8. It is obvious that you don't understand the question.
 - a) Es claro que no entiendes la pregunta.
 - b) Está claro que no entiendes la pregunta.
 - c) Tengo claro que no entiendes la pregunta.

References

- Andrade, Manuel J. (1919). The distinction between *ser* and *estar*, in: *Hispania*, 2/1, pp. 19-23.
- Bello, Andrés (1903). *Gramática de la Lengua Castellana destinada al Uso de los Americanos*, Paris: A. Roger & F. Chervoviz
- Biber, Douglas; Susan Conrad; Geoffrey Leach (1999). *Grammar of Spoken and Written English*, London: Longman
- Bull, William E. (1942). New Principles for some equivalents of *to be*, in: *Hispania*, 25/4, pp. 433-443.
- Carlson, Greg (1977). *Reference to kinds in English*. New York: Garland
- Crespo, Luis (1946). Los verbos *ser* y *estar* explicados por un nativo, in: *Hispania*, 29/1, pp. 45-55
- Eastwood, John (2005). *Oxford Learners Grammar*, Oxford: Oxford University Press
- Franco, Fabiola and Donald Steinmetz (1983). *Ser* and *estar* + adjetivo calificativo en español, in: *Hispania* 66, pp. 176-184
- Gili Gaya, Samuel (1955). *Curso superior de sintaxis española*, Barcelona: SPES
- Gómez Torrego, Leonardo (2007). *Gramática didáctica del español*. Madrid: Grupo Editorial SM
- Gomis, Pedro and Laura Segura (1998). *Vademecum del verbo español*, Madrid: Sgel
- Holtheuer, Carolina (2011). The distribution of *ser* and *estar* with adjectives: A critical survey, in: *Revista Signos*, 44/75, pp. 33-47.
- Husband, Edward M. (2010). On the compositional nature of stativity. PhD dissertation. Michigan State University
- Luján, Marta (1981). The Spanish copulas as aspectual indicators, in: *Lingua* 54, pp. 165-210
- Maienborn, Claudia (2005). A discourse based analysis of *ser* and *estar*, in: *Linguistics*, 43/1, pp.155-180
- Meza, Ivan and Luis Pineda (2002). The Spanish auxiliary verb system in HPSG, in: *Computational Linguistics and Intelligent Text Processing*, [ed. Alexander Gelbukh], pp. 200-209
- Morley, Sylvanus G. (1925). Modern uses of *ser* and *estar*, in: *Modern Language Association*, 40/2, pp. 450-489.
- Palmer, Frank R. (1965). *A Linguistic Study of the English Verb*, London: Longman
- Greenbaum, Sidney, Randolph Quirk, Geoffrey Leech and Jan Svartvik (1990). *A Student's Grammar of the English Language*, Harlow: Longman
- Real Academia Española (1998). *Esbozo de una Nueva Gramática de la Lengua Española*, Madrid: Espasa Libros
- Real Academia Española (2009). *Nueva Gramática de la lengua española*, Madrid: Espasa Libros
- Richmond, Dorothy (2010). Chapter 2: *Ser* and *estar*, in: *Practice Makes Perfect: Spanish Verb Tenses*, pp. 19-25. New York: McGraw-Hill
- Roby, David B. (2009). *Aspect and the Categorization of States: The case of ser and estar in Spanish*, Amsterdam: John Benjamins
- Romero Dueñas, Carlos and Alfredo González Hermoso (2011). *Gramática de español lengua extranjera*, Madrid: Edelsa

- Silva-Corvalán, Carmen (2014). *Bilingual Language Acquisition: Spanish and English in the First Six Years*. New York: Cambridge University Press
- Twaddell, William F. (1960). *The English Verb Auxiliaries*, Providence, R.I: Brown University Press
- Zandvoort, Reinard W. (1963). *A Handbook of English Grammar*, London: Longman

Međujezični utjecaj pomoćnih glagola u španjolskome i engleskome – *ser, estar* i *be*

U radu se donosi istraživanje mogućeg međujezičnog utjecaja pomoćnih glagola u španjolskome i engleskome kod učenika, izvornih govornika španjolskoga koji uče engleski kao drugi jezik. U prvom se dijelu daje pregled dvaju sustava pomoćnih glagola, kao i postojećih teorijskih pristupa distribuciji i uporabi španjolskih pomoćnih glagola *ser* i *estar* 'biti' te se utvrđuje kako se njihova uporaba u mnogim slučajevima preklapa s uporabom engleskog pomoćnog glagola *be*. Željelo se stoga ispitati pokazuju li izvorni govornici španjolskoga utjecaj engleskoga pri prevodenju rečenica s tim glagolima, a osobito s obzirom na izbor i razlike u značenju ondje gdje je moguća uporaba oba španjolska glagola. Također se želio ispitati i moguć utjecaj španjolskoga kod njihovih predavača, koji su svi odrasli izvorni govornici engleskoga.

U istraživanje su stoga bile uključene dvije skupine učenika, izvornih govornika španjolskoga, koji pohađaju drugu i treću godinu dvojezičnog španjolsko-engleskog programa u srednjoj školi Victor García de la Concha u Villaviciosa, Španjolska, te skupina od deset predavača, izvornih govornika engleskoga, koji španjolski uče od pet do deset godina. Učenici, njih ukupno 42, u dobi su od 14 i 15 godina te engleski uče između osam i deset godina. Istraživanje je provedeno putem anonimnog upitnika koji se sastoji od tri dijela. U prvom je dijelu bilo potrebno prevesti 19 rečenica sa španjolskog na engleski i obratno (ovisno o skupini), a rečenice su uključivale izraze kod kojih najčešće dolazi do međujezičnog utjecaja: izražavanje godina, lokacije, percepcije i sl. Drugi dio sastojao se od parova rečenica u kojima se isti pridjev pojavljuje sa *ser* ili s *estar* te se ovisno o tome mijenja značenje cijele rečenice. U trećem dijelu ispitanicima je bilo ponuđeno osam engleskih rečenica te po tri prijevoda na španjolski za svaku rečenicu, a ispitanici su trebali odabrati onaj prijevod koji im je najprihvatljiviji.

Dobiveni rezultati pokazuju da su čak i izvorni govornici španjolskoga u nekim slučajevima imali problema pri odabiru ispravnog pomoćnog glagola u španjolskome, osobito u situacijama kada je moguća uporaba oba glagola, te su se pritom uglavnom vodili intuicijom, a manje pravilima koje propisuju gramatike španjolskoga. S druge strane, izvorni govornici engleskoga pri odabiru španjolskih pomoćnih glagola vodili su se svojim znanjem određenog pravila, a prvenstveno semantički utemeljenom razlikom između izražavanja trajnih (*ser*) i privremenih svojstava (*estar*). Tako je primjerice, za izražavanje dobi 60% predavača ispravno upotrijebilo glagol *tener* u prijevodu s engleskog na španjolski (glagol *tener* bio je uključen u neke primjere upravo zbog mogućnosti njegova prevodenja i engleskim glagolom *be* 'biti' i glagolom *have* 'imati'); u isto je vrijeme 56% učenika odabralo engleski glagol *have* 'imati' u prijevodu iste konstrukcije sa španjolskog na engleski, što je negativni transfer.

Čini se stoga da učenici, iako uključeni u dvojezični španjolsko-engleski program, još uvijek ne pokazuju bitnijeg utjecaja engleskoga kada je riječ o uporabi pomoćnih glagola *ser* i *estar*. Moguće istraživanje provedeno na kraju njihova dvojezičnog školovanja pokazalo bi postoji li eventualni pomak po tom pitanju ili je takav međujezični utjecaj ograničen na simultane dvojezične govornike, najčešće u okružju engleskoga kao dominantnog jezika.

Ključne riječi: međujezični utjecaj, pomoćni glagoli, *ser*, *estar*, španjolski, engleski

UDC 821.111.03=163.42

655.41(497.5):316.74

Original scientific paper

Received on 16 December 2016

Accepted for publication on 2 March 2017

A Contribution to Croatian Translation History: Translation Flows from English into Croatian (from the 1950s to the late 1970s) and their Social-cultural Context*

Snježana Veselica Majhut

Faculty of Humanities and Social Sciences

Zagreb University

veselicamajhut@gmail.com

Starting from the assumption that research on translation history may contribute to our understanding of particular translation practices (Pym 1998), the paper presents the data on translation flows from English into Croatian in two periods: in the 1950s and early 1960s and in the late 1970s. The dynamics of translation flows in the two periods are reconstructed with a view to answering two main research questions: a) Which differences could be observed in translation flows from English in the two periods? b) Which differences could be observed in the proportion of popular fiction genres translated from English in the two periods? The quantitative data obtained are brought into correlation with the main features of the broad socio-cultural context and the developments in the publishing sector.

Key words: translation flows, translated literature, the publishing sector, genres of translated literature, English as a source language

1. Introduction

Within the field of translation studies in general, and the subfield of translation history in particular, research on the phenomenon of translation flows has attracted considerable attention over the past two decades. A large number of studies (Heilbron 1999, Branchadell/West 2005, Alvstad/Helgesson/Watson 2011, Şehnaz/Pokorn 2013, Pięta 2016, Ursu n.d.) examine this phenomenon with regard to diverse geographical regions, historical periods and language pairs. However, in the Croatian context no research on translation flows has been conducted so far. The lack of research on this phenomenon within the context of Croatian translation history is even more surprising when we take into account that recent studies of translation flows often focus on the dynamics of cultural exchange, placing

* Ovaj je rad financirala Hrvatska zaklada za znanost projektom BIBRICH (UIP-2014-09-9823).

to the fore the asymmetrical exchange from the so-called dominant and minor languages (Helgesson/Watson/ Alvstad 2011, Branchadel/West 2005, Vickars 2010, Heilbron 1999). Among other issues, the examination of translation flows points to the effects of the domination of one international language, English, on cultural diversity (Pym 2005: 27), and suggests that in peripheral cultures translation could be a tool of liberation from cultural hegemony (ibid.). However, in order to engage with such issues, we need to have the basic data about translation in the target culture: how much has been translated, from which source languages, which genres and languages have been preferred? Once gathered and presented these could also be useful in further research aiming at reconstructing preliminary translation norms (Tourey 1995: 56-61).

This paper is part of a larger study (Veselica Majhut 2012) which examines the relations between the evolution of preferences for certain translation strategies in translating popular fiction from English to Croatian, and the position of English as a source language (SL) in Croatian translated literature. The paper presents an analysis of the quantitative data on translation flows from English and other most popular SLs in Croatia (French, German and Russian) over the period spanning from the 1950s to the late 1970s. Further, it provides a brief overview of the developments in the publishing sector in the selected period, as the immediate institutional context of literary translation production.

2. Methodology

As we have already pointed out, no research on translation flows into Croatian has been conducted prior to our study. The main source of data on published translations we used is *The Bibliography of World Literature in Croatian Translations* (1945-1985) (further in the text: *BLW*).

As the *BLW* was our main source of data on the number of translations, it is necessary to provide some information regarding the reliability of the source and its organization of data. The preface to the *BLW* (Dragojević and Cacan 1988: 5) explains that the main sources for the compilation of the *BLW* were “the Thematic Catalogue and the Alphabetical Catalogue of the National and University Library in Zagreb, the existing bibliographies in books and journals and lexicons of translated literature.”

The *BLW* contains a total of 4019 bibliographic entries. Listed by the year of their publication, published translations in book form are classified into three genres: poetry, drama and prose. Another criterion for the classification of the bibliographical units is the authors’ affiliation to national literatures. This is not established on the basis of the language used, but by the authors’ “belonging to the same cultural circle, based on the linguistic, national, traditional and a personal sense of belonging” (our translation) (Dragojević 1992: 82). This means that literature translated from German can be found under the headings for Germany (it should be noted that no distinction is made between the Federal and Democratic Republics of Germany), Austria and Switzerland.

The works of authors writing in the English language are classified into English, Canadian, American and Australian literature. This is in line with the

traditional view of Croatian literary studies: the term “English literature” is used to refer to English, Irish, Scottish and Welsh literatures.

The *BLW* thus classifies the 4019 bibliographic entries into 54 national literature subgroups and 6 subgroups of “supranational literatures”: African literatures, Indian literatures, American Indian literatures, Eskimo literatures, New Latin literatures and Church Slavonic literatures.

It should be noted that our close inspection showed that the data presented in the *BLW* are not completely correct with respect to the affiliation of listed works to respective national literatures. Some works by Australian authors, such as *Headhunters of the Coral Sea* by Ion L. Idriess are listed under English literature. In other respects, the data in the *BLW* are highly reliable, as our cross-checking with the data in the Catalogue of the University and National Library confirmed.

The data provided by the *BWL* are here analyzed with two aims: to establish quantitative trends in translation from English into Croatian in the selected period, and to compare the presence of literature translated from English with the presence of literature translated from other major SLs in this period.

With regard to the data used to overview the developments in the publishing sector and their correlations to the socio-cultural context, we relied on available secondary sources.

3. Translation flows and the publishing sector from 1950 to 1965

3.1 *An overview of the developments in the publishing sector in the 1950s and early 1960s*

Before the 1950s, control over the cultural sphere in former Yugoslavia was carried out through Agitprop (the Department for Agitation and Propaganda of the Communist Party), founded in 1945, whose sections existed on all levels of the state apparatus. In this period, the Communist Party of Yugoslavia, through the all-encompassing network of Agitprop sections, imposed its vision of what the aim of cultural activities should be: the propaganda of communist ideology. Bilandžić (1999: 240) summarizes the official attitude towards literature: “Decadent Western literature was condemned, and the autonomy of creation denounced as a bourgeois manipulative category.” (our translation).

One of the features of the publishing sector in Yugoslavia before the 1950s was its extreme centralization: the head offices of most publishing houses were in Belgrade, with subsidiaries in other parts of the federation. To illustrate the extent of centralization, Tomašević (2008: 96) points out that the Zagreb-based subsidiaries of only a few publishing houses, such as *Novo pokoljenje* (New Generation) and *Kultura* (Culture), had “permission for linguistic adaptation of only those books that the central office selected” (our translation). So far, no comprehensive studies examining the position of translated literature and the governing nomenclature attitudes towards translated literature prior to the 1950s have been conducted. An extract from a letter sent by the head of Agitprop

Milovan Đilas to the Central Committee of the Communist Party of Yugoslavia might be used as an illustration of the dominant attitude. In the letter, dated 17 October 1946, Đilas comments on annual publishing plans, whose approval was within the range of his responsibility. He recommends that "from English, American and French literature only the best works of critical realism and 'revolutionary Romanticism' (*borbeni romantizam*) should be published, as well as the best works of progressive writers" and that "attention should be paid to Polish, Albanian, Bulgarian, Czech and, to some extent, to Romanian literature" (Vukelić 2012: 9).

The abandoning of Soviet-type planned economy in the early 1950s had its impact on the publishing sector as well. Tomašević (2008) points to the changes on the publishing scene that took place in the early and mid-1950s, which coincided with the changes in the overall political and economic system. In 1951, *Novo pokoljenje* changed its name into *Mladost* (Youth), which was to become one of the largest and most successful Croatian publishing houses in the socialist period. As we can see from the data in the database of the Croatian National and University Library, the change of name was accompanied with changes in publishing policies and plans. Thus, in 1952, immediately after the change of name, a new publishing series called *Popularna biblioteka* (Popular Library) was launched. In 1958, *Kultura* became *Naprijed* (Forward). In 1963, *Školska knjiga* (Schoolbook) and *Leksikografski zavod FNRJ* (the Lexicographic Institute of the Federal People's Republic of Yugoslavia) were established. Both of these newly established houses based their publishing policy on specialization, which was characteristic for the publishing sector in communist countries (see Sóhar 1999). Thus, *Školska knjiga* started as a publisher specialized in textbooks for primary and secondary schools and higher education institutions. Later, its activities expanded to include the publishing of various types of textbooks and reference literature. *Leksikografski zavod FNRJ* was established as a publisher specialized in encyclopedias and various types of reference books.

The 1950s economic reforms had a further impact on book production.

Publishers who could not count on state subsidies for particular types of books (the so-called progressive literature [*napredna literatura*]), turned to publishing increasing numbers of books that could find their place on the market. These were very often those books which they [Marxists] had disdained (crime novels, romances, spy novels, etc. (Stipčević 2008: 49) (our translation)

Stipčević's more extensive account of the changes introduced in publishing in the late 1950s provides a clearer insight that might help us understand tendencies in the selection of literature to be translated:

After 1948 [*sic*] books by Soviet authors were replaced with some other books, tolerated, though not recommended, by the Party. These were the books by *popular American and Western European authors; most of them were trivial literature*, and literature which in the eyes of the Party members presented evidence of the decadence of Western civilization, i.e. *romance novels, spy novels, crime novels* and similar books. People accepted and read such books,

partly because these books had been denounced by Agitprop propaganda, but also because people really liked reading such books. (2008: 263) (our translation and emphasis)

3.2 *Translation flows in the 1950s and early 1960s by the source language*

In order to present the general trends in this period, we have condensed the data into three five-year periods: 1950-1954, 1955-1959, 1960-1964.

Table 1 provides the data on the number of books translated from English, French, German and Russian in the 1950s and early 1960s.

Table 1 Number of books translated into Croatian by source language (1950-1954, 1955-1959 and 1960-1964)

Period	English	French	German	Russian	Other languages	Total number of translated books published
1950-1954	98	82	43	55	80	358
1955-1959	149	86	56	38	94	423
1960-1964	162	84	78	72	91	493

Table 1 shows a general rise in the number of translated books published over the three 5-year periods taken into account. This is evident when we examine both the total number of translated works published and the number of works translated from a particular SL. With regard to this trend, the only exception is the number of books translated from the French language, which remained relatively stable. A considerable rise in the number of translated books published is in line with the data presented by Juričević (1987: 97) who points out that the period from 1945 to 1954 was marked by an increase in overall book production. This increase continued well into the 1960s, so that by 1965 the publishing sector doubled its output, with “more than three books per inhabitant” (ibid.).

A comparison of data for the early 1950s and early 1960s shows a considerable rise in the number of books translated from English: from 98 in 1950-1954 to 162 in 1960-1964. A stable though slight increase is observed in the number of translations from German. Translation flows from Russian show a different pattern: a significant fall in the late 1950s, followed by a considerable rise in the early 1960s. The significant fall in the late 1950s may be accounted for by the political events, namely the break-up with the Soviet Union and the ensuing general atmosphere of distancing from the Communist bloc in the 1950s. We can get a rough picture about this from Bilandžić’s account of the atmosphere in the early 1950s, when the new ideology, “turned the Soviet Union from ‘paradise’ into ‘hell’, and ‘turned’ Stalin, the ‘teacher’ and ‘leader’ of all progressive mankind, into a tyrant, satrap and oppressor” (our translation) (Bilandžić 1990: 346).

A clearer picture of the proportion of most popular SLs might be gained if we look at the proportion of each SL within the overall body of translated literature into Croatian for each period.

Table 2 Proportions of major source languages (1950-1965)

Period	English	French	German	Russian	Other languages
1950-1954	27.37%	22.91%	12.01%	15.30%	22.35%
1955-1959	35.22%	20.33%	13.24%	8.98%	22.22%
1960-1964	33.26%	17.25%	16.02%	14.7%	18.69%

As we can see in Table 2, the proportion of literature translated from English increased considerably in the period 1955 – 1959 (from 27.37 percent to 35.22 per cent) and more or less stagnated in the period 1960-1964, when it constituted 33.26 per cent of all translated literature. It is interesting to note that the proportion of translations from other most popular SLs does not follow this pattern. For example, while the total number of books translated from French is relatively stable (see Table 1) the proportion of translations from French within the total number of translated books exhibits a steady decline (from 22.91 per cent in 1950-1954 to 17.25 per cent in 1960-1964). This comes as no surprise if we bear in mind that over the entire period from 1950 to 1964, a considerable rise in the overall number of translated books published is observed (see Table 1). A reverse trend is observed for German (from 12.01 per cent in 1950-1954 to 16.02 per cent in 1960-1965), as the proportion of translations from German shows a tendency of a slight and steady increase. The pattern for Russian is even more interesting: a drop in the proportion of literature translated from Russian observed in 1954-1959 is followed by a slight increase in the early 1960s.

To conclude, the quantitative data show that in the period 1950-1954 the proportion of literature translated from English (27.37 per cent) did not differ considerably from the proportion of literature translated from French (22.91 per cent). This leads us to suggest that these two languages were the main SLs, with German and Russian considerably less represented. However, in the period 1955 to 1959, the situation changed: English became the dominant SL, leaving the volume of translation from other most popular SLs far behind. While the proportion of no other SL surpassed 20 per cent in the entire body of translated literature, translations from English accounted for 35.22 per cent of all translations in the late 1950s. In the period 1960-1964, English retained this position, as literature translated from English accounted for 33.26 per cent of all literature translated. The proportion of other most popular SLs remained below 20 per cent.

3.3 Translations from English in the 1950s and early 1960s by genre

Since we have established above that in the period 1955 – 1959 English gained an edge over the other SLs, it seems logical to examine whether the Croatian publishers' growing interest in literature translated from English in the late 1950s and early 1960s was coupled with any changes in the preferences for the types of books translated. We have decided to classify the data on the published works

extracted from the *BWL* into three categories: literary fiction, popular fiction, and children's and juvenile fiction. This seems to be a standard classification in literary studies.

Table 3 Works translated from English (1950-1954, 1955-1959 and 1960-1964) by genre

Period	Literary fiction	Popular fiction	Children's/juvenile fiction
1950-1954	75	13	9
1955-1959	80	36	9
1960-1964	65	68	29

Table 3 shows that in 1950-1954 the majority of books translated from English belonged to literary fiction: 75 works as opposed to 13 that can be classified as popular fiction. A considerable rise of publishers' interest in popular fiction is evident in the late 1950s. However, literary fiction works were still predominant. This was clearly reversed in the period from 1960 to 1964, when popular fiction titles gained a slight edge over literary fiction.

To conclude, our analysis of translation flows (both by the SL and genre) shows shifts in the selection of works to be translated: a growing interest in the works written in English is coupled with a preference for popular fiction. These trends seem to be in correlation with political and economic changes that occurred in the period from the 1950s to the early 1960s (discussed in 3.1) and that had an impact on the publishing sector. To be more precise, on the one hand the break-up with the Soviet Union and the abandoning of the Soviet type of planned economy lead to the weakening of strict central control over what is published. On the other hand, the economic reforms drove publishers to take into account what type of books readers wanted to read and buy.

4. Translation flows and the publishing sector in the late 1970s

4.1 *An overview of the developments in the publishing sector in the late 1970s*

In the 1970s, a significant change occurred in the organization of the publishing sector in former Yugoslavia: from the 1970s on each republic had its policy regarding the publishing sector. Juričević's account provides an interesting insight into the developments in the publishing sector in the 1970s and 1980s:

The economic reform caused an intense leap: the number of published books almost doubled in comparison to the previous period (1954-1965). The market had its influence, sometimes even misleading, because this growth was followed by a fall, probably provoked by a discrepancy between the production and consumption of books. The fall in book production in the period 1974-1980 was caused by the abolishment of subsidies (which were later reintroduced in

the Socialist Republic of Serbia and the Socialist Republic of Slovenia) and a high rise in the prices. The general inflationary wave affected the book as well, but it also contributed to the decrease in its consumption – although this cannot be discerned from the total output, but rather from the number of titles published. (our translation) (Juričević 1987: 96)

The statistical data collected in the *Statističko-informativni pregled kulture u SR Hrvatskoj 1981.-1985.* (Statistical and Information Overview of Culture in the Socialist Republic of Croatia 1981-1985) shed light on the developments in the late 1970s. The report (Tuđman 1987) was released by the Republic Committee for Education, Culture, Physical and Technical Culture and presents mainly the data for the period from 1978 to 1981. Unfortunately, as such a report does not exist for the previous periods, no comparison of the data is possible.

According to the data released in this report, in December 1979 there were 50 “publishing work organizations” (*izdavačka radna organizacija*) in Croatia. Six years later, in 1985 there were 34 such organizations. A steady drop in the number of publishing houses in the 1980s can be easily explained by the overall economic crisis affecting Yugoslavia in this decade, but also by the reasons cited by Juričević, such as the abolishment of subsidies for publishers.

The data classified according to UDC for the Socialist Republic of Croatia (SRC) and for the whole of Yugoslavia (SFRY) are provided only for the year 1978. We present them as an illustration of the main trends.

Table 4 Data on publishing activities in 1978

Croatia:	Fiction titles published	336
	Fiction titles by local authors	207
	Fiction titles by foreign authors	129
	Total no. of books published	1,339
Yugoslavia:	Fiction titles published	1,959
	Fiction titles by local authors	1,405
	Fiction titles by foreign authors	554
	Total no. of books published	10,509

Source: Tuđman 1987: 185

The statistical data presented in Table 4 show that in 1978 a total of 1,339 titles were published in the Socialist Republic of Croatia. Further, of the total number of books published, 336 books were fiction titles. In other words, fiction accounted for 25 per cent of the books published. Of 336 fiction titles published 207 titles were written by local and 129 by foreign authors. That is, translated fiction accounted for 38 percent of all fiction titles published. It is evident that translated literature, in quantitative terms, was not dominant.

The data for the whole of the Socialist Federal Republic of Yugoslavia show an even more striking dominance of non-translated over translated literature.

The total number of books published in 1978 in the whole of then Yugoslavia was 10,509, of which 1,959, or 18 percent, were fiction titles. Of those only 554, or 28 percent were translations. These data show clearly that the publishing of translated literature constituted a minor segment of the publishing sector activities.

The data on the print-runs may contribute to a more nuanced picture: of the 10,433 copies published, 6,478 were written by Yugoslav and 3,995 by foreign authors. In other words, it seems that translated literature had significantly larger print runs.

This may be explained by the fact that books by domestic authors were largely in the category of "books that nobody needs" (Stipčević 2008: 42), typical of communist countries.

4.2 Translation flows in the late 1970s by the source language

The data on the number of books translated into Croatian in the period from 1975 to 1979 are presented in Table 5.

Table 5 Number of books translated into Croatian (1975-1979) by source language

Period	English	French	German	Russian	Other languages	Total number of translated books published
1975- 1979	190	72	59	22	50	393

The table shows that the number of translations from English as a SL is the only variable to have increased in comparison with the 1960s. The figures for all other languages dropped in the same period. Comparing the total number of translated books published to the figures for the late 1950s and the early 1960s, we can observe a drop in the overall production of translated literature. Thus, in the late 1970s, the volume of published translations declined and reached the levels similar to the period 1950-1954 (393 translated books vs. 358 translated book).

The trend of the domination of English as a SL is even clearer if we consider the proportion of translations from English and other languages.

Table 6 Proportions of most popular source languages (1975-1979)

Period	English	French	German	Russian	Other languages
1975-1979	48.35%	18.32%	15.01%	5.60%	12.72%

It is evident from Table 6 that the proportion of translations from English rose significantly when compared to the early 1960s: in the late 1970s, translations from English accounted for almost half (48.35 per cent) of all translations while

in the early 1960s translations from English accounted for 33.26 per cent of all translations. With regard to this, we should point out that the figure of 48.35 per cent is higher than the world average in the same period according to UNESCO data (Pym/Chrupała 2008: 27). To be more precise, according to UNESCO, English was the SL for 41 per cent of all translations.

It is interesting to note the simultaneous fall in the proportion of translations from Russian. These two trends might be understood as a significant indicator of the dominant attitudes towards Russian vs. Western cultural products in this period. In a study on the multiple roles translations of Russian authors played in former Yugoslavia, Forrester (2011: 119) comments on a substantial drop in translations from Russian:

In the 1970s and especially the 1980s, however, the Soviet Union had the general reputation in Yugoslavia of a locus of low-status stagnant socialism, opposed and outdone by the political and economic freedoms and more appealing popular culture of Western Europe and especially North America. The end of the Krushev-era Thaw and the Warsaw Pact's incursion into Czechoslovakia in 1968 dispelled any lingering sense that the USSR could offer political or cultural inspiration.

4.3 Translation flows in the late 1970s by genre

We will now look at what types of literature were preferred within the bulk of literature translated from English in the late 1970s.

Table 7 Works translated from English (1975-1979) by genre

Period	Literary fiction	Popular fiction	Children's/juvenile fiction	Non-fiction works
1975-1979	36	52	3	16

The trend observed in the period 1960-1964 was continued, with popular fiction retaining an edge over literary fiction and children's fiction. We should recall that in the early 1960s popular fiction barely had an edge over literary fiction. In the late 1970s, however, popular fiction held a considerable edge over the other genres. In addition to this, we should point out that a new category within translated literature, non-fiction works, emerged. To conclude, in the late 1970s, publishing activities in Croatia entered a period of stagnation (see 4.1). However, English as the dominant SL retained its position.

5. Conclusion

The paper presents an analysis of translation flows in two periods: from the 1950s to the early 1960s and in the late 1970s. The bibliographical data analyzed

point to two clear trends: from the late 1950s onwards, English was the dominant SL in Croatia. In addition to the strengthening of the dominant position of English, the analysis has revealed another shift in translation policy: dominance of popular fiction in translated literature from the early 1960s on. These changes could be correlated with the changes provoked by the developments in the broader social context. Economic and political reforms that started in the early 1960s brought about changes in the publishing sector: lesser central control over what is published, more autonomy on the part of publishers and the introduction of certain market criteria that pushed publishers towards launching books interesting to the general readership. On the other hand, though English retained its dominant position in the late 1970s, a general drop in the volume of translations published in Croatia is observed.

Bibliography:

- Alvstad, Cecilia, Helgesson, Stefan and Watson, David (eds.) (2011). *Literature, Geography, Translation: Studies in World Writing*, Newcastle upon Tyne: Cambridge Scholars Publishing.
- Bilandžić, Dušan. (1999). *Hrvatska moderna povijest*. Zagreb: Golden marketing.
- Brian James Bear (ed.) (2011). *Contexts, Subtexts and Pretexts: Literary Translation in Eastern Europe and Russia*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Branchadell, Albert and West, Lovell Margaret (eds.) (2005). *Less Translated Languages*, Amsterdam-Philadelphia: John Benjamins.
- Dragojević, Nataša and Cacan, Fikret (1988). *Svjetska književnost u hrvatskim prijevodima: 1945 – 1985: bibliografija*. Zagreb: Društvo hrvatskih književnih prevodilaca.
- Heilbron, Johan (1999). Book Translations as a Cultural World-System, in: *The European Journal of Social Theory*, vol 2 (4), pp. 429-444.
- Juričević, Branko (1987). *Ekonomija knjige: organizacija i tehnike rada*. Zagreb: Školska knjiga: Informator.
- Pym, Anthony (1998). *Method in Translation History*. Manchester. St. Jerome Publishing.
- Ursu, Oana (n.d.) *Literary Translation Flows from Romanian into English: A Socio-economic Perspective*, in *Language and Discourse*, pp. 403-411. <http://www.upm.ro/cc/3/CCI-03/Lds/Lds%2003%2048.pdf>. Accessed in February 2017
- Sohár, Anikó (1999). *The Cultural Transfer of Science Fiction and Fantasy in Hungary 1989 – 1995*. Frankfurt am Main: Peter Lang.
- Stipčević, Aleksandar (2008). *Socijalna povijest knjige u Hrvata*. Zagreb: Školska knjiga.
- Tomašević, Nives (2008). *Tranzicija u izdavaštvu i proizvodnja knjige kao kulturnog kapitala*. Doctoral thesis. Zagreb: Filozofski fakultet.
- Tuđman, Miroslav (1987). *Statističko-informativni pregled kulture u SR Hrvatskoj (1981-1985)*. Zagreb: Zavod za kulturu.

Vickars, Sydney (2010). *The Hegemony of the English Language: Translation Theory and the Canadian Tradition*. <http://journals.sfu.ca/wl404/index.php/book/article/viewFile/7/6>. Accessed in June 2016.

Veselica Majhut, Snježana (2012). *Cultural Specificity in the Translation of Popular Fiction from English into Croatian during the Socialist and Transition Periods (1960-2010)*. Doctoral Thesis. Tarragona: Universitat Rovira i Virgili

Vukelić, Deniver (2012). *Censorship in Yugoslavia between 1945 and 1952: Half-way between Stalin and West*. <http://www.iecob.net/main/pecobs-papers-series/345-19-censorship-in-yugoslavia-between-1945-and-1952-by-deniver-vukeli>. Accessed in June 2016.

Prilog hrvatskoj povijesti prevođenja: kretanja u prevođenju s engleskog na hrvatski (od 1950-ih do kraja 1970-ih)

Rad donosi analizu kvantitativnih podataka o kretanjima u prevođenju (*translation flows*) na hrvatski od 1950-ih do kraja 1970-ih. Dinamika kretanja prijevoda rekonstruirana je pomoću bibliografskih podataka o prijevodima knjiga u Hrvatskoj. U analizi podataka željeli smo pružiti odgovor na dva glavna pitanja: a) Koje se razlike mogu zamijetiti u zastupljenosti engleskoga kao izvornog jezika? b) Kakve se razlike mogu zamijetiti u zastupljenosti popularne književnosti u prijevodu s engleskoga? Koristeći sekundarne izvore o funkcioniranju nakladništva u navedenome razdoblju pokušali smo uspostaviti korelacije između smjerova u prevođenju i glavnih promjena u načinu funkcioniranja nakladničkog sektora. Pokazalo se da je krajem 1950-ih (u razdoblju od 1955.-1959.) engleski postao dominantni izvorni jezik. U tom je razdoblju 35,22 posto svih prevedenih djela prevedeno s engleskoga. U prvoj polovici 1960-ih zamijećena je i promjena u zastupljenosti žanrova književnosti koja se prevodi s engleskoga jer vodeću poziciju preuzima popularna književnost. Ove se tendencije mogu dovesti u korelaciju s političkim i gospodarskim promjenama u tom razdoblju koje su utjecale na nakladništvo. U prvome redu, razlaz sa Sovjetskim Savezom i napuštanje planskog gospodarstva dovode do slabljenja državne kontrole nad nakladničkom djelatnošću, a zbog ekonomskih reformi koje uvode stanovite tržišne mehanizme nakladnici počinju voditi brigu o interesima čitalačke publike. U razdoblju kasnih 1970-ih zamjećuje se stagnacija u nakladničkoj djelatnosti u Hrvatskoj. Unatoč tome, engleski je očuvao poziciju dominantnog izvornog jezika, pa djela prevedena s engleskoga čine gotovo polovicu svih prevedenih djela (48,35 posto svih prevedenih djela).

Ključne riječi: kretanja u prevođenju, prevedena književnost, nakladnički sektor, žanrovi prevedene književnosti, engleski kao izvorni jezik

UDC 821.112(436).09 Sacher-Masoch, L. von
Original scientific paper
Reçu le 12 décembre 2016
Accepté pour la publication le 2 mars 2017

Images de femmes et modernité de Sacher-Masoch

Michèle Devoisin-Lagarde-Dorothee
Paris VII Diderot
Paris VIII Vincennes-Saint-Denis.
Midorothee@outlook.com

On ne saurait réduire l'écrivain Sacher-Masoch au masochisme, sans injustice et surtout méconnaissance de son œuvre de romancier. Celle-ci a eu et continue à avoir une influence qui déborde de beaucoup le cadre de la littérature érotique et des particularités sexuelles dans lequel on veut parfois l'enfermer. C'est toute une vision de la condition humaine qui se déploie dans ses livres. Il a l'intuition, tout à fait recevable, de l'unité des lois de fonctionnement de l'être humain, intuition nourrie aussi par sa culture initiale historique et philosophique. Il n'y a pas de solution de continuité entre la lutte des groupes sociaux et des peuples entre eux, et ce que l'on peut schématiquement qualifier de guerre des sexes. Il en résulte l'importance accordée dans ses livres à des portraits de femmes subtilement différents, ceci ne pouvant se résumer à un désir de résoudre grâce à l'imagination créatrice un problème qui serait uniquement d'ordre personnel. Choisir la vie contre la mort, même si celle-ci a toujours finalement raison de l'individu, c'est faire un pari sur l'avenir et espérer qu'hommes et femmes, enfin réunis dans une culture commune qui reste encore à inventer, pourront construire ensemble le monde de demain.

Mots-clés : plaisir, souffrance, contrat, mort, vie

La raison essentielle pour laquelle on choisit d'examiner les figures de femmes et les représentations féminines dans l'œuvre de Léopold de Sacher-Masoch consiste dans le fait que les portraits de femmes sont innombrables dans ses nouvelles et ses romans.

L'intrigue romanesque se noue presque toujours entre un personnage masculin soumis et une femme « cruelle », chaque fois subtilement différente, et qu'on ne peut résumer à l'impérieuse Wanda de Dunajew, l'héroïne bien connue de *La Vénus à la fourrure* (*Venus im Pelz*, Stuttgart, Cotta, 1870).

Lorsque paraît cette longue nouvelle, ou ce court roman, le Chevalier de Sacher-Masoch est déjà littérairement célèbre en Europe centrale, grâce à la parution de *Die geschiedene Frau, Passionsgeschichte eines Idealisten* (Leipzig, 1869), qui sera traduit en français une douzaine d'années plus tard sous le titre de *La Femme séparée* (A.C. Strebing, Paris, E. Dentu, 1881).

Leopold von Sacher-Masoch est avant tout un écrivain et le réduire au masochisme, au sens clinique du terme, est à la fois injuste et tout à fait insuffisant. Cela n'explique pas, en tout cas, sa notoriété littéraire dans l'Empire austro-hongrois de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, ni son succès en France, dans le dernier tiers de ce même siècle.

Ce succès en France se répète d'ailleurs dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle, avec une réédition des traductions de bon nombre de ses nouvelles et de ses romans. Simultanément une interprétation d'ensemble de sa littérature est proposée au lecteur français par Gilles Deleuze (*Présentation de Sacher-Masoch : le froid et le cruel*, Paris, Minuit, 1967, 115 p. réédition, *ibid.*, 2007) ou encore par Pascal Quignard (*L'Etre du balbutiement*, Paris, Mercure de France, 1969, 197 p. Réédition récente, 204 p.) Quignard, dans un ajout, intitulé *Postface de 2014 sur la pactio antique*, s'interroge sur les antécédents historiques des contrats léonins que l'on trouve souvent dans les livres de Sacher-Masoch, contrats qui autorisent non seulement les humiliations et les sévices infligés au héros masochiste, mais sa mise à mort. Récemment, on a réédité aussi des traductions françaises de nombreux romans et nouvelles autres que la célèbre Vénus.

En langue allemande est paru, il y a quelques années, un ensemble d'études sous la direction de deux universitaires, Marion Kobelt-Groch et Michaël Salewski (*Leopold von Sacher-Masoch : ein Wegbereiter des XXten Jahrhunderts*, Hildesheim, Zurich, New-York, G Holms 2010.). Cet ouvrage est dédié à Mechthild Saternus, la petite-fille de Leopold von Sacher-Masoch, la mère de Madame Saternus, Marfa, étant elle-même la fille de Hulda Meister, seconde épouse de l'écrivain. Mechthild Saternus publie dans ce livre une contribution intitulée « War Sacher-Masoch sozialist ? », dont le sous-titre est : « Ein Plädoyer für die Emanzipation der Frau » (2010 : 160). Toujours dans ce livre, Friedrich Lindner, autre contributeur, voit dans « Leopold von Sacher-Masoch : ein Vordenker der Einheit Europas » (2010 : 143)¹. On voit donc que l'œuvre de Sacher-Masoch a des résonances modernes et questionne notre monde contemporain.

C'est donc à l'écrivain, brillant et précoce, qu'il faut revenir, et à une notoriété qui s'appuie sur le contenu d'une œuvre qui dépasse de beaucoup le masochisme clinique.

Il n'est cependant pas sans intérêt de retracer sommairement le passage du nom propre de l'écrivain au nom commun associé à une forme particulière d'érotisme. Né le 27 janvier 1836, Léopold est le premier enfant de Leopold Sacher, haut fonctionnaire autrichien, qui a épousé en 1827 Charlotte von Masoch, fille unique de Franz von Masoch. En 1838, deux ans environ après la naissance de Leopold junior le grand-père maternel du futur écrivain obtient l'autorisation légale de faire accoler son patronyme à celui de son gendre. C'est donc à partir du nom de famille de la mère de l'écrivain que le psychopathologue Krafft-Ebing

¹ Un penseur visionnaire concernant l'unité de l'Europe, idée qu'il partage avec V. Hugo.

forgera dans la *Psychopathia sexualis*, le terme de masochisme². C'est d'ailleurs assez tardivement, en 1901, qu'il revendiquera la paternité de ce terme sur le mode de la formation scientifique du terme de daltonisme. L'œuvre de Sacher-Masoch - mais Krafft-Ebing mentionne presque exclusivement *La Vénus à la fourrure* - joue donc un rôle de révélateur et permet l'identification d'un trouble sexuel, sans pour autant être réductible à celui-ci. Krafft-Ebing connaît la célébrité littéraire qui est celle de l'écrivain. Il l'a lu, au moins partiellement, ainsi que ceux de ses patients qui l'évoquent et se reconnaissent dans les œuvres du romancier. Celles-ci permettent de repérer un syndrome psycho-pathologique à travers les conduites décrites par l'écrivain, d'humiliation et de soumission d'hommes jeunes à des femmes dominatrices.

Il est bien évident que l'on ne peut réduire à cela l'influence de Sacher-Masoch. Celui-ci a été un écrivain reconnu et admiré. En 1883, on a célébré son Jubilé et les vingt-cinq ans de sa carrière littéraire, avec un album d'hommages, notamment celui de Victor Hugo qui félicite « l'écrivain poète ». A l'époque, il dirige encore, à Leipzig, un périodique littéraire ambitieux, *Auf der Höhe*. En 1886, il effectue un voyage à Paris que Gilles Deleuze estime triomphal³ dans l'« Avant-Propos » qui précède sa *Présentation de Sacher-Masoch*. La littérature de Sacher-Masoch est en fait révélatrice non seulement du masochisme, mais de tout un univers, comme il le revendique lui-même.

L'année où paraît *La Femme séparée* (*Die geschiedene Frau, Passionsgeschichte eines Idealisten*, Leipzig, 1869), il a l'ambition de « représenter toute l'existence de l'homme - autant qu'un romancier peut le faire- par un grand cycle de nouvelles... *Le legs de Caïn* se composera de l'Amour des sexes, la Propriété, l'Etat, la Guerre, le Travail, la Mort. Une des idées principales du cycle est que l'humanité ne sera heureuse que quand les lois morales de la société auront aussi leur pleine valeur dans l'Etat. » Ce grand projet est formulé par l'écrivain notamment dans une lettre adressée à son frère Charles en 1869, reproduite par Wanda de Sacher-Masoch, sa première épouse dont il a divorcé (Wanda von Sacher-Masoch *Meine Lebensbeichte-Memoiren*, Berlin, 1906 ; version française, *Confession de ma vie*, Paris, Tchou, 1967 :252 à 254). Sans doute, cette perspective d'une grande ampleur n'aboutira-t-elle pas entièrement à une œuvre effective. Le critique Rudolf von Gottschall, qui avait comparé le projet d'ensemble du *Legs de Caïn* à une théodicée sous forme de nouvelles⁴ regrette son inachèvement, comme le remarque Sacher-Masoch lui-même en 1873, dans un opuscule concernant la valeur de la critique

² Der Masochismus. Ces indications proviennent notamment de la thèse de Azar (Amine) *Le sadisme et le masochisme innommés. Etude historique et épistémologique de la brèche de 1890*. Paris VII (1975). Ce texte dactylographié recense et examine les éditions successives de la *Psychopathia sexualis*, de 1890 à 1901. La première édition du livre de Krafft-Ebing date de 1886, mais le terme n'apparaît qu'en 1890.

³ Cette appréciation paraît excessive, selon un de ses biographes, très sérieux et informé, B. Michel : *Sacher-Masoch :1836-1895*, Paris, Robert Laffont, 1989 : 273 à280.

⁴ Comparaison qui est d'ailleurs tout à fait discutable.

littéraire (*Ueber den Werth der Kritik, Ehrfahrungen und Bemerkungen*, Leipzig, E.J Günther, 1873 :43). L'idée importante, principale, dit Sacher-Masoch dans sa lettre de 1869 réside dans l'unité des lois de fonctionnement de l'être humain. Les lois morales de la société sont celles qui régissent à la fois la famille, c'est-à-dire les rapports entre les sexes, la propriété et même l'Etat. L'idée de réunir les contraires, ou du moins ce qui est dissemblable est une idée chère au romancier qui envisage, dans la lettre mentionnée, « les Etats-Unis d'Europe » et « une législation commune » (Paris, Tchou :253).

En 1870, la première partie du *Legs de Caïn* (*Das Vermächtnis Kains*), *Die Liebe*, est publiée à Stuttgart dans l'édition Cotta. Elle comprend, outre le Prologue, *Der Wanderer*, souvent traduit en français par *L'Errant*⁵, Prologue dans lequel l'auteur réaffirme la composition du *Legs de Caïn*, dans un premier volume *Don Juan von Kolomea, Der Kapitulant, Mondnacht* et dans le second volume *Die Liebe des Plato, Venus im Pelz, Marzella oder das Märchen vom Glück*. En 1874, la seconde partie du *Legs, Das Eigentum, La Propriété*, est publiée à Berne en deux volumes incluant *Volksgericht (la Justice des Paysans), Das Testament, Hasara Raba, Der Hajdamak, Basil Hymen, Das Paradies am Dnjster*, paradis toujours menacé, puisque, en 1890, Sacher-Masoch publiera un roman sous le titre *Die Schlange im Paradies*. L'année 1874 marque la fin de la publication systématique du *Legs de Caïn*, mais ne signifie pas l'abandon du projet général de l'auteur. Entre 1880 et 1884 paraissent, en ordre dispersé, deux nouvelles s'apparentant à l'Etat, *Das schwarze Kabinet*, traduit en français sous le titre *Le cabinet noir de Lemberg* et *Der Ilau, L'Ilau. Der alte Kastellan* développe le thème du travail. En 1881, *Der Judenraphael* est publié dans la revue fondée et dirigée par Sacher-Masoch, *Auf der Höhe* et sera ultérieurement traduit en français sous le titre *Hadaska*. Un long roman et non plus une nouvelle, intitulé *Die Gottesmutter, La Mère de Dieu* a déjà été publié qui, comme la nouvelle précédente, renvoie à la dernière partie du *Legs de Caïn*, c'est-à-dire la mort. C'est aussi le cas de *Die Seelenfängerin* (Iéna, 1886), *La Pêcheuse d'âmes*.

Léopold de Sacher-Masoch est un écrivain, un romancier, un nouvelliste, un essayiste tout à fait intéressé par les idées générales et ayant l'intuition d'une représentation du monde humain, une *Weltanschauung* quasi philosophique. Toutefois, il revendique sa production littéraire comme étant celle d'un artiste et non celle d'un théoricien ni d'un philosophe, bien qu'il évoque volontiers Hegel, Platon ou Schopenhauer. On en a la preuve dans les propos qu'il tient dans une revue politique et littéraire éditée à Paris. En 1888 et 1889 paraît dans la *Revue Bleue* une série de quinze textes autobiographiques rédigés en français, sans mention de traducteur, sous le titre général de « Choses vécues ». Dans un de ces textes, intitulé de manière significative *La Femme au fouet (Revue Bleue, Paris, 21 avril 1888 : 501 à 503)*, Sacher-Masoch décrit, à propos du type de femme créée par lui qui est à la fois « sa créature et la véritable femme Sarmate », son propre processus de création. Il dit, en substance, qu'à partir de prédispositions innées, l'imagination du créateur invente une figure idéale, un « prototype »

⁵ Le Nomade ne conviendrait-il pas mieux ?

qu'il cherche à incarner, sinon dans la réalité extérieure toujours décevante à cet égard, du moins dans une œuvre qui est, pour reprendre ses termes, « la réalité métamorphosée en œuvre d'art ». Aucune œuvre, toutefois, ne saurait épuiser l'infini de l'idéal imaginaire, d'où la répétition des œuvres et la reformulation incessante du « problème » qu'aucune invention littéraire ne saurait entièrement résoudre. L'écrivain précise, se démarquant de tout roman à thèse et de toute littérature démonstrative, que « la voie inverse, du problème à la configuration, n'est pas artistique ». Le problème dont il s'agit est celui de la femme et des relations entre les sexes. Ces dernières sont en quelque sorte la matrice de ce qui se passe dans la société globale et dans le monde humain. On comprend ainsi que le projet du *Legs de Caïn* avait comme source première le rapport de l'écrivain à une femme fantasmée.

S'agit-il, cependant, d'une représentation unique, d'un seul prototype imaginaire, pour reprendre les termes utilisés par Sacher-Masoch dans *La Femme au fouet* ? A la fin de sa vie, probablement en 1894, il fait encore dire au narrateur de l'histoire de *Lola* : « Il est un type de femme qui, dès ma jeunesse n'a cessé de me séduire. C'est la femme aux yeux de Sphinx que le désir rend cruelle et que la cruauté rend désirable. C'est la femme au corps de tigresse, adorée de l'homme en le tourmentant et en l'humiliant. » (*Lola*, Nouvelles posthumes, volume 1, Paris, Dorn,, 1906 :1). Le romancier ajoute que cette femme énigmatique est toujours la même, qu'elle soit habillée d'un costume biblique et partage la couche d'Holopherne, qu'elle se trouve revêtue de la cuirasse de l'Amazone assistant au supplice de son séducteur, ou encore que, Sultane en manteau d'hermine, elle fasse disparaître son amant dans les flots du Bosphore. La femme est donc l'énigme et le problème -mortel- de l'écrivain et du héros masochiste, quel que soit le déguisement⁶. Quels que soient aussi la mise en scène, le lieu géographique ou l'époque historique, la femme idéale serait toujours la même.

Il semble pourtant difficile d'affirmer que ce soit le cas. Si on lit de façon large l'œuvre de l'écrivain autrichien, on constate que si toutes les héroïnes de Sacher-Masoch présentent de façon plus ou moins accentuée des traits de cruauté, si elles ont à leur portée des instruments de flagellation ou de torture dont elles n'usent d'ailleurs pas nécessairement elles-mêmes, et si elles sont presque toujours vêtues de fourrure, elles n'en sont pas moins subtilement différentes. Les histoires d'amour « masochistes », si particulières, ne se terminent pas toutes, loin s'en faut, par la mort ni même l'humiliation du héros sous les yeux de la femme aimée.

La femme cruelle est en fait multiple, si on prête attention au contenu des histoires et des descriptions⁷. Ce sont en fait trois types féminins qui proposent

⁶ On se déguise beaucoup dans les romans et les nouvelles de Sacher-Masoch. On se travestit aussi de femme en homme, comme le pseudo-Anatole de *L'Amour de Platon* ou d'homme en femme, comme le petit peintre Paul dans *L'Esthétique de la laideur* (*Die Aesthetik des Hässlichen*, 1880).

⁷ On peut consulter, à ce sujet, le second chapitre de *l'Univers « masochiste » de Sacher-Masoch* (Michèle Devoisin-Lagarde-Dorothee, 2016 :19 à43, *Sacher-Masoch et la « femme cruelle »*

trois approches différentes du fantasme central. Il s'agit toujours pour ces femmes, de dominer avec son consentement quand ce n'est pas à l'instigation de ce dernier, un partenaire masculin apparemment passif, plein de soumission douloureuse et volontaire à l'égard de la femme aimée. Si les situations ne varient guère, les jeunes femmes -car elles sont toujours jeunes et belles- présentent de subtiles différences.

En fait, les descriptions de l'écrivain dessinent les portraits de trois femmes, plutôt que d'une seule et même créature imaginaire, et ceci dès le début de sa carrière littéraire. Quelles sont ces trois femmes, qui tantôt voisinent dans la même œuvre, tantôt se trouvent dispersées dans plusieurs romans et nouvelles ? La première de ces femmes est la Grecque, qui récuse au nom d'une liberté de la sensualité antérieure au christianisme les entraves du mariage et la situation de mineure assistée qui est généralement celle de la femme dans la société. Cette femme est, le plus souvent, veuve et sans enfant. Elle est libre de mœurs et s'envisage en grande courtisane. Katinka, en 1869, dans *La Femme séparée*, est une première ébauche de ce type féminin et déclare : « je me représente la femme de l'avenir comme l'Aspasie grecque ou Ninon de Lenclos » (Paris, Tchou, tome 2, 1967 : 275). Dans la célèbre *Vénus à la fourrure*, Wanda de Dunajew se définit elle-même comme la Grecque, et son idéal serait d'être comme Aspasie, comme Phryné. En face de Wanda se trouve Séverin de Kusiemski, qui entreprend de la convaincre de le dominer entièrement. Il se livre à elle par un contrat léonin, un pseudo-contrat, qui le réduit en esclavage, lui fait perdre son nom et son identité et dispose de sa vie. Mais Séverin-Grégore ne peut supporter d'être fouetté, ce qu'il avait pourtant suggéré lui-même, par son rival le Grec, nouvel amant de Wanda. Ces procédés énergiques marquent la fin du rêve éveillé de Séverin et la destruction totale du fantasme masochiste. Wanda s'enfuit avec le Grec, qui disparaît lui-même peu après. Dans une courte nouvelle intitulée *Un duel à l'américaine*, on assiste à une issue assez voisine : l'héroïne est abandonnée par ses deux amants, après que le plus faible des deux ait été fouetté par l'autre devant elle. La libre Grecque, enveloppée de fourrure, n'en est pas pour autant expulsée de l'univers masochiste et on la retrouvera vingt ans plus tard dans *La Sirène (Die Schlange im Paradies)*, Mannheim, 1890) sous les traits de la voluptueuse Zénobia, qui sème le désordre dans une respectable famille de hobereaux, sans arriver à ses fins. Entre temps, dans *La Mère de Dieu (Die Gottesmutter)*, 1880), Sofia, la « pécheresse » n'arrive pas à défendre son option d'une libre sexualité et se trouve finalement écrasée par l'austère Mardona. Dans *La Fête des moissonneurs*, autre exemple, Léwa, au beau profil grec, se rit des conventions, refuse le mariage, prend successivement des amants et n'en retient aucun. Finalement, le héros masculin littéraire ne trouve pas son compte dans ces relations mouvantes et incontrôlables qu'aucun contrat ne peut stabiliser.

L'inspiration de l'écrivain prête également vie à un second type d'héroïne qui tantôt voisine avec la précédente, tantôt sollicite pour son seul compte la plume de son créateur. Il s'agit de la femme porteuse de mort, sorte de juge moral féminin réglemant et même interdisant souvent le plaisir sexuel et développant la pulsion de mort et le désir d'autodestruction du partenaire masculin. L'ascendant

moral de cette figure féminine est puissant et son emprise funeste sur le héros masochiste est considérable. On rencontre tout au long de la production littéraire de Sacher-Masoch des incarnations de ce type féminin. Un exemple précoce est celui d'Anna de Kossow, qui, dans *La Femme séparée*, supplante auprès de Julian Katinka la Grecque et même Elisa, son ancienne fiancée. Il flotte autour d'Anna une odeur de mort. Elle est tuberculeuse et condamnée, la maison qu'elle habite s'écaille et se lézarde. Elle essaie de détruire la force morale de Julian et sa capacité créatrice d'écrivain. Dans *Mondnacht* (1870), *Clair de lune*, nouvelle publiée dans la première partie du *Legs de Caïn*, la barina Olga, femme du type porteuse de mort a conduit au suicide son amant Vladimir. Celui-ci n'a pu résister à la honte d'être surpris par le mari qui était en même temps son ami. Une douzaine d'années plus tard, Sacher-Masoch publie dans *Auf der Höhe*, la revue qu'il a fondée, *Der Judenraphael*, une longue nouvelle traduite en français quelques années plus tard sous le titre d'*Hadaska*. Hadaska, qui occupe la majeure partie de l'histoire, est la fille grave et belle d'un riche marchand juif qui lui interdit d'épouser le peintre Plutin, lequel a fait son portrait⁸, est amoureux d'elle et en est aimé. Hadaska est mariée de force à un coreligionnaire. Le jour des noces, elle meurt en dansant avec Plutin au son de l'orchestre nuptial. Le jeune artiste, brusquement atteint de langueur, la suivra quelques mois plus tard dans la tombe.

La Mère de Dieu, roman paru à peu près à la même époque, met en scène Mardona, belle, fière, imposante. Dépositaire d'un pouvoir redoutable, elle règne sur une communauté agricole d'Europe centrale, qui est en même temps une confrérie religieuse. Les Duchobarzen⁹ ont, entre autres, la particularité de refuser les sacrements du mariage. Cela ne rend que plus sévère la réglementation des relations entre les sexes, qui devient un engagement verbal fondé sur l'amour et révoquant, soumis à l'agrément de Mardona. Celle-ci tient tribunal, juge les fautes et a droit de vie et de mort sur les membres de sa communauté. Lorsque Sabadil, le héros du roman, récuse ce pouvoir, il est condamné par le juge féminin à être crucifié, supplice qui s'accomplit, tandis qu'il réincarne le Christ de la Passion.

Quelques années plus tard, dans *La Pêcheuse d'âmes*, le romancier brosse le portrait d'une autre sombre figure féminine. Dans ce roman aussi, il est question d'une secte mystique, celle des Dispensateurs du Ciel. Dragomira, l'héroïne, est chargée d'amener à une mort consentie des victimes qui se trouvent ainsi rachetées de leurs fautes, dans la perspective de la vie éternelle. Zésim est bien près d'être happé par ce destin funeste, quand il est sauvé par Anitta qui représente le principe de vie et détruit Dragomira à l'issue d'un duel au pistolet. Vers la fin de la vie de Sacher-Masoch, le fantasme insistant reparaît. Lola est fascinante et, tout en périssant elle-même, précipite dans la mort le jeune homme qu'elle a captivé.

⁸ Les portraits de femmes, ou encore leurs reflets dans les miroirs sont très fréquents dans les œuvres de Sacher-Masoch.

⁹ Il s'agit d'une allusion de l'écrivain à diverses sectes implantées en Galicie, province autrichienne de l'Empire au XIX^{ème} siècle, lui-même étant né dans cette région située au nord des Carpates, évoquée dans bon nombre de ses nouvelles.

Quel que soit le prestige délétère de ce second type de femme, une troisième catégorie de créatures féminines apparaît dans les livres de l'écrivain, importante et complexe. Il s'agit de la créatrice d'un monde nouveau, d'une loi nouvelle et d'un nouvel homme. Son attitude est intermédiaire par rapport à celle des deux autres types de femmes. Elle ne prône pas une sexualité sans entrave comme l'hétaïre, ni une réglementation sévère de la sexualité comme le juge moral féminin. Elle ne présente pas la souffrance et la mort comme des choses éminemment désirables en elles-mêmes, mais comme des épreuves -fictives en ce qui concerne la mort- à l'issue desquelles l'union physique d'un homme et d'une femme devient possible. Il s'agit cette fois pour le héros masochiste de dépouiller le vieil homme et selon une idée qui revient sous différentes formes sous la plume du romancier de devenir enfin un nouvel homme, ce qui implique de profondes modifications sur le plan des mœurs, de l'éducation et de la culture. On voit apparaître cette figure féminine dans bon nombre de romans et de nouvelles, par exemple dans *Marzella oder das Märchen vom Glück* (Stuttgart, Cotta, 1870, 2^{ème} volume de la partie *L'Amour du Legs de Caïn*). Dans ce *Conte du bonheur*, Marcella, fille de paysans modestes, que le comte Komarof a épousée par amour, donne plusieurs enfants à son mari, le défend et le sauve lors d'une attaque contre leur château et se montre capable d'administrer seule le domaine en son absence, grâce notamment à une culture et des connaissances acquises au cours de son mariage. De même Chaïke Rebhunh dans la nouvelle *Hasara Raba* (*Legs de Caïn*, partie de *La Propriété*, 1874) sauve son mari du choléra, lui donne des enfants, multiplie les entreprises ingénieuses afin d'augmenter les ressources de la famille. Luba, la femme de Basile Hymen, dans la nouvelle éponyme (*Basil Hymen*, partie de *La Propriété*, 1874) accompagne avec intrépidité son mari à la chasse et partage ses centres d'intérêt les plus sérieux, qu'il s'agisse de médecine, de science ou de philosophie.

Dans un roman de 1878, *Die Republik der Weiberfeinde*, *L'Ennemi des femmes* pour le titre de la version française, apparaît Nadège Ossokine, jeune personne assez remarquable, vivant seule dans une petite ville non loin de Lemberg, ville de naissance de Sacher-Masoch. Elle dirige et rédige un journal, *La Vérité*, qui se veut la tribune des libertés et de la justice. Elle y défend les droits des paysans contre l'arbitraire des propriétaires terriens polonais et parfois contre l'administration locale autrichienne. Nadège, autrefois mariée à Diogène, le misogyne, l'a quitté volontairement en développant par son travail la liberté conquise. La jeune femme vise beaucoup plus haut que la simple émancipation personnelle. Elle veut faire œuvre de civilisation et « triompher du vieux monde » (*L'Ennemi des femmes*, Paris, Tchou, 1968, tome 3 : 49), pour reprendre l'expression de l'écrivain. Ce vieux monde est celui de la lutte pour la maîtrise, cette lutte éternelle qui conduit en fait à perpétuer l'esclavage, aussi bien dans le couple -comme le montrait jusqu'à l'extrême *La Vénus à la fourrure*- que dans la société globale, avec la domination de l'argent, et l'oppression politique à l'encontre des minorités et des paysans. La dénonciation des rapports de domination ne saurait se limiter à l'un ou l'autre de ces domaines, car bien qu'apparemment distincts, ils sont imbriqués, comme désire l'illustrer le projet du *Legs de Caïn*. Bien sûr, Sacher-Masoch ne développe

pas cette thèse de la manière systématique qui est celle de Friedrich Engels dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat* (*Der Ursprung der Familie, des Privateigentums und des Staats*, Zurich, Volksbuchhandlung, 1884), mais la façon dont il met en scène ses personnages ne laisse aucun doute à ce sujet. Il faut laisser les femmes s'instruire, dit Nadège, pour qu'elles cessent d'être « des favorites qu'un caprice peut rejeter ou des despotes qui ne se maintiennent en possession d'un peu de liberté que par la tyrannie » (*L'Ennemi...*, Tchou, tome 3 : 160). A ces propos font écho ceux du mari de Marcella dans *Le Conte du bonheur* (*Marzella oder das Märchen vom Glück*) : « ce n'est que l'association dans le travail qui pourra conduire à l'égalité des droits dans le mariage, de même que dans l'Etat et la société. » (Paris, Tchou, 1967, tome 1 : 202)¹⁰. Les ambitions de de la jeune Valeska dans *L'Esthétique de la laideur* (*Die Aesthetik des Hässlichen*, Leipzig, R. Eckstein, 1880) sont plus limitées. Poussée par Paul, petit peintre contrefait, à s'instruire, elle le sauve de la noyade et l'épouse. La fécondité créatrice de l'artiste s'épanouit ensuite au sein d'une vie familiale heureuse. Anitta, la grande rivale de Dragomira dans *La Pêcheuse d'âmes* sauve Zésim de la porteuse de mort en éliminant physiquement cette dernière au cours d'un duel qui met fin aux périls du héros et au roman. Natalja, dans *La Sirène* (*Die Schlange im Paradies*, Mannheim, Bensheimer, 1890), finit par expulser Zénobia, figure de la Grecque, de l'univers de Sergius et de son propre univers. La fréquence et la permanence de ce troisième type de femmes à travers toute l'œuvre de Sacher-Masoch sont donc évidentes. Son importance n'est pas moindre que celle de l'hétaïre, ni que celle de la grande figure de mort.

Il reste maintenant à déterminer laquelle de ces trois femmes est finalement choisie par le héros masochiste, c'est-à-dire par l'écrivain Sacher-Masoch. Gilles Deleuze, dans sa *Présentation de Sacher-Masoch* (Deleuze, Paris, Minuit, 1967, *Avant-Propos* et *Présentation* : 7 à 115), estime que la femme élue est la grande mère orale porteuse de mort (Deleuze, *Présentation* : 49-50). Il s'appuie pour affirmer cela à la fois sur la thèse de Bergler qui, dans *La Névrose de base* (Bergler, *The basic Neurosis*, New York, 1949, trad. française Paris, Payot, 1963), estime que l'élément propre du masochisme est la mère orale et, sur un texte célèbre de psychanalyse appliquée aux œuvres d'art, *Le thème des trois coffrets*. Freud y écrit notamment qu'on trouve dans de nombreux mythes et chez Shakespeare « les trois inévitables relations à la femme (...) : la génératrice, la compagne et la destructrice » (Freud, *Essais de psychanalyse appliquée*, trad. Marie Bonaparte et Mme E. Marty, Paris, Gallimard, réédition de 1973 : 102-103). Il précise qu'il

¹⁰ Une preuve supplémentaire de l'importance de cette troisième figure de femme dans le cycle de L'Amour est involontairement fournie par les choix opérés par la première traductrice de Sacher-Masoch, Thérèse Bentzon. Celle-ci, en 1874, choisit de ne pas présenter aux lecteurs français *La Vénus à la fourrure* et *L'Amour de Platon*. De plus, elle ampute la traduction de *Marcella*, supprimant le personnage de Séverin, central dans *La Vénus*, et qui réapparaît pour faire allégeance à Marcella, reniant l'esclavage consenti d'autrefois. Tout ceci est fort bien expliqué par un nouveau traducteur, Vianney Piveteau (*La Madone à la fourrure*, Paris, EPEL, 2011).

s'agit « des trois formes sous lesquelles se présente au cours de la vie l'image même de la mère : la mère elle-même, l'amante que l'homme choisit à l'image de celle-ci et finalement, la Terre-Mère, qui le reprend à nouveau » (Freud, *op. cit.* : 103). Or, Freud, dans le texte invoqué par Deleuze, dit précisément que l'homme choisit l'amante, même s'il tombe inévitablement au pouvoir de la mort. Surtout, la lecture de Sacher-Masoch permet de mettre en évidence que l'idéal vers lequel tend le désir réalisable n'est pas la femme destructrice, annonciatrice et porteuse de mort. Celle-ci d'ailleurs, dans les romans et nouvelles de l'écrivain, est presque toujours détruite, physiquement ou psychologiquement. Anna de Kossow se meurt de tuberculose, la Barina Olga de *Clair de lune* est elle aussi dépérissante et en proie à des crises de somnambulisme. Mardona, l'héroïne de *La Mère de Dieu*, est jetée en prison, et la communauté dispersée après la mise en croix de Sabadil. La féroce Sarolta, dans *La Hyène de la Puszta (Nouvelles posthumes, tome II, Les Batteuses d'hommes, Paris, Dorn, 1906 ; repris dans Paris, Tchou, 1967, tome I : 379 à 435)*, est massacrée par les paysans et son cadavre transporté sur un tombereau d'immondices. Dragomira, dans *La Pêcheuse d'âmes*, est tuée lors d'un duel au pistolet et Zésim est sauvé. Lola et son serviteur polonais s'entretiennent, tandis que le narrateur, qui a connu Lola dans sa jeunesse, s'est bien gardé de la fréquenter, comme il le raconte à la fin de la nouvelle éponyme. Le héros masochiste n'est pas un suicidaire.

Le grand problème du personnage masculin, tel qu'il est représenté dans l'œuvre de Sacher-Masoch, est que sa marge de manœuvre est très étroite. Il périt lorsqu'il cède trop à la tentation de la douleur et à l'attrait de la mort incarnée dans certaines femmes. Il « guérit », c'est-à-dire renonce à sa conduite habituelle, en perdant du même coup les fantasmes qui seuls lui permettent d'aimer et d'éprouver du plaisir quand il renonce à l'hétaïre voluptueuse, comme Séverin quitté par Wanda. Il lui reste donc à trouver la créature féminine capable d'infliger une souffrance mesurée, capable de dispenser du plaisir et même du bonheur sans se perdre, ni le perdre. Il semble que l'écrivain y soit parvenu en créant une troisième catégorie de « femme Sarmate » plus subtilement impérieuse que les deux autres, avec laquelle il suffise de mimer le drame masochiste sans l'accomplir jusqu'au bout. En sa compagnie, le héros masochiste peut souffrir sans mourir, désirer et aimer avec une certaine réciprocité. La littérature offre à l'auteur une forme de résolution du problème qu'il avait lui-même évoqué.

Bibliographie

Livres

- Deleuze, Gilles (1967). *Présentation de Sacher-Masoch : le froid et le cruel* (suivi de *La Vénus à la fourrure*), Paris, Minuit, Réédition, éd. de Minuit, 2007.
- Devoisin-Lagarde-Dorothee, Michèle (2016), *L'univers « masochiste » de Sacher-Masoch : Des hommes, des femmes et de la culture*, Saarbrücken, Presses Académiques Francophones.
- Engels, Friedrich (1972). *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*. Editions Sociales, Paris.
- Kobelt & Salewski (Dir.) (2010). *Leopold von Sacher-Masoch. Ein Wegbereiter des 20^{ten} Jahrhunderts*, Georg Olms Verlag, Hildesheim-Zürich-New York.
- Krafft-Ebing, Richard (von) (1890). *Psychopathia Sexualis (Neue Forschungen auf dem Gebiet der Psychopathia Sexualis, eine medicinisch-psychologische Studie)*, Stuttgart, F. Enke, 1890.
- Michel, Bernard (1989). *Sacher-Masoch : 1836-1895*, Paris, Robert Laffont.
- Piveteau, Vianney (2011). *La Madone à la fourrure*, Paris, EPEL. Traduction intégrale de *Marzella, das Märchen vom Glück*, avec une note préliminaire de l'auteur et une postface cosignée par l'auteur et Jean Allouch.
- Quignard, Pascal (1^{ère} édition 1969 ; Réédition 2014). *L'être du balbutiement*. Avec un ajout, dans la seconde édition, intitulé *Postface de 2014 sur la pactio antique* (p. 173-181), Paris, Mercure de France.
- Sacher-Masoch, Léopold von. (1878). *Basile Hymen, Le Paradis sur le Dniestr*, trad. anonyme, Paris, Calmann-Lévy.
- Sacher-Masoch, Léopold von. (1967-68). *Contes et romans*. Présentés par Georges Paul Villa, Paris, Tchou (3 tomes).
- Sacher-Masoch, Léopold von. (1884). *Hadaska*. Traduction A. Lavallée, Paris, Calmann-Lévy.
- Sacher-Masoch, Léopold von. (1967). *L'Esthétique de la laideur*, suivi de *Diderot à Petersbourg*. Traduction de l'allemand et Introduction par Georges Paul Villa, Paris, Buchet/Chastel.
- Sacher-Masoch, Léopold von. (1873). *Ueber den Werth der Kritik, Ehrfahrungen und Bemerkungen*. Leipzig, E. J. Günther.
- Sacher-Masoch, Léopold von. (1906). *Venus Imperatrix. Nouvelles posthumes*, vol. I. Traducteur anonyme. Paris, Dorn. Pour *Lola*, voir p. 1-14.
- Sacher-Masoch, Wanda von. (1^{ère} édition 1907). *Confession de ma vie*, Paris, Mercure de France. Reprise dans *Confession de ma vie*, avec une préface de Pascal Pia, Paris, Tchou, 1967.
- Schlichtegroll, Carl Felix von. (1901). *Sacher-Masoch und der Masochismus*, Dresden, Verlag von H. R. Dohrn.
- Schlichtegroll, Carl Felix von. (1906). « *Wanda* » *ohne Pelz und Maske*. Texte repris par Lisbeth Exner et Michael Farin, belleville Verlag Michael Farin, München, 2005, p. 211-381. Traduction française : *Wanda sans masque et sans fourrure*, suivi de *Nouvelles confessions*, Paris, Tchou, 1968.

Thèse universitaire non publiée

Azar, Amine (1975). *Le sadisme et le masochisme innominés : étude historique et épistémologique de la brèche de 1890*, Thèse de 3^{ème} cycle dactylographiée, Université Paris VII. Directeur de thèse : Mr Jean Laplanche.

Articles dans des livres

Freud, Sigmund (Réédition de 1973). *Le thème des trois coffrets*, in : *Essais de Psychanalyse appliquée*, extrait du X^e volume des *Gesammelte Schriften*. Traduction de Marie Bonaparte et E. Marty. Paris, Gallimard, p. 87-103.

Articles dans des revues

Sacher-Masoch, Léopold (1881-1885). *Der Judenraphael*, in : *Auf der Höhe, internationale Revue* (Revue dirigée par Masoch, avec différents éditeurs et commanditaires), Erster Band, Okt., Nov., p. 1-46 & 161-209.

Sacher-Masoch, Léopold (1888). *La Femme au fouet*, in : *Revue Bleue*, 21 avril 1888, t. I, n^o16, p. 501-503.

Slike žena i modernitet Sacher-Masocha

Bilo bi nepravедno i napose krivo svoditi djelo romanopisca Sacher-Masocha na mazohizam. Ono, naime, i dalje ima utjecaj koji uvelike nadilazi okvire erotske književnosti i seksualnih partikularnosti u koje ga ponekad žele zatvoriti. U svojim knjigama on razvija posve specifičnu viziju ljudskog postojanja. Intuitivno, posve plauzibilno, osjeća jedinstvenost zakona funkcioniranja ljudskoga bića; ta je intuicija plod njegove inicijalne povijesne i filozofske naobrazbe. Nema konačnog rješenja za borbu pojedinačnih društvenih skupina i naroda, ni za ono što se, pomalo shematski, naziva rat spolova. Iz toga proizlazi važnost koju pridaje portretima žena koji se suptilno razlikuju, budući da se to ne može svesti na želju da se imaginacijom riješi problem koji bi bio isključivo osoban. Odabrali život umjesto smrti, iako ova uvijek naposljetku dostigne pojedinca, znači okladiti se na budućnost i nadati se da će muškarci i žene, napokon ujedinjeni u nekoj zajedničkoj kulturi koju tek treba izmisliti, moći sutra zajedno izgraditi svijet.

Ključne riječi: užitek, patnja, ugovor, smrt, život

UDC 73 Oppenheim, M.

7.037.5

Original scientific paper

Reçu le 14 décembre 2016

Accepté pour la publication le 2 mars 2017

Une question de fétichisme - *Déjeuner en fourrure* (1934) de Meret Oppenheim (1913-1985) : un hommage surréaliste à Léopold von Sacher-Masoch

Maria Rosa Lehmann

Sorbonne-Panthéon Paris 1

lehmannmariorosa@gmail.com

Plusieurs œuvres de Meret Oppenheim documentent sa fascination pour des objets fétichisés - à l'origine d'objets commodes, transformés vis-à-vis des différents matériaux, en particulier la fourrure. *Déjeuner en fourrure* (1936), mais également *Fur gloves with wooden fingers* (1936) ou *Squirrel* (1964) - tous ces objets sont exemplaires de son approche artistique-fétichiste. *Déjeuner en fourrure* est un ensemble de vaisselle - une tasse, une assiette et une cuiller -, que l'artiste suisse recouvre entièrement de fourrure de gazelle. Elle détourne la tasse, commode, et ses accessoires de leur fonction habituelle pour proposer de nouvelles relations. La tasse, l'assiette et la cuiller sont parfaitement identifiables par leur forme mais le seul fait de les recouvrir par un matériau qui paraît si étrange, leur ôte toute fonctionnalité. Elle souligne le contraste entre l'archétype et sa version poétique. Oppenheim nie toute signification autre que ce contraste textuel, toute interprétation érotique de l'objet. Explique-t-elle que le célèbre nom de *Déjeuner en fourrure* qui associe pour toujours la tasse, au *Déjeuner sur l'herbe* d'Édouard Manet, puis à la *Venus à la fourrure* de Léopold von Sacher-Masoch - deux œuvres fortement érotiques -, n'était pas de son invention, mais celle d'André Breton, chef de file du groupe surréaliste. Cependant, même si Oppenheim persiste à n'avoir pas eu pour visée une telle interprétation érotique de son objet, on ne peut pas nier sa fascination pour la fourrure fétichiste, ni s'empêcher de penser à une lecture sensuelle de *Déjeuner en fourrure*. La civilisation ordonnée, représentée par le matériel original de l'objet, la tasse en porcelaine, est envahie par le primitif, le sauvage, symbolisé par la fourrure. La substance même, évoque donc l'exotisme et l'animalité, et de par là, l'appétit sexuel de chacun. À travers le *Déjeuner en fourrure*, exemplaire de l'approche fétichiste d'André Breton et les surréalistes, mais aussi de Meret Oppenheim, nous proposons une étude détaillée de l'application artistique des théories sur le fétichisme avancé par Léopold von Sacher-Masoch.

Mots-clés : Meret Oppenheim, *Déjeuner en fourrure*, Léopold von Sacher-Masoch, surréalisme, fétichisme

« Qui recouvre les cuillers par de la précieuse fourrure ? La petite Meret. Qui nous cerne de toutes parts ? La petite Meret. »¹

En 1932, Meret Oppenheim se rend à Paris² où elle entretient très vite des liens étroits avec le groupe surréaliste : en 1933 Jean Arp et Alberto Giacometti l'invitent à participer à la salle surréaliste de l'exposition de *l'Association artistique des Surindépendants*³ où, au cours du vernissage, elle fait la connaissance d'André Breton qui l'invite à assister aux réunions surréalistes au café de la place Blanche⁴. Oppenheim, déclare Christiane Meyer-Thoss, possédait un « je-ne-sais-quoi d'inspirateur, de poétique » (Heinemann 2006 : 29), sa présence arrivait à « déclencher quelque chose » (*Ibidem*) chez chacun des membres du groupe surréaliste. En conséquence, elle fait régulièrement partie des réunions, son nom figure sur plusieurs déclarations et manifestes du groupe⁵ et elle contribue à un nombre important d'expositions surréalistes - à Copenhague en 1935, à Londres en 1936, ou encore à Paris en 1936, pour ne citer que quelques exemples. De ce fait, on retrace l'influence des pensées surréalistes, qui représentent même, selon Kathleen Bühler, une condition préalable de sa création artistique⁶. Abigail Solomon-Godeau ajoute que le surréalisme nourrit ses pensées et son œuvre depuis des décennies⁷. Un nombre d'œuvres atteste non seulement de cette phase extrêmement productive durant sa liaison avec le groupe, notamment la réception d'objets comme *Ma gouvernante*, *Le couple* et bien sûr le célèbre *Déjeuner en fourrure* - qui ont tous atteint le statut de culte -, illustrent l'admiration que les surréalistes, mais aussi un public plus large, portent à l'artiste.

¹ Max Ernst, « Invitation pour l'exposition *Meret Oppenheim* à la galerie Marguerite Schulthess », Bâle, 1936. Le texte intégral est publié dans: Brice Curiger, *Meret Oppenheim. Defiance in the face of freedom*, PARKETT Publishers, Zurich/ Frankfurt/ New York, 1989, p. 29.

² Elle suit son amie, la danseuse Irène Zurkinden, à Paris afin de suivre des cours de dessin et d'art. Brice Curiger (1989 : 15).

³ Elle est mentionnée à la fin du catalogue, en supplément, sans référence aux œuvres qu'elle expose. Voir : *Les Surindépendants. Indépendance Discipline. Sixième exposition*, Parc des expositions - Porte de Versailles, 27 octobre au 26 novembre 1933, Association artistique les Surindépendants Paris, 1933, bibliothèque Kandinsky, cote RS 15 1933.

⁴ François Grundbacher, « Meret Oppenheim. La fée des surréalistes nous raconte ses dernières créations », *Beaux-Arts Magazine*, N°18, Novembre 1984, p. 32.

⁵ En 1935, par exemple, elle signe le tract « Du temps que les surréalistes avaient raison », un bilan du *Congrès des écrivains pour la défense de la culture*, initié et réalisé par le Parti communiste français. Voir: André Breton, « Du temps que les surréalistes avaient raison » in : André Breton, *Position politique du surréalisme*, Paris, éditions du Sagittaire, Paris, 1935 (Paris, éditions Pauvert/ Le livre de poche, 2011, p.69-83).

⁶ Kathleen Bühler, « Surreale Funkenschläge. Zum Vermächtnis von Meret Oppenheim », in: *Meret's Funken. Die Sammlung Gegenwartskunst Teil 2*, Kunstmuseum Bern, Kerber Verlag, Bielefeld/ Berlin, 2013, p.26.

⁷ Abigail Solomon-Godeau, « Fetishism unbound », in: Heike Eipeldauer, Ingried Brugger, Gereon Sievernich, *Meret Oppenheim. Retrospective*, Hatje Cantz, Ostfildern, 2013, p. 51.

Toutefois, il n'est pas question ici de parcourir le temps entier qu'a passé Oppenheim (qui n'affirme jamais un lien total avec un groupe artistique, quel qu'il soit) au sein des surréalistes⁸ - un sujet délicat, car elle a en réalité toujours adopté une position assez ambiguë avec le surréalisme. Ainsi, s'exclame-t-elle dans une interview avec François Grundbacher en 1984 : « Je n'aime pas les étiquettes. Je me défends surtout contre le terme surréaliste [...] » (1984 :32).

Il faut préciser que son œuvre, fortement complexe, comprend non seulement des objets surréalistes devenus cultes, mais aussi des dessins, des poèmes, des tableaux, des costumes et des sculptures. Or, malgré la diversité de son œuvre, le nom d'Oppenheim sera peut-être pour toujours lié au célèbre *Déjeuner en fourrure*, un objet exemplaire des théories surréalistes autour de la dimension poétique et subversive de l'objet⁹.

Oppenheim relate ainsi l'histoire de la création de l'objet :

« André Breton m'avait demandé de faire un objet pour une exposition [...]. Pas longtemps avant, j'avais fait un bracelet, c'était un tuyau de laiton couvert de fourrure. Je le portais quand j'allais au Café de Flore, où je trouvais Dora Maar et Picasso. Ils regardaient le bracelet. Picasso disait : on pourrait tout couvrir de fourrure. On rigolait, on disait : oui, ça - et ça - et cette tasse. Quand Breton m'a demandé de faire quelque chose, cela m'est revenu en tête. »¹⁰

Plus simplement, *Déjeuner en fourrure* est un ensemble de vaisselle - une tasse, une assiette et une cuillère -, que l'artiste recouvre entièrement de fourrure de gazelle : l'extérieur de la tasse s'orne du poil blanc, court et délicat de l'abdomen de l'animal ; pour l'intérieur, Oppenheim emploie au contraire la fourrure colorée, plus vive et longue, du dos de la gazelle. Seulement l'anse trahit le matériel d'origine de la tasse - la porcelaine jaune. José Pierre le souligne : *Déjeuner en fourrure* expose les liens entre les objets et leur substance (1987 : 283) : ainsi, en nous permettant de voir le matériau authentique de l'objet, Oppenheim souligne le contraste entre l'archétype et sa version poétique, entre les différentes textures des matériaux employés.

Dans son essai « La crise de l'objet », qui accompagne une reproduction du *Déjeuner en fourrure*, Breton souligne l'importance de déformer et détourner les objets (1936 :24). L'objet surréaliste a pour finalité d'ébranler le public par une altération volontaire du rôle originel d'un objet. « Je souhaite des objets qui

⁸ Voir Josef Helfenstein, *Meret Oppenheim und der Surrealismus*, Stuttgart, Gerd Hatje Verlag, 1993.

⁹ Josef Helfenstein, « Against the intoleration of fame. Meret Oppenheim and Surrealism », in: Jacqueline Burckhardt, Brice Curiger, *Meret Oppenheim. Beyond the teacup*, Independent Curators Incorporated, New York, 1996., p. 29.

¹⁰ Alain Jouffroy, « 23 réponses », in : Lisa Wenger, Martina Corgnati, *Meret Oppenheim. Worte nicht in giftige Buchstaben einwickeln*, Zurich, Scheidegger & Spiess, 2013, p.353.

perturbent [...]», dit à cet égard Man Ray, « [...] qui amplifient et qui m'intimident, dont je ne peux deviner la fonction, des objets dont j'espère qu'ils ne fonctionneront jamais pour mon confort ou ma connaissance. » L'objet surréaliste doit donc être transféré hors de son contexte d'origine et transposé dans un « nouvel ensemble de relations » (1952 : 162). Et c'est exactement ce qui se passe ici : Oppenheim détourne la tasse, la commode et ses accessoires de leur fonction habituelle pour proposer exactement ces nouvelles relations : la tasse, l'assiette et la cuillère sont parfaitement identifiables par leur forme mais le seul fait de les recouvrir d'un matériau qui paraît si étrange, leur ôte toute fonctionnalité. Par le changement de texture de la surface, l'objet change sa raison d'être – et Oppenheim contraint ainsi le public à concevoir l'objet présenté d'une manière inédite. De manière subversive, et en suivant tout à fait les théories surréalistes, elle redéfinit l'objet et mystifie en même temps son usage. Plus important encore, *Déjeuner en fourrure* oblige des associations qui semblent tout à fait « incompatibles » (Constantine, Drexler 1966). On est attiré par la nouvelle texture de la tasse – qu'on imagine douce au toucher -, uniquement pour découvrir qu'on imagine le mauvais organe de réception : la tasse est associée à l'acte de boire, d'avaler un liquide à l'intérieur du corps, on est donc sensé boire en usant de l'objet - non le toucher (de la main). Cependant, la fourrure ne semble pas compatible avec cette action. Tout comme on imagine la douceur de la fourrure, on peut également envisager les poils sur la bouche, sur la langue, dès qu'on porte la tasse aux lèvres. Et cette association provoque facilement la répulsion, souligne Janine Mileaf (2010 :146). La qualité perturbatrice du *Déjeuner en fourrure* s'explique donc tout d'abord par le contraste des différents matériaux employés par l'artiste.

De ce fait s'explique la réaction d'Alfred Barr, qui acquiert *Déjeuner en fourrure* pour le musée d'Art moderne à New York dès qu'il le voit présenté dans l'*Exposition surréaliste d'objet* à la galerie Charles Ratton, en 1934¹¹. Il déclare :

« Peu d'œuvres ont ces dernières années tant stimulé l'imagination du peuple comme le fait l'objet surréaliste de Meret Oppenheim, cette tasse, cette assiette et cette cuiller recouvertes de fourrure. Comme la célèbre métaphore de Lautréamont, comme les horloges fondantes de Dali, la tasse en fourrure révèle concrètement le réel dans l'improbabilité la plus bizarre. La tension et l'excitation que l'objet provoque chez dix milliers d'Américains se sont exprimées par la colère, la moquerie, le dégoût et le ravissement. » (Barr 1937 : 4)

La réception de son objet marque un tournant décisif pour Oppenheim (Grace-Gardner, Levy, Oppenheim 2004 :11), qui remarque souvent son malaise face au succès et l'interprétation de *Déjeuner en fourrure* (Solomon-Godeau 2013 :49). Elle-même nie toute signification autre que ce contraste qui relève de la texture

¹¹ La lettre précisant l'achat de l'objet est publié dans : *Meret Oppenheim*, Moderna Museet, Stockholm, 2004, p. 234.

étudié plus haut, et explique que le célèbre nom de *Déjeuner en fourrure* - qui associe pour toujours la tasse au *Déjeuner sur l'herbe* d'Édouard Manet, puis au fétichisme sexuel évoqué dans *Venus à la fourrure* de Léopold von Sacher-Masoch (Wood 2007 :12) - n'était pas de son invention, mais celle de Breton¹².

La question du fétiche a donné lieu à un débat théorique très riche¹³. Sans entrer dans les détails, étant données les limites de cette étude, il s'agissait à l'origine d'une déformation de l'adoration des objets de culte, des fétiches de certaines populations d'Afrique – un processus débutant à la fin du 18^e siècle¹⁴. Or, au 20^e siècle, c'est notamment le marxisme et la psychanalyse qui ont fortement caractérisé les débats autour des fétiches (Fusillo 2014 : 22). Pour le marxisme, le fétichisme est surtout lié au consumérisme et aux « mécanismes de l'aliénation »¹⁵ de la modernité. Or, en contexte psychanalytique¹⁶, le fétichisme est caractérisé comme un comportement sexuel déviant où le sujet/ le patient s'accroche à certaines parties corporelles spécifiques de son partenaire – des parties qui se transforment en véritables objets de dévotion sexuelle (Thiel 1986 : 47). Dans ce contexte, le fétiche est un objet qui devient la condition absolue du désir. Le fétiche, souligne Sergio Benvenuto, est « [...] une partie détachable de la femme qu'il [l'homme] désire [...] » (Benvenuto 2004 : 71). Chris Gosselin et Glenn Wilson soulignent qu'un homme est fétichiste « [...] s'il préfère jouir *sur* les jambes de sa partenaire plutôt qu'*entre* ses jambes [...] » (Gosselin, Wilson 1980 : 43).

Les surréalistes, quant à eux, affichent une tendance assez forte à projeter le désir sur des choses et des êtres¹⁷. Associé à la révolte, l'érotisme se révèle un moyen

¹² « Les jeux de mots des critiques, les luttes de pouvoir des hommes ! Une partie de son [la tasse en fourrure] intérêt scandaleux n'était pas de mon invention. », Meret Oppenheim cité dans : Robert J. Belton, « Androgyny. Interview with Meret Oppenheim », in: Mary Ann Caws, Rudolf E. Kuenzli, Gwen Raaberg, *Surrealism and Women*, MIT Press, Cambridge/ Lodndres, 1991, p. 68. Dans le catalogue de l'exposition à la galerie Ratton, l'objet était intitulé *Tasse, soucoupe et cuillère revêtues de fourrure*. Voir : *Exposition surréaliste d'objets*, Galerie Charles Ratton, 22-29 mai 1936, Paris, catalogue d'exposition, s.p. (marqué sur la dernière page)

¹³ Voir Jean-Michel Ribettes, *Fétiches et Fétichismes. Dans le défaut de l'objet religieux, économique & sexuel*, Passage de Retz/ Editions Blanche, 1999.

¹⁴ Gabriele Genge, « Survival of images? Fetish and the concept of the image between West Africa and Europe », in: Gabriele Genge, Angela Stercken, *Art history and fetishism abroad. Global shiftings in media and methods*, Transcript, Bielefeld, 2014, p. 34.

¹⁵ *Ibid.*, p. 25. Voir aussi Karl Marx, *Das Kapital. Politik der politischen Ökonomie*, Hamburg, Verlag Otto Meissner, 1867.

¹⁶ Sigmund Freud s'y intéresse plus en détail. Voir Sigmund Freud, « Der Fetischismus », 1927, in : Alexander, Mitscherlich, James Strachey, Angela Richards, *Sigmund Freud Studienausgabe Band III: Psychologie des Unbewußten*, Frankfurt am Main, Fischer, 2000, p. 379-388.

¹⁷ Voir Heribert Becker, *Die Allmacht der Begierde. Erotik im Surrealismus*, Berlin, Editions Karin Kramer, 1994, José Pierre, *Recherches sur la sexualité (janvier 1928 - août 1932)*, Paris, Gallimard, 1990.

de protestation, et est simultanément le but même de la révolte. A ce compte, les représentations ouvertement sexuelles dans le surréalisme vont « [...] dans le sens d'une exaltation positive et ludique, altruiste et subversive de l'amour, qui se résolvait à l'échelon social dans le scandale et la révolte [...] » (Benayoun 1965/1978 : 149). Cette subversion sexuelle pour laquelle demeurent célèbres les surréalistes trouve un débouché idéal dans l'objet surréaliste (Finkelstein 1979 : 68) : celui-ci visait toujours à révéler des connotations « libertines » et « sexualisées » de formes sinon banales¹⁸. Par des métaphores et substitutions, l'objet surréaliste expose, voire fait naître, le désir qui vit ou somnole en chacun des nous. Chaque objet enferme une « flamme » qui, réveillée par l'artiste, illumine l'obsession ou le désir de chacun¹⁹. Ainsi, ce processus doit-il susciter chez le spectateur tout un « [...] dispositif associatif imaginaire où viennent s'incorporer des fantasmes érotiques »²⁰.

Leur fascination pour le fétichisme s'inscrit dans le même contexte : les surréalistes insistent sur le désir et le corps sexué en dehors de la « socialisation »²¹ du comportement sexuel – ainsi se trouvent-ils attirés par ce concept « déviant » de l'acte sexuel, par cette conduite qui sort de l'horizon d'attente de la bonne société. Or Breton, affirme Dawn Ades, s'intéresse au fétichisme non pas pour cette obsession sexuelle *per se*, mais plutôt pour ses pouvoirs imaginaires (*Ibidem*). À propos du fétichisme (psychanalytique, sexuel), Ades affirme qu'il s'agit d'une conjonction entre une substance purement matérielle, physique, et l'imagination qui naît d'une expérience intense (de celui se vouant à un objet fétichisé). De ce fait, le fétichisme est l'exemple parfait d'une « [...] réconciliation entre l'imagination et la réalité [...] » (*Ibidem*).

La fourrure joue un rôle important dans cette préoccupation surréaliste qu'est le fétichisme : la fourrure, tout comme des plumes, des cheveux et ses analogues, souligne Johanna Malt, se retrouvent souvent, sous une forme ou une autre, dans l'objet surréaliste (Malt 2004 : 119). Grace aux connotations particulières de ces matériaux – ils renvoient au corps (féminin) sexué – l'objet surréaliste affirme davantage son caractère fétiche, et ainsi sa puissance irrésistible, mais toujours déconcertante.

Par conséquent, même si Oppenheim persiste à affirmer n'avoir pas eu pour visée une telle interprétation érotique de son objet, on ne peut s'empêcher de penser à une lecture sensuelle de *Déjeuner en fourrure*²². Peter Gorsen parle

¹⁸ Ulrich Lehmann, « The uncommon object. Surrealist concepts and categories for the material world » in : Wood 2007:20.

¹⁹ Georges Hugnet, « L'objet utile », *Cahiers d'art*, n°5-6, 1935, in: Guigon 2005 : 135.

²⁰ *Le Surréalisme et l'objet. L'exposition*, Paris, Centre Pompidou, 2013, p. 4.

²¹ Dawn Ades, « Surrealism. Fetishism's job », in: Shelton 1995:72.

²² Il convient à noter qu'à l'instar des surréalistes, plusieurs œuvres d'Oppenheim documentent une fascination pour des objets fétichisés à travers la fourrure. *Déjeuner en fourrure* en est un exemple, certes, mais *Fur gloves with wooden fingers* (1936), *Squirrel* (1964) ou *Knife* (1975) portent tous également preuve de son approche artistique-fétichiste.

ainsi d'un *Materialsprache* qui « excite les sens »²³ : la fourrure ajoutée déforme sensuellement l'usage de la tasse et de ses accessoires (*Ibidem*). La civilisation ordonnée, représentée par le matériau original de l'objet²⁴, la tasse en porcelaine, est envahie par le primitif, le sauvage, symbolisé par la fourrure. La substance même évoque donc l'exotisme et l'animalité, et par-là, l'appétit sexuel de chacun (Wagner 2001 : 74). Ainsi, l'objet d'Oppenheim correspond à ce que Breton demande à l'objet surréaliste : il doit, avant tout, « lever l'interdit » (Breton 1936 : 22). L'objet expose le côté animal et sauvage de chacun d'entre nous, ses pulsions sensuelles sous-jacentes. Plus important encore, la tasse et ses accessoires sont non seulement détournés vers quelque chose de poético-érotique, mais l'objet d'Oppenheim évoque bel et bien ce fétichisme centré autour de la fourrure que l'on retrouve dans *Vénus à la fourrure* de Sacher-Masoch.

Dans la *Vénus à la fourrure* de Sacher-Masoch²⁵, déclare Gilles Deleuze, la femme ne semble n'avoir d'autres engagements que de « [...] porter des fourrures aussi souvent que possible [...] » (1967 : 255). Comme la Vénus de Séverin (Wanda idéalisée), la tasse (et ses accessoires) que présente Oppenheim dans *Déjeuner en fourrure* est pour toujours « [...] enveloppé d'une immense pelisse de fourrure [...] » (Sacher-Masoch 1965 : 7). Dans cette lecture, l'artiste joue non seulement avec la fourrure en tant que signifiant pour le fétichisme - la tasse propre devient l'objet de fétiche - plus précisément, elle signifie le corps féminin (fétichisé dans le surréalisme). Ghislaine Wood remarque que la tasse, avec ses formes concaves, devient le symbole même du corps féminin (2007 : 12) : des formes féminines se retrouvent dans les courbes et les protubérances de la céramique. Par conséquent, la tasse se transforme en femme qui est ensuite habillée, pour ainsi dire, par la fourrure. Le vêtement masque la nudité de l'objet - uniquement trahie par l'anse révélant le matériel d'origine de la tasse, la porcelaine, qui se métamorphose dans la peau délicate de ce corps féminin²⁶.

²³ Peter Gorsen, « Die Aktualität des Fetisch », in: *Fetisch-Formen*, Leverkusen/ Haus am Waldsee Städtisches Museum Schloss Morsbroich/ Berliner Kunstverein, 1967, s.p.

²⁴ Mary Ann Caws (2011 : 25) déclare que le *teatime*, auquel renvoie la tasse d'Oppenheim, est un des rituels les plus exemplaires d'un monde dit civilisé.

²⁵ Le livre est le chef-d'œuvre de l'auteur, doté d'une telle importance qu'il a rejeté à l'ombre le reste de son œuvre (Michel 1989 : 167). Rédigé tout d'abord en 1862, puis achevé en 1870, le roman décrit la relation entre un homme et une femme où la représentation extrême de l'amour prend la forme d'un esclavage librement choisi et consenti. Hormis cette relation singulière - qui amène Richard von Krafft-Ebing à définir le masochisme (voir Richard von Krafft-Ebing, *Psychopathia sexualis. Eine klinisch-forensische Studie*, Stuttgart, Verlag von Ferdinand Enke, 1886) -, un autre élément y est d'importance centrale, celui des fétiches. A travers ces derniers s'établit la relation entre les deux protagonistes (Séverin et Wanda) - et la fourrure y est la plus puissante (Bang 2003 : 147/148). La fourrure, déclare von Sacher-Masoch est « l'attribut de la puissance et de la beauté », elle donne à la femme « quelque chose d'impérieux, d'imposant » (Sacher-Masoch 1965 : 56/57).

²⁶ Un autre jeu érotique prend place : notre imagination est éveillée ; l'obstruction de la « nudité » de la tasse suscite le désir de découvrir ce qui est masqué dessous. Ainsi, les

Il convient de noter que les surréalistes ont souvent introduit le corps humain (féminin), non seulement dans leurs œuvres visuelles, mais également dans les processus autour de la fabrication de leurs objets. Même s'il n'était pas réellement présent, ils y font constamment allusion (Malt 2004 : 113)²⁷. De ce fait, ils font montre d'un extrême fétichisme face au un corps humain – en particulier celui de la femme. « C'est parce que le thème de la femme est au centre de leur univers que les surréalistes lui ont voué toute leur attention [...] »²⁸, explique ainsi Erika Billeter. Comme Séverin dans la *Vénus à la fourrure* qui a « voué un culte » (Sacher- Masoch 1965 : 58) à la femme, les surréalistes créent, eux-aussi, une espèce de culte fétichiste autour d'elle. Son corps, empreint d'une certaine intensité et porteur d'une connotation extrêmement sexuelle, focalise encore et toujours l'attention (Caws)²⁹.

Toutefois, comme l'image que se fait Séverin de Wanda dans *Venus à la fourrure*, l'image surréaliste de la femme est avant tout celui d'un fantasme. « [...] [J]'étais follement idéaliste [...] » (Sacher-Masoch 1965 : 50), déclare Séverin. Plus loin, il s'exclame : « [...] je me jurais de ne pas la prodiguer [la sensualité] en faveur d'un être vulgaire, mais de la réserver à une femme idéale, ou, mieux encore, à la déesse d'amour elle-même [...] » (*Id.* : 52). Or, une « [...] déesse femme-ne-manquant-de-rien est que de l'art du fantasme [...] », remarque à cet égard Éric Alliez (2006 : 56). Wanda doit correspondre à cet idéal que s' imagine le protagoniste. Séverin la transforme sans jamais s'intéresser à la vraie Wanda : pour rendre vivant son fantasme de la vénus (froide et cruelle) vêtue en fourrure, il invente une personnalité qui n'existe pas en réalité, car Wanda ne veut pas être vraiment cruelle (Bang 2003 : 141). Elle s'enveloppe dans les fourrures pour lui, non parce qu'elle le souhaite forcément. Il s'agit ici d'une limitation ou restriction de Wanda sur une *Schablone*, sur un modèle défini par Séverin. Certes, il adore Wanda, mais uniquement dans ce rôle de Vénus que lui-même circonscrit³⁰. Wanda est soumise à une dépersonnalisation, à une *Verdinglichung* (rendre objet/ chose) (Bang 2003 : 163) – un mécanisme si caractéristique du processus fétichiste (Thiel 1986 : 44)³¹.

parties non recouvertes de l'anse nous paraissent exposées, vulnérable. Et en même temps elles donnent un aperçu de ce que cache la fourrure. Elles augmentent notre excitation.

²⁷ Voir aussi Haim N. Finkelstein, *Surrealism and the crisis of the object*, Ann Arbor, Umi Research Press, 1979, p. 68.

²⁸ Erika Billeter, « Introduction à l'exposition », in : Billeter, José 1987 : 23.

²⁹ Mary Ann Caws, « Regard et représentation. Problématique du corps féminin tel qu'en lui-même », in : Chénieux-Gendron 1987 : 176.

³⁰ Par conséquent, aux moments où Wanda se détache de sa conception, Séverin se montre insatisfait, indigné même.

³¹ Le fétiche est « [...] un désaveu du réel, ainsi suspendu pour qui soient créés une image idéale, un fantasme [...] », souligne Massimo Fusillo (2014 : 162).

Déjeuner en fourrure renvoie à ce même *Verdinglichung* de la femme – à plus forte raison si l'on prend en compte que ce n'est pas Oppenheim qui crée l'association avec l'œuvre notoire de Sacher-Masoch, mais Breton. Les vœux de l'artiste sont ignorés pour que Breton, et les surréalistes en sens plus large, puissent inscrire leur vision, leur fantasme sur l'objet en question. Comme Séverin qui s'est créé sa Venus, qui a métamorphosé Wanda, Breton transforme l'œuvre d'Oppenheim pour inventer une nouvelle image : celle d'un objet sexué – lié à l'œuvre de Sacher-Masoch, au fétichisme et au jeu de puissance et soumission de la *Vénus à la fourrure*.

Il convient de noter à ce point que le surréalisme entretenait avec les femmes des rapports ambivalents et ambigus, car leurs rôles et une certaine « mythologie du sexe féminin »³² ont été fermement fixés. En effet, Oppenheim elle-même est - au début de sa collaboration avec les surréalistes et surtout sur plusieurs photographies de Man Ray, dont la plus représentative d'entre elles l'*Erotique voilée* publiée dans le *Minotaure* en 1934 (n° 5) - la personnification véritable des théories que les artistes surréalistes développent sur la femme³³ : la muse, la « perfide séductrice » (Waldberg 1958 :316) - bref, la *Traumfigur* (plastique rêvée) incarnée. On peut donc dire que, même en tant qu'artiste, en tant créatrice de cet objet curieux, elle ne pouvait pas dépasser le processus de la fétichisation surréaliste, qui s'est même étendue sur son œuvre.

Bibliographie

- Alliez, Éric (2006). « Deleuze avec Masoch », in : *Multitudes*, vol.2, n° 25, p. 53-68
- Bang, Karin (2003). *Aimez-moi. Eine Studie über Leopold von Sacher-Masochs Masochismus*, Frankfurt am Main : Peter Lang.
- Barr, Alfred H. (1937). « Surrealism. What it is in literature and the arts, its origin and its future », in : *The World Today*, vol.4, n°4, p. 4.
- Becker, Heribert (1994). *Die Allmacht der Begierde. Erotik im Surrealismus*, Berlin : Editions Karin Kramer.
- Benayoun, Robert (1965/1978). *Erotique du Surréalisme*, Paris : Jean-Jacques Pauvert.
- Benvenuto, Sergio (2004). « Les perversions. Une impasse éthique » in : *Clinique Méditerranée*, vol.2, n° 70, p.67-90.
- Billeter, Erika, Pierre, José (1987). *La femme et le surréalisme*, Lausanne : Musée cantonal des Beaux-Arts.
- Breton, André, Parinaud, André (1952). *Entretiens 1913-1952*, Paris : Gallimard (3^e édition).

³² Rubin Suleiman, « L'humour noir des femmes », in : Colville, Conley 1998 : 42. Voir aussi Whitney Chadwick, *Mirror images. Women, surrealism and self-representation*, Cambridge/London, MIT Press, 1998.

³³ Isabelle Schulz, « Gedanken zu den Selbstportraits von Meret Oppenheim » in : Helfenstein 1987 : 54.

- Breton, André (1936). « La crise de l'objet » in : *Cahiers d'art*, n°1-2, p.21-28
- Breton, André (1935/2011). *Position politique du surréalisme*, Paris : éditions du Sagittaire / éditions Pauvert, Le livre de poche.
- Burckhardt, Jacqueline, Curiger, Brice (1996). *Meret Oppenheim. Beyond the teacup*, New York : Independent Curators Incorporated.
- Caws, Mary Ann (2011). « Meret Oppenheim's Fur Teacup » in : *Gastronomica. The Journal of Food and Culture*, vol. 11, n°3, p. 25-28.
- Caws, Mary Ann (1998). « Regard et représentation. Problématique du corps féminin tel qu'en lui-même », in : Chadwick, Whitney, *Mirror images. Women, surrealism and self-representation*, Cambridge/ Londres : MIT Press.
- Caws, Mary Ann, Kuenzli, Rudolf E., Raaberg, Gwen (1991). *Surrealism and Women*, Cambridge/Londres : MIT Press.
- Chénieux-Gendron, Jacqueline (1987). *Du Surréalisme et du plaisir*, Paris : Librairie José Corti, p.169-178.
- Colville, Georgiana M.M., Conley, Katharine (1998). *La femme s'entête. La part du féminin dans le surréalisme*, Lachenal & Ritter.
- Constantine, Mildred, Drexler, Arthur (1966). *The object transformed*, New York : The Museum of Modern Art.
- Curiger, Brice (1989). *Meret Oppenheim. Defiance in the face of freedom*, Zurich/ Frankfurt/ New York : PARKETT Publishers.
- Deleuze, Gilles (1967). *Présentation de Sacher-Masoch. Le froid et le cruel*, Paris : Les Editions de Minuit.
- Eipeldauer, Heike, Brugger, Ingried, Sievernich, Gereon (2013). *Meret Oppenheim. Retrospective*, Ostfildern : Hatje Cantz.
- Exposition surréaliste d'objets*, Galerie Charles Ratton, Paris : 22-29 mai 1936.
- Finkelstein, Haim N. (1979). *Surrealism and the crisis of the object*, Umi Research Press, Ann Arbor.
- Freud, Sigmund, « Der Fetischismus », 1927, in : Alexander, Mitscherlich, James, Strachey, Angela, Richards (2000). *Sigmund Freud Studienausgabe Band III: Psychologie des Unbewußten*, Fischer, Frankfurt am Main, p.379-388.
- Fusillo, Massimo (2014). *L'objet-fétiche. Littérature, cinéma, visualité*, Paris : Honoré Champion Editeur.
- Genge, Gabriele, Stercken, Angela (2014). *Art history and fetishism abroad. Global shiftings in media and methods*, Bielefeld : Transcript.
- Gorsen, Peter (1967). « Die Aktualität des Fetisch », in: *Fetisch-Formen*, Leverkusen/ Haus am Waldsee : Städtisches Museum Schloss Morsbroich/ Berliner Kunstverein, s.p.
- Gosselin, Chris, Wilson, Glenn (1980). *Sexual variations. Fetishism, sadomasochism and transvestism*, Londres : Faber & Faber.
- Grace-Gardner, Belinda, Levy, Thomas, Oppenheim, Meret (2004). *Meret Oppenheim. From breakfast in fur and back again*, Museum für Kunst und Gewerbe/ Galerie Thomas Levy, Hamburg : Kerber Verlag.
- Grundbacher, François (1984). « Meret Oppenheim. La fée des surréalistes nous raconte ses dernières créations » in : *Beaux-Arts Magazine*, n°18, p.30-35.
- Guigon, Emmanuel (2005). *L'objet surréaliste*, Editions Jean Michel Place.

- Heinemann, Elke (2006). *Meret Oppenheim. Eine Porträt-Collage*, Hamburg : Edition Nautilus.
- Helfenstein, Josef (1987). *Meret Oppenheim. Legat an das Kunstmuseum Bern*, Kunstmuseum Bern.
- Helfenstein, Josef (1993). *Meret Oppenheim und der Surrealismus*, Stuttgart : Gerd Hatje Verlag.
- Krafft-Ebing, Richard von (1886). *Psychopathia sexualis. Eine klinisch-forensische Studie*, Stuttgart : Verlag von Ferdinand Enke.
- Le Surréalisme et l'objet. L'exposition* (2013). Paris : Centre Pompidou.
- Les Surindépendants. Indépendance Discipline. Sixième exposition* (1933). Parc des expositions - Porte de Versailles, 27 octobre au 26 novembre 1933, Association artistique les Surindépendants Paris, 1933.
- Malt, Johanna (2004). *Obscure objects of desire. Surrealism, fetishism, and politics*, New York : Oxford University Press.
- Marx, Karl (1867/2011). *Das Kapital. Politik der politischen Ökonomie*, Hamburg : Verlag Otto Meissner/ Stuttgart : Kröner.
- Meret's Funken. Die Sammlung Gegenwartskunst Teil 2* (2013). Kunstmuseum Bern, Bielefeld/ Berlin : Kerber Verlag.
- Meret Oppenheim* (2004). Stockholm : Moderna Museet.
- Michel, Bernard (1989). *Sacher-Masoch (1836-1895)*, Paris : éditions Robert Laffont.
- Mileaf, Janine (2010). *Please touch. Dada and surrealist objects after the ready-made*, Hanover, New Hampshire/ London : Dartmouth College press/ University press of New England.
- Pierre, José (1987). *André Breton et la peinture*, Lausanne : Editions de l'Âge d'homme.
- Pierre, José (1990). *Recherches sur la sexualité (janvier 1928 - août 1932)*, Paris : Galilimard.
- Ray, Man « Notes », *Collection Man Ray letters and album*, Boîte : 3, Getty Research Institute, Los Angeles.
- Ribettes, Jean-Michel (1999). *Fétiches et Fétichismes. Dans le défaut de l'objet religieux, économique & sexuel*, Passage de Retz/ Editions Blanche.
- Sacher-Masoch, Léopold von (1965). *La Vénus à la fourrure*, Paris : Editions féminines françaises *Venus im Pelz*.
- Sacher-Masoch (1870). Léopold von, *Das Vermächtniß Kains. Erster Theil. Die Liebe. Zweiter Band*, Stuttgart : Cotta, p. 121-368.
- Shelton, Anthony (1995). *Fetishism. Visualizing power and desire*, London : Lord Humphreys publishers.
- Thiel, Josef Franz (1986). *Was sind Fetische?*, Frankfurt am Main : Museum für Völkerkunde.
- Wagner, Monika (2001). *Das Material der Kunst. Eine andere Geschichte de Moderne*, Munich : C.H., Beck.
- Waldberg, Patrick (1958). *Max Ernst*, Paris : Jean-Jacques Pauvert.
- Wenger, Lisa, Corgnati, Martina (2013). *Meret Oppenheim. Worte nicht in giftige Buchstaben einwickeln*, Zurich : Scheidegger & Spiess.
- Wood, Ghislane (2007). *Surreal things. Surrealism and design*, London/ New York : V&A Publications/ Harry N. Abrams.

Pitanje fetišizma – *Doručak u krznu* (1934.) Meret Oppenheim (1913. – 1985.): nadrealistički hommage Sacher-Masochu

Više djela Meret Oppenheim bilježe njenu opčinjenost fetišiziranim predmetima, koji su prvotno svakodnevni predmeti transformirani različitim materijalima, napose krzno. *Doručak u krznu* (1936.), ali i *Fur gloves with wooden fingers* (1936) ili *Squirrel* (1964) – svi su ovi predmeti primjer njenog umjetničko-fetišističkog pristupa. *Doručak u krznu* je set posuđa – čaša, tanjurić i žličica –, koji je švicarska umjetnica u potpunosti obložila krznom gazele. Ona odvaja šalicu i ostala dva predmeta od njihove uobičajene funkcije kako bi uspostavila nove odnose. Šalica, tanjurić i žličica su posve prepoznatljivi putem forme, ali sama činjenica da ih se oblaže materijalom koji se čini toliko neobičnim, oduzima im svaku funkcionalnost. Ona naglašava kontrast između arhetipa i njegove poetičke inačice. Oppenheim nije čeka svako značenje osim tekstualnog kontrasta, svaku erotsku interpretaciju predmeta. Ona pojašnjava da slavno ime *Doručak u krznu*, koji zauvijek povezuje šalicu s *Doručkom na travi* Édouarda Maneta, zatim s *Venerom u krznu* Leopolda von Sacher-Masocha – dva jako erotsna djela –, nije izmislila ona nego André Breton, vođa nadrealističke skupine. Međutim, iako Oppenheim ustrajava da joj cilj nije bila erotska interpretacija predmeta, ne možemo zanijekati njenu opčinjenost fetišističkim krznom, i ne pomisliti na senzualno čitanje *Doručka u krznu*. Uređenu civilizaciju, koju predstavlja originalni materijal predmeta, porculanska šalica, obuzelo je primitivno, divlje, koje simbolizira krzno. Sama tvar, dakle, priziva egzotizam i animalnost, i time i seksualni apetit. *Doručak u krznu*, paradigmatički primjer fetišističkog pristupa Andréa Bretona i nadrealista, ali i Meret Oppenheim, pokazuje specifične odlike umjetničke primjene teorija o fetišizmu koje je utvrdio Leopold von Sacher-Masoch.

Ključne riječi: Meret Oppenheim, *Doručak u krznu*, Leopold von Sacher-Masoch, nadrealizam, fetišizam

UDC 821.112(436).09 Sacher-Masoch, L. von
Original scientific paper
Reçu le 13 décembre 2016
Accepté pour la publication le 2 mars 2017

Articuler l'étant : Deleuze avait aimé ce petit livre. Note sur une phrase de Pascal Quignard

Nenad Ivić
Faculté de Philosophie et de Lettres
Université de Zagreb
nivic@ffzg.hr

L'article analyse les rapports entre deux lectures de l'œuvre de Leopold von Sacher-Masoch, celle de Gilles Deleuze et celle de Pascal Quignard de point de vue méthodologique. Tandis que Deleuze lit Sacher-Masoch comme une littérature faisant partie du tableau clinique de la sexualité, Quignard le prend pour le point de départ de son invention littéraire, hantée par le retour à la langue primordiale.

Mots-clés : Sacher-Masoch, Pascal Quignard, Gilles Deleuze, littérature, philosophie, signe, retour, langue

Pascal Quignard dit en hiver de 2000 : « En 1969 je fis paraître au Mercure de France un nouvel essai que j'avais composé durant l'hiver... » (Lapeyre Desmaison et Quignard 2006 : 29). Il s'agit, bien sûr, de *L'Être et le balbutiement*. Le titre est clairement visible dans le fac-similé reproduit en marge de la lettre de remerciement, enthousiasmée, de l'éditeur Renaud Matignon. Par-delà les jolioses de la mise en page, le silence sur le titre et la tenue de l'essai étonne un peu : sur *Délie* et l'amour, Quignard dit beaucoup plus. Ni *L'Être et le balbutiement* ni Sacher Masoch ne sont plus jamais mentionnés dans *Pascal Quignard le solitaire. Rencontre avec Chantal Lapeyre-Desmaison*, livre-album censé raconter sa vie. Peut-être, parce qu'il s'agissait, au moins à première vue, d'un essai critique, d'une lecture, comme dirait Barthes, universitaire, en bonne et due forme, d'un dialogue en règle entre les textes et les interprétations de Sacher-Masoch, guidés par Kant, Schopenhauer et Levinas, pratiques trop sujettes aux lois et à la société¹. Rétrospectivement, ce livre, représentait, semble-t-il, pour

¹ Dans l'histoire de sa vie, dont on peut suivre les fragments au long de ses livres, une coupure est présentée par Quignard comme essentielle. C'est l'événement absolu de 1994 : le renoncement au jugement critique, qui, pour Quignard, implique trop la société dans la solitude du créateur : cf. sa *Critique de jugement* : « Partout, pour peu qu'on réclamât mon expertise, à partir de je ne sais quelle compétence interne (arrogance) [...]. J'ai tout quitté en 1994. Je commençai une troisième vie qui quitta le jugement. », et *passim* (Quignard 2015 : 16-17).

Quignard un cul de sac, d'où son ton sec et son silence un peu méprisant. Il règle ses comptes avec ce livre dans la postface de l'édition de 2004, avec son geste habituel, qui est de contrebalancer le contemporain, le contrat, avec l'antique, la *pactio* : « Voici comment se pose le problème insoluble : La surprise ne peut pas être consentie. Ce qui passe toutes les attentes casse tous les pactes » (EB 181). Ces phrases ne renvoient pas, ou pas uniquement, au fameux pacte ou contrat masochiste, un fait particulier, mais à la généralité de la littérature envisagée comme une écriture. Déjà le choix de vocabulaire en dit long : contrat renvoie à la société, au contrat social, au latin *contrahere*, qui veut dire resserrer le lien social (il s'oppose à *dissolvere*), et, par conséquent, à l'assujettissement; pacte et *pactio*, par contre, est lié au latin *pango*, ficher, enfoncer, établir solidement : *pangere terminos* renvoie au coup qui délimite un espace, celui de *pagus*, et aussi à celui de la *pagina*, de la page, qui représente pour Quignard le lieu par excellence de la liberté. Resserré du lien social contre aménagement d'un lieu isolé : société contre page, assujettissement contre liberté, jugement contre création : projet et thématique à l'exact opposé du monde des accouplements de Sacher-Masoch, tel qu'il est convoqué dans *L'Être et le balbutiement*. Cependant, ce qui reste, comme un tâtonnement, ou un premier pas de danseur qui s'aventure sur la scène, c'est le coup d'essai : l'écriture et la littérature. Littérature et écriture comme essai sexué, une littérature qui fonde et dissout le lien social en le resserrant dans la langue.

Dans la postface citée, Quignard note aussi : « Je ne veux choquer personne. Je n'assigne à cette brusque postface, pour un livre paru à la fin des années soixante, ni ce but, ni cette joie. Deleuze, ces années-là, avait aimé ce petit livre ou je cherchais à méditer un thème qui est resté à mes yeux difficile » (EB 180). Parmi mille questions que ces phrases ouvrent², je choisis une : pourquoi Deleuze avait-il aimé *L'Être et le balbutiement* ? Pourquoi avait-il aimé cette méditation sur une littérature liée à ce qu'une certaine culture et une certaine science ont classé comme perversité, sur laquelle il a lui-même écrit un livre retentissant ?

Il y a, tout d'abord, le sujet. Sacher-Masoch tenait au cœur de Deleuze : dans son *Présentation de Sacher-Masoch*, comme on le sait, « allant à l'encontre de l'assimilation généralement faite entre sadisme et masochisme, Deleuze oppose la pratique contractuelle d'alliance du masochisme à l'acte de possession institué que recherche le sadique » ; il refait « le parcours qui conduit de la critique littéraire à la clinique, pour démêler, sous le syndrome, les symptômes propres au masochisme et ceux spécifiques au sadisme » afin de restituer « celui qui a été le véritable inventeur de la qualification masochiste » (Dosse 2007 : 150). En restituant Sacher-Masoch à lui-même et la littérature à la vie, il montre « que la littérature n'est pas seconde, témoignage imaginaire d'une perversité réelle. Elle contribue effectivement et par ses moyens propres au tableau clinique de la

² Par exemple: qu'est que cela veut dire «choquer»? Est-ce que parler de la sexualité dans les années autour de 68' choque encore comme au temps de Sacher-Masoch et de sa première réception? Ou, plus généralement, la littérature, quelle qu'elle soit, puisse-t-elle choquer qui que ce soit aujourd'hui? Le choix du verbe, plus approprié pour les médias audiovisuels qu'à la littérature, est intéressant.

sexualité » (Sauvagnargues 2005 : 44 in Dosse 2007 : 150). *A quoi sert la littérature ? et la différence littéraire des procédés de Sade et de Masoch* (Deleuze 2007 : 15 et 115) : le mot littérature ouvre et clôt son étude ; la question du début ne doit pas nous tromper : avant de servir à la vie, ou en même temps, la littérature, cette symptomatologie de la sexualité, sert à faire trembler le mot et le concept, elle sert à la pensée, elle est la pensée, le mouvement du concept. Pourquoi ? Le fin mot de la réponse est, lui-aussi, donné : parce qu'elle différencie. La littérature est la différence logée dans le concept.

Puis, il y a le geste, la méthode, le chemin suivi. La lecture et l'écriture des textes, philosophiques ou littéraires, pour Deleuze (il l'écrit longtemps après, en 1996), est toujours une recherche particulière d'autres idées, caractérisée par ce qu'il appelle « le procédé de "pick-me-up", ou de "pick-up" = dans le dictionnaire ramassage, occasion, reprise du moteur, captage d'ondes ; et puis sens sexuel du mot , [...] un procédé de tirage ou de chance unique à chaque fois qui combine les hétérogènes » (Deleuze in Deleuze, Parnet 1996 : 16 et 25). En lisant les textes, Deleuze ne fait pas le commentaire, il n'interprète pas, dans le sens habituel du terme : il fait autre chose, il vole : « pick-up est un bégaiement ; il ne vaut que par opposition au cut-up de Borroughs : pas de coupure ni de pliage ni de rabattement, mais de multiplications suivant des dimensions croissantes. Le pick-up ou le double vol, l'évolution a-parallèle, ne se fait pas entre les personnes, il se fait entre les idées, chacune se déterritorialisant dans l'autre, une ligne ou des lignes qui ne sont ni dans l'une ni dans l'autre, et qui emportent un "bloc" » (Deleuze in Deleuze, Parnet 1996 : 25). Voler, être emporté par son vol même, pour en faire un bloc : « on n'écrit qu'à la pointe de son savoir, à cette pointe extrême qui sépare notre savoir et notre ignorance, et qui fait passer l'un dans l'autre » (Deleuze 1968 : 4) afin que le bloc, fait de l'ignorance et du savoir, « arrive à raconter un livre réel [...] comme si s'était un livre imaginaire et feint » (Deleuze 1968 : 4). Un livre de philosophie, pour Deleuze, est un exercice poétique (dans le sens grec du terme), qui par la répétition, produit la différence : *La Présentation de Sacher Masoch* répète exactement le texte de Sacher-Masoch « et alors la répétition la plus stricte, la plus exacte a pour corrélat le maximum de différence » (Deleuze 1968 : 5) : l'écriture, comme chez Borges, dans le *Don Quichotte* de Pierre Ménard, est la chance unique de mouvement novateur du concept.

Au début de son essai sur Sacher-Masoch, Quignard constate, quant au sujet, le même rabattement, le même déficit de lecture que Deleuze : le texte Sacher-Masoch étant résorbé dans le sténogramme *sado-masochisme* de Krafft-Ebbing, « toute fenêtre sur Sacher-Masoch est d'entrée en jeu un insipide déjà-vitrail » (EB 12). Mais, dit-il, « un philosophe s'en est entretenu. Gilles Deleuze a analysé le masochisme. « Cette étude est remarquable » mais « c'est la totalité de son appareil conceptuel, et la globalité de sa visée, que nous récusons. C'est aussi la non-radicalité de sa défiance devant la conjonction sadomasochiste. Certainement le statut du symptôme à juste titre lui est refusé. Mais en faire un "syndrome" ne recrutait pas toutes les chevilles et le mouvement balancé du texte » (EB 13). Un à un les mots-clés de Deleuze (ou d'une certaine science de la sexualité, d'un certain savoir médical ou philosophique ou critique ou littéraire), sont repris

et retravaillés car « même les sanglots, les pires symptômes, changent selon la retraduction linguistique qu'on en donne » (Quignard in Lapeyre Desmaison et Quignard 2006 : 62) : la non-radicalité de la lecture deleuzienne ne concerne pas, ou pas uniquement, la conjonction sadomasochiste ; elle concerne au plus haut point le statut de texte lu, ses chevilles et son mouvement : aux yeux de Quignard, ce que Deleuze refuse aux textes de Sacher-Masoch, c'est justement son plus grand rôle, celui servir au tableau clinique de la sexualité : « c'est à dire qu'il en va, par cette psychanalyse brillante, la mieux traversée d'outils les plus aigus, d'une attitude qu'expulse la radicalité que nous tentons dans nos rapports avec les textes » (EB 14). Cette radicalité est celle de la littérature : en insistant sur Sacher-Masoch comme littérature, Deleuze fait de Sacher-Masoch une certaine littérature et par ce fait, il le fait bégayer, il empêche son articulation.

Quand, parmi ses chevilles et ces mouvements balancés du texte, Quignard mentionne le couple fameux répétition-différence (*Différence et répétition* est le titre de la thèse de Deleuze publiée en 1968), pour l'effacer, il montre de doigt la méthode qu'il va suivre : au lieu de tirer la différence du savoir de la répétition dans le texte, il les transforme et les infléchit dans le sens de l'invention ; le Sacher-Masoch inventeur de masochisme s'efface devant le lecteur inventeur d'histoires : « Je vais m'y prendre tout autrement, je vais m'y prendre comme à chaque fois où la réflexion s'éloigne de moi ou les mots me paraissent se désirriguer, à chaque fois que l'argumentation me paraît perdre pied dans quelque chose de mou, j'invente une histoire » (Quignard in Lapeyre Desmaison et Quignard 2006 : 62). Le texte de Sacher-Masoch, par essence illisible comme tout texte et malgré toutes les lectures y compris la sienne, est le lieu d'invention d'une multiplicité d'histoires, qui, par leur prolifération, restituent le texte une fois lu à son illisibilité essentielle. En d'autres termes, pour Quignard, c'est l'être du texte qui est illisible et c'est pourquoi toute lecture, comme son manifestation, son étant en quelque sorte, n'est qu'un balbutiement, une articulation hésitante et imparfaite. Ou encore, il s'agit de débarrasser Sacher-Masoch de l'histoire (avec le grand H) qui étouffe son articulation pour l'embarasser dans la sienne (avec petit h) qui la favorise.

Qu'est-ce c'est que favoriser l'articulation par les histoires inventées ? Ces histoires avec petit h ne font pas une histoire de ses pratiques sexuelles. Quignard ne fait pas la chronique de sa vie sexuelle pour l'opposer à celle de Sacher-Masoch. Il s'agit d'une analyse particulière, qui ne redit pas, mais qui rajoute : « Pour nous, notre visée est d'annotation, en nul savoir » (EB 14). Sous l'apparence de sagesse universitaire, sous la surface unie du savoir, une suite de fragments, véritables coups d'essai, liés par une seule main qui écrit en marge du texte lu : la liaison n'est qu'une occasion, un kairós, un moment heureux, un point propice de la fuite qui multiplie les répétitions.

Et si, dans le lu, « le contrat-non-contrat renvoie à quelque chose d'autre, peut-être plus originaire peut-être à la généalogie du juridisme lui-même » (EB 77), les envolées de l'écriture, « le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui » de Sacher-Masoch contenu dans les annotations de Quignard, renvoient, peut-être, à travers l'épopée fondatrice de l'*Odyssee*, à la généalogie de la littérature. L'invention dont il parle n'a rien à faire avec la création du nouveau et l'originalité auxquelles la

modernité nous a habituée ; il s'agit de l'invention dans le sens ancien du terme, c'est à dire de l'arrangement de ce qui est connu. Pour lui, inventer des histoires (avec petit h) renvoie toujours à la répétition de l'histoire (avec grand H), cette fois-ci celle de l'ontogénèse de la littérature.

On retourne aux grands textes fondateurs. « Bref, *l'Odyssée* raconte une errance, qui de se dire et d'errer en ce dire devient, retour. L'errance est au coeur de ce retour. [...] Si c'est l'errance qui discourt pour la première fois dans *l'Odyssée* ; c'est l'errance qui fond et effondre le discours » (EB 106). Mais quel discours ? Celui du texte de Sacher-Masoch dont l'idée de la répétition est projetée dans *l'Odyssée*. Et du coup, pour Quignard, surgit « la contradiction chez Sacher-Masoch du thème des Sirènes (important si nous en faisons la jonction de la plaine et du village) » (EB 106). C'est sur cette contradiction, issue d'un transfert de répétition, celui de la philogénèse du texte de Masoch à son ontogénèse (littéraire : *l'Odyssée*) que repose l'annotation de Quignard. Cette annotation, en jouant sur l'étymon de sirène (qui est lier, attacher) invente, en répétant et arrangeant les données choisies du mythe grec (le complexe des sirènes est extrêmement confus et multiforme : cf. Bettini et Spina 2010 : 31-32), une histoire dont la leçon est la suivante : « Il faut s'attacher pour se défaire de l'attachement » (EB 107). En retournant au texte fondateur, Quignard infléchit le sens de ses détours dans le sens du langage et des langages³. C'est le langage, son corps, qui, par l'attachement, permet de s'en détacher. Dans cette récapitulation de l'ontogénèse de l'événement, l'avènement de la langue, de la langue littéraire est la surprise qui ne peut pas être consentie.

Ce retour, ce glissement dans *l'Odyssée* ne dit rien, ou presque, sur le texte de Sacher-Masoch. Il a à faire avec la pensée et sa méthode : « Penser c'était errer n'importe où en se souvenant pourtant de pouvoir revenir vivant chez les siens à la sortie de l'épreuve de mort. [...] C'est que signifie le mot grec méthode (meta-hodos) : le chemin inverse, la voie récapitulative où précisément le transport (la meta-fora) se fait à l'envers. Il y a un perdu qui s'aime sans finir dans le mouvement nostalgique de penser » (Quignard 2014 : 20), écrit Quignard presque cinquante ans après, en 2014. Ce qui balbutie dans les textes de Sacher-Masoch, ce que Deleuze n'a fait que bégayer, ou en d'autres termes, ce qui est imparfaitement articulé dans Sacher-Masoch et dont Deleuze a empêché l'articulation, c'est la langue perdue de la littérature, qui est justement ce temps perdu de l'annotation. Et ce temps perdu de l'annotation, est le temps de la lecture. La lecture, pour Quignard, ne se constitue en pensée que si elle retourne, dans son errance, à la langue perdue qui ne fait que balbutier dans le texte lu. Et cette langue primordiale perdue est le chant, le chant liant des sirènes.

³ Le retour est lié à la langues et aux langages, remarque Barbara Cassin: «la pluralité des langues est un fait déterminant pour la constitution du monde parce que, loin d'exprimer autrement la même chose comme on le croit d'ordinaire, la pluralité des langues loge la différence au cœur de l'essence des choses», pour conclure «Quand donc est-on chez soi? Quand on est accueilli, soi-même, ses proches et sa, ses langues» (Cassin 2015: 120 et 132).

Les sirènès sont des êtres ambigus: leur nature est double, oiseaux ou poissons et femmes. Et le lien entre les deux parties, ou plans, n'est pas donné d'avance, il n'est pas nécessaire. La sirène figure, en effet, structurellement, un signe, dans le sens que Saussure et le structuralisme donnent à ce concept. C'est un signe balbutié, c'est-à-dire, l'étant, ou l'étance du signe. De même que celle du signe, la nature de la sirène est double, et, en même temps, arbitraire: la sirène est « arbitraire, négative (c'est-à-dire oppositive et relative) et biface » (Milner 1978 : 52). Mais, « que tel signe renvoie à telle chose, est à présent pensé comme pure rencontre: pourquoi il en est ainsi plutôt qu'autrement, il n'y a pas à savoir ». L'arbitraire recouvre de façon exacte une question qui ne sera pas posée par la linguistique, mais que la littérature, en l'occurrence Pascal Quignard, ne cesse pas de poser: «qu'est-ce que le signe quand il n'est pas signe? qu'est-ce que la langue avant qu'elle soit la langue?» (Milner 1978 : 54). Par définition inarticulé, le signe-sirène pointe vers une intuition, de valeur axiomatique, par laquelle Quignard combat la thèse de Deleuze, et qui peut être formulée de façon suivante: la littérature renvoie à langue et elle en est la science inarticulée. Elle dit l'origine perdue de la langue, une origine qui n'est pas antérieure à la langue mais toujours contemporaine à elle. C'est ainsi que la philogénèse de chaque texte littéraire répète l'ontogénèse de la littérature.

Alors, pourquoi, au dire de Quignard, Deleuze avait-il aimé *L'Etre et le balbutiement* ? Sur cela, on ne dispose, pour le moment, que d'une phrase cryptique de Quignard. On peut hasarder une hypothèse : par-delà toutes les différences, Quignard a réussi, dans son essai, de raconter un livre réel, ou des livres réels, ceux de Sacher-Masoch, comme si s'étaient des livres imaginaires et feints, en suivant, comme Deleuze, la méthode de pick-up, en multipliant les mots volés suivant les dimensions croissantes du retour : retour à la littérature, qui est à la fois le retour à la vie, le *nostos* de l'accouplement primordial et la langue d'avant la langue dont la littérature n'est que l'anamnèse et le deuil.

Bibliographie

- Bettini, Maurizio, Luigi Spina (2010). *Le mythe des Sirènes*, Paris : Belin.
- Cassin, Barbara (2015). *La nostalgie. Quand donc est-on chez soi ?*, Paris : Fayard.
- Deleuze, Gilles (1967/2007). *Présentation de Sacher-Masoch. Le froid et le cruel*, Paris : Les éditions de Minuit.
- Deleuze, Gilles (1968). *Différence et répétition*, Paris : Presses universitaires de France.
- Deleuze, Gilles, Parnet Claire (1996). *Dialogues*, Paris : Flammarion.
- Dosse, François ((2007). *Gilles Deleuze Félix Guattari. Biographie croisée*, Paris : La Découverte.
- Lapeyre-Desmaison, Chantal, Quignard Pascal (2006). *Pascal Quignard le solitaire. Rencontre avec Chantal Lapeyre-Desmaison*, Paris : Galilée.
- Milner, Jean-Claude (1978). *L'amour de la langue*, Lagrasse : Verdier.

- Quignard, Pascal (1967/2014). *L'être et le balbutiement. Essai sur Sacher-Masoch*, Paris : Mercure de France. [=EB]
- Quignard, Pascal (2014). *Mourir de penser. Dernier royaume IX*, Paris : Grasset.
- Quignard, Pascal (2015). *Critique du jugement*, Paris : Galilée.
- Sauvagnargues, Anne (2005). *Deleuze et l'art*, Paris : Presses universitaires de France.

Artikulacija postojanja: Deleuze je volio tu malu knjigu. Bilješka o jednoj rečenici Pascala Quignarda

Članak analizira odnose između dvaju čitanja djela Leopolda von Sacher-Masocha sa metodološkog stajališta. Dok Gilles Deleuze čita Sacher-Masocha kao književnost koja čini dio kliničke slike seksualnosti, Pascal Quignard ga uzima kao polazište vlastite književne invencije, opsjednute povratkom prvotnom jeziku.

Ključne riječi: Sacher-Masoch, Pascal Quignard, Gilles Deleuze, književnost, filozofija, znak, povratak, jezik

UDC 821.112(436).09 Sacher-Masoch, L. von
Original scientific paper
Reçu le 11 décembre 2016
Accepté pour la publication le 2 mars 2017

Les Mythes de Sacher-Masoch : Des Femmes Slaves de Sacher-Masoch au masochisme décadent et contemporain, du carnaval et théâtral au comique et sentimental

Maja Vukušić Zorica
Faculté de Philosophie et Lettres
Université de Zagreb
mzorica@ffzg.hr

Le titre « Les Mythes de Sacher-Masoch » pourrait renvoyer à des concepts divergents, comme en témoignent les meilleures lectures de Sacher-Masoch, celle qui ont réussi à réinventer son texte même, notamment celle de Deleuze et de Quignard. On pourrait les dire « perverses », comme dirait Barthes, car elles impliquent un clivage (Roland Barthes, OC IV, p. 248), et il se fait sentir. En fait, l'auteur de *La Vénus à la fourrure* a écrit les *Femmes slaves*, dix nouvelles, réunies en volume en 2013, qui vont ici servir de plateforme pour déployer une petite trajectoire du masochisme naissant et du masochisme décadent, au masochisme contemporain, du carnaval (du congrès panslaviste) au théâtral, du sentimental au comique. Car, s'il y a masochisme et masochisme, et celui de Sacher-Masoch fait voir la fente ouverte par son écriture, tel la cravache de la femme « bourrelle », son ambition de concilier la littérature, la philosophie et l'histoire naturelle, n'a pu aboutir qu'à une bouffonnerie, à la « tragi-comédie masochiste » (Pascal Pia).

Mots-clés : Sacher-Masoch, masochisme, carnavalesque, théâtral, comique, sentimental

Les Femmes slaves

« Les femmes slaves, expliquait Sacher-Masoch, sont presque sans exception des despotes nés, alors que les hommes slaves acceptent congénitalement d'être dominés et même torturés par les femmes. » (Carl Félix de Schlichtegroll, *Wanda sans masque et sans fourrure*, Tchou, 1968, p. 17 in Cariguel 2013 : 9)

Publiées en six numéros de 1889 à 1891, les dix nouvelles – dont certains ont été éventuellement écrites en français, qui était la seconde langue de Sacher-Masoch (Cariguel 2013 : 23), semblent relever d'un amalgame du roman historique à la Walter Scott, de l'érotisme discret et de l'exotisme slave obligatoire qui devait séduire le grand public. L'apologie de la femme slave adopte ici une veine encyclopédique, le catalogue sadien des portraits bigarrés de l'Europe centrale à l'Europe de l'Est. Dans les « Choses vécues », il va se souvenir qu'il avait été

obsédé par ces femmes enchanteresses et démons, bourrelles et amazones, déjà à l'âge de 12 ans, au premier congrès panslaviste à Prague en mai 1848, où son père, préfet de police, avait été nommé. Les croquis de ces femmes vont introduire l'atmosphère *carnavalesque* des soubresauts nationalistes de l'Empire austro-hongrois, qui va produire le *théâtral* de la mise en scène masochiste¹.

La femme slave, incarnée dans les « Choses vécues » dans l'actrice slave, Mme Kolár, est érigée en égérie littéraire². Sacher-Masoch décrit les parures vestimentaires avec un soin tout fétichiste³, inspiré par les mythes et les légendes du monde slave. Cette « vraie femme slave » est toujours équipée d'un fouet de cosaque à manche court⁴.

¹ « Dans ce pêle-mêle de types et de costumes, qui rappelait vivement l'opéra, je constatai un fait, c'est qu'aucune race ne possède d'aussi belles femmes que la race slave. Les superbes 'Aphrodites de la Vistule', comme Heine appelle les Polonaises, avaient là des rivales redoutables dans les femmes serbes, sveltes et élancées aux yeux de gazelle, dans les fières Russes à la chevelure de fées, dans les Tchèques aux formes pleines et harmonieusement arrondies, et dans les sauvages Dalmates. Chaque genre de beauté féminine était représenté dans cette foule immense : la beauté impérieuse et douce, la beauté voluptueuse, grisante, aussi bien que celle qui vous inspire un enthousiasme idéal. » (Leopold von Sacher-Masoch, « Choses vécues (1). VII. Le congrès panslaviste à Prague », *Revue bleue*, 2^e semestre 1888, 3^e série, n° 8, 25 août 1888, p. 250, in Cariguel 2013 : 24) Toujours dans les « Choses vécues » (« La femme au fouet »), Sacher-Masoch va essayer de cerner son inspiration pour *La Vénus à la fourrure* : « Je découvris d'abord l'affinité mystérieuse entre la cruauté et la volupté ; puis l'inimitié naturelle des sexes, cette haine qui, vaincue pendant quelque temps par l'amour, se révèle ensuite avec une puissance tout élémentaire, et qui, de l'une des parties, fait un marteau, de l'autre, une enclume ». (Leopold von Sacher-Masoch, « Choses vécues (1). V. La femme au fouet », *Revue bleue*, 1^{er} semestre 1888, 3^e série, n° 16, 21 avril 1888, p. 593, in Cariguel 2013 : 24-25).

² « Sur la scène, Mme Kolár était la vraie femme slave, cette femme aux nerfs d'acier, qui tue l'homme qu'elle hait et fait de son amant son esclave ; cette femme qui règne toujours, qu'elle s'habille comme Matrena Kotchoubeï, de peaux d'agneau, qu'elle porte l'hermine de la tsarine Vassilissa Mlentjewa, ou la fourrure brodée d'or de la sultane, comme Anastasia Lissoski » (Leopold von Sacher-Masoch, « Choses vécues XII. Une actrice slave », *Revue bleue*, 1^{er} semestre 1889, 3^e série, n° 16, 20 avril 1889, p. 504, in Cariguel 2013 : 25). Il découvre, sous les traits de l'actrice, des archétypes de l'amazone : « La beauté et l'harmonie de ses formes semblaient indiquer que la nature l'avait créée tout exprès pour représenter les Omphales et les Séramis du monde slave, ces descendantes de la Wlasta tchèque et de la Jadwiga polonaise dont les cœurs étaient cuirassés aussi solidement que leurs corps » (*Ibidem*).

³ La fameuse *kazabaika* : « Une veste de femme polonaise, avec des manches demi-longues ; la plupart du temps, bordée sur la poitrine, avec des poches élégamment bordées sur le côté, est aussi portée, avec des basques plus longues, comme un manteau flottant. L'étoffe est de nature diverse, la bordure : un liseré, la plupart du temps de fourrure, aussi de peluche ; comme vêtement d'hiver, elle est aussi souvent doublée de fourrure » (Michel 1989 : 124).

⁴ Leopold von Sacher-Masoch, « Choses vécues (1). VII. Le congrès panslaviste à Prague », *Revue bleue*, 2^e semestre 1888, 3^e série, n° 8, 25 août 1888, p. 249 in Cariguel 2013 : 26.

Des dix nouvelles, quatre comprennent des scènes masochistes explicites qui conjuguent le cruel avec le sentimental : *Théodora (la Serbie)*⁵, *Le Banc vivant (la Galicie)*, *La pénitente (Petite-Russie)* et *Ursa et Stanko*. L'homme y est avili, fouetté, même vendu (Stanko, par son épouse qu'il voulait vendre), réduit au statut de bête de somme et mort de ce traitement (le baron Ander par Théodora, son ancienne domestique, accusée par lui de vol, alors qu'il lui faisait des avances), maltraité comme un chien et foulé aux pieds (par la pénitente, de la nouvelle éponyme).

La femme slave, furie vengeresse, inspire la peur et incarne le Mal - Théodora, « le beau Satan », « inspirait à ses adorateurs un sentiment d'admiration mêlée de beaucoup de crainte » (2013 : 36). En kazabaïka, « ses pieds reposaient sur une énorme peau d'ours. Dans cette attitude, son visage sévère, avec sa noire chevelure et ses grands yeux sombres, avait une expression démoniaque » (2013 : 32). « Comme une lionne en fureur », cette « superbe Furie » (2013 : 35) tue Ander enfin par vengeance - « parce que je t'ai trop aimé ! » (2013 : 41).

Dans *Le Banc vivant (la Galicie)*, Matrina, faussement accusé de vol par Michalowski, a fini par l'enlever – il s'agit d'un « enlèvement grotesque » (*sic*) (2013 : 50) - et l'a transformé en un banc vivant, « recouvert de sa peau d'ours » qu'elle touchait légèrement de son talon (2013 : 53). Même pas une bête, mais un « vil objet » (2013 : 51), il lui sert de « baudet et de divan » (2013 : 54). Elle fait découvrir à sa femme, Zénobia, la vérité, et cette dernière promet de le transformer en sa bête de somme. L'histoire se finit par les moqueries et les éclats de rire de Matrina (2013 : 55).

La pénitente, « une jeune femme d'une beauté énigmatique, diabolique et angélique à la fois » (2013 : 71), heureuse d'être frappé du bout du pied dédaigneux d'une jeune femme, que, chaussé d'une pantoufle brodée d'or, « le pressa contre ses lèvres » (2013 : 73), raconte sa vie à Roman, un jeune homme qu'elle rencontre. Dans la capitale, après s'être vendue corps et âme à une vieille femme qui lui donna tout, elle était heureuse jusqu'au jour « où [elle] fu[t] blessée la première fois par l'aiguillon du mépris ». Là, son orgueil se révolta : « Je devins mauvaise et méchante ; j'étais avide de sang : je me vengeai sur les hommes qui m'humiliaient et sur les femmes qui me fuyaient comme une réprouvée. Je savourais toutes les jouissances du mal avec une sorte de volupté. Je devins un démon pour ceux qui me désiraient et une brute pour ceux qui m'aimaient. Je triomphais quand je pouvais fouler aux pieds un homme follement amoureux de moi, et je le maltraisais comme un chien » (2013 : 77). Elle fut punie – elle tomba malade ; rétablie, elle abandonna sa vie ancienne, et dès lors, elle rôde. *La pénitente (Petite-Russie)* aboutit au *sentimental* « J'irai avec toi. [...] Oui, je le veux... [...] Tu voudrais... porter cette croix si lourde ? Oui, pour toi. Et pourquoi ? Parce que je t'aime ! » (2013 : 78)

⁵ S'il y a un effet comique dans *Théodora (la Serbie)*, il se réduit à la fausse attribution de la part de Cariguel qui définit « Magyaron » dans une note de bas de page dans les termes suivants : « Hongrois. La forme 'Magyaron' semble très rare en français et n'est mentionnée ni dans le *Dictionnaire* de Littré ni dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse. Il s'agit probablement d'une traduction d'un terme péjoratif allemand (peut-être 'Toll patch' pour 'talpache', sorte de partisan) » (2013 : 39).

L'histoire d'*Ursa et Stanko* se déroule dans le village croate de Kroukovaz. Stanko Barovitch, léger de caractère, vaurien qui aimait les cartes, jouait de la gouzla, et n'aimait pas travailler, avait un bon ami de l'autre côté de la Save, le beg Asman Goycinovitch. Il voulait lui vendre sa femme, mais finalement elle se révolta et le captura elle-même. Elle voulait le traiter comme une bête, car il l'était (2013 : 141), et elle le vend à son ami, Asman, qui le bat au moment où Stanko le traite de canaille, et l'embarque dans un bateau pour la Turquie. La nouvelle s'achève avec le rire d'*Ursa*, « un beau rire haut, argentin, heureux ! » (2013 : 143)

Les six restantes (*Zarka (la Dalmatie), Véra Baranof, La Journée de Gatzko, Henryka Listewska, L'Amazone de Prague, Bozena et Bozidar*), toutes imbibées de la tradition, mettent en scène des femmes valeureuses dans le cadre de la guerre : la vendetta entre deux familles des montagnards (« de vrais Dalmates, c'est-à-dire deux géants maigres et musculeux », 2013 : 58), près de la frontière du Montenegro, conduit les amoureux au suicide (*Zarka*). L'impératif néfaste de venger la mort du frère fait voir l'exotisme poussé, au goût du jour du public : « Personne ne parlait à *Zarka* du devoir traditionnel qui semblait lui incomber de venger la mort de son frère, car elle n'était qu'une femme, et les montagnards à moitié sauvages des bords de l'Adriatique, ne considérant la femme que comme une sorte de bête de somme, ne peuvent la croire capable de sentiments belliqueux et chevaleresques » (2013 : 61).

Au sentimental de *Zarka* et de *Véra Baranof*⁶ s'ajoute l'exotisme dans *La Journée de Gatzko*⁷ et *Henryka Listewska*⁸, où le narrateur, en relatant la mort valeureuse

⁶ L'histoire de *Véra Baranof* commence par son « instruction supérieure, scientifique » (2013 : 79) et ses études de médecine. Elle a repoussé les avances de son collègue, Serge Nestorovitch, mais touchée par Léon Kirilovitch, jeune officier mourant sans avoir aimé et été aimé, elle lui dit « dans un transport sublime d'affectueuse pitié, vous ne mourrez pas sans avoir été aimé, car moi... je vous aime ! » (2013 : 87) et lui reste fidèle jusqu'à sa mort en pleine nuit sur un champ de bataille dans une guerre opposant les Turcs à une coalition de Russes, Roumains et Bulgares, après s'être rejointe à la colonne du général Skobelev (2013 : 89-91). Elle « s'affaissa dans la neige comme dans un chaud duvet, comme dans une vaste et douillette fourrure » et mourut après avoir appris que les Russes ont vaincu (2013 : 91).

⁷ *La Journée de Gatzko* traite des troubles de la Bosnie et Herzégovine (1875), et l'aventure du narrateur (à la première personne), qui alla au Monténégro (la Czernagora), « Le Tyrol slave, le Tyrol de 1809 » (2013 : 95) et se mit à disposition de l'hospodar (seigneur) Nicolas (Nicolas 1^{er} Petrovitch Niegoch), premier roi du Monténégro, déchu en 1918. Il devient une sorte d'aide-de-camp du voïvode, kniäs (prince) Karaditch. Sa femme Melitza, « cette superbe femme allait et venait dans la maison comme l'ombre de son mari. On aurait dit une servante, même un esclave » (2013 : 97). Elle enlève les opanki à son mari, le narrateur s'y refuse. Karaditch lui dit : « Tu as tort [...]. Vous gênez vos femmes ; voilà pourquoi elles sont si méchantes. Jamais ma nuque n'a porté un joug, pas même celui d'une femme » (2013 : 97). Or, c'est Melitza qui finit par sauver son mari. Peut-être est-ce l'introduction des vers du gouzlar aveugle sur l'amour, la lutte impérative contre le sultan et l'hymne finale à l'honneur de Melitza qui font l'attrait de cette nouvelle.

⁸ *Henryka Listewska*, l'héroïne dont la nouvelle porte le nom, avait sauvé Édouard Dembowski, philosophe, critique littéraire et révolutionnaire polonais, de naissance aristocratique surnommé « le châtelain rouge », qui prit la tête d'une manifestation

de l'héroïne, introduit le thème du congrès panslaviste à Prague, c'est-à-dire la question du panslavisme et du nationalisme.

La nouvelle suivante, *L'Amazone de Prague*, en traite en mettant en scène l'autobiographique et raconte l'année que Sacher-Masoch a passé à Prague avec ses parents. Il témoigne du congrès panslaviste à Prague, qui a eu lieu le 21 mars 1848. Dans sa maison s'étaient installés des émigrés polonais, un prêtre serbe, un jeune Bulgare, un avocat slovène, des héros monténégrins, et le personnage principal, Bakounine (2013 : 125)⁹. Le moment crucial serait celui où le congrès lui-même est comparé à *bal masqué* et, dans les « Choses vécues¹⁰ », à un *carnaval* : « Quand éclatèrent les révoltes de 1848, les Tchèques étaient à peu près germanisés. Ils retrouvèrent facilement leur langue, cette superbe langue [...] ; mais, en dehors de la littérature, tout ce qui constitue une nationalité avait disparu. De sorte que l'on se trouva fort embarrassé pour rétablir le costume national, après avoir banni l'habit allemand, ou plutôt français. Il fut trop évident que ce costume national n'existait plus. On tâcha d'y suppléer en empruntant les costumes des autres tribus de la grande famille slave, ou en se reportant aux modes historiques. De là cette sorte de Babel de costumes, qui donnait à Prague, en 1848, l'aspect d'un immense bal masqué » (2013 : 126-127)¹¹.

La dernière nouvelle, *Bozena et Bozidar*, fait revivre un monde de *conte*¹², avec la morale identifiée déjà par le critique et romancier Victor Cherbuliez : « La

paysanne contre l'armée autrichienne, en le déguisant en femme (2013 : 112). Il lui confesse son amour, et elle accepte de devenir sa compagne, « vêtue en homme, elle gravissait avec lui les plus hautes montagnes, franchissait les ravins remplis de neige, dormait dans les chaumières des paysans, ou dans des cabarets juifs, et, souvent, toujours avec lui, faisait de longues courses à cheval, pendant la nuit et par les plus fortes gelées » (2013 : 114). Ils sont morts ensemble, devant l'église de Podgorzé, et Henryka Listewska, « le drapeau polonais à la main », comme le narrateur l'avait appris au congrès panslaviste à Prague (2013 : 121).

⁹ Bakounine fréquenta à Paris entre 1844 et 1848 Marx, George Sand, Proudhon. Il a pris part à la révolution parisienne de février 1848 et a été invité à ce congrès auquel il participe du 2 au 12 juin. Sacher-Masoch en témoigne dans les « Choses vécues » (« VIII. Bakounine », *Revue bleue*, 2^e semestre 1888, 3^e série, n° 8, 25 août 1888, p. 250-252, in : 2013 : 125).

¹⁰ « Quand j'arrivai à Prague, au mois de mai 1848, un spectacle vraiment fantastique et bizarre s'offrit à mes yeux. Il me sembla qu'on était en plein carnaval et que toute la ville était un grand bal masqué » (« Choses vécues (1). VII. Le Congrès panslaviste à Prague », art.cit., p. 249 in 2013 : 127).

¹¹ L'amazone Vityeska, fille aînée du capitaine-peintre, est ici *la femme slave* : « Une douceur secrète, une colère contenue, mêlées d'une joie perverse, erraient sur ses lèvres à moitié ouvertes » (2013 : 129), morte lors de la « semaine sanglante de Prague » le pistolet à la main, après avoir tué von der Mühlen. Ainsi l'héroïsme fait-il irruption : « La mort ne l'avait point défigurée. Les yeux et la bouche, entrouverts, semblaient sourire : mais la lèvre était plissée par un expression de défi. C'était bien le sourire féroce d'une amazone bohème » (2013 : 132). L'amazone était réelle – il s'agit de Théophila Dittrichova, serveuse, et son existence confirme, selon Bernard Michel (1989 : 80), une gravure, *L'Amazone sur la barricade*.

¹² Dans un village slovaque des Carpates, vivait Bozidar, *Dieudonné*, orphelin, qui, à l'âge de six ans, avait emmené du voisinage la petite Bozena, orpheline elle aussi. Les deux,

sagesse slave nous enseigne que les choses se passent parmi les hommes comme parmi les insectes, qu'on est souvent dévoré par ce qu'on aime¹³ ».

Ainsi les *Femmes slaves*, succédant à *Vénus à la fourrure*, pourraient-ils laisser entrevoir les raisons d'une réception spécifique de l'œuvre de Sacher-Masoch, notamment en France. Le mythe de Sacher-Masoch, incité par Richard von Krafft-Ebing (qui a pioché dans l'autobiographie sexuelle d'un patient berlinois)¹⁴, a englouti aussi Wanda, dont témoigne la réaction du poète André Salmon lors de leur rencontre au siège de la revue le *Mercure de France* en 1905¹⁵. Comme le dit la préface non signée à sa nouvelle *Don Juan de Kolomea*, son premier grand succès en France : « Le réalisme commence à faire école dans l'Orient slave, où apparaît sous un aspect nouveau, drapé dans cette résignation pessimiste, dans cette aveugle soumission aux commandements de la nature qui fait le fonds de la philosophie morale de ces peuples pasteurs. Le représentant le plus curieux et le plus remarquable de cette école est un Petit-Russien de Galicie, M. Sacher-Masoch¹⁶. »

De Sacher-Masoch aux masochisme décadent

« Pour moi aussi l'amour était une sorte de mystère cruel et la femme une redoutable énigme » (Sacher-Masoch, *Les Sœurs de Saïda*, in *Fouets et fourrures*, *op. cit.*, p. 17, in Noir 2010 : 187)

qui finissent par tomber amoureux, partent ensemble - « le monde entier était pour ainsi dire leur demeure » (2013 : 152). Un jour, sur les frontières de Belgique, lorsqu'ils reçoivent une lettre de leur curé qui dit que leur vieille mère est souffrante, ils décident de rentrer. L'idée que la vie n'est qu'un grand pèlerinage (2013 : 156) clôt la nouvelle, avec l'image de Bozena et Bozidar assis là où étaient assis leurs parents, le vieux Palitcheck et la vieille Anna, « et ils y demeureront jusqu'au jour où [...] leurs enfants s'en iront à leur tour de par le monde : car aussi longtemps qu'il y aura des souris et des souricières, des drouineurs slovaques parcourront l'Europe, portant en leurs bonnes et honnêtes physionomies comme le miroir de leurs âmes honnêtes » (2013 : 157).

¹³ Victor Cherbuliez, « Préface », in K. Toursky-Strebinger et Leopold von Sacher-Masoch, *Nouvelles slaves*, traduit de l'allemand, du croate et du russe par Anne-Catherine Strebinger, Paris, Louis Westhauser éditeur, 1886, p. VII in Cariguel 2013 : 27.

¹⁴ Richard von Krafft-Ebing, *Psychopathia sexualis. Étude médico-légale à l'usage des médecins et des juristes*, édition refondue par le Dr Albert Moll, traduit de l'allemand (éd. 1893) par René Lobstein, préface du Dr Pierre Janet (1931), Pocket, « Agora », 1999, tome I, chapitre « Masochisme », p. 295-387. (L'observation n° 1 intitulée « Confession du Berlinoise »). Voir Richard von Krafft-Ebing, *Les Formes du masochisme. Psychopathologie de la vie sexuelle*, suivi de *Le Passivisme* de Dimintry Stefanowsky, édition présentée et annotée par André Béjin, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 2010, p. 40.

¹⁵ André Salmon, *Souvenirs sans fin. Première époque (1903-1908)*, Paris, Gallimard, 1955, p. 258 (chapitre XIII, « Une heure avec Wanda de Sacher-Masoch », Cariguel 2013 : 10).

¹⁶ Préface non signée à la nouvelle « Don Juan de Kolomea », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1872, p. 707 in : Cariguel 2013 : 13.

« Le monstre s’embrase. Il est hors nature et il illumine la nature. » (Rachilde, *Les Hors Nature*, in *Romans fin de siècle*, op. cit., p. 669, in Noir 2010 : 188)

La réception de Sacher-Masoch en France semble incarner une réponse spécifique au défi de Baudelaire, celui de la mise en scène de la pathologie et de la dépravation des mœurs, nuancée par la littérature décadente. La conceptualisation même du masochisme s’ancre dans le succès littéraire de Sacher-Masoch - il est décoré de la légion d’honneur¹⁷ - et incité par le concept de Krafft-Ebing qui, en 1886, décrit le phénomène en une centaine de pages et rebaptise l’alcolagnie en masochisme. Le terme est repris par Georges Eekhoud dans *Escal-Vigor* (1899) et par Jean Lorrain dans *Propos d’âmes simples* (1904)¹⁸. Tout comme dans *Les Batteuses d’hommes*, le masochiste cherche, donc, son bourreau/sa bourrelle qui manierait le fouet, la cravache, la baguette ou le knout. C’est, en fait, l’homme qui se constitue en esclave; chez Rachilde, Paul Richard devient l’esclave de celle qui va le tuer (*La Marquise de Sade*) et Jacques Silvert déclare tout ouvertement : « Je suis l’esclave » (*Monsieur Vénus*), lui aussi mort, comme l’esclave de *La Dompteuse* de Sacher-Masoch, assassiné par Irma¹⁹. Le servage amoureux, que Krafft-Ebing appelle « pagisme²⁰ », sous-entend la douleur et l’humiliation ; la vie de l’esclave est entre les mains de la femme, qui devient « bourelle » dans *Ompdrailles* et « bourrèle » dans *Escal-Vigor* (Noir 2010 : 172). À la fin du XIX^e siècle, elle cesse d’être la femme du bourreau pour devenir l’incarnation du maléfique féminin²¹.

¹⁷ Hachette publie *Le Legs de Caïn* dès 1874, Calmann-Lévy et Flammarion le traduisent aussi. En 1882, en fêtant les vingt-cinq ans de sa production, Sacher-Masoch reçoit les félicitations de Hugo, Zola, Ibsen, Pasteur, etc. Il est à Paris en 1886 et en 1887.

¹⁸ « Qui me garantira que dans ton dévouement n’entre pas [...] comme disent les savantasses [...] de cette volupté de souffrance qu’ils ont appelée de ce joli nom : masochisme ! » (Georges Eekhoud, *Escal-Vigor*, in *Romans fin de siècle*, éd. Guy Ducrey, Paris, Robert Laffont, Bouquins, 1999, p. 571). « (...) habitait, avenue Marceau, un vaste rez-de-chaussée, dont les caves, transformées en geôle à l’usage d’un Moscovite épris de mauvais traitements, voyaient [...] d’étranges sévices : le boyard mazochiste (sic) (le mazochiste (sic) est la sensualité de la souffrance) mettait son plaisir à se faire piétiner, fouetter et rouer de coups [...] » (Jean Lorrain, *Retour de fête* in *Propos d’âmes simples*, Paris, Ollendorff, 1904, p. 220) (Noir 2010 : 170)

¹⁹ Rachilde, *La Marquise de Sade*, Paris, Mercure de France, 1981 / Gallimard, 1996, p. 234 et Rachilde, *Monsieur Vénus*, Paris, Flammarion, Select Collection, 1929, p. 47 in Noir 2010 : 171.

²⁰ Richard von Krafft-Ebing, *Psychopathia sexualis*, t. I, op. cit., p. 303-305 (Noir 2010 : 171).

²¹ Les écrivains se mettent à piller les traités médicaux – Rachilde écrit non seulement *La Marquise de Sade*, mais aussi *L’Animale*, roman sur la zoophilie, dont le premier titre était *Bestialités*, l’une des entrées de la *Psychopathia sexualis*. Rachilde avait publié ce roman d’abord en feuilleton sous le titre *Bestialités* dans le journal *Fin de siècle* d’octobre 1891 à avril 1892 (Noir 2010 : 172). Le délire des premiers « sexologues » se reflète chez les auteurs (Cf. Sylvie Chaperon, *Les origines de la sexologie (1850-1900)*, Paris, Éditions Payot & Rivages, Petite Bibliothèque Payot, 2012). Or, le masochisme ne devient qu’une manie des hommes (le masochisme féminin étant passé sous silence).

Le masochiste et sa bourrelle mettent en scène une thèse ancienne, celle de la guerre des sexes (que l'on retrouve déjà chez Laclos), celle des ennemis (comme le définit Daredjanov chez Sacher-Masoch²²), des antagonistes *définis par leur sexe* en tant que « mâles » et « femelles » (*Escal-Vigor*). Succédant à Sacher-Masoch, chez qui il n'y a pas de sexe dans le texte – il semble même étrangement puritain (pas de mise en scène de l'acte sexuel, pas de gros mots), les auteurs français vont mettre en scène l'humiliation *via* la privation du sexe, pour attiser le désir de l'homme. Par contre, ils vont employer les outils chers à Sacher-Masoch, qui rapprochent le masochisme au fétichisme : le caleçon de cuir, de Barbara dans *Monsieur de Bougrelon* de Jean Lorrain à Concha Perez dans *La Femme et le pantin* de Pierre Louÿs. Mateo pleure, humilié, en attente qui s'éternise et rappelle l'émasculatation de la *Vénus à la fourrure* (quand Séverin, lors d'une scène de flagellation, veut être châtré/castré en énumérant les histoires de Samson et Dalila, Holopherne, et tout ce qui est lié à la mutilation).

La féminité devient menaçante (« la splendide stature d'amazone » dans *Monsieur Vénus* de Rachilde) qui prend (viole?) l'homme; l'acte sexuel est un rapt, un acte de violence, entre bestialité et cruauté (*praedatio*). Ces amazones sont, entre autres, dompteuses (telle Irma, de la nouvelle éponyme, qui fascine le prince Maniasko, qu'elle jettera à ses lions), toutes formidables écuyères, habillées en homme, le fouet à la main (Raoule de *Monsieur Vénus*). Fascinante par ce lien avec la violence, la femme érotise la cruauté et la mort²³. L'amazone est l'incarnation de la femme monstrueuse, l'une des représentantes de « contrenature » (le roman *Les Hors Nature* de Rachilde), ou, selon la médecine d'époque, « gynandre » ou « femme viriloïde » (Noir 2010: 176), que l'on retrouve chez Huysmans : Miss Urania, « acrobate », « aux muscles d'acier », qui peut ployer l'homme, se transforme finalement, sous le regard de Des Esseintes²⁴, en homme. Des Esseintes se « féminise », recherche un possible « échange de sexe », tout en jouissant de sa propre peur, tout de même maîtrisée : il l'imagine « bestiale comme un lutteur de foire », et, au lit « ces brutalités d'athlète qu'il souhaitait tout en les craignant » (1978 : 146). La femme dévore l'homme²⁵, tel un vampire, qui est la femme idéale de Julian (*La Femme séparée*). Le corps y est mutilé, « en charpie, démembré, démantelé, disjoint ou tronçonné », de *La Dompteuse* de

²² Sacher-Masoch, *Les Sœurs de Saïda*, in *Fouets et fourrures*, éd. Emmanuel Dazin, Bordeaux, La Castor Astral, Les Inattendus, 1995 : 22 in Noir 2010 : 172).

²³ « [...] les abeilles tuent leurs mâles après l'accouplement ; de même (que) les Amazones de Scythie traitaient les hommes en esclaves et les massacraient, l'acte vénérien une fois consommé » (Sacher-Masoch, *Lola*, in *Fouets et fourrures*, op. cit., p. 34, in Noir 2010 : 176).

²⁴ « [...] il voyait un artificiel changement de sexe se produire en elle [...] ; en un mot, après avoir tout d'abord été femme, puis, après avoir hésité, après avoir avoisiné l'androgynie, elle semblait [...] devenir complètement un homme » (Huysmans, *A rebours*, éd. Pierre Waldner, Paris, Garnier-Flammarion, 1978, p. 145-146, in Noir 2010 : 177).

²⁵ Dans les « Choses vécues », Fédor souhaitait se faire « écorcher vif » par sa maîtresse, Mme Kolar semblait toujours vouloir déchirer l'homme qu'elle embrassait, tout comme Séverin, qui se laiss(e) écorcher vif.

Sacher-Masoch à Marie dans *La Marquise de Sade*, dont les jeux d'enfant – enterrer une poupée disloquée, annoncent sa carrière de meurtrière (Noir 2010 : 182-183).

La mutilation et le morcellement sont vécus sous le signe du sacrifice, du martyr et du mysticisme – *La Femme séparée* s'ouvre dans un décor de statues « toutes mutilées », en mentionnant saint Jean-Baptiste²⁶. Ce mysticisme affiché, aujourd'hui très désuet, rappelle qu'à cette époque-là, l'érotique tournait autour de la question du pur et de l'impur, du religieux et du charnel, déployant la dynamique usuelle depuis le XVIII^e siècle. L'homme devient martyr, qui ressemble aux saints qui se purifiaient la chair par la macération (*Les Batteuses d'hommes*). Séverin lui-même, « ligoté », saignant, vit un moment extatique, et annonce que la mort se vit en tant que béatification. N'en parlons pas de la crucifixion de Sabadil par Mardona (sic) qui agence le rituel dans *La Mère de Dieu*²⁷. Face à cette mort donnée par la femme aimée, douce, « filiale », l'homme « balbutie » (un clin d'œil à Quignard, 2014 : 88)²⁸.

Cette agencement de la torture et de la mort annonce que la scène masochiste est, tout comme la scène sadique, toujours un cérémonial, une mise en scène. L'espace de la scène y devient à la fois théâtre (mise en scène de la torture), tribunal (la femme juge et condamne), arène (lieu de sacrifice), sanctuaire et musée/mausolée de la victime (dans *Monsieur Vénus*, Raoule de Vénérande fait faire un « mannequin de cire », qui doit suppléer au feu Jacques Silvert). La cruauté, dans ses avatars sadiques et masochistes, conditionnée par un regard spécifique, fait naître une certaine théâtralité.

Le féminin devient bestial et monstrueux (rappelons-nous Clara du *Jardin des suppliques*), complètement mythique et fantasmagorique, mystérieux et dangereux ; le sadisme féminin dénoncé, la femme dit hystérique et animale donne lieu à la conceptualisation d'un champ qui fait converger plusieurs disciplines naissantes : la sexologie, la psychanalyse et la criminologie.

« Toutefois, le masochisme fin de siècle n'est qu'un avatar de la mélancolie : la plupart des narrateurs des récits sont des hommes (tant chez Masoch qu'en Décadence) livrant leur cœur souffrant. Ils sont désabusés, ont l'impression d'être des pantins [...]. Cette véritable éthique de l'échec les voue à la passivité, à une mélancolie mortifère, la femme n'étant que l'instrument propre à satisfaire, par mise à mal de leur corps, leur quête latente du suicide. En somme, le masochisme, séduisant puisque vantant la délectation comme la mort, ne pouvait que plaire aux écrivains décadents qui prônent une poétique du morbide, produisent des

²⁶ Fearnell, le narrateur de *La Chambre close* de Mirbeau est obsédé par ce féminin lié à la décollation, par « une route sur laquelle deux petites filles jouaient à la balle avec une tête coupée » (in *Un gentilhomme*, Paris, Flammarion, 1920, p. 183, in Noir 2010 : 178).

²⁷ Sacher-Masoch, *La Mère de Dieu*, préface de Jean-Paul Corsetti, Seyssel, Champ Vallon, « Dix-neuvième », 1991, p. 212, in Noir 2010 : 179.

²⁸ L'attrait de recevoir la mort par celle que l'on aime est mentionné déjà par Krafft-Ebing (*id.*, t. I, p. 301), et présent aussi dans la *Ballade de la geôle de Reading* de Wilde (« chacun de nous tue ce qu'il aime » (*Ceuvres*, éd. Jacques de Langlade, t. II, Paris, Stock, 1977, p. 64 in Noir 2010 : 181).

récits de l'échec répondant précisément à ce sentiment de Décadence qui substitue la mort à la vie, préfère aux amours conventionnelles les amours pathologiques – 'hors nature' mais, selon Rachilde, appartenant malgré tout à la nature » (Noir 2010 : 187-188).

À l'encontre, donc, du déterminisme social et moral ambiant, ils tentent d'aller à rebours – d'épouser la perversion et la subversion, le laid, l'horrible et le morbide, le monstrueux et l'atroce, bref, L'Éros mortifère de la mort, du supplice et de la douleur, incarnée dans la femme, cette Lilith moderne.

Les lectures du masochisme « contemporain » - De Deleuze à la création de nouveaux plaisirs

« Mon désir gonflé d'espérance
Sur tes pleurs salés nagera

Comme un vaisseau qui prend le large,
Et dans mon cœur qu'ils soûleront
Tes chers sanglots retentiront
Comme un tambour qui bat la charge!

[...]

Je suis la plaie et le couteau!
Je suis le soufflet et la joue!
Je suis les membres et la roue,
Et la victime et le bourreau!

(Charles Baudelaire, *L'Héautontimorouménos*)

« Ne jamais assez dire la force de *suspension* du plaisir : c'est une véritable *epoché*, un arrêt qui fige au loin toutes les valeurs admises (admises par soi-même). Le plaisir est un *neutre* (la forme la plus perverse du démoniaque). » (Roland Barthes, OC IV : 260)

La réinvention de l'œuvre de Sacher-Masoch par Gilles Deleuze est dès le début retorse (car échelonnée, et non pas cantonnée à la *Présentation*). Il le considère, tout comme Sade, comme un grand clinicien (1967 : 11) ; ce sont « d'étonnants cliniciens, d'étonnants symptomatologistes » (1969 : 276-277). Or, il y décèle trois concepts : le froid et le cruel, et ces deux déstabilisés par un troisième, manquant – le sentimental (2011 : 274) : la « trinité de froideur, de sentimentalité et de cruauté » (1967 : 47). Ou : « Toute *La Vénus* est sous le signe de Titien, dans le rapport mystique de la chair, de la fourrure et du miroir. Là se noue le lien du glacé, du cruel et du sentimental » (1967 : 61).

Le masochiste n'est plus le maillon faible, l'esclave du sadique. « Le serviteur n'est pas du tout l'image renversée du maître, ou sa réplique, ou son identité contradictoire²⁹ ».

La bourrelle et le bourreau sont des produits du désir masochiste. Le masochiste, à l'encontre des instituteurs immoraux sadiens, est un vrai pédagogue. Il ne tombe pas dans les mains du bourreau, mais le cherche, passe un contrat avec lui pour le transformer en un agent de faire-souffrir. L'imagination du masochiste, teintée d'esthétisme (« suprasensuel », « übersinnlich », qualificatif du séducteur dans l'apostrophe de Méphistophélès à Faust), qui doit persuader pour amener la femme au rôle qui lui est assigné, démontre que sa faiblesse n'est qu'un piège et son « péché » serait l'orgueil, l'aptitude à endurer la cruauté qui le reconnaît, le voit et finalement se laisse guider par lui, le narcissisme triomphant sous la domination de l'autre.

La supériorité du masochisme y est visible *via* la dénégation, la neutralisation du réel, qui permet l'établissement du caractère actif de la passivité masochiste. Le « sadisme » du bourreau n'est pas issu du monde sadien, mais il émane du fantasme masochiste, du processus pervers d'une dénégation active (Marty 2011 : 286-287).

Si Deleuze postule l'humour de Sacher-Masoch, fondé sur le vide radical de la constitution de la loi qui agit sans être connue, avant d'être connue, où la punition devient l'anticipation de la loi, la loi même, la soumission à cette loi détruit ce à quoi elle se soumet. Le vide, le non-sens de la loi, est dérisoire car il renverse l'ordre des causes et des conséquences : c'est la punition qui procure la jouissance. Là gît l'humour moderne, selon Deleuze, l'humour de Sacher-Masoch et de Kafka. Encore une fois, c'est le *littéral*, le *rigide*, le *zèle*, bref, l'esprit de sérieux de la loi, qui fait rire.

Or, le masochisme de Deleuze, selon Marty, témoigne de sa volonté de produire un sadisme sans Sade, sans le sadique, un sadisme strictement deleuzien (2011 : 300-301, 303) ; or, selon Serge André, l'inverse, un masochisme sans sadisme, est aussi tout à fait possible (2000 : 25). Si la bourrelle est le produit du fantasme du sujet masochiste, elle « appartient entièrement au masochisme, [...] elle n'est certes pas un personnage masochiste, mais [...] elle est un pur élément du masochisme » (Deleuze 1967 : 37-38). Si le sujet masochiste met en scène un sadisme dont il devient l'objet, le masochisme serait donc un sadisme projeté sur autrui, et en ce sens idéal (*Ibidem.*). Or, ce n'est pas « le vrai sadisme » : « Il y a un sadisme du masochiste, mais le sadisme est à l'intérieur du masochisme et ce n'est pas le vrai sadisme³⁰ ».

²⁹ Gilles Deleuze, « Un manifeste en moins », in Carmelo Bene, *Superpositions*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979, p. 89-90, in Marty 2011 : 275. Selon Deleuze (et ses 11 points), Sacher-Masoch serait platonicien (Sade spinoziste), dans la dénégation (Sade dans la négation), dans le suspens esthétique (Sade dans une répétition qui serait réitération mécanique), dans l'humour (Sade dans l'ironie) – la froideur masochiste irait contre la sensualité (la froideur sadique contre la sentimentalité), un homme du contrat (alors que Sade serait l'homme des institutions) (Marty 2011 : 281).

³⁰ Deleuze, « Mystique et masochisme », 1967, in *L'Île déserte et autres textes*, p. 184. Et encore : « Le masochiste appartient à la position dépressive non seulement dans les

Ainsi le masochisme deleuzien, en s'ouvrant à un sadisme sans Sade, rappelle-t-il que la perversion se développe en spirales, à l'infini, et son corollaire est le comique issu du « programme » (rappelons-nous ce qu'en disent *Mille plateaux*) qui, à l'encontre du fantasme, tient au réel (2011 : 305). D'où le diagnostic de la psychanalyse, qui parle de « l'énigme du masochisme ».

Le masochisme contemporain confirme et scelle le rapport entre l'impératif de la douleur et le scénario dont le masochiste devient auteur. Depuis les exemples de Robert Stoller (les représentants de la communauté SM de Los Angeles, voir *XSM, in Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 43, 1991 : 239-240), la scénarisation et la sexualisation de la douleur signent la distance prise (2000 : 6), même la *catharsis* (l'exemple de Bob Flanagan).

Si, selon Deleuze, le masochisme n'est ni l'antonyme ni le complément du sadisme, théâtralisé et médiatisé, il est confiné (tout comme le sadisme, d'ailleurs) à ne se faire racheter que par le comique³¹. La cruauté comme la pointe extrême de la jouissance, comme productrice d'écart et de ligne de partage, pose la question des limites. Le masochiste rencontre toujours la limite qui menace sa propre jouissance, soit que la partenaire démissionne ou pas – elle doit toujours prouver son zèle, car la logique du contrat sous-entend que l'Autre est toujours suspecté de ne pas tenir ses promesses (André 2013 : 17). Il n'est jamais assez ligoté, assez serré, dans les deux sens du terme – il n'y a jamais assez de liens, qui ne sont jamais assez contraignants. Ainsi la soumission mise en acte est-elle toujours aussi un défi ; les deux sont reliés par le caractère de semblant, de mascarade, voire de bouffonnerie avec lequel il en assume les signes. Le conflit y devient une guerre picrocholine. Les soutien-gorge en fourrure dans *La Punaise* de Maiakovski, que Prissipkine prend pour des bonnets de nuit des aristocrates (1958 : 11-12), pourraient être l'un de ses avatars, tout comme, dans un code tout autre, l'opéra inachevé de Léo Delibes, *Kassya*, écrit sur l'histoire de Sacher-Masoch.

Le côté théâtral de la scène fait voir au masochiste qu'il n'est pas seulement un acteur, voire une marionnette de la pièce dont il aurait découvert le texte à mesure qu'il la jouait, mais qu'il en était également le metteur en scène et le spectateur. Il est à la fois le corps ficelé au poteau, mais aussi la femme au fouet, et, par-delà, regard posé sur la scène³².

souffrances qu'il subit, mais dans celles qu'il aime à donner par identification à la cruauté du bon objet comme tel – tandis que le sadisme dépend de la position schizoïde, non seulement dans les souffrances qu'il inflige, mais dans celles qu'il se fait infliger par projection et intériorisation d'agressivité » (Deleuze 1969 : 224)

³¹ On oublie la « conquête inhérente à la dialectique du dialogue sexuel », et « la dissymétrie désirant-désiré », que « la relation de désir n'est pas, par essence, une relation égalitaire, que le désir sexuel comporte toujours une part de violence et d'agressivité, et que le ravalement de l'objet sexuel fait partie du jeu amoureux tout autant que son idéalisation. Et on néglige que le désir sexuel est, par nature, une sorte de harcèlement, un appel lancinant, une torture des sens et de l'esprit qui prend pour première victime celui (ou celle) que le pouvoir judiciaire va qualifier de harceleur » (André 2010 : 44-45)

³² « Ce que le masochiste met en scène, c'est une sorte de caricature mimétique de la jouissance que l'homme suppose à la femme. Ce qui distingue cependant le masochiste d'une femme, c'est qu'en bon pervers, le masochiste ne peut que croire, dur comme

Serge André affirme que le masochiste est beaucoup plus subtil que le sadique, qui force le désir. « Pour le masochiste, [...] c'est bien le désir qui fait la loi. Ce que le masochiste tend à démontrer [...] c'est qu'au-delà de la tyrannie de la jouissance qui découle du contrat qui lie les parties, c'est bien du désir, et du désir de l'Autre, qu'il s'agit, en ce sens que le contrat n'est là que pour capter le désir de l'Autre et le produire comme désir de désir. » (2013 : 60)

Ainsi le contrat masochiste a-t-il pour fonction de faire désirer au-delà même de la jouissance aberrante qu'il propose. Comme disait Quignard, le masochiste *désire*, et l'autre, en acceptant le contrat, a avoué un désir qui « fait défense contre sa jouissance. En ce sens, si, au niveau de la jouissance, le masochiste est l'esclave [...], au niveau du désir, le vrai maître c'est lui. Car par le contrat qu'il suggère à sa partenaire, il dicte à celle-ci quel est son désir à elle : le désir d'être maître. Et c'est par là qu'il tient sa partenaire bien ligotée. Sur cette voie du désir, elle ne pourra que rester toujours insatisfaite, le désir n'ayant par pour essence d'être satisfait, mais bien de se prolonger à l'infini. Ce qu'il provoque ainsi, c'est un suspens, un temps d'arrêt, où la situation se clive brusquement, la jouissance passant de son côté à lui, et le désir s'emparant de sa partenaire, ce qui la laisse interdite devant sa propre jouissance. C'est pourquoi la partenaire du masochiste ne va jamais trop loin sur la pente de sa jouissance : elle y est arrêtée par le désir dont le masochiste s'est fait la cause. Même le maître est ainsi, finalement, assujéti au désir » (André 2013 : 61-62).

'Le sadique se dégonfle toujours', dirait Sacher-Masoch (André 2013 :62 et 2000 : 140)

Post scriptum

« Le texte de plaisir n'est pas forcément celui qui relate des plaisirs, le texte de jouissance n'est jamais celui qui raconte une jouissance. Le plaisir de la représentation n'est pas lié à son objet : la pornographie n'est pas *sûre*. » (Roland Barthes, OC IV : 253)

Pour revenir à la thèse très évidente qu'il y a un masochisme et un masochisme, il faudrait se rappeler les mots de Michel Foucault³³ sur la sous-culture S/M, qui nie l'existence des « tendances sado-masochistes profondément enfouies dans

fer, à l'Autre et à sa jouissance, alors qu'une femme, elle, n'a nul besoin d'y croire, elle est même la mieux placée pour réaliser que cette subjectivité de l'Autre n'est jamais qu'une mascarade, un effet de vague du signifiant. » (André 2013 : 52)

³³ « Michel Foucault, an Interview : Sex, Power and the Politics of Identity » (« Michel Foucault, une interview : sexe, pouvoir et la politique de l'identité », entretien avec B. Gallagher et A. Wilson, Toronto, juin 1982 ; trad. F. Durand-Bogaert), *The Advocate*, n° 400, 7 août 1984, p. 26-30 et 58 (l'entretien était destiné à la revue canadienne *Body Politic*), in DE II : 1554-1565.

notre inconscient » et invite à y voir « la création réelle de nouvelles possibilités de plaisir, que l'on n'avait pas imaginées auparavant. L'idée que le S/M est lié à une violence profonde, de donner libre cours à l'agression est une idée stupide » (DE II, 2001: 1556). Cela n'a rien à voir avec l'agression, mais avec l'emploi de certaines parties bizarres du corps en l'érotisant. C'est une « entreprise créatrice » caractérisée par la « désexualisation du plaisir » (2001 : 1557). Le masochisme serait, donc, « l'érotisation du pouvoir, l'érotisation de rapports stratégiques », qui sont, à l'encontre du pouvoir social, « toujours fluide(s) » (2001 : 1561). « C'est une mise en scène des structures du pouvoir par un jeu stratégique capable de procurer un plaisir sexuel ou physique », « l'utilisation d'un rapport stratégique comme source de plaisir (de plaisir physique) ». À l'encontre des rapports hétérosexuels, où ce jeu précède le sexe et n'existe que pour obtenir le sexe, dans le S/M, ces rapports stratégiques « font partie du sexe, comme une convention de plaisir à l'intérieur d'une situation particulière » (2001 : 1562).

Le désir sexuel abandonné, la culture met en scène une nouvelle organisation des plaisirs conçue comme une « technique de soi », à la fois art de vivre et esthétique, en réintroduisant le *Lust*, comme un plaisir de la charge, de la tension (et non pas un plaisir de la décharge), qui rappelle que : « « La Totalité tout à la fois fait rire et fait peur : comme la violence, ne serait-elle pas toujours *grotesque* (et récupérable alors seulement dans une esthétique du Carnaval) ? » (Roland Barthes, OC IV : 260) Ainsi le masochiste donne-t-il l'occasion de repenser la Totalité, surtout celle, contemporaine, du « fascisme » de l'identité. Le film de Bob Flanagan, « Sick : The Life and Death of Bob Flanagan, Supermasochist » (1997) irait dans le même sens, en essayant d'éprouver les limites dans tous les sens du terme. Attacher pour se détacher et rattacher, et faire perdre, inévitablement, la langue perdue de la littérature et de la lecture.

Bibliographie:

- André, Jacques (2000) (ur.). *L'énigme du masochisme*, Paris : PUF.
- André, Serge (2013). *Le masochisme*, Lormont : Éditions Le Bord de l'Eau, Collection La Muette.
- André, Serge (2010). *No sex, no future*, Lormont : Éditions Le Bord de l'Eau, Collection La Muette.
- André, Serge (2013). *Le sadisme*, Lormont : Éditions Le Bord de l'Eau, Collection La Muette.
- Chaperon, Sylvie (2012). *Les origines de la sexologie (1850-1900)*, Paris : Éditions Payot & Rivages, Petite Bibliothèque Payot.
- Deleuze, Gilles (1967/2007). *Présentation de Sacher-Masoch, Le froid et le cruel*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Deleuze, Gilles (1969). *Logique du sens*, Paris : Les Éditions de Minuit, 1969.
- Foucault, Michel (2001). *Dits et écrits 1954-1988, II 1976-1988*, Paris : Gallimard, Quarto.
- Majakovski, Vladimir (1958). *Stjenica, fantastična komedija*, Zagreb : Zora.

- Marty, Éric (2011). *Pourquoi le XX^e siècle a-t-il pris Sade au sérieux ?*, Paris : Seuil.
- Meilhac, Henri et Gille, Philippe, *Kassya*, opéra en cinq actes (poème, d'après Sacher-Masoch), Delibes, Léo (musique), Paris, Heugel & Cie, 1893.
- Michel, Bernard (1989). *Sacher Masoch 1836-1895*, Paris : Éditions Robert Laffont, coll. « Les Hommes et l'histoire ».
- Noir, Pascal (2010). Masochisme, corps molestés ou démembrés dans la littérature décadente, in : *Délicieux supplices, Érotisme et cruauté en Occident* [ur. Antonio Dominguez Leiva, Sébastien Hubier], Neuilly-les-Dijon, p. 169-189.
- Quignard, Pascal (1969/2014). *L'être du balbutiement, Essai sur Sacher-Masoch*, Paris : Mercure de France.
- Raoult, Marie-Gersande (2010). L'Éros crépusculaire fin de siècle : amours d'agonie et figures de la femme thanatophore chez les auteurs décadents, in : *Délicieux supplices, Érotisme et cruauté en Occident* [ur. Antonio Dominguez Leiva, Sébastien Hubier], Neuilly-les-Dijon, p. 231-249.
- Rosenberg, Benno (1991). *Masochisme mortifère et masochisme gardien de vie*, Paris, PUF, «Monographies de la Revue française de psychanalyse (RFP)».
- Sacher-Masoch, Leopold von (2013). *Femmes slaves*, Paris : La Revue des Deux Mondes / Pocket, un département d'Univers Poche.
- Trouvé, Alain, Scénographies littéraires de la cruauté au tournant du siècle – Du 'Jardin des supplices' au 'Pensionnat d'Humming-Bird Garden', in : *Délicieux supplices, Érotisme et cruauté en Occident* [ur. Antonio Dominguez Leiva, Sébastien Hubier], Neuilly-les-Dijon p. 249-267.

Mitovi o Sacher-Masochu : Od Slavenskih žena Sacher-Masocha do dekadentnog i suvremenog mazohizma, od karnavalesknog i teatralnog do komičnog i sentimentalnog

Naslov »Mitovi o Sacher-Masochu« mogao bi uključivati raznolike koncepte, o čemu svjedoče najbolja čitanja njegova opusa, ona koja su uspjela »ponovno napisati« sam tekst, napose ona Deleuzea i Quignarda. Mogli bismo ih prozvati »perverzima«, kako kaže Barthes, jer impliciraju odmak (Roland Barthes, OC IV: 248) koji se jasno osjeti. Naime, autor *Venere u krznu* napisao je *Slavenske žene*, deset novela objedinjenih u zbirku 2013. godine, koje će ovdje poslužiti kao platforma za iscrtavanje silnica od prvotnog i dekadentnog do suvremenog mazohizma, od karnavalesknog (panslavističkog kongresa) do teatralnog, od sentimentalnog do komičnog. Jer, postoji mazohizam i mazohizam, i Sacher-Masochov pokazuje pukotinu koju je otvorilo njegovo pismo, poput biča žene »krvnice«. Njegova je ambicija da pomiri književnost, filozofiju i prirodoslovlje mogla završiti samo u bufoneriji, »mazohističkoj tragi-komediji« (Pascal Pia).

Ključne riječi: Sacher-Masoch, mazohizam, karnavaleskno, teatralno, komično, sentimentalno

UDC 821.133.1.03=163.42

Original scientific paper

Reçu le 21 octobre 2016

Accepté pour la publication le 2 mars 2017

Vies d'une feuille morte : traductions et créations en croate de *Chanson d'automne*

Sanja Šoštarić

Faculté de Philosophie et Lettres

Université de Zagreb

sanja.sostaric@ffzg.hr

Evaine Le Calvé Ivičević

Faculté de Philosophie et Lettres

Université de Zagreb

eivicevi@ffzg.hr

Nombreux sont les travaux qui ont été consacrés à Paul Verlaine (1844-1896), poète considéré de nos jours comme un auteur incontournable du canon littéraire français, et qui a exercé une indéniable influence sur la littérature française ainsi notamment que sur les littérateurs croates. La présente étude s'efforce de parler du *Pauvre Lélian* sous une perspective nouvelle, à savoir en s'interrogeant sur la façon dont est entré le poète sur la scène littéraire croate par le biais de la traduction. Parmi les pistes d'exploration possibles, nous nous focaliserons sur la dimension traductologique de notre sujet. Nous tracerons donc, dans un premier temps, un aperçu détaillé des publications de traductions en croate des poèmes de Verlaine, que nous accompagnerons d'observations inspirées par la théorie du polysystème d'Itamar Even-Zohar. Dans la suite, nous proposerons une analyse comparative étayée sur les travaux d'Efim Etkind, qui nous permettra de vérifier la pertinence de nos remarques à la lumière de la lecture critique de trois des traductions du poème emblématique *Chanson d'automne*.

Mots clés : traduction, croate, Verlaine, théorie du polysystème, équivalence

« Comme si en poésie on pouvait séparer la raison de l'oreille, le sens des sons ! »
(Etkind 1982 : X)

Introduction

Dans la première édition de son *Histoire de la littérature française*, Gustave Lanson ne consacre que deux lignes à Paul Verlaine (1844-1896) : il est décrit comme « un fin poète, naïf et compliqué, très savant, très tendre et de qui il restera quelques petits chefs-d'œuvre de douloureuse angoisse ou de mystique ferveur » (Lanson 1895 : 1092-1093). Cependant, dans les éditions postérieures

de ce manuel, Verlaine prend de plus en plus d'importance et il devient parnassien, baudelairien, symboliste, décadent (Lanson / Tuffrau 1953 : 706-708). Lui même s'est déclaré saturnien,¹ comme l'indique le titre de son premier recueil – *Poèmes saturniens* – publié en 1866. Bien que ses recueils de poésie² passent presque inaperçus de son vivant, Verlaine représente de nos jours un auteur incontournable du canon littéraire français qui a exercé une indéniable influence sur la littérature française et européenne,³ ainsi notamment que sur le public et les littérateurs croates. Nous ne prétendons pas ajouter aux travaux nombreux et éclairants déjà consacrés à Verlaine une étude de plus sur son écriture et sa place au sein de la poésie française, ou plutôt francophone. Il nous semble en revanche pertinent d'aborder un sujet qui n'a jusqu'ici guère suscité de recherches,⁴ à savoir l'entrée du poète sur la scène littéraire croate par le biais de la traduction. Ce sujet ouvre plusieurs pistes d'exploration, depuis le choix et la publication des poèmes traduits jusqu'à leur réception, en passant par l'analyse de la qualité des traductions proposées au public croate. Compte tenu des impératifs de longueur qu'il nous est donné de respecter, nous n'aborderons pas la question de la réception, pour mieux nous focaliser sur la dimension traductologique de notre sujet. Nous tracerons donc, dans un premier temps, un aperçu détaillé des publications de traductions en croate des poèmes de Verlaine, que nous accompagnerons d'observations inspirées par la théorie du polysystème. Dans la suite, nous proposerons une analyse comparative étayée sur les travaux d'Efim Etkind, qui nous permettra de vérifier la pertinence de nos remarques à la lumière de la lecture critique de trois des traductions du poème emblématique *Chanson d'automne*.

¹ Cet adjectif fait allusion à la croyance au gouvernement des caractères et des destinées par les planètes selon laquelle Saturne représente une véritable malédiction pour celui qui subit son influence. Ceux qui se définissent comme saturniens sont sombres, tristes, mélancoliques, mais ils possèdent aussi une certaine supériorité d'esprit qui fait d'eux des poètes. (Dubois 1998 : 4)

² De son vivant Verlaine a publié une quinzaine de recueils parmi lesquels se trouvent *Poèmes saturniens* (1866), *Fêtes galantes* (1869), *La Bonne Chanson* (1870), *Romances sans paroles* (1874), *Sagesse* (1880), *Jadis et naguère* (1884), *Amour* (1888), *Parallèlement* (1889) etc.

³ Le critique littéraire Albert Thibaudet signale cette intéressante fortune littéraire de Verlaine : « Il a fallu encore bien des années après sa mort (...) pour que Verlaine fût reconnu l'un des plus grands poètes français. Il n'aurait pu l'être au temps du Parnasse, qui avait imposé à l'oreille et au goût certaines exigences d'ordre oratoire et de lumière d'atelier, et conservait ou ramenait plus ou moins le dogme classique qui veut que les vers soient beaux comme de la belle prose, avec quelque chose en plus. A quoi Verlaine a dit, profondément, non. Il a purifié et dématérialisé la poésie. (...) Aucune parole n'est plus que la sienne proche de ce qui ne peut être dit, n'est plus fraîchement prise au griffon du silence et de la plénitude. » (Thibaudet 1969 : 482)

⁴ A l'exception du bref chapitre que Tomasović fait figurer dans son ouvrage *Od Vrlike do Lisabona* (Tomasović 1998), dans lequel il évoque Verlaine et consacre quelques pages à la réception du poète en Croatie, mentionnant au passage certains de ses traducteurs.

Traductions et publications en croate

Les premières traductions croates de la poésie de Verlaine ont été publiées dans des revues littéraires à la charnière du XIX^e et du XX^e siècle. Ainsi l'écrivain et essayiste Artur Grado fait-il paraître en 1898 sa traduction du sonnet *L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable* et de trois strophes du poème programmatique *Art poétique* dans la revue *Mladost*.⁵ Les traductions croates sont néanmoins peu nombreuses jusqu'à 1937, année qui voit le prêtre et poète Milan Pavelić traduire 27 poèmes de Verlaine (dont 12 tirés du recueil *Sagesse*) pour son anthologie intitulée *Iz duhovne lirike*. Cependant, ses traductions manquant d'habileté et de précision, cette anthologie n'a jamais été réimprimée.

Entre 1898 et 1988, environ 130 poèmes de Verlaine sont traduits en croate. Parmi leurs traducteurs (Grado, Katalenić Jeretov, Domjanić, Maraković, Krstulović, Pavelić, Nazor, Ježić, Šaula, Gamulin, Milićević, Čorak, Mrkonjić, Tomasović), deux poètes occupent une place à part: Dragutin Domjanić et Nikola Milićević. Entre 1903 et 1925 Domjanić signe les traductions de dix poèmes de Verlaine, qui sont publiées dans les revues *Vienac* (1903) et *Hrvatska prosvjeta* (1921, 1925).⁶ Par ailleurs, la poésie de Domjanić est influencée par la lecture de Verlaine, ce qui est visible dans son choix de thèmes (tels l'automne et le clair de lune dans les poèmes *Mutna jesen*, *Jesenske magle*, *Jesen* et *Mjesečina*) ainsi que dans l'emploi qu'il fait des assonances (Bauer 1937). Cependant c'est Nikola Milićević qui occupe la place centrale parmi les traducteurs croates de Verlaine: ses traductions se distinguent par son approche scrupuleusement respectueuse des poèmes originaux ainsi que par sa très bonne connaissance de la poétique verlainienne.⁷ En outre, Milićević est le rédacteur d'une anthologie de la poésie de Verlaine, publiée en 1988 sous le titre *Pjesme*. Elle contient 106 poèmes au

⁵ Les trois strophes (1, 2 et 4) d'*Art poétique* sont traduites en vers, alors que le sonnet est traduit en prose. L'article de Grado porte en premier lieu sur certaines tendances contemporaines dans la littérature européenne (dilettantisme, pessimisme, décadence et symbolisme) que l'auteur ne juge pas favorablement. Cependant, Grado n'est pas le premier critique croate qui s'intéresse à Verlaine. D'après la recherche de Nevenka Košutić-Brozović, le premier article sur Verlaine a été publié dans la revue *Vienac* en 1897. Cet article, écrit par L. Polić, a été suivi de ceux de Petravčić (*Prosvjeta*, 1899), Lovrić (*Hrvatska*, 1906 ; *Narodne novine*, 1907) et Masovčić (*Savremenik*, 1911).

⁶ En 1903 *Vienac* publie trois poèmes : *Mjesečina* (*Clair de lune*), *U tammici* (*Le ciel est, par-dessus le toit*) et *Sjetni razgovor* (*Colloque sentimental*) ; *Hrvatska prosvjeta* en a publié sept : *Un grand sommeil noir* en 1921 et *Nevermore*, *Serenada* (*Sérénade*), *Chanson d'automne*, *Blijedi mjesec* (*La Lune blanche*), *Zar ne?...* (*N'est-ce pas?...*) *Majci Mariji* (*Je ne veux plus aimer que ma mère Marie*) en 1925.

⁷ Milićević (à l'instar de Domjanić, Nazor et Mrkonjić) a exercé à la fois la profession de poète (il a publié une dizaine de recueils de poèmes) et celle de traducteur (il traduit la poésie de nombreux poètes français – Nerval, Hugo, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Valéry, Éluard – et européens – italiens, espagnols, catalans, slaves...), ce qui pourrait prouver la thèse fréquemment répétée selon laquelle seul un poète peut traduire la poésie.

total, dont 80 traduits par Miličević.⁸ Tandis que les premières traductions croates témoignent d'un intérêt particulier pour le recueil *Sagesse*, l'anthologie rédigée par Miličević offre un choix de poèmes puisés à une dizaine de recueils différents (notamment ceux publiés entre 1866 et 1891) dont douze figurent également dans leur version originale et une postface sur Verlaine écrite par le rédacteur.

Notre étude révèle que le poème *Chanson d'automne* tient une place à part dans la réception de Verlaine en Croatie car il a connu plusieurs traductions croates. C'est Domjanić qui le traduit le premier, en gardant le titre original: *Chanson d'automne*.⁹ Les auteurs de la deuxième et troisième traductions, publiées en 1941 (sous le même titre – *Jesenja pjesma*), sont le poète Vladimir Nazor et le romaniste Slavko Ježić.¹⁰ Par la suite, en 1988, Nikola Miličević publie deux nouvelles traductions, dont l'une lui est due (*Jesenja popijevka*) tandis que l'autre est signée par Željka Čorak et Zvonimir Mrkonjić (*Jesenska pjesma*).¹¹

À l'issue de cet aperçu, nous pouvons dire qu'avec 130 poèmes traduits en croate, l'œuvre versifiée de Verlaine est finalement assez largement représentée, faute de l'être de façon tout à fait satisfaisante. Toutefois, ces publications sont très espacées et révèlent dans l'ensemble un décalage marqué par rapport à la publication des poèmes originaux en France. Ce retard pourrait être expliqué par l'abondance de l'œuvre de Verlaine ainsi que par une certaine complexité formelle de sa poésie (mètres et strophes originaux, sonorité intense) qui présente une tâche difficile pour le traducteur.¹² Par ailleurs, le choix des poèmes connaissant

⁸ Les autres poèmes sont traduits par Milan Pavelić, Željka Čorak, Zvonimir Mrkonjić et Mirko Tomasović.

⁹ Verlaine, Paul (1925). *Chanson d'automne* [prev. Dragutin M. Domjanić], in : *Hrvatska prosvjeta*, XII, 8 / 9, p. 182.

¹⁰ Verlaine, Paul (1941). *Jesenja pjesma* [prev. Vladimir Nazor], in : *Francuska lirika* [ur. Slavko Ježić], Zagreb : Naklada Zaklade tiskare Narodnih novina, p. 154.

Verlaine, Paul (1941). *Jesenja pjesma* [prev. Slavko Ježić], in : *ibid.*, p. 154.

¹¹ Verlaine, Paul (1988). *Jesenja popijevka* [prev. Nikola Miličević], in : Paul Verlaine (1988). *Pjesme* [ur. Nikola Miličević], Zagreb : August Cesarec, p. 14.

Verlaine, Paul (1988). *Jesenska pjesma* [prev. Željka Čorak, Zvonimir Mrkonjić], in : *ibid.*, p. 15.

¹² Pierre Martino a rassemblé des indications statistiques signalant le goût de Verlaine pour une grande variété rythmique : « Les *Poèmes saturniens* ont quarante pièces écrites avec vingt combinaisons de vers différentes : soit, s'il est permis de recourir à une expression commode, un indice de variété égal à cinquante pour cent. Cette proportion augmente avec les *Fêtes galantes*, où elle dépasse soixante-quinze pour cent ; dans *La Bonne Chanson*, elle revient à soixante pour cent ; mais, dans les *Romanes sans paroles*, elle atteint (...) cent pour cent ; elle est encore de soixante-cinq pour cent dans *Sagesse*. (...) Dans les recueils des dernières années, la proportion de variété est fort inégale ; mais elle se maintient généralement assez forte. « En ce qui concerne les strophes et la longueur de vers, dans la poésie verlainienne on trouve « tout un petit monde de stances et de strophes » (distiques, tercets, quintils ; pantoums, ballades, sonnets etc.) ainsi que des vers de toutes les longueurs, « depuis quatre syllabes jusqu'à quatorze ». (Martino 1930 : 169-170)

une traduction en croate paraît largement arbitraire. Seules les démarches d'Artur Grado et de Nikola Miličević font exception à cette règle. Le premier semble en effet suivre un objectif d'information avec sa décision de traduire en premier lieu, ne serait-ce que partiellement, le poème programmatique *Art poétique*. Quant au second, il veille et parvient à présenter l'œuvre de Verlaine de façon cohérente et assez complète, en décidant par exemple d'insérer quelques-uns de ses poèmes érotiques dans son anthologie. Pour le reste, la sélection des pièces destinées au public croate est apparemment le fait des traducteurs, souvent eux-mêmes poètes, mués par leurs affinités littéraires plutôt que par une stratégie de présentation de Verlaine ou des courants qu'il incarne (ainsi ne trouvons-nous parmi les traductions aucune trace de ses textes en prose). Pourtant, quelque fortuit que paraisse le choix des poèmes originaux, il faut garder présent à l'esprit que « la façon dont les textes source sont sélectionnés par la littérature cible, les principes de la sélection, ne sont jamais déconnectés du co-système d'accueil de la littérature cible »¹³ (Even-Zohar 1990 : 46). Compte tenu de l'important espacement qui sépare les traductions croates de Verlaine, il est bien clair que le « co-système d'accueil » s'est sensiblement modifié, et avec lui la place qu'y occupent ces traductions. Or cette question nous intéresse, dans la mesure où, à en croire la théorie du polysystème, « il n'y a pas que le statut socio-littéraire de la traduction qui dépend de sa position au sein du polysystème, mais la pratique même de la traduction est elle aussi fortement subordonnée à cette position »¹⁴ (Even-Zohar 1990 : 51). Nous nous efforcerons donc de déterminer quelle est, au gré des « luttes entre centre et périphérie » (*center-and-periphery struggles*) (Even-Zohar 1990 : 46), la place des traductions de Verlaine dans le polysystème littéraire croate. Bien qu'ancrée dans l'actualité, la première traduction (Grado 1898), tronquée pour une part (trois strophes d'*Art poétique*) et dénaturée pour l'autre (sonnet « rendu » en prose) ne peut aucunement se hisser à « une position centrale dans le polysystème littéraire signifiant qu'elle

Il convient de mentionner que le XIX^e siècle représente une période de transformation de la versification française : les poètes mettent à la mode les formes oubliées ou méprisées. Ainsi Verlaine emploie-t-il toute une série de vers courts qui caractérisent la chanson populaire : octosyllabe (*Fêtes galantes*, *Romances sans paroles*), hexasyllabe (*Romances sans paroles*), pentasyllabe (*Poèmes saturniens*), heptasyllabe (*Romances sans paroles*), ennésyllabe (*Art poétique*). (Buffard-Moret 2008)

En ce qui concerne la sonorité et la musicalité de la poésie de Verlaine (dans son *Art poétique* il réclame « de la musique avant toute chose »), on peut s'apercevoir que le poète a atteint, « dans ce domaine (...), dès son premier recueil, à des créations originales qui constituent un de ses apports essentiels à la poésie et ses plus belles réussites. » (Dubois 1998 : 55).

¹³ « in the way their source texts are selected by the target literature, the principles of selection never being uncorrelatable with the home co-systems of the target literature ».

¹⁴ « not only is the socio-literary status of translation dependent upon its position within the polysystem, but the very practice of translation is also strongly subordinated to that position ».

participe activement dans le façonnement du centre du polysystème »¹⁵ (Even-Zohar 1990 : 46). Pourtant, la position du polysystème littéraire croate de l'époque, à la fois « jeune » et lui-même « périphérique », réunit plusieurs conditions qui auraient pu susciter une situation différente. Il est également fort douteux que les traductions peu nombreuses qui s'égrènent par la suite (10 poèmes dont 3 en 1903, 1 en 1921, 6 en 1925) aient pu conduire les lettres croates à « bénéficier de l'expérience d'autres littératures »¹⁶ (Even-Zohar 1990 : 47), même si c'est dès lors drapée d'une réputation d'œuvre majeure qu'elle est adressée au public. Reste à savoir, et nous évoquerons cette question dans notre lecture critique de la traduction de *Chanson d'automne* publiée en 1925, si la qualité de cette traduction permet au lecteur d'évaluer l'influence déjà exercée par la poétique verlainienne sur les poètes du cru. Ainsi, les premières traductions de Verlaine échouent-elles à occuper une place centrale dans le polysystème d'accueil. Dans la suite du XX^e siècle, l'évolution des goûts et des courants littéraires va sceller le statut périphérique de la poésie de Verlaine traduite en croate. En effet, paradoxalement, « la traduction, par laquelle de nouvelles idées et questions peuvent être introduites dans la littérature, devient un moyen pour préserver un goût traditionnel »¹⁷ (Even-Zohar 1990 : 49). Ces traductions, reflets d'une écriture qui dès lors n'est plus innovatrice, ne parviendront donc pas à quitter la position périphérique qu'elles occupent depuis l'origine. Selon la théorie du polysystème, l'impact de la situation de la littérature traduite se fait sentir sur le processus de façon que dans le cadre d'un positionnement au centre du système, le traducteur s'efforcera de recourir à de nouveaux modèles de traduction, tandis dans le cadre d'un positionnement périphérique, il sera plutôt tenté d'adapter sa traduction aux normes et modèles de traduction établis dans le polysystème littéraire de la culture cible (Even-Zohar 1990). La suite de notre propos, avec la lecture analytique de trois traductions de *Chanson d'automne*, nous permettra de vérifier si cette hypothèse se confirme ici.

***Chanson d'automne* : lecture critique et comparative**

Il est vraiment rare qu'une œuvre littéraire soit traduite en croate à plusieurs reprises, aussi les traductions de *Chanson d'automne* méritent-elles que l'on s'y arrête. Avec cinq traductions, publiées entre 1925 et 1988, la lecture comparative offre en effet un double intérêt, tant diachronique que synchronique. Diachronique, car l'écart de six décennies entre la première et les dernières traductions permettra peut-être de mettre en lumière une évolution

¹⁵ « a central position in the literary polysystem means that it participates actively in shaping the center of the polysystem ».

¹⁶ « it benefits from the experience of other literatures ».

¹⁷ « translation, by which new ideas, items, characteristics can be introduced into a literature, becomes a means to preserve traditional taste ».

de l'approche traductive coïncidant avec la théorie du polysystème évoquée plus haut. Synchronique, car les deux traductions les plus récentes publiées simultanément (circonstance également rare, et en l'occurrence fort heureuse), se prêtent parfaitement à une analyse traductologique, pour laquelle nous puiserons aux réflexions sur la *poétique de la traduction poétique* d'Efim Etkind.

<i>Chanson d'automne</i>	A. traduction D. Domjanić	B. traduction N. Miličević	C. traduction Ž. Čorak et Z. Mrkonjić
	<i>Chanson d'automne</i>	<i>Jesenja popijevka</i>	<i>Jesenska pjesma</i>
Les sanglots longs Des violons De l'automne Blessent mon cœur D'une langueur Monotone.	U jecaju dugom Jeseni tugom Gusle joj zvone, Da srce mi rane Ko boli strane I monotone.	Plač umilan s violina jeseni srce kradom rani jadom ledenim.	Jecaja puna Jesenskih struna Svirka duga Ide do srca I ono grca S gluhih tugâ.
Tout suffocant Et blême, quand Sonne l'heure, Je me souviens Des jours anciens Et je pleure;	Sve guši me sada, I blijed sam, kada Zvuk ozvanja sata. Tad opet su došli I dani mi prošli I plač me hvata.	Sat odbija, mene svija težak dah. Tad se sjetih dana sretnih i plakah.	Sav blijed od jada, Bez daha, kada Ura zvoni, Sjećam se sjena Davnih vremena, Suze ronim;
Et je m'en vais Au vent mauvais Qui m'emporte Deçà, delà, Pareil à la Feuille morte.	I vode me puti U vjetar ljuti, A on me prima I vitla samo Ko lišće tamo Mrtvo tlima.	Tako bludim s vjetrom ludim što me svud tamo-amo nosi samo ko list suh.	Pa bludeć tlima S vjetrima zlima Ja se vrtim Posvuda kao List što je pao K svojoj smrti.

Dès la première lecture on peut discerner le problème fondamental auquel se heurtent les traducteurs : le vers court et la sonorité du poème doivent être mis en harmonie avec son contenu sémantique. Il s'agit en effet de respecter la forme et le contenu, la sonorité et le sens des poèmes originaux, car traduire la poésie c'est essayer de transmettre le plus fidèlement possible ce que Valéry appelle « l'illusion d'une composition indissoluble de *son* et de *sens* » (Valéry 1957 : 211), à savoir atteindre le plus haut niveau d'équivalence, voire plus précisément une équivalence d'effet¹⁸ entre le texte poétique original et sa traduction.¹⁹ Il est bien

¹⁸ La notion d'équivalence n'est certes pas un absolu, et sa pertinence comme sa définition ont donné lieu à beaucoup de débats. Toutefois nous tenons – et la suite de nos observations reposera sur cette opinion – que l'équivalence d'effet est un concept essentiel, et nous faisons nôtre la définition proposée par Louis Jolicœur, selon laquelle le traducteur a réussi à atteindre l'équivalence « [d]ans la mesure où est reproduit l'effet, c'est-à-dire : les choix lexicaux, l'équilibre des phrases, la musicalité, le mouvement, le ton, la poésie, l'atmosphère des lieux et des époques, les niveaux de lecture. » (Jolicœur 1995 : 25).

évident que l'on ne peut prétendre retrouver l'effet que produisaient les vers du *Pauvre Lélian* sur ses contemporains. Cependant, si le lecteur croatophone peut ressentir un peu de la modernité de l'œuvre du poète grâce au travail effectué par le traducteur, il nous semble qu'un « équivalent » est atteint. Telle est du reste l'exigence que fixe Etkind à ce qu'il définit comme la « Traduction – Recréation »,²⁰ pour laquelle « [l']objectif à atteindre consiste à créer non pas un calque, non pas une copie, mais un *équivalent*. » (Etkind 1982 : XV). Or l'équivalence au niveau de l'ensemble sous-entend toute une série d'équivalences au niveau des éléments qui composent cet ensemble, à savoir les sons, les mots et les phrases, les vers et les strophes, la rime, le mètre, la syntaxe, les figures de style etc. En effet, c'est là que résident les « conflits essentiels » qui « sont à la source de la tension poétique du texte » et qui caractérisent le « système de conflits » (Etkind 1982 : 13) qu'est le texte poétique. Or, dans sa recherche de l'équivalence totale – que jamais il ne doit renoncer à atteindre – le traducteur a pour tâche d'offrir une « reproduction fidèle de chacun des ensembles conflictuels donnés » (Etkind 1982 : 13). Parmi ces éléments, les uns (mais bien évidemment pas toujours les mêmes) sont essentiels au poème source, tout comme le sont dans un corps « le cœur, le cerveau ou le foie » (Etkind 1982 : XI), et c'est à l'aune de la fidélité à ces « organes vitaux » que sera mesurée l'équivalence du poème traduit. Aussi le traducteur se doit-il, avant d'aborder le processus traductif à proprement parler, d'« [é]tablir la dominante, choisir au plus juste ce qui doit être sacrifié » (Etkind 1982 : 12), à savoir de déceler une hiérarchie des éléments sémantiques et formels de l'original, avant de transmettre dans le poème traduit ceux qui auront été jugés essentiels.

Dans la suite, l'objectif de l'analyse de la traduction, à plus forte raison s'il s'agit d'une analyse comparative comme celle que nous nous apprêtons à mener ici, « n'est pas de savoir si les deux textes [source et cible] sont équivalents (concernant un aspect), mais à quel degré ils le sont et quel type d'équivalence ils révèlent » (Toury 1980 : 47). La lecture des trois traductions croates du poème *Chanson d'automne* montre que tous leurs auteurs ont voulu réaliser une « Traduction – Recréation ». Voyons quelles sont les voies qu'ils ont empruntées, avec plus ou moins de bonheur, et efforçons-nous d'évaluer leur succès.

¹⁹ Étant donné les particularités de la traduction poétique, les comparatistes croates insistent sur l'emploi du terme *prepjev* désignant seulement la traduction de vers en vers. Selon eux, ce type de traduction tient compte du sens ainsi que de la forme tout en exigeant la même responsabilité envers le mot et le vers de l'original (Tomasović 1993 : 194). La traduction poétique se voit par conséquent désigner par un terme à part, dont les synonymes seraient *prijevod pjesme* et *pjesnički prijevod* (Slamnig 1981 : 108). Le terme *prepjev* est donc censé s'appliquer à la traduction poétique, tandis que le mot *prijevod* désigne tout autre type de traduction.

²⁰ « La T[raduction]-R[ecréation] conserve la structure de l'original ; (...) La T-R reproduit le système des images de l'original ; (...) La T-R donne naissance à un tout adéquat au texte de départ (...). » (Etkind 1982 : 27).

Dès l'abord, il apparaît que le contenu sémantique est fidèlement transmis (l'automne et la langueur qu'il suscite ; la fuite du temps et le regret des temps passés ; la soumission résignée face au sort), de même que tous ses motifs poétiques (sanglots, cœur blessé, langueur ; souffrance, heure, souvenirs, pleurs ; abandon, vent, feuille morte). Cette fidélité ne va toutefois pas sans quelques changements ou glissements sémantiques dans certains cas pertinents, dans d'autres moins judicieux. Le plus malencontreux d'entre eux se trouve dans la première strophe de la traduction A, qui métamorphose les violons en guslas. Ce mot est ambigu, désignant le violon dans un registre archaïque, mais aussi un instrument populaire qui nous projette dans la sphère culturelle dinarique. Il s'agirait alors d'une traduction « ethnocentrique » (Berman 1999), d'autant plus improbable qu'elle s'inscrit dans un poème ayant gardé son titre original en français, anéantit l'universalité du poème de Verlaine.

D'autre part, les caractéristiques formelles du poème représentent un véritable défi pour le traducteur. *Chanson d'automne* est composée de trois sizains hétérométriques dans lesquels deux tétrasyllabes sont suivis d'un trisyllabe. La brièveté des vers marque fortement le rythme et impose un retour fréquent des rimes, ce qui crée une certaine tension entre syntaxe et prosodie du poème.²¹ En employant le vers court et le mètre impair (de trois syllabes), traditionnellement liés à la chanson populaire, Verlaine se démarque de la tradition poétique française, qui privilégie les vers plus longs comptant un nombre pair de syllabes.²² Compte tenu de la préférence qu'affiche également la poésie croate pour le mètre pair et les vers longs (surtout le décasyllabe et l'octosyllabe), la décision d'imiter fidèlement la forme originale du poème semble légitime, car elle reconnaît au mètre et au rythme leur place de « conflit dominant » (Etkind 1982 : 12) et trouve un effet équivalent dans la langue-culture d'accueil. Le traducteur de la traduction B parvient à respecter à la syllabe près la composition syllabique de l'original (4/4/3). La traduction C maintient également une forme régulière, mais au prix d'un léger allongement du vers, avec une syllabe de plus (5/5/4). Hésitant d'un sizain à l'autre, la traduction A échoue quant à elle à trouver son équilibre : la composition régulière du premier sizain (6/5/5) se perd dans la suite, et le poème trouve finalement sa chute sur un vers plus court que les autres (quatre syllabes), et qui semble tronqué. En ce qui concerne les signes de ponctuation, on remarque dans les trois traductions de légers écarts par rapport à l'original qui n'entraînent pas de changement significatif du rythme. Cependant, un simple décompte des syllabes ne saurait tenir lieu d'évaluation en l'absence d'une prise en compte des traditions littéraires et des motivations respectives de l'auteur et de ses traducteurs.

²¹ Avec le choix d'un mètre plus long, il lui est plus facile de faire coïncider les éléments syntaxiques et prosodiques, à savoir la tension entre eux est affaiblie.

²² « Les vers de trois, de cinq, de sept, de neuf syllabes n'étaient point nouveaux, et l'usage les reconnaissait bons dans les 'petits sujets', comme des vers auxiliaires, des vers de troisième catégorie. » (Martino 1930 : 175)

A ce propos, il convient de souligner certaines différences entre les systèmes de versification français et croate : le premier est fondé sur le vers syllabique tandis que le deuxième – sous l'influence en particulier de la versification germanique – introduit la métrique accentuelle dans les années 1870 (Slamnick 1997 ; Kravar 1999 ; Jurić 2002). En outre, le français et le croate diffèrent par leur système accentuel : tandis que le français est une langue iambique (l'accent tombe sur la dernière syllabe prononcée du groupe rythmique / accentuel), le croate est une langue trochaïque (dans les polysyllabes, l'accent ne porte jamais sur la dernière syllabe). Ces remarques nous permettent de comprendre comment, en employant les mots monosyllabiques *dah*, *svud*, *suh* à la fin des vers, l'auteur de la traduction B s'efforce d'imiter quelque peu la structure iambique du français, trouvant ainsi la voie (et la voix) d'une authentique démarche de « récréation », telle que la définit Etkind.

Les différences entre les deux langues ici en contact sont également visibles au niveau de la rime. Étant donné qu'en croate lettres et phonèmes se correspondent et que toutes les lettres se prononcent, cette langue ne possède pas de rimes masculines et féminines,²³ pas plus que de règle sur leur alternance obligatoire. Or, dans *Chanson d'automne*, Verlaine respecte cette règle : deux rimes masculines sont suivies d'une rime féminine. Chaque strophe est césurée en deux parties égales par la rime tripartite (aab ccb) ainsi que par le changement de mètre (4/4/3).²⁴ La rime revient donc vite dans les vers courts de l'original, ce qui constitue un défi de plus pour les traducteurs croates, qui ont échoué à conserver la structure des rimes originales. La traduction A est parvenue à s'en approcher au plus près (mais nous verrons dans la suite qu'elle n'en est pas plus fidèle à l'original pour autant). En revanche, on ne trouve une rime tripartite que dans la deuxième strophe dans la traduction B (*odbija – sviija – dah ; sjetih – sretnih – plakah*) et dans la première strophe de la traduction C (*puna – struna – duga ; srca – grca – tuga*). Dans les autres strophes, cette lacune est compensée par l'assonance et l'allitération, qui tiennent parfois lieu de rime (par exemple, *jeseni – ledenim ; bludim – ludim – svud – suh ; zvoni – ronim ; vrtim – smrti*).

Ces remarques générales nous permettent de saisir l'effet d'ensemble produit par les traductions sous étude, mais aussi de comprendre où résident les difficultés imposées par les langues et les traditions ici en contact. Il est temps à présent de pénétrer dans le texte. Cheminant d'une strophe à l'autre, voyons point par point comment les traducteurs ont bâti leurs équivalences dans la quête d'un équivalent

²³ Il convient de souligner que le *e muet* n'existe pas en croate et que la lettre *e* [e] est toujours prononcée. Bien que la versification croate emploie les termes *rime masculine / féminine / enfantine*, cette classification se base sur le nombre de syllabes qui riment.

²⁴ En mettant en relief la structure « boîteuse » de la strophe verlainienne, le linguiste Pierre Guiraud l'associe à la *terza rima*. « Le changement de rythme (rime féminine et mesure trisyllabique) mesure le poème en segments symétriques égaux ; mais ce même changement de rythme confère à chacune de mesures, symétriques par rapport aux autres, un rythme interne dissymétrique ; cette dissymétrie dans la symétrie, cet impair au sein du pair, est l'essence de la métrique verlainienne », conclut-il (Guiraud 1973 : 39).

global, « conforme dans son ensemble à l'original, bien qu'il s'en distingue sous l'effet des exigences d'une autre langue » (Etkind 1982 : XV).

Dès la première strophe, l'exigence de la rime conduit les traducteurs à substituer un contenu sémantique à un autre. Par exemple, la rime (*de l'automne – monotone* est reflétée dans la traduction B par l'assonance *jeseni – ledenim* (*de l'automne – glacial*) et l'adjectif *longs* rendu par *umilan* (*doux, suave*). Le choix de l'adjectif *ledeni* (*glacial*) marque certes un écart par rapport à l'original, mais il nous semble pertinent dès lors qu'il suscite l'évocation in absentia (*ledeni vjetar*) du *vent mauvais* figurant dans la dernière strophe, et tisse avec subtilité une trame poétique recréée. Il en va de même pour le mot *jad*, évoquant le tourment, et qui trouve un écho dans *je pleure*, qui vient à la fin de la deuxième strophe. Hélas, nous ne pouvons en dire autant de l'élément *kradom* porteur d'un élément sémantique intrus (*en cachette*) et dont la présence ne se justifie guère que par la recherche du mètre et de la rime.

La traduction C s'éloigne davantage du texte original : l'adjectif *longs* est rendu par *puna* (*pleine (de sanglots)*), et *monotone* se voit remplacer par *gluh* (*muet, silencieux*). Quant aux *violons*, ils suscitent une synecdoque aboutissant à *strune* (de l'instrument les traducteurs ne retiennent que les cordes) offrant un bel écho sémantique avec l'élément *svirka* (*jeu, son*).

L'écart est également visible en ce qui concerne la célèbre assonance en *o* de la strophe 1. Dans la traduction B, elle est remplacée par une assonance en *e* (*jeseni, ledenim*) qui reproduit une impression de monotonie, effet que la traduction C s'efforce de susciter avec une assonance en *a*. Quant à l'allitération du son *l* (répété sept fois dans la première strophe de l'original), la traduction B l'a conservée (*plač, umilan, violina, ledenim*), alors que C l'a remplacée par une allitération en *s* (*jesenskih, struna, svirka, srca, s*). La traduction A offre quant à elle l'exemple assez navrant d'un calque maladroit. Quoique dotée de rimes et d'une structure métrique adéquate, elle trébuche sur sa syntaxe alambiquée et achoppe à l'énigmatique *gusla* à laquelle, par surcroît, le traducteur prête inutilement une cruelle intention : *Gusle joj zvone, / Da srce mi rane* (*Ses violons/guslas résonnent, / Pour blesser mon cœur*).

L'analyse traductologique de la deuxième strophe n'est guère plus élogieuse pour la traduction A, qui réserve aux rimes *suffocant – quand, l'heure – pleure* un écho décevant de platitude mélodique et sémantique avec la série *sada – kada – sata – hvata*. En revanche, l'emploi des temps verbaux dans B et C s'avère particulièrement intéressant. Le poème original présente trois verbes (*sonner, se souvenir, pleurer*) au présent de l'indicatif, exprimant la répétition (*quand sonne l'heure*). La traduction C reproduit très fidèlement cette valeur en mettant l'accent sur le statisme et l'itérativité avec trois imperfectifs au présent (*ura zvoni – sonne l'heure ; sjećam se – je me souviens ; suze ronim – je verse des larmes*). Au contraire, la traduction B crée une situation inattendue (et incohérente) en faisant alterner imperfectif présent – perfectif aoriste – imperfectif *imperfekt*. Le verbe *sonner* est traduit par un imperfectif au présent (*sat odbija*), exprimant la durée, mais *se souvenir* et *pleurer* sont rendus respectivement par un perfectif à l'aoriste et un imperfectif à l'*imperfekt* (*sjetih, plakah*). Or, si ces temps verbaux peuvent paraître

justifiés pour leur saveur stylistique (ils sont vieillis et archaïques), les valeurs aspectuelles qu'ils suscitent, à savoir l'unicité et l'achèvement dans le passé, sont en totale contradiction avec le début de la strophe et l'esprit du poème. Conscient de cet écueil, le traducteur tente de le contourner en posant un point au milieu du sizain, créant deux tableaux là où Verlaine n'en décrit qu'un. Mais l'incohérence subsiste car le traducteur relie les deux scènes par l'adverbe *tad* (*alors*), dont force est de constater qu'il est syntactiquement incorrect et n'enlève rien au fait que la traduction croate présente le déchirement qui brise le poète et ses pleurs comme un sentiment fugitif et révolu.

L'analyse comparative de la deuxième strophe montre que les auteurs de C ont atteint un degré d'équivalence inégalé par les autres traductions. L'emploi du présent, l'ordre des motifs, le contre-rejet (*kada / Ura zvoni – quand / Sonne l'heure*) sont autant d'éléments qui concourent au succès de cette traduction-recréation dont la seule imperfection, si toutefois c'en est une, est que chaque vers compte une syllabe de plus que le vers original.

En ce qui concerne la troisième strophe, elle est plus heureuse que les deux précédentes dans la traduction A. Le traducteur trouve enfin une syntaxe légère proche de l'esprit de l'original. Il trouve en outre avec *vitlati* un équivalent expressif et sémantiquement riche pour (*m'*)*emporte*. Hélas, la *feuille morte* se perd dans le singularia tantum neutre *lišće* (*les feuilles*) séparé de l'adjectif *mrtvo* (*morte*) qui figure dans le vers final *Mrtvo tlima* (litt. *mortes sur les sols*), offrant au poème une chute dont la signification et la sonorité rivalisent de maladresse. Pour ce qui est des traductions B et C, il est intéressant de remarquer qu'elles traduisent le verbe *s'en aller* par *bluditi*, verbe archaïque et littéraire dont l'équivalent français serait *vaguer*. Même parallélisme dans la suite, où nous remarquons que le deuxième vers (*Au vent mauvais*) suscite dans B comme dans C un certain embarras : soucieux de ne pas sacrifier la rime, l'auteur de B se résigne à un petit écart sémantique en traduisant l'adjectif *mauvais* par *lud* (*fou*) ; mus par la même raison, les auteurs de C doivent opter pour un pluriel et traduisent *mauvais* par *zao* (*méchant*). Les quatre derniers vers présentent quant à eux des divergences plus profondes. Dans la traduction B, le vent *Qui m'emporte* demeure sujet, transmettant fidèlement le sentiment de résignation exprimé par ce vers, qui trouve dans la suite, pour *Deçà, delà* une continuation également fidèle à tous les niveaux, tant dans l'image évoquée que dans la sonorité et le rythme, avec la rime écho *tamo-amò*. Enfin, en repoussant le syntagme *lišć suh* (*feuille morte*) à la fin du poème, dans le dernier vers, le traducteur parvient à recréer avec une grande maîtrise le texte original.

La traduction C témoigne de choix différents et moins remarquables. Tout d'abord, le *vent* perd sa fonction de sujet, qui est attribuée au *je* (*ja se vrtim – je tourbillonne*). La structure et la saveur de la locution *Deçà, delà* se perd dans l'adverbe *posvuda* (*partout*), correct quant à sa signification, mais bien fade. Enfin la *feuille* (*lišć*), située en tête de l'avant-dernier vers, est séparée de l'élément sémantique *smrt* (*mort*), qui clôt le poème.

Pour finir cette analyse traductologique des trois strophes de ce poème, il convient de dire quelques mots sur la traduction de son titre. Domjanić fait

le choix de la non-traduction, ce qui suggère une certaine complicité avec son public, invité à comprendre sans aide extérieure le syntagme *Chanson d'automne* ; compte tenu qu'à l'époque (1925) le français était une langue assez largement parlée sous ces latitudes, et que la publication a lieu dans une revue savante, cette stratégie du traducteur n'est pas sans charme. Pour ce qui est des deux titres traduits, la lecture à voix haute de *Jesenja popijevka* et *Jesenska pjesma* révèle une semblable musicalité poétique, suscitée par la répétition de certains sons (*e, j, s*) et l'alternance presque régulière des voyelles et des consonnes. Cependant, ces deux traductions diffèrent par le choix lexical : tandis que Miličević emploie le substantif *popijevka* – désignant un poème lyrique chanté à une ou plusieurs voix (le *lied* en allemand), Ćorak et Mrkonjić choisissent le substantif *pjesma* – désignant un poème écrit ainsi qu'un poème destiné à être chanté. Compte tenu de la connotation musicale du mot *popijevka*, on peut conclure qu'il convient mieux au sens du mot *chanson* présent dans l'original.

En guise de conclusion

A l'issue de notre analyse, il apparaît que la traduction la plus ancienne est aussi la plus éloignée de l'idéal de traduction-recréation qu'elle semblait s'être fixé. Pour ce qui est des deux traductions les plus récentes, elles parviennent à transmettre globalement toutes les figures de style présentes dans le poème original (personnification, comparaison, assonance, allitération). L'emploi d'archaïsmes lexicaux ou de tournures stylistiquement marquées vise à apporter une dimension poétique supplémentaire, à vrai dire absente de l'original, et on peut y voir une tentative d'« ennoblissement » (Berman 1999), mais peut-être aussi un effort pour marquer l'éloignement temporel qui nous sépare de l'écriture verlainienne. Ce procédé traductologique se manifeste de façon plus marquée dans la traduction B avec l'emploi de l'aoriste et un ordre des mots inusuel (par exemple avec les adjectifs épithètes postposés : *plač umilan, jedom ledenim, dana sretnih, s vjetrom ludim* etc.).

Cette analyse traductologique n'a pas apporté d'illustration éloquente des hypothèses formulées dans la première partie dans le sillage de la théorie du polysystème. Il nous semble que, plus que le rapport entre centre et périphérie, ce sont surtout les talents inégaux des traducteurs qui sont ici essentiels, or c'est là un facteur qui n'avait pas été pris en compte en amont. Notre lecture a, de façon attendue, confirmé que le processus de la traduction poétique s'accompagne inmanquablement d'un certain nombre d'écarts entre le poème original – ensemble unique d'éléments sémantiques et prosodiques, et ses traductions. Mais elle a aussi montré que les traducteurs croates de *Chanson d'automne* sont parvenus à surmonter la plupart des difficultés et à atteindre un haut niveau d'équivalence par rapport au poème original. Ainsi donnent-ils raison à Etkind s'écriant : « [m]ais tout le reste, rime, système des images, structure phonétique, tout cela aussi *peut* être conservé : il *faut* donc le conserver. Car en art il n'y a pas de demi-mesure : tout, ou rien. » (Etkind 1982 : 21).

Bibliographie

- Bauer, Ernest (1937). Muzičari stiha i rime: utjecaj francuskih simbolista na Dragutina Domjanića, in: *Hrvatska revija*, 6, pp. 303-307.
- Berman, Antoine (1999). *La Traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*, Paris: Seuil.
- Buffard-Moret, Brigitte (2008). De l'influence de la chanson sur le vers au XIXe siècle, in: *Romantisme*, 2, n° 140, pp. 21-35.
- Deloffre, Frédéric (1986). *Le vers français*, Paris: SEDES.
- Deloffre, Frédéric (1970). *Stylistique et poétique françaises*, Paris: SEDES.
- Dubois, Claudine (1998). *Étude sur Paul Verlaine: Poèmes saturniens*, Paris: Ellipses.
- Etkind, Efim (1982). *Un art en crise: essai de poétique de la traduction poétique* [prev. Wladimir Troubetzkoy], Lausanne: L'Age d'Homme.
- Even-Zohar, Itamar (1990). The Position of Translated Literature within the Literary Polysystem, in: *Poetics Today*, 11/1, pp. 45-51.
- Grado, Artur (1898). *Mlada Hrvatska, Mladost*, 4, pp. 177-187.
- Grammont, Maurice (1964). *Le vers français: ses moyens d'expressions, son harmonie*, Paris: Librairie Delagrave.
- Grammont, Maurice (1976). *Petit traité de versification française*, Paris: Armand Colin.
- Grgić Maroević, Iva (2009). *Poetike prevodenja*, Zagreb: Hrvatska sveučilišna naklada.
- Guiraud, Pierre (1973). *La versification*, Paris: Presses Universitaires de France.
- Jolicœur, Louis (1995). *La sirène et le pendule: attirance et esthétique en traduction littéraire*, Québec: L'instant même.
- Jurić, Slaven (2002). *Rastućim skladom: prodor stranih stihova u hrvatsko pjesništvo druge polovice 19. stoljeća*, Zagreb: Hrvatska sveučilišna naklada.
- Košutić-Brozović, Nevenka (1969). *Francuske književne pobude u časopisima hrvatske moderne*, Zagreb: JAZU, Odjel za suvremenu književnost.
- Kravar, Zoran (1999). *Stih i kontekst*, Split: Književni krug.
- Lanson, Gustave (1895). *Histoire de la littérature française*, Paris: Hachette.
- Lanson, Gustave / Tuffrau, Paul (1953). *Manuel illustré d'histoire de la littérature française*, Paris: Hachette.
- Mazaleyrat, Jean (1988). *Éléments de métrique française*, Paris: Armand Colin.
- Nikola Miličević: 1922.-1999. (2003). [ur. Dubravko Jelčić], Zagreb: Hrvatska akademija znanosti i umjetnosti, Razred za književnost.
- Slamnig, Ivan (1981). *Hrvatska versifikacija*, Zagreb: Sveučilišna naklada Liber.
- Slamnig, Ivan (1997). *Stih i prijevod: članci i rasprave*, Dubrovnik: Matica hrvatska.
- Šimundža, Drago (1993). *Francuska književnost u Viencu*, Split: Književni krug.
- Thibaudet, Albert (1969). *Histoire de la littérature française: de 1789 à nos jours*, Paris: Stock.
- Tomasović, Mirko (1998). *Od Vrlike do Lisabona*, Sinj: Matica hrvatska Sinj.
- Tomasović, Mirko (1993). Prejev..., in: *Komparatističke i romanističke teme*, Split: Književni krug, pp. 193-195.
- Toury, Gideon (1980). *In Search of a Theory of Translation*, Tel Aviv: Porter Institute.
- Valéry, Paul (1957). Variations sur les *Bucoliques*, in: *Œuvres : t. I* [ur. Jean Hytier], Paris: Gallimard, pp. 207-222.

- Verlaine, Paul (1925). Chanson d'automne [prev. Dragutin M. Domjanić], in: *Hrvatska prosvjeta*, XII, 8/9, p. 182.
- Verlaine, Paul (1941). Jesenja pjesma [prev. Vladimir Nazor], in: *Francuska lirika* [ur. Slavko Ježić], Zagreb: Naklada Zaklade tiskare Narodnih novina, p. 154.
- Verlaine, Paul (1941). Jesenja pjesma [prev. Slavko Ježić], in: *Francuska lirika* [ur. Slavko Ježić], Zagreb: Naklada Zaklade tiskare Narodnih novina, p. 154.
- Verlaine, Paul (1988). Jesenja popijevka [prev. Nikola Miličević], in: Paul Verlaine (1988). *Pjesme* [ur. Nikola Miličević], Zagreb: August Cesarec, p. 14.
- Verlaine, Paul (1988). Jesenska pjesma [prev. Željka Čorak, Zvonimir Mrkonjić], in: Paul Verlaine (1988). *Pjesme* [ur. Nikola Miličević], Zagreb: August Cesarec, p. 15.
- Verlaine, Paul (1948). *Ceuvres poétiques complètes* [ur. Yves-Gérard Le Dantec], Paris: Gallimard.
- Vuletić, Branko (1988). *Jezični znak, govorni znak, pjesnički znak*, Osijek: Izdavački centar Revija / Radničko sveučilište Božidar Maslarić.

Novi život uveloga lista: hrvatski prepjev i ponovno stvaranje pjesme *Chanson d'automne*

Pjesnik Paul Verlaine (1844. – 1896.) danas se drži nezaobilaznim autorom u francuskome i europskome književnom kanonu, a njegov je utjecaj vidljiv i u hrvatskoj književnosti. Budući da prijevodi predstavljaju važan oblik međunarodne književne afirmacije, ovaj je rad posvećen hrvatskim prepjevima Verlaineeve poezije.

Istraživanje je pokazalo da su prvi hrvatski prepjevi Verlainea objavljeni na prijelazu iz XIX. u XX. stoljeće iz pera pisca i esejista Artura Grada (1898.) i pjesnika Dragutina Domjanića (1903.). Tijekom sljedećih desetljeća, poeziju *Sirotog Leliana* hrvatskoj su čitateljskoj publici približili i mnogi drugi prevoditelji (Katalenić Jeretov, Maraković, Krstulović, Pavelić, Nazor, Ježić, Šaula, Gamulin, Miličević, Čorak, Mrkonjić, Tomasović). Među njihovim radovima, posebno mjesto pripada pjesmi *Chanson d'automne* koja je doživjela čak pet prepjeva na hrvatski jezik (Domjanić, 1925.; Nazor, 1941.; Ježić, 1941.; Miličević, 1988.; Čorak i Mrkonjić, 1988.). Središnji dio ovoga rada usredotočio se, stoga, na usporednu traduktološku analizu triju njezinih prepjeva (Domjanić, Miličević, Čorak i Mrkonjić), utemeljenu na polisistemske teoriji Itamara Evena-Zohara i postavkama o pjesničkom prevođenju Efima Etkinda. U analizi je posebna pozornost posvećena problemima s kojima se suočava prevoditelj poezije, bilo da je riječ o specifičnostima poezije kao književne vrste ili o osobinama individualnih autorskih poetika. Traduktološka analiza triju izabranih hrvatskih prepjeva još jednom je potvrdila tezu o prevođenju kao procesu ponovnog stvaranja književnoga djela.

Ključne riječi: prijevod, hrvatski, Verlaine, polisistemska teorija, ekvivalencija

UDC 821.134.3(673)-32.09 Ondjaki
Original scientific paper
Recebido a 22 de dezembro de 2016
Aceite para a publicação a 2 de março de 2017

Figurações do espaço em *O Padre, o Mar e o faroleiro*, de Ondjaki

Majda Bojić
Faculdade de Ciências Sociais e Humanas
Universidade de Zagreb
mbojic@ffzg.hr

O nosso trabalho pretende analisar a dimensão do espaço no conto *O Padre, o Mar e o faroleiro*, de Ondjaki. Primeiro da coletânea *Momentos de Aqui*, o texto denota uma ligação estreita entre o espaço e as outras componentes narrativas. Para a análise, usamos as conceituações de Oziris Borges Filho que nos servem como princípio de abordagem metodológica. A partir do levantamento de aspectos de análise espacial mostramos principalmente como o espaço contribui para a caracterização das personagens e para o desenvolvimento da narrativa. Ademais, o nosso estudo pretende investigar outras possibilidades interpretativas baseadas no espaço, principalmente aquelas que revelam o seu valor simbólico.

Palavras-chave: espaço, Ondjaki, literatura angolana, topoanálise, Oziris Borges Filho

1. Introdução

Desde o início da produção literária escrita em países africanos de língua oficial portuguesa, a dimensão espacial ocupava um papel significativo. Assim como no caso da literatura brasileira, o espaço por vezes cumpria funções de exaltação patriótica ou confluía numa procura de identidade alternativa (como no caso do Mito Hesperitano na literatura de Cabo Verde). A necessidade de demarcar uma diferença cultural passava pela representação espacial e o espaço cumpria assim o papel da construção de identidade nacional ou então oferecia um reforço da componente identitária africana.

Devemos ainda admitir que o princípio mimético presente na história dessas literaturas era favorável às referências concretas ao espaço africano. De fato, a relação estreita que se estabelecia entre a literatura e a realidade extra-literária muitas vezes implicava um espaço concreto e africano. Tratar questões e problemas sociais advindos da colonização, narrar a sociedade pós-independência ou levantar problemas da seca em Cabo Verde, implicava uma concretização literária do espaço africano.

Com respeito ao que foi dito, o conto que pretendemos analisar, *O Padre, o Mar e o faroleiro*, de Ondjaki, parece abrigar espaços “insólitos”, ao menos no que

tange as literaturas africanas de língua portuguesa. Mas a motivação central deste estudo é outra. O nosso trabalho pretende analisar a dimensão do espaço a partir das características do espaço figurado na obra levando em conta a relação estreita entre espaço e outras componentes narrativas. De fato, o espaço é um elemento importante e constitutivo do conto, como pretendemos mostrar. A dimensão do espaço é problematizada a partir do levantamento de aspectos da topoanálise (análise espacial) que revelam diferentes funções que o espaço pode desempenhar dentro de uma obra literária. Nesse sentido, mostramos, nomeadamente, como o espaço contribui para a caracterização das personagens e para o desenvolvimento da narrativa. Além disso, o nosso estudo pretende investigar outras possibilidades interpretativas com base no espaço, principalmente aquelas que ressaltam o seu valor simbólico.

Dentro do âmbito dos estudos literários, as últimas décadas conheceram um interesse crescido pelo espaço, denotando a necessidade de assumir perspectivas de estudo que ultrapassam uma conceituação do espaço enquanto simples categoria de ambientação narrativa ou então uma componente poética do estilo vigente. Revela-se, nesse respeito, a necessidade de examinar o espaço num contexto mais amplo – aquele que estuda o significado mais profundo da dimensão espacial dentro de um texto literário. Nesse sentido, uma análise espacial pode abranger diferentes tópicos como, por exemplo, a função do espaço na caracterização das personagens ou o sentido simbólico do espaço.¹

A fim de analisar, no nosso trabalho, a dimensão espacial do texto literário, recorreremos ao estudo *Espaço e literatura: introdução à topoanálise*, de Oziris Borges Filho, que oferece uma divisão sistemática dos elementos e aspectos considerados importantes para uma análise espacial. Para designar o estudo do espaço na obra literária, esse pesquisador brasileiro recorre ao termo de “topoanálise” de Gaston Bachelard, ampliando ao mesmo tempo o seu sentido. Além do estudo da “vida íntima” proposto pelo teórico francês, a topoanálise de Borges Filho acrescenta a necessidade do estudo das relações do espaço com a personagem no seu âmbito cultural, social ou natural.² Cabe, portanto, ao topoanalista, a tarefa de “desvendar

¹ Segundo Oziris Borges Filho (2007: 12), o interesse pela questão do espaço na literatura vem crescendo sobretudo nos últimos trinta anos. Tal interesse, deve-se à publicação de livros teóricos sobre o espaço mas também às próprias obras de literatura contemporânea que mudaram o seu foco de interesse da personagem, do enredo e da dimensão do tempo, revelando uma maior preocupação com os espaços da personagem, priorizando suas “inquirições psicológicas”, complexos e as “atitudes inesperadas”. “Essa valorização do espaço pela narrativa”, conclui Borges Filho (2007: 13), “incentiva, naturalmente, a preocupação da teoria literária com essa mesma questão.”

² No seu livro, Borges Filho revela ter retirado o termo de topoanálise do livro *La poétique de l'espace* (1957), de Gaston Bachelard, referenciando a definição do teórico: “A topoanálise seria então o estudo psicológico sistemático dos locais de nossa vida íntima” (Bachelard *apud* Borges Filho 2007: 33). De acordo com o uso do termo por parte de Borges Filho (2007: 33), a topoanálise “não se restringe à análise da vida íntima, mas abrange também a vida social e todas as relações do espaço com a personagem seja no âmbito cultural ou natural.” Ademais, continua Borges Filho, uma topoanálise pode chegar a incluir outras abordagens sobre o espaço (como a sociológica ou filosófica), e não somente a psicológica.

os mais diversos efeitos de sentido criados no espaço pelo narrador: psicológicos ou objetivos, sociais ou íntimos, etc.” (Borges Filho 2007: 33).

No que diz respeito às muitas componentes da topoanálise de Borges Filho, ressaltamos as principais e de modo muito resumido, devido à sua explicitação nos capítulos subsequentes do nosso trabalho. Entre essas componentes, destacam-se aquelas ligadas às diferentes funções que a figuração do espaço pode assumir (em relação às personagens e com respeito à ação narrativa) como também aquelas que apontam para diversos efeitos de sentido mediante a consideração da dimensão espacial. Quanto ao último, um topoanalista deve prestar atenção às mudanças ocorrendo no plano espacial ao longo do texto (“percurso espacial”) assim como às categorias do espaço figurado (macroespaço, microespaço, paisagem, cenário e natureza). Também, é importante refletir sobre as “coordenadas espaciais” presentes no texto e ainda sobre os valores que representa a reflexão sobre espaço à luz das noções de topofilia ou toponímia.³

Apesar da abordagem extensa de Borges Filho, as funções do espaço, segundo ele, não se esgotam pela sua reflexão tipológica. Devido ao escopo do nosso trabalho, pretendemos usar somente alguns dos instrumentos apresentados no seu estudo e eles vão ser explicados ao longo da nossa análise.

2. “O padre, o Mar e o faroleiro”, uma topoanálise

Ondjaki é um dos escritores mais relevantes da literatura angolana contemporânea. Nas suas obras, a dimensão espacial ocupa sempre um lugar importante. Nesse sentido, é principalmente, o espaço de Luanda, que atua como cenário de muitas das suas narrativas.⁴

O conto de Ondjaki que pretendemos analisar, “O Padre, o Mar e o faroleiro”, pertence à coletânea de contos *Momentos de aqui*, publicada em 2001. O próprio título indica para aquilo que Francisco Topa (2011: 5) considera ser “um dos traços mais singulares” da obra de Ondjaki – é “a capacidade de fixar momentos” que por vezes têm “algo de revelação, de epifania”. Com certeza, este é um traço marcante do conto de nosso interesse.

O enredo do conto “O Padre, o Mar e o faroleiro” apresenta uma estrutura simples, de poucas personagens centrais e um desenvolvimento temporal linear. No início do conto, conhecemos a figura do Padre que, embora com certo desagrado, decide resolver um dos problemas que perturbam a tranquilidade desejada da sua vida na Aldeia. Mais precisamente, o Padre decide responder

³ O estudo das “coordenadas espaciais” se refere a uma reflexão sobre a organização da espacialidade segundo os eixos horizontal e vertical. Nesse sentido, o estudo das coordenadas leva em conta, principalmente, a tematização das oposições de alto/baixo, perto/longe, centro/periferia, vasto/restrito e interior/exterior presentes no texto literário.

⁴ Dentre essas obras, destacamos o romance *Os transparentes*, publicado em 2012, cujo enredo está ambientado num prédio de Luanda. Aliás, as personagens, os moradores do prédio e os fatos encadeados pelo convívio parecem compor uma imagem simbólica da capital angolana.

ao pedido da mãe do faroleiro Adelaide Mortinho, para visitar o seu filho. A mãe está preocupada com o isolamento que o seu filho, segundo ela, deve sentir, vivendo enclausurado no farol sem interesse pelo mundo ao redor. Após muitas insistências da mãe, o Padre se decide à viagem penosa para chegar até a moradia do faroleiro. São três quilómetros de distância e “sempre a subir”.⁵ Uma vez lá, o Padre se depara com a beleza da natureza que cerca o farol, principalmente com o mar e a sua imensidão. O faroleiro deixa o padre entrar e revela-lhe a razão da sua preferência pela vida de isolamento. “tenho aqui tudo o que preciso” – ele vai explicar num momento ao padre (Ondjaki 2008: 23). A descrição da moradia do faroleiro, a esse respeito, mostra-se reveladora. Na sala, há um monte de livros, uma secretária, fitas de música e mais livros. Também uma janela, uma varanda e o mar. E, se for até a Aldeia, explica o faroleiro, é para ver um filme. O padre sente-se finalmente “encantado por ter encontrado toda aquela beleza” e ao mesmo tempo aflito, por não ter vindo antes para admirar a natureza (Ondjaki 2008: 24). Esse momento de epifania traz entendimento e uma transformação pessoal: “o homem encarregado de tirar do seu isolamento o faroleiro Adelaide Mortinho acaba por se deixar convencer pela beleza e a força maior da natureza em que o faroleiro se refugiou e de onde tira uma lição filosófica: [...]” (Levécot 2012).

2. 1. O espaço e a caracterização das personagens

Dentre as possíveis funções que a dimensão espacial pode assumir dentro da obra literária, Borges Filho (2007: 35) destaca a de “caracterizar as personagens, situando-as no contexto sócio-económico e psicológico em que vivem”. Trata-se, portanto, da função do espaço que diz respeito à caracterização das personagens. Segundo essa perspectiva, o espaço pode ser visto como uma projeção psicológica da personagem, revelando o seu modo de ser e até indiciar as atitudes futuras da personagem. São espaços onde a personagem mora ou aqueles que frequenta muito. Nas palavras de Osman Lins: “O espaço caracterizador é em geral restrito – um quarto, uma casa –, refletindo, na escolha dos objetos, na maneira de os dispor e conservar, o modo de ser da personagem. A inserção social desta, entretanto, pode ser sugerida em grande parte por elementos exteriores, como o bairro ou a situação geográfica (...)” (Lins 1976: 98).

A esse respeito, evocamos a descrição da moradia do faroleiro que revela o seu carácter, as suas afinidades e o modo como passa o seu tempo. Subindo as escadas que surgem logo à entrada do farol, o Padre entra na sala:

Na sua aparente desarrumação reinava uma certa ordem. De um lado, o monte de livros. Ao centro, a secretária com botões intermináveis e luzes incompreensíveis. Do outro lado, fitas de música e mais livros. E em redor do cilindro gigante que era aquele farol, uma janela, uma varanda e o respectivo Mar. (Ondjaki 2008: 23)

⁵ “ – Mas Dona Odete, o farol fica a três quilómetros da Aldeia e é sempre a subir – dizia o Padre ilustrando com a mão e com a expressão facial um trajecto que lhe parecia impossível de se fazer a pé” (Ondjaki 2008: 19).

Esse é o espaço privilegiado de Adelaide Mortinho, é lá que ele “vive trancado”, como a sua mãe, Dona Odete, confia ao padre no início do conto. Mas a moradia do faroleiro não estaria “completa” se não fosse cercada pelo mar. É o contato contínuo com a imensidão do mar que tanto atrai o faroleiro. Portanto, podemos dizer que a caracterização dessa personagem passa pela dimensão espacial que une a moradia dentro do farol e o mar que o cerca.⁶

As personagens do conto de Ondjaki são representadas como fazendo parte dos espaços, o que reforça a caracterização da espacialidade. Ainda mais, há uma relação de harmonia entre o espaço e a personagem. Na taxonomia de Borges Filho, tal relacionamento leva o nome de “topofilia”. Basicamente, cumpre falar de topofilia quando a personagem “se sente bem no espaço em que se encontra” (Borges Filho 2007: 158). Portanto, é a esse respeito que podemos observar as personagens do conto. O Padre faz parte do espaço da Aldeia. A sua profissão exige dele uma vida entre as pessoas que precisam da sua atenção e ajuda. O Padre é assim caracterizado como em sintonia com o espaço que habita – a Aldeia com seus problemas e vidas diferentes. Por outro lado, a personagem de Adelaide Mortinho, habita um farol solitário e afastado da Aldeia. A própria mãe dele está preocupada com o isolamento e a potencial solidão que um tal lugar traz. No entanto, tal como o padre, o faroleiro está figurado em sintonia com o lugar que habita. “Vive lá trancado sem que o trabalho lhe ocupe o tempo todo. E o pior [...], é que não parece nada insatisfeito...”, Dona Odete desabafa ao Padre (Ondjaki 2008: 16). Voltado à apreciação de literatura e da natureza, ele é caracterizado como completamente autossuficiente e não precisando de ninguém (“Aqui tenho tudo que preciso”).⁷ No texto, descreve-se o modo como o faroleiro olha para o mar: “olhar fraterno mas respeitador. Tinha o seu quê de companheirismo e de servidão ao mesmo tempo” (Ondjaki 2008: 23). Diga-se, finalmente, que o espaço retratado neste conto, talvez não explicita o modo de ser das personagens, mas reforça e completa a sua caracterização.

2.2. O espaço e a ação

O conto de Ondjaki, relata a história do Padre que se desloca a um lugar longe da sua moradia para chegar ao farol que isola o filho de uma mãe preocupada. Observa-se, portanto, que o espaço se encontra no lugar central do enredo –

⁶ Borges Filho (2007: 48) faz uma distinção entre cenário e natureza onde o primeiro é feito pela “mão de homem” enquanto o segundo “é o conjunto das coisas que independem do ser humano”. Para Borges Filho (2007: 49), um interesse teórico especial reside na construção de espaços híbridos, “espaços que participam tanto da natureza quanto do cenário”, devido a seus “inúmeros valores simbólicos”. Nesse sentido, o espaço habitado por Adelaide Mortinho, o cenário de farol, parece ser “invadido” pela natureza, devido à presença contínua do mar. Portanto, a proximidade da natureza não pode ser negligenciada.

⁷ A caracterização da personagem de Adelaide Mortinho (assente nas referências espaciais) já é “anunciada” no conto sem que a própria personagem tivesse entrado “em cena”. Refere-se isso à preocupação da mãe pelo filho que está no farol isolado e ao fato dele ser o único que vai “para essas bandas” (Ondjaki 2008: 21), como o padre fica sabendo.

favorecendo o desenvolvimento da narrativa – é porque Adelaide Mortinho se confina ao farol que o Padre precisa ir ao seu encontro e, no final, o próprio espaço acaba proporcionando uma transformação do Padre. Estamos aqui perante outra função do espaço de Borges Filho, a de “influenciar as personagens”. “Nesse caso”, explica Borges Filho (2007: 37), “o espaço não reflete a personagem, ele a transforma.” Encantado pelo encontro com a natureza, o Padre finalmente pode compreender o faroleiro e o seu modo de vida – é, aliás, o momento que finaliza a história do conto.⁸ Tal é a impressão sentida pelo Padre que ele acaba por se juntar às atividades de Adelaide Mortinho partilhando o seu gosto pela literatura. Antes de o Padre voltar a casa, “sem parar de olhar o Mar, tomaram um chá e comentaram em voz alta, poesia ou textos que condiziam com aquele momento” (Ondjaki 2008: 24).

Nas palavras de Borges Filho (2007: 39), “uma função muito simples do espaço é a de propiciar a ação que será desenvolvida pela personagem”. É importante acrescentar que, no caso dessa função, a dimensão espacial não transforma nem é influenciada pela personagem, o espaço simplesmente possibilita que a ação empreendida ou subida pela personagem seja cumprida. Tal parece ser a função do espaço inicial do conto – o espaço de Aldeia. É o espaço habitado pelo padre, um espaço onde se desenrolam as suas atividades cotidianas sem interferência turbulenta.

Como se vê, o conto contém espaços de funções diferentes conforme o desenrolar do enredo. Cabe introduzir, portanto, mais uma noção da topoanálise de Borges Filho, aquela que concerne ao “percurso espacial”. “Ao encadeamento dos espaços que formam a narrativa,” sugere Borges Filho (2007: 42-43), “chamamos de percurso espacial.” Ao topoanalista estudando essa perspectiva cabe identificar os espaços que perpassam o enredo atentando para o seu papel e as características conforme a sua posição dentro do enredo. Borges Filho (2007: 43) considera ser de interesse especial contrastar o espaço inicial da narrativa com o espaço final, “verificando os efeitos de sentido que essa relação provoca”. Essa dinâmica, ao nosso ver, faz uma parte essencial do enredo do conto de Ondjaki. E o “percurso espacial” é de fato um percurso que junta as partes do enredo aproximando o espaço inicial com o final e produzindo um efeito de transformação na personagem que empreende essa “viagem”. A viagem geográfica do Padre de Aldeia até ao farol e ao mar, pode ser lida como uma caminhada até a tomada de conhecimento da significância do indivíduo face ao poder da natureza. É uma viagem de autoconhecimento. Mediante a personagem do Padre, um habitante e representante da Aldeia, ocorre uma valorização do espaço final, o entendimento do faroleiro e uma percepção significativa – o padre chega a compreender “que os homens eram meros instrumentos de um poder infinito. Que não compensava ir contra os acontecimentos mas antes saber aceitá-

⁸ Ao se deparar com a “imensidão” do Mar, na varanda do farol, o Padre reage do modo seguinte: “Diante da beleza, da brisa, e levado pelas sensações que só o Mar sabe provocar, o Padre exclamou comovido: Isto pode ser tudo! [...] O Padre não era capaz de falar. Todas as suas dúvidas, essas poucas que lhe restavam, tinham-se desvanecido.” (Ondjaki 2001: 23-24).

los” (Ondjaki 2008: 24). Antecipando o capítulo seguinte, de leitura que considera aspectos simbólicos, concluímos este ao sugerir que, tal como o Padre, a Aldeia parece rumar ao encontro do farol numa perspectiva de aceitação e entendimento.

2. 3. *Simbologia dos lugares*

Prestaremos agora atenção ao aspecto simbólico presente na figuração dos espaços. Uma leitura que leve em conta tal aspecto é como se fosse sugerida pelo próprio conto, devido a designações toponímicas. De fato, a interpretação da categoria do espaço no conto não pode omitir o fato de que algumas instâncias espaciais (e das personagens!) são referidas com maiúscula e não se referem aos lugares (topónimos) concretos da realidade extra-literária (aliás, tão presentes na literatura angolana).⁹ Trata-se de designações como a Aldeia e o Mar.

O estudo dos nomes que aparecem no texto literário é, segundo Borges Filho, mais um tipo de análise do espaço capaz de acrescentar interpretações valiosas.¹⁰ Tal é o caso com o conto de Ondjaki. As referências toponímicas que dizem respeito aos nomes comuns levam um sentido de abstração, aliás presente no próprio título do conto (“O Padre, o Mar e o faroleiro”). É como se a falta de coordenadas mais concretas quisesse apontar para o caráter atemporal e universal da história.¹¹ Aliás, a única referência que indica de que se trata de um espaço africano inclui uma menção à árvore de imbondeiro. Num momento da história, o Padre passa a sonhar alguns minutos à sua sombra que é quando decide empreender a sua ida até ao farol.¹² Decerto, se a história do faroleiro tivesse acontecido dentro de um espaço que mais se assemelhasse a um espaço da realidade extra-literária, a história teria ganho outras conotações.¹³ De qualquer

⁹ Podemos dar exemplos de obras antológicas da literatura angolana como é o caso de *Luuanda* (1963) de Luandino Vieira onde os enredos dos três contos compoem a coletânea são indivisíveis do cenário dos musseques da capital angolana. Também, na literatura da pós-independência, a novela *Quem me dera ser onda* (1982) desenvolve a trama principal a partir do espaço dum prédio em Luanda.

¹⁰ De acordo com Borges Filho (2007: 161), é um método importante da topoanálise já que estuda os nomes com relação a sua capacidade de caracterizar o espaço e a personagem dentro dele.

¹¹ Fatos históricos que parecem invocar o âmbito africano de novo se encontram ao nível não concretizado – assim, observa-se no conto a referência a uma “última guerra”. Um vizinho do Padre diz em um momento: “Oh, Padre, a Dona Odete anda preocupada desde a última guerra e já lá vão não sei quantos anos...” (Ondjaki 2007: 17).

¹² O sono é outro elemento que reforça a leitura simbólica. Diz respeito à figuração da personagem do Padre que chega até ao farol distante instigado e como que levado pelo sono: “o Padre aproveitando-se da sua sonolência para empreender uma subida que, em estado normal, não faria nunca. Percorreu os três quilómetros sem dificuldade e só se permitiu acordar quando esbarrou com o nariz na porta do farol” (Ondjaki 2001: 21).

¹³ O significado de uma “imprecisão” no tratamento da dimensão espacial, é evocado por Osman Lins no seu estudo renomado *Lima Barreto e o espaço romanesco* (1976): “Observa-se que em algumas narrativas o espaço é rarefeito e impreciso. Mesmo então – excetuada, evidentemente, a eventualidade de inépcia -, há desígnios precisos ligados ao problema espacial: intenta-se, por um lado, concentrar o interesse nas personagens ou

modo, o caráter universal reforçado pela toponímia do abstrato, sugere uma leitura alegórica e simbólica do espaço figurado.¹⁴

Para começar a nossa leitura do simbólico no texto de Ondjaki, recorremos de novo às conceituações de Borges Filho. De acordo com ele, uma análise espacial pode estudar as “coordenadas espaciais” presentes num texto literário. “Por coordenadas espaciais”, explica Borges Filho (2007: 57), “entendemos a espacialidade que se organiza em torno, basicamente, dos eixos horizontal e vertical.” O eixo vertical é composto pelas coordenadas alto/médio/baixo ou então somente pela oposição bipolar de alto e baixo. Geralmente, sugere Borges Filho (2007: 57), “a axiologia desse eixo é figurativizada pelas ideias de céu X terra X subterrâneo.” Por outro lado, o eixo horizontal, segundo Borges Filho, compreende o eixo horizontal-lateral (onde a oposição ocorre entre as ideias de direito e esquerdo) e o eixo horizontal-frontal que compreende os pólos da frontalidade (diante/atrás).

Na análise da dimensão espacial, outras coordenadas podem ser consideradas – aquela composta a partir da ideia de centralidade opondo o centro e a periferia assim como aquela de “prospectividade” que destaca a polaridade perto/longe. As coordenadas finais mencionadas por Borges Filho referem-se à ideia da amplitude (vasto/restrito – que opõe o espaço reduzido àquele que possui dimensões extensas) e da interioridade (em torno da oposição entre interior e exterior).

No conto de Ondjaki assistimos à presença de muitas das coordenadas aqui apresentadas. Olhando para os valores presentes no modo como as coordenadas são representadas, pode-se conferir um sentido, ou seja, uma interpretação do seu relacionamento.

Da primeira olhada, é o eixo horizontal que parece perpassar o enredo do conto conectando a parte inicial com a final. Em relação ao espaço, esse eixo estaria então na base da ligação entre o espaço inicial da Aldeia com o farol. No entanto, a caminhada empreendida pelo padre já anuncia o eixo vertical como dominante. Como se sabe, no texto é bem explicitado que, para chegar até ao farol, o padre precisa passar quilômetros mas sempre subindo. Portanto, o eixo vertical, na sua

nas motivações psicológicas que se enredam; pode ser também que se procure insinuar – mediante a rarefação e a imprecisão do espaço – que essas mesmas personagens e as relações entre elas são mais ou menos gerais, eternas por assim dizer, carentes, portanto, de significado histórico ou sociológico: de significado circunstancial. Entretanto, inclusive neste caso, alcançam em geral vibração mais intensa aquelas obras onde o espaço atua com o seu peso” (Lins 1976: 65). Lins menciona aqui *O Castelo* de Kafka onde a presença do castelo “em nada restringe a importância simbólica do relato, seu caráter a-histórico, não-circunstancial” (Lins 1976: 65).

¹⁴ Trazemos ainda as reflexões de Borges Filho (2007: 162) acerca da diferença interpretativa que acompanha a concretização toponímica: “O narrador pode se valer de um topônimo realmente existente na realidade extra-literária ou pode inventar um. Ao utilizar o nome real, o narrador provoca um efeito de sentido de realidade, tornando a obra mais verossimilhante. No entanto, quando o narrador cria um nome, ocorre, muitas vezes, um efeito de generalização. O narrador pode estar sugerindo que aquilo que ocorreu naquele lugar poderia ocorrer em qualquer outro espaço, o importante é o acontecimento em si, não o espaço em que ocorreu.”

oposição básica bipolar entre o alto e o baixo, está presente ao longo do “percurso espacial”. A ideia do alto é reforçada ainda mais pelo fato de que, para entrar na sala do faroleiro, é preciso ainda subir a escada que se encontra logo à porta da entrada do farol. De acordo com uma perspectiva simbólica essa figurativização do eixo vertical sugere a ideia da ascensão que vai ser referida mais tarde.

Além do eixo vertical que valoriza o alto, atentamos ainda para o modo como as outras coordenadas espaciais são tematizadas no texto. Pensamos, principalmente, nos eixos que referem as ideias da centralidade, da prospectividade, da interioridade e da amplitude. Em respeito à perspectiva bipolar desses eixos e no que concerne a sua tematização no conto, podemos concluir que um destaque é dado aos pólos do diante, da periferia, do longe, do vasto e do exterior. O farol, a destinação final do padre é, como sabemos do texto, bem distante. O Padre precisa fazer um esforço de deixar os lados confortáveis de perto, deixá-los atrás para poder ir frente a novos conhecimentos. Esses conhecimentos revelam-se ao Padre mediante a natureza, ou seja, através do exterior vasto (detentor também de ideias “vastas”) que cerca o lugar pequeno de periferia. Como se vê, essa interpretação resumida só reforça aquela dada pelo estudo de outras componentes do texto criando uma armadura que sustenta o enredo da narrativa.

Após esse estudo breve das coordenadas espaciais, consideramos finalmente o significado simbólico do espaço central do conto, o farol. No seu estudo sobre a análise espacial, Borges Filho (2007: 60) sugere que “grande parte dos textos terá uma realização axiológica de acordo com os traços mais aceitos na sociedade.” Nesse sentido, podemos observar o espaço do farol, que é a moradia da personagem de Adelaide Mortinho. O espaço do farol é tratado no conto de acordo com a pressuposição comum que se tem de tal espaço como uma construção à beira do mar, afastada da povoação, erma. De fato, o farol de Ondjaki encontra-se situado num lugar isolado, distante da aldeia, ao lado do mar.

No entanto, ele também pode ser comparado à imagem simbólica de uma torre. Segundo Juan Eduardo Cirlot (2001: 344-345), a imagem de torre historicamente representava o movimento de ascensão e de elevação espiritual. A ideia da elevação conotava, em seguida, a noção da transformação e da evolução. Cirlot ainda aponta para a analogia entre o homem e a torre por causa da figura vertical da sua forma estrutural, as janelas no topo correspondendo aos olhos e à mente do homem.¹⁵

No seu dicionário de símbolos literários, Michael Ferber (2007: 219) constata que uma torre pode ser enxergada como um lugar de refúgio solitário para um sábio ou poeta. Nesse sentido, cremos nós, a imagem da torre se aproxima à concepção de uma torre de marfim. Na acepção comum, segundo Ferber (2007: 219), a torre de marfim se refere a um refúgio do mundo real e teria originado

¹⁵ “É nesse sentido”, continua Cirlot (2001: 345), “que a Torre de Babel teria adquirido um significado simbólico especial como um empreendimento insensato trazendo desastre e desordem mental.”

num poema de Saint-Beuve onde ele opõe a atitude de Vitor Hugo àquela do poeta Alfred de Vigny “retirado à sua *torre de marfim*”.¹⁶

Percebe-se, em relação ao conto de Ondjaki, que a figurativização das personagens e do espaço condiz com essas imagens simbólicas. Primeiro, no que diz respeito à ideia da ascensão que pode ser conectada tanto à caracterização do faroleiro quanto à transformação do Padre.¹⁷ Segundo, a imagem da torre de marfim condiz com o caráter do faroleiro sozinho porém abrigado e autossuficiente. De fato, como foi referido antes, a moradia do faroleiro está cheia de livros e música e pode ser considerada como um refúgio do mundo exterior.

3. Considerações finais

Conforme Borges Filho (2007: 33), a toponálise “é a investigação do espaço em toda a sua riqueza, em toda a sua dinamicidade na obra literária.” Analisando as funções do espaço literário, vimos que ele, longe de poder ser resumido a mera decoração do enredo, incitava a leituras que conferiam um papel importante ao espaço na construção do texto: principalmente nos momentos da caracterização das personagens e da configuração da ação narrativa.

Mostramos também que a toponálise proporcionava diferentes possibilidades interpretativas e “efeitos de sentido” com base no espaço, que, por vezes, adquiriam uma conotação simbólica. Graças à dimensão espacial, a interpretação da obra se vê amplificada, ela ganha uma finitude e um princípio unificador. O espaço possui um papel central no conto de Ondjaki, não só no que diz respeito à caracterização das personagens mas também no que concerne aos movimentos, o desenrolar do enredo. Trata-se de uma ligação estreita onde o espaço faz parte das componentes centrais da narrativa reforçando o seu valor poético.

Na parte inicial do nosso artigo, indicamos a especificidade do espaço figurado no conto de Ondjaki com relação a uma tradição que atribuía ao espaço valores identitários. Nesse respeito, finalizamos as nossas considerações com

¹⁶ Segundo Isabel Almeida, a torre de marfim é uma “expressão metafórica para designar a atitude de indiferença e de distanciamento em que se colocam alguns escritores/artistas, numa recusa ostensiva do mundo exterior. O conceito surge ligado à figura do poeta isolado que contempla comodamente o mundo no refúgio da sua torre de marfim, numa postura aristocrática, egocêntrica e mesmo sonhadora. Alheio às controvérsias que agitam o seu tempo e repudiando o compromisso social, o poeta considera a sua arte o destino supremo que a vida lhe reserva.” (Almeida, “Torre de Marfim”) Nesse sentido, a postura do faroleiro e a posterior transformação do padre poderiam ser interpretadas como desprendimento da realidade social e descompromisso com as questões sociais. Num sentido correspondente, evoca-se a atitude do Padre ao se aperceber que “não compensava ir contra os acontecimentos mas antes saber aceitá-los” (Ondjaki 2008: 24).

¹⁷ A transformação do Padre também pode ser conectada com o mar – espaço impregnado de valor simbólico. De acordo com Chevalier e Gheerbrant (1982: 623), o mar é um símbolo de transformação: “Symbole de la dynamique de la vie. Tout sort de la mer et tout y retourne: lieu des naissances, des transformations et des renaissances.”

a opinião esclarecedora de Francisco Topa acerca da obra de Ondjaki (e que podemos relacionar com a questão do espaço). Referindo-se aos diálogos que a sua obra entretetece com tradições diferentes, Topa (2011: 7) esclarece:

Esta é de resto uma característica de Ondjaki que pode surpreender os leitores mais habituados aos *clássicos* da literatura angolana: o autor de *Bom Dia Camaradas* é um dos escritores angolanos que já não precisa de se dizer angolano, o que lhe permite dialogar mais naturalmente – com outras tradições, mas também com os *clássicos* do seu país. Sem dificuldade, percebe-se, sobretudo em *Quantas Madrugadas Tem a Noite*, que Ondjaki lê Luandino Vieira, Manuel Rui, Pepetela, como lê Mia Couto, Guimarães Rosa e tantos outros. O trabalho com a linguagem, o ritmo oralizante, a inventividade da intriga, o lado picaresco das personagens, o riso carnavalesco provam-no claramente. Mas a isso Ondjaki soube acrescentar um traço pessoal nítido, [...].

4. Bibliografia

- Almeida, Isabel. "Torre de Marfim", E-Dicionário de Termos Literários (EDTL), coord. de Carlos Ceia. Disponível em: <http://edtl.fcs.unl.pt/>. Acesso em: 1/11/2016.
- Bachelard, Gaston. 2000. *Poetika prostora*. Zagreb: Ceres.
- Chevalier, Jean; Gheerbrant, Alain. 1982. "Mer" in: *Dictionnaire des Symboles*. Paris: Robert Laffont/Jupiter.
- Cirlot, Juan Eduardo. 2001. "Tower" in: *A Dictionary of Symbols*. London: Routledge.
- Dimas, António. 1987. *Espaço e Romance*. São Paulo: Ática.
- Ferber, Michael. 2007. "Tower" in: *A Dictionary of Literary Symbols*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Filho, Ozíris Borges. 2007. *Espaço e literatura: Introdução à topoanálise*. Franca, São Paulo: Ribeirão Gráfica e Editora.
- Levécot, Agnès. 2012. "Momentos de aqui, de Ondjaki, da tradição oral ao conto escrito." in: *Mulemba, Revista de Estudos de Literaturas Africanas de Língua Portuguesa*, n.6. junho, Rio de Janeiro, pp. 45-70.
Disponível em: http://setorlitafrica.letras.ufrj.br/mulemba/artigo.php?art=artigo_6_4.php. Acesso em: 1/11/2016.
- Lins, Osman. 1976. *Lima Barreto e o espaço romanesco*. São Paulo: Ática.
- Ondjaki. 2008. *Momentos de aqui*. 4. ed. Lisboa: Caminho. [1. ed. 2001.]
- Ondjaki. 2013. *Os transparentes*. 3. ed. Alfragide: Caminho. [1. ed. 2000.]
- Topa, Francisco José de Jesus. 2011. "Ondjaki, uma escrita dentro dos momentos: roteiro de leitura." in: *Nau literária: crítica e teoria de literaturas em língua portuguesa*, v.7, n.2, jul/dez, Porto Alegre, pp. 1-11.

Figuracije prostora u Ondjakijevoj priči *O Padre, o Mar e o faroleiro*

U članku istražujemo dimenziju prostora u Ondjakijevoj priči *O Padre, o Mar e o faroleiro*. Riječ je o priči koja otvara zbirku *Momentos de Aqui* (2001) i koja usko povezuje prostor s ostalim narativnim komponentama. Tekstu suvremene angolske književnosti pristupa se iz perspektive analize prostora koja ukazuje na značaj i ulogu prostorne komponente u karakterizaciji likova kao i u samom razvoju priče. Kao metodološku podlogu u analizi koristimo konceptualnu podjelu brazilskog teoretičara Ozírisa Borgesa Filha. Osim navedenoga, istražujemo ostale interpretativne mogućnosti koje nudi iščitavanje prostorne dimenzije teksta s osobitim naglaskom na one koje naglašavaju njezinu simboličku vrijednost.

Ključne riječi: prostor, Ondjaki, angolska književnost, topoanaliza, Ozírís Borges Filho

UDC 811.134.2'243:371.3

Original scientific paper

Recibido el 30 de noviembre de 2016

Aceptado para la publicación el 2 de marzo de 2017

Orientaciones motivacionales de los alumnos universitarios croatas de ELE

Andrea-Beata Jelić

Anja Bajt

Universidad de Zagreb

Facultad de Humanidades y Ciencias Sociales

andrea.jelic@poliglossa.hr

abajt8@gmail.com

En este trabajo se examina el tema de la motivación, como uno de los factores individuales y afectivos en el proceso de aprendizaje y adquisición del español como lengua extranjera (ELE). Se propone examinar el componente motivacional del aprendizaje de los estudiantes universitarios de lengua y literatura española de la Facultad de Humanidades y Ciencias Sociales de la Universidad de Zagreb. El objetivo de la investigación era determinar las orientaciones motivacionales de los estudiantes y comparar su perfil motivacional en cuanto a su nivel de estudios (grado y máster). Los resultados indican la existencia de cinco tipos de orientaciones motivacionales: profesional, comunicativo-integradora, cultural, afectiva e instrumental, de las cuales la orientación afectiva se revela como la más destacada. En cuanto a las diferencias relacionadas con el nivel de estudio, se encontraron diferencias en cuanto a la orientación comunicativo-integradora y a la orientación cultural: en los estudiantes de grado la motivación comunicativo-integradora se destaca más que en sus colegas de máster, mientras que los estudiantes de máster tienen la motivación cultural más desarrollada que los estudiantes de grado. Además, los resultados sugieren que todas las orientaciones están baja o moderadamente relacionadas entre sí y que existe una correlación positiva moderada entre la orientación instrumental y todas las demás orientaciones, lo que puede sugerir que la motivación instrumental es el factor que reúne los otros tipos de motivación.

Palabras clave: motivación, orientaciones motivacionales, estudiantes universitarios croatas, ELE, factores individuales

1. Introducción

El tema de las diferencias individuales es un campo de gran interés para los investigadores en el área de la adquisición de segundas lenguas (ASL) desde hace varias décadas. Los factores individuales incluyen, entre otros, nociones como la aptitud, la inteligencia, la personalidad, la edad, el género y los factores afectivos

como la motivación. A menudo se afirma que de todos los factores afectivos, la motivación es uno de los más importantes e influyentes. La motivación es un concepto psicológico que responde al por qué una persona hace algo, cuál es el inicio e intensidad, así como la dirección de su comportamiento (Brown, 2001). La persona siente la necesidad de actuar, lo que se convierte en el impulso necesario para formar la motivación. Es importante también el objetivo que uno pretende lograr o evitar. En cuanto al aprendizaje de lenguas, la motivación define la manera en la que el alumno aprenderá la lengua, cómo y cuándo o por qué la gente se comporta de una manera y por qué toma algunas decisiones. Los comportamientos y maneras en las que uno aprende la lengua, como el esfuerzo y el deseo para alcanzar un objetivo, forman parte de la motivación y fueron objeto de investigaciones de varios lingüistas. Gardner (1985:10) define la motivación como “una combinación de esfuerzo y deseo para lograr la meta del aprendizaje de lenguas” y Pintrich y Schunk (2006) consideran que se trata de un proceso que estimula, conduce y mantiene la acción hacia un objetivo o la meta. En otras palabras, se trata de un proceso donde se requiere un esfuerzo para que se alcance el objetivo de la actividad, que en nuestro contexto se sitúa dentro del proceso de adquisición/aprendizaje de una lengua extranjera. Parece también que la motivación está influida por otras variables del campo social y psicológico, una de las cuales es también la orientación del alumno, en otras palabras, la razón por la cual el alumno estudia una lengua segunda (L2)/extranjera (LE) (Tragant y Muñoz, 2000; Brown, 2001). Ya en 1959 Gardner y Lambert (Gardner, Lambert, 1959) investigaron esas variables que influyen a la motivación. En su estudio explican las diferencias en la motivación de los estudiantes en un contexto multicultural y distinguen entre dos tipos de orientaciones, es decir, las razones que impulsan a los alumnos a estudiar una L2: la integradora y la instrumental. La orientación integradora se refiere a motivos personales y al interés de aprender lenguas para poder formar parte de la comunidad de la lengua extranjera, mientras que la orientación instrumental representa cualquier tipo de beneficios que uno obtiene cuando sabe lenguas extranjeras. Se basa en motivos pragmáticos, propósitos profesionales o académicos.

La bibliografía ofrece referencias sobre varios períodos y sus correspondientes modelos de estudio del fenómeno de la motivación en el área de ASL (Rodríguez Lifante, 2014). Los investigadores del periodo socioeducativo, como por ejemplo Gardner y Lambert (1972), consideran que las actitudes de los estudiantes hacia una comunidad lingüística tienen un papel importante en el proceso de adquisición de esa lengua y afirman que la correlación entre los factores afectivos, cognitivos y sociales pueden predecir el éxito en el aprendizaje de una L2. La siguiente teoría que también aborda el tema de la motivación es la teoría de la autodeterminación de Deci y Ryan (1985), cuyos componentes principales son la motivación intrínseca y extrínseca. La motivación intrínseca se centra en acciones realizadas solamente para sentir placer y satisfacción y la motivación extrínseca representa acciones que uno realiza para obtener un tipo de recompensa. Sigue el período cognitivo que introduce los elementos de la psicología cognitiva, sobre todo la noción de la expectativa de valor y la teoría del logro. Esas investigaciones

se centran en el proceso de aprendizaje (Dörnyei y Ottó, 1998) y analizan la motivación en situaciones de aprendizaje real de lenguas extranjeras (LE), es decir en un contexto didáctico (Dörnyei 1990). Otro punto de vista se propone en la teoría de la motivación social, de Weiner (1994, en Dörnyei, 2001) y Wentzel (1999, en Dörnyei, 2001), según el cual que un gran porcentaje de la motivación de una persona surge del contexto sociocultural y del interés que se muestra por las lenguas y culturas extranjeras. Los modelos más recientes, a veces llamados socio-dinámicos (Dörnyei y Ushioda, 2011), advocan un enfoque holístico de la motivación. Se notan dos orientaciones investigadoras: una que se refiere a la motivación para el aprendizaje del inglés como lengua internacional en el contexto de globalización y se basa en la idea del yo posible y el yo ideal de las investigaciones psicológicas (Dörnyei, 2005, 2009), y otra que se interesa en las demás lenguas extranjeras (Dörnyei y Csizér, 2002).

2. Estudios sobre la motivación en el proceso de adquisición y aprendizaje de lenguas extranjeras

Las primeras investigaciones de la motivación en el aprendizaje de L2 se llevaron a cabo en las comunidades bilingües de Canadá (Gardner, 2010). En general, la mayoría de las investigaciones en esta área se condujeron con alumnos de inglés como L2 o LE. Dörnyei (1990, 2005) condujo varias investigaciones en Hungría, donde el inglés no se estudia solo para poder conversar con hablantes nativos de la lengua, sino para poder hablar con otros que también estudian inglés como lengua extranjera y afirma que el aprendizaje del inglés permite a los alumnos adquirir la identidad de un ciudadano del mundo global. Dörnyei y Clément (2001) investigaron la motivación para aprender cinco lenguas en 4765 alumnos en Hungría y el inglés resultó ser el más popular (aún más que el alemán). Se revela que la cualidad para la integración (*integrativeness*) es el componente más influyente que determina la conducta motivada, o sea, qué lengua el alumno elige estudiar y cuál es el nivel de su esfuerzo.

En cuanto a las investigaciones con alumnos de español como lengua extranjera (ELE), Minera Reyna (2009) condujo una investigación con 96 estudiantes universitarios alemanes en un contexto formal extraescolar y concluyó que los participantes tenían una alta motivación intrínseca, lo que no sorprende dado el contexto extraescolar donde estudiaban español, seguida de la orientación sociocultural e instrumental. Leski (2009) investigó la motivación de jóvenes brasileños entre 15 y 17 años que estudian ELE en la escuela secundaria. Los resultados indicaron que su interés inicial al aprender español era tanto cultural (conocer nuevas culturas) como instrumental (tener más posibilidades laborales) y que eligieron esta lengua porque consideran que es fácil (semejanza de léxico y estructuras con su lengua materna – el portugués) y por razones afectivas (les gusta). La investigación de Fernández Saavedra y Gómez Bedoya (2010) con estudiantes japoneses que estudian la lengua española en el Instituto Cervantes empezó con el análisis del entorno y de las necesidades de los participantes y

también reveló una fuerte orientación cultural e instrumental. El objetivo de Costanzo Inzunza (2010) fue establecer los factores dominantes y los factores ambientales que incitaban a los alumnos australianos a estudiar ELE y concluyó que la motivación integradora era la predominante. El estudio de Palomino Hernández (2012) sobre las creencias, actitudes y motivación de los adolescentes sicilianos hacia el aprendizaje del ELE demostró su orientación de tipo social-integrador. Todas estas investigaciones se condujeron utilizando varios tipos de cuestionarios que incluían listas de preguntas y escalas de Likert de cinco puntos o preguntas abiertas sobre diferentes aspectos motivacionales del aprendizaje de la lengua extranjera.

En Croacia se condujeron varias investigaciones sobre la motivación y sus orientaciones (Mihaljević Djigunović, 1998; Petrović, 2000; Mihaljević Djigunović y Bagarić, 2007; Rovani y Jelić, 2010; Balenović, 2011; Kabalin Borenić, 2013) con alumnos de inglés, alemán y francés en varios contextos de aprendizaje y con distintos grupos de participantes. Los resultados mostraron diferentes tipos e intensidades de orientaciones motivacionales que dependen de varios factores (por ejemplo: edad, estatus de la lengua en la sociedad/entorno educativo, exposición a la lengua, contexto/condiciones de aprendizaje) y cambian con el tiempo. En general, las tendencias motivacionales son más favorables en cuanto al aspecto instrumental, comunicativo-integrador y profesional del aprendizaje de inglés, mientras que la motivación extrínseca se reveló más prominentemente en el estudio del alemán y el francés.

3. Investigación sobre las orientaciones motivacionales de los estudiantes universitarios croatas de ELE

Como hemos visto, las orientaciones motivacionales en la enseñanza de idiomas, que son el foco de este trabajo, son las razones para aprender una lengua. Ellas pueden diferir en cuanto a su objetivo y fin, y pueden ser clasificadas de varias formas. Como ya hemos mencionado, existen investigaciones sobre las orientaciones motivacionales de estudiantes de diversas lenguas extranjeras en Croacia, pero a nuestro conocimiento aún no se han llevado a cabo con estudiantes croatas de ELE.

3.1 Objetivos de la investigación

El objetivo de este estudio era describir las orientaciones motivacionales de los estudiantes de lengua y literatura española en la Facultad de Humanidades y Ciencias Sociales de la Universidad de Zagreb, tratar de explorar sus diferencias en los dos niveles de estudios universitarios (grado y máster) y ver la correlación que hay entre las distintas orientaciones motivacionales.

3.2 Metodología

3.2.1. Participantes

Nuestra investigación se realizó con una muestra de 135 estudiantes de la Facultad de Humanidades y Ciencias Sociales de la Universidad de Zagreb. Los participantes eran estudiantes de todos los cursos, desde el primero al quinto, e incluso los estudiantes que estaban redactando su trabajo final de máster en el sexto año. El número de estudiantes en el primer curso era de 32 (23,7%), en el segundo curso 28 (20,7%), en el tercer curso 27 (20,0%), en el cuarto curso 17 (12,6%), en el quinto curso 12 (8,9%) y en el sexto 19 (14,1%). Los estudiantes del primer, segundo y tercer curso son estudiantes de grado (N=87) mientras que los estudiantes del cuarto, quinto y sexto curso estudian al nivel de máster (N=48). Todos los estudiantes eran jóvenes entre 19 y 26 años y entre los encuestados la mayoría eran mujeres (95%).

3.2.2. Instrumento y procedimiento

La investigación se llevó a cabo con el cuestionario adaptado de Balenović (2011). El objetivo de la investigación de Balenović (2011) era determinar y describir la motivación y las orientaciones motivacionales en los estudiantes adultos de inglés en el contexto de la globalización (Balenović, 2011). El método de análisis factorial de los resultados mostró que existen cuatro factores, es decir, cuatro orientaciones: la orientación afectivo-cultural o el deseo de aprender la lengua por el amor a la lengua y el interés por la cultura; la orientación comunicativo-integradora que supone el deseo de comunicar con hablantes nativos de la lengua e integrarse en la comunidad de la lengua extranjera; la orientación profesional o la necesidad de aprender la lengua por razones de trabajo y por último, la orientación instrumental-tecnológica o la necesidad de aprender la lengua por razones prácticas de la vida cotidiana. Nuestro cuestionario incluía 35 afirmaciones sobre varios aspectos motivacionales del proceso de aprendizaje/adquisición de ELE que los estudiantes tenían que calificar en una escala Likert desde 1 (no estoy de acuerdo) hasta 5 (estoy totalmente de acuerdo) puntos. El cuestionario original de Balenović (2011) se adaptó para ajustarlo a las necesidades de los estudiantes universitarios de lengua española y al momento en el que se realizó la encuesta. Puesto que han pasado varios años desde la investigación de Balenović (2011), algunas afirmaciones ya no se podían utilizar (por ejemplo, *Estoy aprendiendo inglés porque con la entrada de Croacia en la EU se convertirá en una lengua de comunicación con otras naciones* la hemos cambiado por *Estoy aprendiendo español porque con la entrada de Croacia en la EU se ha convertido en una lengua importante para la comunicación con otras naciones*). También se recogieron los datos demográficos de los estudiantes.

Al obtener todos los datos, hicimos un análisis de la dimensionalidad del instrumento utilizando el método de análisis factorial de los componentes principales para obtener los factores, es decir, las dimensiones de nuestro instrumento. La extracción inicial mostró 10 factores con relativamente baja

saturación en todos los factores, excepto en el primero. Decidimos “limpiar” las soluciones factoriales utilizando la rotación *oblimin* de los ejes factoriales ($\delta = 0,1$), lo que resultó en una solución factorial de 21 afirmaciones que corresponden a cinco factores que concuerdan con las expectativas teóricas. La varianza total explicada por esos cinco factores es de un 60,46%. Hemos decidido adaptar el estudio inicial, que contenía 4 factores, porque los encuestados en los resultados mostraron que comprendieron el instrumento de una manera diferente. Es por eso que empezamos la limpieza de partículas, ya que los 4 factores iniciales cubrirían solo el 42% de la varianza. Por lo tanto, la limpieza de las soluciones factoriales garantizó la alta confiabilidad del instrumento. Dado que obtuvimos cinco y no cuatro factores, la agrupación de las partículas en factores también es diferente a la investigación de Balenović (2011).

Los cinco factores obtenidos en nuestro estudio son: el factor profesional (F1), el factor comunicativo-integrador (F2), el factor cultural (F3), el factor afectivo (F4) y el factor instrumental (F5). El **Factor 1** (profesional) lo conformaron las siguientes partículas: *Estoy estudiando español: porque quiero trabajar en países de habla hispana* (partícula 27), *porque quiero trabajar en España, América del Sur, etc.* (partícula 34), *porque quiero continuar mi educación en los países de habla hispana* (partícula 29), *porque quiero ir a un intercambio de estudiantes a España, América del Sur, etc.* (partícula 35). La fiabilidad del Factor 1 (alfa de Cronbach) es 0,84. En el **Factor 2** (comunicativo-integrador) se encontraron las siguientes partículas: *Estoy estudiando español: porque es una lengua que habla y entiende la mayoría de la gente en el mundo* (partícula 5), *porque se ha convertido en una de las lenguas más importantes del mundo* (partícula 2), *porque mucha gente sabe esta lengua* (partícula 9), *porque con la entrada de Croacia en la UE se ha convertido en una lengua importante para la comunicación con otras naciones* (partícula 6). La fiabilidad total del Factor 2 (alfa de Cronbach) es 0,80. En el **Factor 3** (cultural) entraron las siguientes partículas: *Estoy estudiando español: porque quiero leer obras hispanas en su versión original* (partícula 13), *porque quiero ver películas hispanas sin traducción* (partícula 8), *porque quiero estudiar la literatura hispana* (partícula 25), *porque el conocimiento de la lengua me facilita entender la música en original* (partícula 17). La fiabilidad total del Factor 3 (alfa de Cronbach) es 0,69. El **Factor 4** (afectivo) se conformó de las siguientes partículas: *Estoy estudiando español: porque deseo progresar y continuar aprendiendo* (partícula 7), *porque con el conocimiento de español puedo ampliar mi cultura general* (partícula 3), *porque quiero llegar a conocer la cultura hispana* (partícula 19), *porque el conocimiento de lenguas enriquece al hombre* (partícula 4). La fiabilidad total del Factor 4 (alfa de Cronbach) es 0,68. El **Factor 5** (instrumental) incluyó las siguientes partículas: *Estoy estudiando español: porque es una lengua muy extendida y voy a necesitarla en la comunicación en el mundo de los negocios* (partícula 33), *porque voy a necesitarla en el futuro* (partícula 30), *porque el conocimiento de la lengua me ayudará a encontrar empleo* (partícula 11), *porque la necesito en la vida cotidiana* (partícula 32), *porque me permite comunicar con la gente en el mundo* (partícula 12). La fiabilidad total del Factor 5 (alfa de Cronbach) es 0,78.

El estudio fue realizado durante las clases obligatorias de ejercicios de español de cada año de estudio. Los participantes, antes del rellenar el cuestionario,

recibieron directrices claras sobre cómo evaluar cada declaración mediante el uso de la escala Likert. Se destacó que sus respuestas serán anónimas para facilitar a los estudiantes responder sinceramente a las afirmaciones. El cuestionario fue realizado en croata.

3.3. Resultados

3.3.1 Las orientaciones motivacionales

La Tabla 1 muestra los valores del promedio (M) y la desviación estándar (DE) de los cinco factores.

N = 135	Min	Max	M	DE
Factor 1 – profesional	1,00	5,00	3,66	1,06
Factor 2 - comunicativo-integrador	1,00	5,00	3,72	,83
Factor 3 – cultural	1,00	5,00	3,21	,97
Factor 4 – afectivo	2,75	5,00	4,33	,60
Factor 5 – instrumental	1,60	5,00	3,75	,77

Tabla 1. Datos descriptivos sobre los cinco factores

Los datos sugieren que todos los factores tienen valores medios o elevados y que el factor más destacado es el factor afectivo (M=4,33), seguido por el factor instrumental (M=3,75), el factor comunicativo-integrador (M=3,72) y el factor profesional (M=3,66), mientras que el factor cultural (M=3,21) es el menos prominente. En otras palabras, los estudiantes demuestran que la orientación que les motiva más en el aprendizaje de ELE es el amor que sienten hacia la lengua y el hecho que consideran que ese conocimiento puede enriquecer su vida y su conocimiento de otras culturas. Desean también progresar y persiguen el aprendizaje permanente. Por lo tanto la orientación instrumental, que incluye las razones prácticas para aprender la lengua (para poder comunicar con la gente en trabajo, para facilitar la búsqueda de empleo y similar), la orientación comunicativo-integradora, que supone las razones relacionadas al hecho que la lengua española es cada día más importante para la comunicación en el mundo y el deseo de formar parte de este grupo, así como la orientación profesional, que incluye las razones relacionadas con la continuación de los estudios, el trabajo y con la profesión, están también bastante presentes. Aunque medianamente presente, la dimensión cultural que incluye las razones para estudiar la lengua porque uno quiere conocer y entender la cultura española e hispanoamericana es la menos representada.

3.3.2 Las orientaciones motivacionales de los estudiantes en cuanto a su nivel de estudios

Después de haber determinado cuáles son las orientaciones motivacionales de los estudiantes, queríamos averiguar si existe alguna diferencia entre la

motivación de los estudiantes según su nivel de estudios (grado y máster). Los resultados del T-test están presentados en la Tabla 2.

	Nivel de estudios	N	M	DE	T-test
Factor 1 – profesional	grado	87	3,71	,98	,70
	máster	48	3,57	1,20	
Factor 2 - comunicativo-integrador	grado	87	3,85	,84	2,57*
	máster	48	3,47	,76	
Factor 3 – cultural	grado	87	3,07	,96	-2,26*
	máster	48	3,46	,93	
Factor 4 – afectivo	grado	87	4,31	,60	-,55
	máster	48	4,37	,60	
Factor 5 – instrumental	grado	87	3,81	,79	1,08
	máster	48	3,66	,73	

* $p < 0,05$

Tabla 2. Diferencias en orientaciones motivacionales en los estudiantes de grado y de máster

Los datos sugieren que existe una diferencia estadísticamente significativa entre los estudiantes de grado y los estudiantes de máster en cuanto a la orientación comunicativo-integradora y en cuanto a la orientación cultural. En otras palabras, el aspecto comunicativo-integrador del aprendizaje es más importante para los estudiantes del grado que para sus colegas de máster, mientras que el aspecto cultural del aprendizaje es más importante para los estudiantes de máster que para sus colegas del nivel de grado.

3.3.3 La relación entre los tipos de orientaciones motivacionales

Para averiguar si existe una relación entre los diferentes tipos de orientaciones motivacionales exploradas en este trabajo, hemos calculado el coeficiente de correlación entre los factores. Los resultados están presentados en la Tabla 3.

	Factor 1 - profesional	Factor 2 - comunicativo-integrador	Factor 3 - cultural	Factor 4 - afectivo	Factor 5 - instrumental
Factor 1 - profesional	-	,27**	,28**	,35**	,41**
Factor 2 - comunicativo-integrador		-	,24**	,26**	,46**
Factor 3 - cultural			-	,37**	,37**
Factor 4 - afectivo				-	,42**
Factor 5 - instrumental					-

** $p < 0,01$

Tabla 3. Coeficientes de correlación de Pearson entre los factores relativos a las orientaciones motivacionales

El análisis de las correlaciones entre los factores sugiere que se producen relaciones positivas moderadamente altas y estadísticamente significativas entre la orientación instrumental (Factor 5) y todas las demás orientaciones, sobre todo la orientación comunicativo-integradora (Factor 2) y afectiva (Factor 4), pero la orientación profesional (Factor 1) y cultural (Factor 3) también. Además, se producen relaciones positivas bajas hasta moderadas y estadísticamente significativas entre todas las orientaciones entre sí.

4. Discusión

Como ya hemos destacado, el objetivo de nuestra investigación era determinar las orientaciones motivacionales de los universitarios croatas que estudian lengua y literatura española y comparar su perfil motivacional en cuanto a su nivel de estudios (grado y máster). Cabe destacar que se trata de un grupo particular de estudiantes que, por un lado, aprecian la lengua y la cultura española, pero por otro lado a través del aprendizaje de esta lengua a nivel universitario se preparan para su carrera profesional. Nuestro instrumento de recogida de datos cristalizó cinco factores que representan cinco orientaciones motivacionales presentes en nuestra muestra: la orientación profesional, la orientación comunicativo-integradora, la orientación cultural, la orientación afectiva y la orientación instrumental. La orientación afectiva, que supone el deseo de aprender la lengua por el amor que uno siente hacia ella e implica también que la persona opina que el conocimiento de la lengua puede enriquecer su vida y su conocimiento de otras culturas, se reveló como la más destacada durante todos los años de estudio. Esto confirma que el amor por la lengua española sigue siendo el motivador más grande para los estudiantes (en Croacia el español es considerado como una

lengua exótica, romántica y melodiosa). Otros estudios (véase Minera Reyna, 2009; Leski, 2009) también mencionan el papel de la orientación afectiva en el aprendizaje de la lengua española, sobre todo en los contextos extraescolares. Los factores profesional, comunicativo-integrador e instrumental son casi iguales, ya que los estudiantes universitarios obviamente tienen el deseo de comunicarse con otra gente e integrarse en la comunidad de la lengua española en el ámbito profesional y, también, usar la lengua en la vida cotidiana. Estos resultados también concuerdan con investigaciones previas realizadas con estudiantes de ELE (véase Leski, 2009; Fernández Saavedra y Gómez Bedoya, 2010). También, cuando se destaca la orientación afectiva como la más desarrollada, es interesante mencionar la suposición que la orientación afectiva está más desarrollada en entornos en los que la mayoría de los participantes son mujeres (Balenović, 2011), como es el caso de nuestro estudio. Es interesante señalar también que, en nuestro estudio, la orientación afectivo-cultural del instrumento original (Balenović, 2011) se separó en dos orientaciones: afectiva y cultural. La afectiva siguió siendo la más desarrollada, mientras que en la cultural se notó un descenso, a diferencia de otros resultados previos (véase Leski, 2009; Fernández Saavedra y Gómez Bedoya, 2010). Para detectar cuál es la razón de este estado, deberían llevarse a cabo más investigaciones, pero podemos suponer que los estudiantes comprendieron de modo diferente nuestro cuestionario y que separaron los factores afectivos de los culturales. Algunas investigaciones sobre la motivación para aprender la lengua española muestran que el aspecto cultural tiene mucha influencia, por ejemplo en la investigación hecha en Japón (Fernández Saavedra y Gómez Bedoya, 2010) los aspectos culturales como la música, el cine, el arte, etc. parecen ser muy importantes para los estudiantes.

A diferencia del aprendizaje de otras lenguas extranjeras en Croacia por motivos mucho más instrumentales (sobre todo el inglés, que en la mayoría de casos se aprende como L2; y el alemán/italiano/francés, que están presentes como L3 en el sistema educativo croata), parece que la lengua española, aún a nivel universitario, se elige y continúa estudiando por razones personales. Los estudiantes entran en la universidad teniendo diferentes niveles del conocimiento de español y los estudios del grado están en gran medida organizados a fin de que adquieran diferentes sub-competencias de la competencia comunicativa para ser capaces de comunicar de manera eficaz y adecuada en la lengua extranjera. Además, la competencia lingüística, o sea la precisión y la fluidez de la expresión oral y escrita de los estudiantes, es uno de objetivos de los cursos de lengua. Por eso no sorprende que los estudiantes de grado estén más motivados que sus colegas de máster en lograr dicha competencia. Por lo tanto, no extraña que su orientación comunicativo-integradora sea más fuerte y revelen que quieren formar parte de la comunidad hispana considerando que la lengua española es cada día más importante para la comunicación en general. Al nivel de máster, los estudiantes eligen una de tres especializaciones: máster en didáctica de ELE, máster en literatura española y máster en lingüística. En este ciclo de estudios, los estudiantes, sobre todo los de literatura y lingüística, se centran más en el aspecto (socio)cultural de la lengua y por eso es normal que la orientación cultural

esté más destacada en los estudiantes de máster que en los estudiantes de grado.

En cuanto a la relación entre los tipos de orientaciones, se nota que, además del hecho de que todas las orientaciones están a cierto nivel relacionadas entre sí, parece que el factor instrumental de cierta manera reúne todos los otros factores. El factor instrumental por una parte incluye el factor profesional y viceversa, lo que confirma la teoría de Dörnyei (1994), quien destaca que una orientación puede incluir a otra. Lo mismo sucede con la orientación comunicativo-integradora y la orientación instrumental. La instrumentalidad aparece en todas estas orientaciones porque los estudiantes incluyen razones prácticas en su aprendizaje. La orientación profesional tiene una función instrumental, mientras que la orientación comunicativo-integradora sirve para cumplir objetivos, también instrumentales: comunicarse con otra gente para cumplir con un objetivo. Visto que se trata de los estudiantes universitarios que estudian para formar un día parte del mundo laboral, podemos suponer que su último objetivo es utilizar esta lengua, que obviamente les gusta mucho, para fines profesionales. Suponemos que las otras orientaciones les ayudan a lograr esa meta. Podemos decir que los estudiantes, por lo tanto, estudian español con el fin de alcanzar su potencial profesional y que desearían trabajar con la lengua española. Probablemente piensan que su conocimiento de la lengua puede traerles éxito en los negocios, progreso y satisfacción en su carrera. Parece que las personas que reciben una educación universitaria realmente tienen interés en diversos aspectos de la lengua, por lo que es lógico que para lograr un mayor nivel de conocimiento de la misma sean necesarios diversos tipos de motivación.

5. Conclusión

Este trabajo intenta establecer y describir las orientaciones motivacionales de los estudiantes universitarios croatas que estudian lengua y literatura española, así como las relaciones entre ellas. Las orientaciones motivacionales obtenidas son, en realidad, un indicio de lo que ya es conocido: es la motivación intrínseca la que está a menudo presente en el aprendizaje de la lengua española. La noción de que los factores motivacionales mayores son la afectividad, el deseo del éxito profesional, las necesidades prácticas, la comunicación, la integración y el deseo de conocer la cultura no es algo nuevo, pero ofrece una idea de las necesidades de los estudiantes de la lengua española y puede servir como punto de partida para los profesores a la hora de diseñar algunos aspectos de la enseñanza. Parece que se puede concluir de nuevo que la motivación lleva múltiples dimensiones interrelacionadas entre sí, pero la prevalencia de las orientaciones individuales depende de diferentes factores que incluyen componentes tanto lingüísticos como extralingüísticos.

En cuanto a las investigaciones futuras, además de las orientaciones motivacionales generales y el estudio de su relación en diferentes niveles/años de estudio, sería interesante realizar el mismo estudio con estudiantes de varias edades que estudian español en otros entornos, pero también comparar el

desarrollo de la orientación motivacional a base del éxito en el aprendizaje de los estudiantes (evaluando notas y orientaciones motivacionales). A pesar del hecho que los estudios en el campo de la motivación para el aprendizaje de una lengua extranjera no son pocos, las preguntas sobre las orientaciones motivacionales no dejan de ser relevantes. Es importante seguir llevando a cabo las investigaciones para que las clases de lenguas se adapten mejor a los estudiantes de idiomas y sus necesidades. Por lo tanto, se esperan nuevos estudios en este campo conforme cambien las generaciones de estudiantes y sus razones para aprender lenguas.

Referencias bibliográficas

- Balenović, Katica (2011). Motivacija odraslih učenika za učenje engleskog jezika u kontekstu globalizacije, en: *Napredak*, 152 (2), pp.189-209.
- Brown, H. Douglas (2001). *Teaching by principles: an interactive approach to language pedagogy*, New York: Addison Wesley Longman, Inc.
- Costanzo Inzunza, Eduardo (2010). Aspectos motivacionales en estudiantes australianos de ELE, en: *RedELE*, 20. http://www.mecd.gob.es/dctm/redele/Material-RedEle/Revista/2010_20/2010_redELE_20_02Constanzo.pdf?documentId=0901e72b80dd2255 (fecha de consulta 22 de noviembre de 2016)
- Deci, Edward L. / Ryan, Richard M. (1985). *Intrinsic motivation and self determination in human behavior*, New York: Plenum.
- Dörnyei, Zoltán (1990). Conceptualizing motivation in foreign language learning, en: *Language Learning*, 40 (1), pp. 45-78.
- Dörnyei, Zoltán (1994). Motivation and motivating in the foreign language classroom, en: *Modern Language Journal*, 78, pp. 273-284.
- Dörnyei, Zoltán (2005). *The Psychology of the Language Learner. Individual Differences in Second Language Acquisition*, London: Lawrence Erlbaum Associates, Inc.
- Dörnyei, Zoltán (2009). *The psychology of second language acquisition*, Oxford: Oxford University Press.
- Dörnyei, Zoltán / Clément, Richard (2001). Motivational characteristics of learning different target languages: Results of a nationwide survey, en: *Motivation and second language acquisition* [ed. Zoltán Dörnyei, Robert Schmidt], Honolulu: University of Hawai'i Press, pp. 399-432.
- Dörnyei, Zoltán / Csizér, Kata (2002). Some dynamics of language attitudes and motivation: Results of a longitudinal nationwide survey, en: *Applied Linguistics*, 23 (4), pp. 421-462.
- Dörnyei, Zoltán / Ottó, István (1998). Motivation in action: a process model of L2 motivation, en: *Working Papers in Applied Linguistics*, 4, pp. 43-69. http://eprints.nottingham.ac.uk/39/0/Motivation_in_action.pdf. (fecha de consulta 15 de abril de 2015)
- Dörnyei, Zoltán / Ushioda, Ema (2011). *Teaching and Researching Motivation*, Harlow: Longman.
- Fernández Saavedra, Javier / Gómez Bedoya, María (2010). La motivación en la clase de ELE: estrategias de motivación para estudiantes japoneses, en:

- Cuadernos Canela. Actas de la Confederación académica. Nipo, Española y Latinoamericana*, XXII, pp. 193-205. <http://www.canela.org/es/cuadernoscanela/archivo.html> (fecha de consulta 23 de mayo de 2015)
- Gardner, Robert C. (1985). *Social Psychology and Second Language Learning, The Role of Attitudes and Motivation*, London: Edward Arnold.
- Gardner, Robert C. (2010). *Motivation and Second Language Acquisition*, New York: Peter Lang Publishing.
- Gardner, Robert C. / Lambert, Wallace E. (1959). Motivational variables in second language acquisition, en: *Canadian Journal of Psychology*, 13, pp. 266-272.
- Gardner, Robert C. / Lambert Wallace E. (1972). *Attitudes and Motivation in Second Language Learning*, Rowley: Newbury House.
- Kabalin Borenić, Višnja (2013). *Motivacija i učenje engleskoga u studiju nefilološke struke*. Neobjavljena doktorska disertacija. Zadar: Sveučilište u Zadru.
- Leski, Adriele (2009) *La motivación en el aprendizaje del español como lengua extranjera en la enseñanza secundaria*, Trabajo inédito, Universidade Tuiuti do Paraná. <http://tcconline.utp.br/wp-content/uploads/2012/08/LA-MOTIVACION-EN-EL-APRENDIZAJE-DEL-ESPANOL-COMO-LENGUA-EXTRANJERA-EN-LA-ENSEÑANZA-SECUNDARIA.pdf> (fecha de consulta 22 de noviembre de 2016)
- Mihaljević Djigunović, Jelena (1998). *Uloga afektivnih faktora u učenju drugoga jezika*, Zagreb: Filozofski fakultet Sveučilišta u Zagrebu.
- Mihaljević Djigunović, Jelena / Bagarić, Vesna (2007). A comparative study of attitudes and motivation of Croatian learners of English and German, en: *SRAZ*, 52 pp. 259-281.
- Minera Reyna, Luz Emilia (2009). El papel de la motivación y las actitudes en el aprendizaje de E/LE en un contexto de enseñanza formal para adultos alemanes, en: *Revista Nebrija de Lingüística Aplicada*, 6 (3), pp. 58-73. http://www.nebrija.com/revistalinguistica/revista_6/investigacion_1.html. (fecha de consulta 22 de noviembre de 2016)
- Palomino Hernández, Carmen (2012). Creencias, actitudes y motivación hacia el aprendizaje de ELE por parte de adolescentes sicilianos sin conocimientos previos de español. Estudio etnográfico-descriptivo en el contexto de una comunidad de la Sicilia sudoriental, en: *Suplementos Marco ELE*, 16. http://marcoele.com/descargas/16/palominocreencias_adolescentes_sicilianos.pdf. (fecha de consulta 18 de mayo de 2015)
- Petrović, Elvira (2000). Zašto (ne)volim njemački jezik : istraživanje motivacije za učenje njemačkog jezika, en: *Život i škola*, 46 (4), pp. 49-55.
- Pintrich, Paul R. / Schunk, Dale H. (2006). *Motivación en contextos educativos*, Madrid: Pearson.
- Rovan, Daria / Jelić, Andrea-Beata (2010). Motivacijska uvjerenja u učenju materinskog jezika i stranih jezika, en: *Društvena istraživanja*, 19 (4-5), pp. 873-894.
- Rodríguez Lifante, Alberto (2014). Nuevos enfoques teóricos en Lingüística aplicada: el estudio de la motivación en el aprendizaje de ELE en Grecia, Tendencias actuales en la investigación de ELE, en: *Marco ELE*, 18, pp. 100-112. <http://marcoele.com/descargas/18/tendencias-investigacion-ele.pdf> (fecha de consulta 23 de mayo de 2016)

Tragant, Elsa/Muñoz, Carmen (2000). La motivación y su relación con la edad en un contexto escolar de aprendizaje de una lengua extranjera, en: *Segundas lenguas: adquisición en el aula* [ed. Carmen Muñoz], Barcelona: Ariel Lingüística, pp. 81-105.

Motivacijske orijentacije hrvatskih studenata španjolskoga jezika

U radu je riječ o ulozi motivacije, kao jednog od individualnih i afektivnih čimbenika u procesu učenja i usvajanja španjolskoga kao stranoga jezika. Nastoji se steći uvid u motivacijske aspekte učenja kod studenata španjolskog jezika i književnosti na Filozofskom fakultetu Sveučilišta u Zagrebu. Cilj istraživanja bio je utvrditi motivacijske orijentacije ispitanika i usporediti njihov motivacijski profil prema razini studija (preddiplomski i diplomski studij). Rezultati pokazuju da postoji pet tipova motivacijske orijentacije: profesionalna, komunikacijsko-integracijska, kulturalna, afektivna i instrumentalna, a afektivna orijentacija se pokazala najizraženijom. Statistički značajne razlike u motivacijskim orijentacijama između studenata preddiplomskoga i diplomskoga studija pokazale su se kod komunikacijsko-integracijske i kulturalne orijentacije: ispitanici na preddiplomskoj razini studija imaju izraženiju komunikacijsko-integracijsku motivaciju, a ispitanici na diplomskoj razini studija imaju izraženiju kulturalnu motivaciju. Rezultati, nadalje, ukazuju da postoji niska do umjerena statistički značajna povezanost između svih tipova motivacije te da postoji umjerena statistički značajna povezanost između instrumentalne i ostalih tipova motivacije što navodi na mogući zaključak da upravo ta instrumentalna motivacija ujedinjuje ostale motivacijske orijentacije.

Ključne riječi: motivacija, motivacijske orijentacije, hrvatski studenti, španjolski kao strani jezik, individualni čimbenici

UDC 81'243:371.3

Original scientific paper

Received on 15 December 2016

Accepted for publication on 2 March 2017

Multilinguals' perceptions of crosslinguistic similarity and relative ease of learning genealogically unrelated languages

Stela Letica Krevelj

Faculty of Humanities and Social Sciences

University of Zagreb

stela.letica@gmail.com

It is widely accepted that learners' previous linguistic knowledge and language learning experience play an important role in the process of acquisition and use of an additional foreign language. One of the factors purported to facilitate or constrain the exploitation of previous background knowledge in the process of acquisition of an L3 is psychotypology, learners' perception of the typological proximity between the language systems in their repertoire. It is claimed that the most prominent features of similarity between languages are similarities at the lexical level, or the existence of cognate forms between languages regardless of whether they owe their existence to genealogy or contact (Hall et al. 2009; Ringbom 2007). However, similarity can be determined only in relative terms (depending on a particular language constellation) and its position depends on both typological similarity and language contact.

The present study aims to examine psychotypological beliefs of 189 multilingual high school learners of English as L3 living in officially bilingual Croatian-Italian communities in Istria County in Croatia. More precisely, we examine what the learners with background knowledge of Croatian and Italian base their judgments on in the assessment of similarity between English and other languages in their repertoire, and how they form judgments about the ease or difficulty of learning English depending on which of the two background languages is their mother tongue.

The data were collected using a multiple-choice psychotypology questionnaire based on Hall et al. (2009), which was slightly modified and supplemented with open-ended questions in which the learners were asked to explain in more detail the reasons behind the choices made in the questionnaire. The results are analyzed taking into consideration the language constellation of three genealogically unrelated languages, sociolinguistic and socioeducational context and both theoretical and practical implications are discussed.

Key words: crosslinguistic similarity, language typology, multilingual learners, multiple language acquisition, psychotypology

1. Introduction

The notion of psychotypology, learners' perception of language relatedness, has been most commonly associated with the phenomenon of crosslinguistic

influence (CLI) in second and third language acquisition and use. It is claimed to be one of the most important factors which determine the frequency and source language of CLI in target language processing. Even though the notion of psychotypology has been evoked in the study of CLI since the 1980s (see Kellerman 1983) the construct itself has not been studied with enough rigour. Furthermore, as research on CLI in third language acquisition has shown that learners tend to rely on a previously acquired closely related language in their production in a third language (L3) (e.g., De Angelis 2005; De Angelis/Selinker 2001) this tendency was often, with more or less substantiated evidence, attributed to learners' psychotypology or learners' *perception* of relatedness between languages.

We believe that it is important to tap further into learners' perceptions of similarities and differences between the languages in the mind of multilinguals for several reasons. On a more general note, given that learning of an additional language is assumed to be based primarily on similarities rather than differences that exist between languages (Ringbom 2007: 1), further research into learners' perceptions of language relatedness can complement research on receptive multilingualism and promotion of intelligibility between related languages. Relevant studies look into differences between objective and perceived similarity between different languages at the level of individual items and structures (e.g., Kaivapalu/Martin 2014) in order to gauge the extent to which particular linguistic forms or structures promote or inhibit learners' perceptions of the similarity. Furthermore, it is necessary to have more data on the construct of psychotypology itself and its relationship with linguistic awareness, or crosslinguistic awareness (Jessner 2006) in particular, which would, in turn, provide us with a more detailed insight into ways psychotypology may play out in terms of frequency and the source language of CLI in a target language.

Studies on the relative weight of psychotypology in determining the frequency and source language of CLI in L3 production have been most commonly conducted in contexts where at least one of the languages in the multilingual mind was genealogically related to the target language (but see e.g., Cenoz 2001; Ó Laoire/Singleton 2009). We believe, however, that studying psychotypology in more detail in cases where three languages in the minds of multilinguals are genealogically unrelated may provide valuable insight into how the objective reality of language distance and language typology (Falk/Bardel 2010; see also below) play out in learners' perceptions of similarity between languages and, consequently, into the role they may play in multiple language acquisition and use.

2. Language typology

Typology, or the typological distance (determined by genealogy) between languages known and languages being learned, is an important factor in language acquisition and, in particular, in determining the extent of CLI in target language acquisition and use. However, when referring to the variable of typology as a

factor influencing CLI in language acquisition, researchers do not always refer to the same notion (Falk/Bardel 2010), as illustrated below.

Falk and Bardel (2010) make a distinction between language relatedness and language typology. According to them, language relatedness refers to a more general categorization of languages in terms of their origin or the language family they belong to, while typology refers to differences and more specifically to similarities of particular linguistic structures between languages that are not genetically related. Even though the task of determining language relatedness and language typology is not without controversy, the research conducted within the field of typology studies and the data produced within the contrastive linguistics studies shows that typological distance between languages and objective similarity between languages can be objectively measured.

While there are numerous objective similarities between languages that are closely related, such as in the case of Italian and Spanish (both being Romance languages), numerous similarities can also be found between languages which are genealogically distant, such as English and Finnish (Ringbom 2007: 77-78; section 4.3. below).

3. Psychotypology

The notion of psychotypology was introduced by Kellerman (1983) and defined as the similarity or distance as perceived by language learners/users. The learners may or may not be aware of the instances of objective similarity between languages, or they may not even be aware of language relatedness as defined by Falk and Bardel (2010) suggested above. Kellerman suggested that it is psychotypology, learners' perception of similarity that guides learners in their acquisition and use of particular languages.

The importance of learners' perception was further elaborated by Ringbom (2007) and Jarvis and Pavlenko (2008), who claim that learners' assessment of similarity, and their subsequent decisions on transferability of previous linguistic knowledge, is guided by *perceived* or *assumed similarity*. Perceived similarity is the similarity that a learner perceives based on the existing knowledge of the languages, while assumed similarity is the similarity the learner only assumes to exist on the basis of previously perceived similarities and differences.

The distinction between objective and perceived similarity is most obvious in the case of cognates between languages. The mere existence of cognate relation between items in two languages does not imply that a learner is aware of this relation and that it would have a facilitative effect in the process of language acquisition and use. Additional evidence for the importance of the distinction between objective and perceived similarity is the finding that not all cognates are equally easy to identify, and that the same cognate may not be perceived as such to the same degree by all learners (Kaivapalu/Martin 2014; Vanhove 2014). The difference between perceived and objective similarity is also evidenced in the asymmetrical relations that exist in intelligibility of particular lexical items in two languages. While objective similarities are symmetrical across the languages,

perceived similarity is found to be greater in one direction than in the other (Kaivapalu/Martin 2014; Ringbom 2007; see also below).

Defining psychotypology as perception, we are dealing with a process that psychologists define as a *subjective* process 'of acquiring, interpreting, and organizing sensory information' (Nelson 2008: 580) that does not lend itself to a straightforward analysis. As previously mentioned, the notion of psychotypology has been often rightly related to the notion of linguistic awareness (for a detailed elaboration of the concept see Jessner 2006) in as much as it presupposes the presence of learner's attention to and reflection on a language. However, we would like to emphasize that we do not know to what extent psychotypology may be informed by the objective reality of language relatedness or language typology. There are quite a few empirical studies that suggest that similarity most easily perceived by learners is at the level of lexis (see Letica Krevelj 2014) and regardless of whether formally similar forms are due to genealogy or contact (Hall et al. 2009; Ringbom 2007). However, both perceived and assumed similarity need to be a part of the construct of psychotypology, and assumed similarity, identified in learner production as CLI due to the existence of accidental cognates, has to be further examined in terms of its relationship with language relatedness (for further discussion see Letica Krevelj 2014).

3.1. *Measuring psychotypology*

In studies on CLI in second or third language acquisition, psychotypology was measured to examine to what extent it affects learners' linguistic behaviour or, more specifically, the source and frequency of CLI from in target language production. So far two different approaches to measuring psychotypology have been used in these studies. Some studies that tried to provide more concrete evidence of learners' perceptions have used introspective methods. For example, in their case study Bardel & Lindqvist (2007) and Singleton (1987) asked their participants about the relationship between the languages they know and their usefulness in the process of learning and using a target language. Some studies also used introspective methods to tap further into psychotypology by examining learners' perceptions in reference to the data found in their target language production (e.g., Letica Krevelj 2012; O'Laoire/Singleton 2009). Most commonly, on the other hand, psychotypology was measured on a more general level through a questionnaire in which participants were asked to report on which languages known to them they found more similar (Hall et al. 2009; Kresić/Gulan 2012; Letica/Mardešić 2007; Letica Krevelj 2012, 2014; Lindqvist 2015).¹ The above mentioned studies aimed in particular to see whether the perceptions reported corresponded to the path CLI took in learners' production. The psychotypology variable used in questionnaires was often measured with one or two items that

¹ The level of linguistic description that the learners are supposed to refer to in their judgements was sometimes specified (e.g., at the level of lexis), and sometimes it was not, depending on the aim and focus of the study.

referred strictly to the similarity perceived between two or more languages, but some studies provided for more qualitative data through an open-ended question in which participants were asked to explain their choices in more detail (Leticia Krevelj 2014). Hall et al. (2009) introduced additional questionnaire items for the purpose of tapping further into learners' perceptions in reference to the beliefs they held about the relative ease or difficulty of learning particular languages, as well as an item that examined learners' awareness of the genealogical relation between the languages.

A further step in examining and measuring the construct of psychotypology is in studying learners' perception in terms of other learner-related variables. It has been noticed in some studies (e.g., Frankenberg-Garcia/Pino 1997; Kellerman 1986) that psychotypology is dependant on the target language proficiency.² The studies showed that with the increase in the target language proficiency, the learners' perceptions of similarity tend to change, and the same was found, for example, in the case of recognition of cognates between two languages (Otwinowska-Kasztelanic 2011).

Psychotypology seems to be influenced by the number of languages learners have in their repertoires. The awareness of presence of cognates in two languages has been taken as a way of measuring metalinguistic awareness and psychotypology of multilingual and bilingual learners in the study by Otwinowska-Kasztelanic (2011). She found that the multilingual Polish learners of English in her study tended to notice, or be aware of, more cognates between Polish and English than the bilinguals. The multilingual learners were providing more sophisticated comments on the similarity between the languages and its usefulness in the language learning process than their bilingual counterparts.

Tsang (2015) compared psychotypology ratings of two groups of participants; bilingual Cantonese-English speakers and bilingual Cantonese-English speakers who knew an additional language (French as L3). Tsang (2015) asked both groups of participants to try to determine on a 1 to 10 scale the proximity between English and Cantonese and to provide the explanation for their choices. According to the author, the advanced learners of L3 French (the group with the highest proficiency level in French) showed more technical and more elaborated comments on the similarity and differences between the two languages, which was attributed to the enhanced crosslinguistic experience and the level of knowledge of L3 French. An interesting finding, which points to the relative nature of perceptions of similarity, is that the same group, the one with the highest proficiency in L3 within the multilingual sample, gave the lowest similarity rating to the two languages (Cantonese and English).

One line of research that seems more than promising when it comes to trying to define the construct of psychotypology is the one that looks at perceptions of similarity between languages at the smallest level of linguistic description, i.e., levels of individual lexical items and morphemes. Kaivapalu and Martin (2014)

² For further reference to the perceptions of similarity in relation to proficiency see Kaivapalu and Martin (2014).

emphasize the fact that similarity is a relative concept and argue that it should be judged on a continuum. They devised a taxonomy of the construct of similarity in order to be able to come up with a precise definition, and the taxonomy was tested in terms of perceived similarity at the morphological level between two closely related languages (Finnish and Estonian). One of the important findings was that the perceived similarity between particular lexical items in two languages was asymmetrical. Similarity between the two languages was perceived more frequently by the Finnish speakers than by the Estonian ones in cases where the other language was unknown to both groups of speakers. Asymmetry has been found also in other language pairs (see e.g., Gooskens/Heeringa 2014). Furthermore, Gooskens and Heeringa (2014) attributed this asymmetry partly also to the knowledge of dialectal varieties of L1. It was found that greater variability present in learners L1, rather than the overall language awareness, had an impact on perceptions of similarity between two closely related languages (see also Berthele 2008).

All of the above studies that dealt with the perception of similarity when more than two languages were present in the participants' repertoires seem to confirm an important claim made by Aronin and Jessner (2015): looking through the lens of *two* languages may be entirely different from looking through the lens of *three* languages. They suggest that:

On the basis of *two* things, we attempt to make predictions with some confidence. But with *three* things, the possibilities of the human mind penetrating deeper into the matter of things, increase exponentially. The range of findings, outcomes and interconnections opens up. (268)

As for the ways of measuring psychotypology in future studies, Bardel & Lindqvist (2007) pointed out that psychotypology is difficult to examine using qualitative studies, but Letica Krevelj (2014) argued that even large-scale studies may be more informative if coupled with qualitative data that looks into learners' psychotypology at the language system level and at the level of specific items or structures. It is clear from the empirical data provided above that in case where multiple languages are involved psychotypology may add to the complexity of relations. However, we believe that they are important to explore further as different combinations of languages involved in studies looking into psychotypology may provide important grounds for comparison when more or less related languages are involved both in terms of language relatedness and language typology.

4. A study on perceptions of crosslinguistic similarity and relative ease of learning genealogically unrelated languages

4.1. Aim of the study and research questions

The study aimed at examining perceived similarities between three languages by two groups of multilingual learners with the same genealogically unrelated languages in their linguistic repertoires but with different languages in the role of L1 and L2. We were looking at their perception of similarity at the level of language systems. We were interested in examining what the participants would base their perception on when assessing proximity between languages. Furthermore, we also compared their assessment of similarity relations to their beliefs about the ease of learning English (their L3) taking into consideration different variables related to differences in their language learning background and sociolinguistic environment.

More specifically, we aimed at providing answers to the following research questions:

1. How do multilingual speakers assess proximity between three genetically unrelated languages in their repertoires and what level of linguistic description are they referring to?
2. Are there differences in the assessment of similarity between the languages in relation to the participants' language learning background, or more specifically in terms of the language in the role of L1?
3. To what extent is the perception of similarity between languages represented in the participants' assessment of the ease of learning English (L3) in respect of other languages in their repertoire.

4.2. Participants

The participants in our study were multilingual high school learners of English in Istria County, Croatia, who started learning their L2s after the age of three. All participants were users of the same three languages (Croatian, Italian and English), while some also had an additional (fourth language) in their repertoire. They had been learning English as their L3 (in terms of the order of acquisition), but they formed different groups in terms of the language they had in the role of L1 and L2.

The first group (CroL1) consisted of 126 3rd- or 4th- grade high school students whose native language (L1) was Croatian and who had started learning Italian as a foreign language (L2) in the 2nd grade of primary school (at age 8), and English as the third language in the 4th grade of primary school (at age 10). In the second group (ItaL1) there were 63 3rd- or 4th-grade high school students whose native language (L1) was Italian, and who had started learning Croatian as the 'national language' (L2) in the 1st grade of primary school (at age 7), and English as a third language in the 4th grade (at age 10) of primary school.

The CroL1 group was recruited from the *Croatian*-medium upper secondary schools in the town of Buje, while the ItaL1 group of participants was recruited from the *Italian*-medium secondary schools in the towns of Buje and Rovinj. Having in mind the complexity of assigning linguistic nominations and defining languages as L1 or L2, especially in contexts where vertical bilingualism is assumed to be possible with both officially recognized standard languages in the community, the participants in this study were selected on the basis of the labels they assigned to their L1. In terms of their L1, the CroL1 group had standard Croatian as their L1 (native speakers of the local Štokavian-Čakavian dialect were excluded from the study), but the ItaL1 group were almost exclusively L1 speakers of the Istrovenetian dialect,³ meaning that they were in command of both the dialectal idiom and the standard language.⁴

For the majority of L1 Italian speakers, the Istrovenetian dialect was their mother tongue, and their first contact with standard Italian was through formal education; in kindergarten or in pre-school. It is important to point out that the use of the standard Italian language in Istria County is limited to formal education, mass media (TV, radio, newspapers, magazines), and other formal/cultural activities related to Italian institutions, whereas in private domains L1 Italian speakers use the Istrovenetian dialect (Milani Kruljac 1990, 2003). Milani Kruljac (1990) argues that the standard Italian language is felt by Italophone speakers as the elaborated version of the native idiom. Therefore, in psycholinguistic terms, there is no conflict between Istrovenetian as the language of the community in which they live and the Italian language as the means of communication of a larger community that goes beyond the Croatian national border.⁵ At the same time, L1 Italian speakers were also largely competent speakers of Croatian, as it is the language of 'the majority', but they were rarely equally competent in both languages (Scotti Jurić/Poropat 2012).

Besides the difference in the languages that were in the status of their L1 and L2, the two participant groups were homogeneous in terms of gender, age and the grade they attended at the time study was conducted and the length of learning of the three languages. Both groups of participants had had at least ten or 11 years of formal instruction in their L2 (Italian or Croatian, depending on the group),⁶

³ There were only four participants (out of 63) in the ItaL1 group who reported standard Italian as their L1.

⁴ Two towns, Rovinj and Buje, where the research was conducted, are the ones in which Italian is used in everyday communication to a greater extent than in most parts of Istria County. In the town of Buje 33.25 per cent of the population speaks Italian as L1, and the same was reported by 10.39 per cent of the population of Rovinj. At the same time, the speakers of L1 Croatian in these towns are generally speakers of standard Croatian rather than dialectal idioms of the Croatian language (2011 census).

⁵ 'La lingua [italiana] è sentita come elaborazione privilegiata di un mezzo di comunicazione linguistica sostanzialmente affine alla parlata che si apprende inizialmente. Non vi è contrasto, insomma, tra l'adesione alla parlata materna e l'adesione a quello che appare come un livello superiore di quella parlata' (Milani Kruljac 1990: 79).

⁶ According to the curriculum, both L2s are taught for four hours a week from the first/second grade of primary school until the end of the secondary school programme.

and 8 or 9 years of formal instruction in their L3 English. Descriptive data on the above mentioned characteristics of the two groups is provided in Table 1 below.

Table 1. Distribution of participants across the two groups in terms of gender, age and school grade attended

Participant group	N	Gender (%)		Age		Grade attended (%)	
		M	F	M	(SD)	3 rd	4 th
CroL1	126	39.7	60.3	17.33	(.66)	56.3	43.7
ItaL1	63	38.1	61.9	17.29	(.61)	57.1	42.9

Although all of the participants in the sample were learning the same three languages, some of them were learning an additional modern language as L4, and some (those attending grammar school programs) had learned Latin in the first two years of their secondary school education. The percentages of learners who has studied Latin and an additional L4 across both participant groups were rather similar, and exact percentages are given in Tables 2 and 3 below.

Table 2. Percentage of participants in each group who had studied Latin

Participant group	Latin (%)
CroL1	33.3
ItaL1	44.4

Table 3. Percentage of participants in each group studying German, French, or Spanish as L4

Participant group	L4			Total
	German	French	Spanish	
	%			
CroL1	47.6	7.1	3.9	58.7
ItaL1	44.4	4.8	3.2	52.4

Two different measures were taken to try to establish the participants' proficiency; self-reported proficiency in each language and the final grade in each language obtained at the end of the previous school year. However, due to the fact that the school curriculum imposed different criteria in grading L2s (Croatian and Italian) in the Croatian- and Italian-medium schools, the self-assessment values were taken as the measure of proficiency in the participants' L2 in both subsamples. It was believed that self-assessment in a context where the language could be put to use outside of the school environment provided for a more realistic picture of their competence in that particular language. On

the other hand, both grades and self-assessment values were taken together to represent the measure of participants' proficiency in their L3 (English).⁷

Table 4. Relative proficiency in participants' L1, L2, and L3 and statistical difference in proficiency between the two groups

Participant group	N	Proficiency in L1 (M/Sd)		N	Proficiency in L2 (M/Sd)		N	Proficiency in L3 (M/Sd)	
CroL1 group	126	4.17	.57	124	3.63	.108	126	3.79	.76
ItaL1 group	63	4.32	.62	60	3.87	.72	63	3.56	.87
T (df)		-1.655 (187)			-1.759 (182)			1.899 (187)	
p		.100			.080			.059	

From the Table 4 above, we see that the differences in the mean values of proficiency in each language of the two groups were not statistically significant.

4.3. *Language relatedness and typology*

The three languages that the study focused on, Croatian, English, and Italian, belong to the Indo-European group of languages, but to three different sub-groups. Croatian is a Slavic language, English is a Germanic language, and Italian is a Romance language. The typological distance between each of the three languages is less easily defined, and for the purposes of this study, we believe it is enough to say that there are different degrees of similarity and difference between each language combination that reflect the characteristics of the three major groups of languages within the larger group of Indo-European languages. However, the languages are not equally distant from each other at the lexical level, mostly due to the fact that English may be considered 'a semi-Romance language' (O'Laoire/Singleton 2009: 82-3; but see also Jucker 2000).⁸ This very fact makes it closer to the Italian language,⁹ even though the Croatian language

⁷ There was a significant positive correlation between the two measures of proficiency in L3 English ($r=.539$, $p<.001$), so we decided to merge them into a single one that could potentially be more accurate than either of the measures alone.

⁸ Some studies that have examined the distribution of cognates and false friends in different European languages have confirmed that English has characteristics of both Romance and Germanic languages. A similar number of cognates were found between English and other Germanic languages (German and Dutch) as between English and French, English and Spanish, and English and Italian. For example, it has been found that English and French have a number of orthographically *identical* cognates comparable to other closely related languages such as Italian and Spanish, but also that Italian and English have both more identical cognates and more false cognates than French and Italian or than French and Spanish (Schepens 2008; see also Schepens/Dijkstra/Grootjen 2012).

⁹ The greatest part of the lexical repertoire of the Italian language is composed of lexemes of Latin origin that were either directly passed down from spoken Latin or those that entered into Italian in the Medieval period (Lorenzetti 2010).

also has many words that are borrowed from Latin.¹⁰ One should also take into consideration the great amount of borrowing from the English language into other European languages (including Italian and Croatian) in the more recent past that is due to globalisation, which also makes the typological distance difficult to define. Nevertheless, it should be safe to say that the English and the Italian languages are closer than English and Croatian, or Italian and Croatian, precisely because of the Romance aspect of the English lexicon. While the English loanwords in Croatian are fairly great in number, they do not come close to the common component in the vocabularies of Italian and English, where the number of words shared by the two languages is also increased by additional English loanwords that entered Italian in the twentieth century.¹¹

Due to the fact that ItaL1 participant subsample in our study had Istrovenetian dialect as their L1 it is important to define it in relation to both the Italian and Croatian languages. Istrovenetian has evolved separately from other Italian dialects within the political borders of Italy and was in contact with other Slavic languages and dialects. Therefore, there are some important differences between the Istrovenetian dialect and standard Italian. The differences between the two idioms are present at the phonological level (e.g., the pronunciation of certain consonants and vowels), at the morphosyntactic level (e.g., in the use of the subjunctive mood), and at the lexical level even though the Istrovenetian dialect and Italian share a great part of the lexis. The differences at the lexical level are mostly due to the intense borrowing from Croatian (standard and dialect) in the period after WW II and related to concepts and activities that were not familiar to the original Venetian culture (relating to occupation, socio-political practice, and administration) (Milani Kruljac 1990).

4.4. Instruments and procedure

The language learning background questionnaire used in the study was partly based on the Language History Questionnaire (a web-based interface for collecting language history information online) developed by Li, Sepanski, and Zhao (2006) and the Language Experience and Proficiency Questionnaire (LEAP-Q) developed by Marian, Blumenfeld, and Kaushanskaya (2007). The questionnaire was further adapted to the sociolinguistic background of the

¹⁰ The lexical repertoire of the Croatian standard language is of proto-Slavonic lexical heritage and based mostly on the Štokavian South Slavic dialect group with a mixture of vocabulary from the other two Croatian dialect groups (Čakavian and Kajkavian). However, unlike the other South Slavic languages, and due to its contact with Romance languages (in the coastal regions of Croatia) the Croatian language has received significant lexical influence from Romance languages (Tadić/Brozović-Rončević/Kapetanović 2012).

¹¹ Evidence of the great inventory of words shared by English and Italian is also indicated by the fact that there are a number of dictionaries of false friends between the two languages (e.g., Andrews 1997; Browne/Mendes/Natali 2009).

participants in the study (see Letica Krevelj 2014). The questionnaire items covered the participants' socio-demographic information, language learning histories, current language use, self-assessments of proficiency in all the languages, and school grades in each of their languages at the end of the previous academic year. All these variables were taken into consideration and used for the purpose of making two samples of participants as homogenous as possible, as visible from the description of the participant sample above.

The psychotypology questionnaire used in the study was largely based on the questionnaire devised by Hall et al. (2009) with an addition of open-ended question that allowed for the qualitative analysis of all the items that aimed at inspecting participants' psychotypological beliefs. The participants were asked to report which language (Croatian or Italian) they found to be more similar to English, as well as which language combination they found most similar. Furthermore, they were asked to report which language they thought would be easier to learn for an L1 Italian speaker (Croatian or English), and an L1 Croatian speaker (Italian or English). All questionnaire items were in the form of multiple-choice question and after each they were asked to explain their choice in more detail (see Appendix). The questionnaires were distributed to the participants during regular English or Italian language classes and they were in either Croatian or Italian depending on the language that was the medium of instruction in the particular school. The study received ethics clearance at Zagreb University before the start of the data collection stage. Prior to completing in the two questionnaires, the participants were asked to sign a written informed consent for participating in research (see Letica Krevelj 2014).

5. Results and discussion

As the language constellation in this study involved the three languages which belong to different subgroups within the Indo-European language family, the greater similarity between English and Italian, than between English and Croatian, was assumed to be less obvious than in case one of the background languages belonged to the Germanic subgroup of languages, i.e., if background languages were, for example, Croatian and German. Therefore, we found it particularly interesting to examine the participants' perception of relative similarity between their background languages and English. We were interested to see on what grounds the participants would base their perception of similarity between the languages, and whether their perception of similarity would match the objective similarity between the languages. We will first provide quantitative data on the participants' psychotypology (the perception of whether Croatian or Italian is more similar to the English language) and point to differences found across the two participant subsamples. Then we will provide qualitative data on the reasons provided for the choice of a particular language as more similar to the target language.

5.1. Which language is more similar to English: Croatian or Italian? Quantitative data: the whole sample.

Overall 184 participants provided an answer to this questionnaire item, while five participants failed to do so. From Figure 1 below, we see that, quite expectedly, the great majority of the participants rightly perceived English and Italian as closer than Croatian and English.

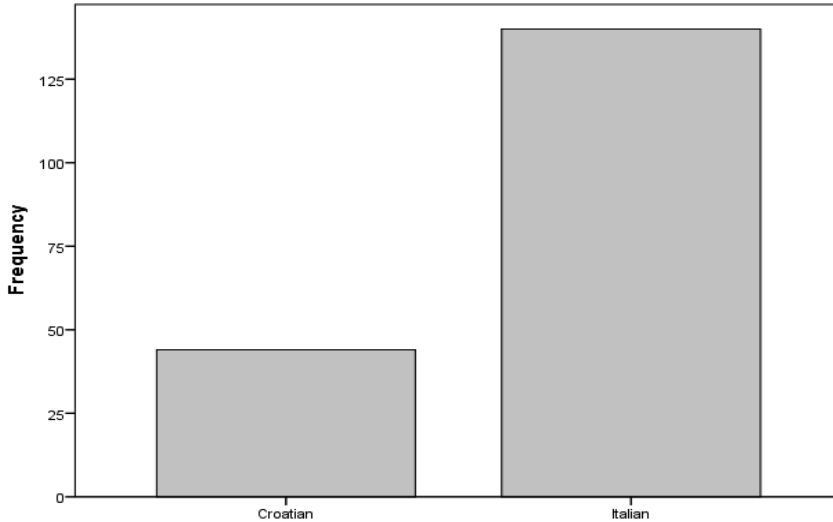


Figure 1. Background language more similar to English (whole sample)

One hundred and forty participants (74.1%) found English and Italian closer, and 44 participants (23.9%) thought that Croatian and English were closer (see Figure 1).

5.2. Which language is more similar to English: Croatian or Italian? Quantitative data: two participant groups

The distribution of answers across two different groups of participants allowed us to see whether there were any differences in the perception of similarity of either Croatian or Italian with English in terms of the status of background languages (as either L1 or L2). From Figures 2 and 3 below, we see that the participants in the ItaL1 group more often found Italian closer to English than the participants in CroL1 group.

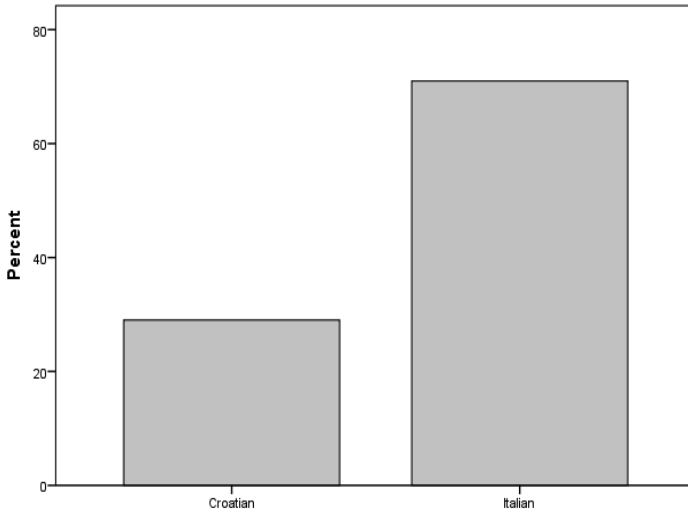


Figure 2. Background language more similar to English: CroL1 group

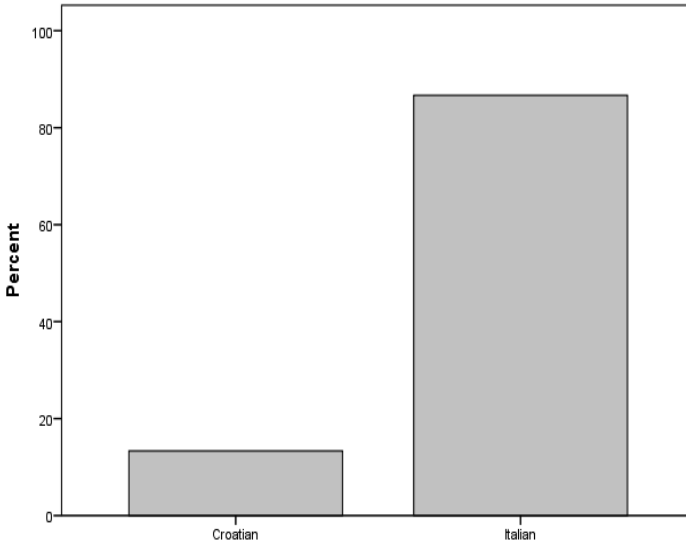


Figure 3. Background language more similar to English: ItaL1 group

Out of 60 participants in the ItaL1 group, 52 (86.7%) reported that Italian was more similar to English than Croatian, and the same was reported by 88 out of 124 participants (71 %) in the CroL1 group. A Pearson chi-square test showed that the difference in the distribution of answers was statistically significant ($\chi^2=5.48$, $p=.026$).

5.2.1. *Why is Croatian / Italian more similar to English?*

Overall, 170 participants (90%) provided an explanation for their choices through the open-ended question item: 115 participants (91.3%) from the CroL1 group, and 55 participants (91.7 %) from the ItaL1 group. The high percentages allowed us to make some conclusions about the nature of perceived similarity between particular languages. We will first show the results in terms of how often the participants referred to the similarity at the lexical level, as opposed to other levels of linguistic description, and then we will present the other reasons provided in the questionnaire item. We wanted to see whether the explanations provided by each participant group may also help in explaining previously established differences between the two groups of participants in their perception of the language that is more similar to English.

5.2.2. *Why is Italian more similar to English? Qualitative data: two participant groups*

In the ItaL1 group, 83.7 per cent of the participants referred to the similarity of English and Italian at the lexical level, reporting that the languages had 'similar words' or that they shared 'word roots'. Exactly the same explanations were provided by the CroL1 group, but in this group the percentage of the participants who referred to the similarity at the lexical level was lower: 67.1 per cent.

There were only eight participants in the ItaL1 group (the remaining 16.3%) who did not specifically refer to similarity at the lexical level. Three of them referred to similarity at the level of morphosyntax: 'there are no cases as in Croatian' and 'Croatian grammar is much more complex'. Two participants referred to the level of phonology, emphasizing the fact that the words in these two languages are not written the same way they are pronounced (as is the case in the Croatian language), and one participant reported not knowing why he chose Italian as more similar to English.

The same three reasons appeared also in the answers provided by CroL1 group of participants. Out of 27 participants who did not refer specifically to similarity at the lexical level (the remaining 32.9 %), 18 mentioned at least one of the three reasons found in the answers of the ItaL1 sample. However, we also found three additional reasons: six participants said that they thought English and Italian were more similar because they were both foreign languages for them, two believed that they were similar because English and Italian cultures were in contact, and one explained that he/she did not know why he/she chose Italian, as no two of the three languages were typologically similar. The exact distribution of answers across the two participant subsamples, with the number of occurrences and percentages, is shown in Table 5.

Table 5. Reasons provided for the perception of English and Italian as more similar languages: CroL1 and ItaL1 group

Why do you think English and Italian are more similar?	CroL1		ItaL1	
	N	%	N	%
They have similar words/word roots	55	67.1	41	83.7
They have similar grammars	10	12.2	3	6.1
Words are not spelled the same as they are pronounced	4	4.9	2	4.1
Do not know	4	4.9	3	6.1
Both are foreign languages	6	7.2	/	/
Cultures in contact	2	2.5	/	/
Neither is similar	1	1.2	/	/
Total	82	100	49	100

From Table 5 above, we see that the participants in both groups in the majority of cases referred to the similarity of English and Italian at the lexical level, which suggests that they were aware of the existence of cognates between the two languages. However, a chi-square test showed that participants in the ItaL1 group referred to lexical similarity significantly more often than the CroL1 participants ($\chi^2=4.32$, $p=.043$). Other reasons provided were the similarity between 'grammars' of two languages, and the fact that there is no one-to-one letter-phoneme correspondence in neither of the two languages. From their answers it is clear that the perceived similarity between the two languages was assessed relative to the fact that, according to the participants' comments, the Croatian language is a language with difficult grammar and straightforward phoneme-grapheme correspondence. Another interesting reason for the perception of English and Italian as more similar is the one referring to the fact that both languages were the participants' foreign languages, which may suggest that language status may be in some way related to the perception of similarity between two languages at the language system level.

5.2.3. *Why is Croatian more similar to English?*

Among the explanations provided for the choice of Croatian and English as more similar languages, similarity at the lexical level again featured as the most often-mentioned reason. While similarity at the lexical level between English and Italian was explained by the existence of similar words/word roots in the two languages, the perception of the similarity between Croatian and English at the lexical level was explained by the existence of words that were borrowed from English.

Table 6. Reasons provided for the perception of English and Croatian as more similar languages: CroL1 and ItaL1 groups

Why do you think English and Croatian are more similar?	CroL1 N	ItaL1 N
Croatian has words borrowed from English	16	3
Do not know	11	1
Know Croatian better	6	0
They have similar grammars	0	2
	33	6

Nevertheless, it is interesting that 11 participants (33%) from the CroL1 group were not able to explain the reasons behind their choice, while some reported that the fact that they knew their L1 better than L2 was decisive in their judgment of Croatian (their L1) as the language more similar to English. The reasons provided are presented in Table 6 above.

5.3. Which of the three language combinations do you find most similar?

The second item in the psychotypology questionnaire aimed to examine whether the perception of similarity between three language combinations would be different from those reported in the first item where the perceptions of similarity were examined through the prism of the English language and did not allow for the assessment of similarity between Croatian and Italian.

Quantitative results showed once again that the participants perceived English and Italian as languages with greatest similarity (67.4 % of participants).

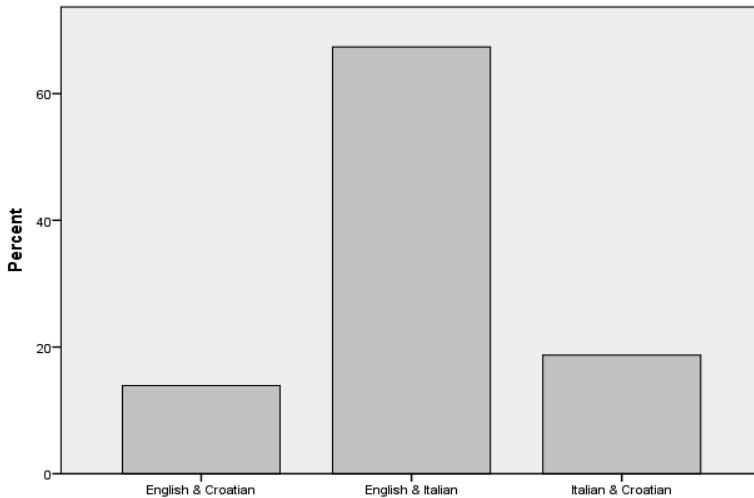


Figure 4. Languages perceived by the participants as most closely related (whole sample)

Croatian and English were perceived as the closest languages by 13.9 per cent of the participants, but 18.7 per cent of the participants perceived Croatian and Italian as closest of the three (see Figure 4 above).

We were particularly interested into the distribution of answers in terms of the language they previously reported as most similar to English. Exact percentages and the distribution of answers in terms of language previously chosen as more similar to English are given in Table 7 below.

Table 7. Perception of similarity between three language combinations with respect to the language (either Croatian or Italian) previously reported as closer to English

		Similarity between three language combinations			Total
		English & Croatian	English & Italian	Italian & Croatian	
Language similar to English	Croatian	23	2	18	43
	Italian	3	123	14	140
Total		26	125	32	183

Out of 140 participants who previously reported Italian as more similar to English 123 (87.9%) perceived the same languages as the most similar ones. Three participants seemingly changed their mind and opted for English and Croatian as the most similar combination, but also 14 participants (10%) thought Croatian and Italian were the languages with greatest resemblance. Out of 43 participants who previously reported that Croatian was more similar to English, 23 participants (53.5%) chose the same language combination as the most similar one, while 18 participants (41.9%) opted for Italian and Croatian as the most similar of the three.

As we had identified significant differences between the two groups of participants in terms of the language they found most similar to English, here we wanted to see whether there were further differences in terms of perception of similarity across the three language combinations. Figure 5 and 6 below show the distribution of answers to the second questionnaire item separately for each group of participants.

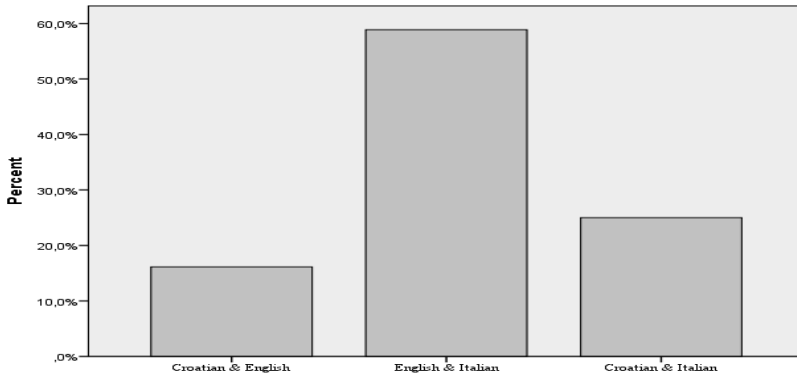


Figure 5. Languages perceived as most similar: CroL1 group

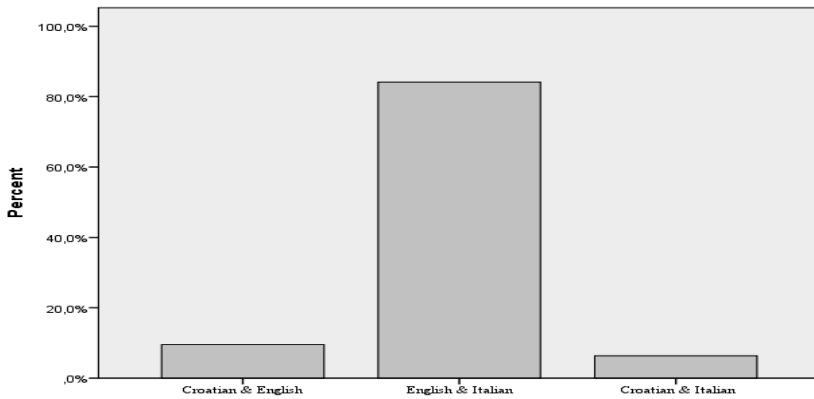


Figure 6. Languages perceived as most similar: ItaL1 group

From the visual representations above, it is clear that the participants who opted for Croatian and Italian as the most similar language combination were almost exclusively the participants in the CroL1 group. More precisely, the two languages were perceived as the most similar by 25 per cent of the participants from CroL1 group, and only six per cent of the participants from the ItaL1 group. Figure 7 below seems to be even more revealing; the answers provided by the participants in the ItaL1 group practically did not change with respect to the answers previously given in the first psychotypological item. The participants in the ItaL1 group repeatedly perceived English and Italian as the most similar languages.

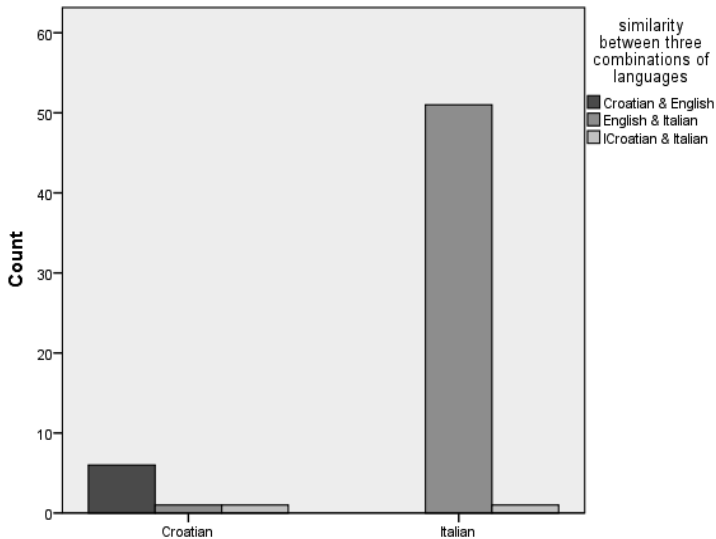


Figure 7. Language combination perceived as most similar with respect to the language previously reported as similar to English: ItaL1 group

On the other hand, Figure 8 shows that given the option to choose between three combinations of languages there was a certain number of participants in the CroL1 group who chose Croatian and Italian as most similar languages over previously reported either Croatian or Italian as more similar to English. The fact that only few participants from the ItaL1 group thought that Croatian and Italian were the most similar languages is a curious one and it will be further discussed with respect to the nature of overall perception of similarity between the languages.

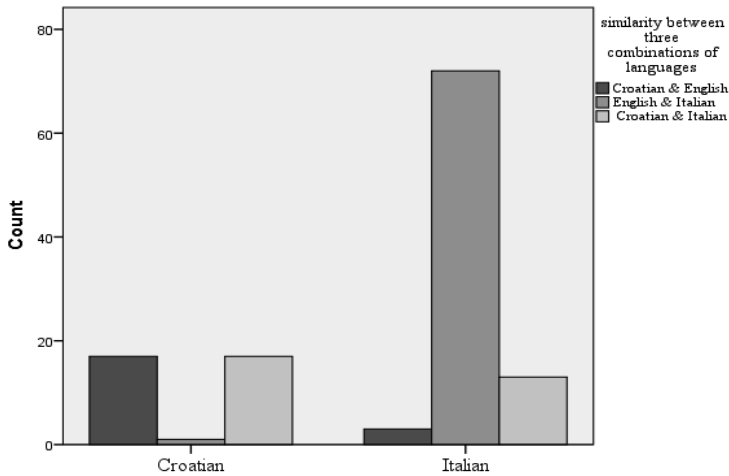


Figure 8. Language combination perceived as most similar with respect to the language previously reported as similar to English: CroL1 group

5.3.1. Reasons provided for the choice of the most similar combination of languages

The participants who chose either Croatian and English or English and Italian as the most similar languages provided the same reasons as in the first questionnaire item, or they simply referred to their previous answer in the questionnaire. We will here report only on the reasons provided by the participants who found Croatian and Italian as the most similar languages (the reasons were provided by 81.3% of participants). In Table 8 we classified the 26 reasons into six categories and showed the distribution across both groups of participants regardless of the fact that there were overall only three participants in the ItaL1 group who thought Croatian and Italian were the most similar languages.

Table 8. Reasons provided for the perception of Croatian and Italian as most similar languages

	CroL1	ItaL1
	N	N
Similar words	6	2
Both present in the community	6	
Geographically close	4	
Know well both languages	3	
Similar in morphosyntax	2	
Do not know	2	1
Total	23	3

The participants again referred to the similarity perceived at the lexical level, but the second and third most often mentioned reasons referred simply to the fact that both languages were present in the community and that they were geographically close. Additionally, only three participants explained their choice by the fact that they knew those two languages well, and only two referred to the objective fact that Croatian and Italian, with respect to English, were more similar at the level of morphosyntax.

5.4. *The ease or difficulty of learning English for L1 Croatian and L1 Italian speakers*

Items 3 and 4 in the questionnaire aimed at examining the participants' beliefs on the relative ease or difficulty of learning the three languages depending on the speakers' L1 (either Croatian or Italian). Given that in the process of acquisition there are numerous variables that can affect the process of language learning, we were interested to see to what extent the perception of similarity between the languages in particular would feature in the perception of the language that is relatively easier to learn.

When asked about whether Italian or English would be easier to learn for a Croatian L1 speaker, out of 187 participants, 139 (74.3%), opted for English while 48 (25.7%) opted for Italian. When the same question was asked about Italian L1 speakers, again English was perceived as the easier language to learn, and this time, rather expectedly, by an even greater number of participants. Out of 184 participants, 161 participants (87.5%) found English easier to acquire, and Croatian was perceived as easier only by 23 (12.5%) participants. It is important to mention that the participants were not asked specifically to refer to the L1 Croatian learners living in their community, but to the L1 Croatian speakers in general.

The reasons provided for the choice of English over Italian as the easier language for Croatian L1 speakers suggest that the participants were referring to the fact that English was present in the media, that it was a global language, as well as easier of the two (see Table 9). Therefore, rather expectedly, the exposure to the English language through the media, as well as the motivation to learn it due to the fact it was the global language, were found to be the most important factors in the choice of English as the language that L1 Croatian speakers would learn more easily.

Table 9. Reasons provided for the choice of English over Italian as the language easier to acquire for Croatian L1 speakers

	Answers provided	
	N	%
It is present in media	45	33.8
It is easy	32	24.1
It is a global language	22	16.5
It is global and easy	18	13.5
Personal experience	12	9
Do not know	4	3
TOTAL	133	100

As the participants more often reported English being easier to learn for L1 Italian speakers than for L1 Croatian speakers, we were interested to see to what extent this perception was based on the perceived similarities between English and Italian. The reason most often provided for the choice of English over Croatian as the easier language to learn for L1 Italian speakers was the fact that the English language itself was easier than Croatian (by 46.4% of participants). The similarity between Italian and English, previously perceived at the level of lexis, was reported as the reason by only 22.2 per cent of the participants. The remaining reasons provided mainly suggested that the participants in this case also found the status of English as a global language and thereby its significant amount of presence in the media as important in facilitating the acquisition of English. All the reasons provided are presented in Table 10 below.

Table 10. Reasons provided for the choice of English over Croatian as the language easier to acquire for Italian L1 speakers

	Answers provided	
	No.	%
It is easy	71	46.4
It is similar	34	22.2
It is a global language	18	11.8
It is global and easy	13	8.5
It is present in media	13	8.5
Do not know	3	2
Personal experience	1	0.7
TOTAL	153	100

It is important to point out that the difference in percentages with which the participants referred to the presence of English in the media as a facilitative effect for Croatian L1 and Italian L1 speakers (33.8% and 8.5%, respectively) truly

reflected the reality of Italian and Croatian media. More precisely, the participants were aware that the Croatian speakers are more exposed to the English language through TV programmes than the Italian speakers. This difference in exposure to English is due to the fact that English programmes are dubbed in Italian TV channels while in the Croatian TV channels they are only subtitled and presented in the English language.

As previously pointed out, the participants were not asked to refer specifically to the sociolinguistic environment in which they lived when assessing the ease of learning English relative to the other language. However, the reasons provided for the choice of either Croatian or Italian, over English, as the language that is relatively easier to learn did reflect the fact that the participants were referring to either Croatian L1 or Italian L1 speakers, or more particularly speakers of Istrovenetian dialect, living in their community. As can be seen from Tables 11 and 12, the participants perceived the presence of both languages in the community as the most important factor facilitating language acquisition (in 36.4 % of answers for L1 Croatian speakers, and 52.5% for speakers of L1 Italian). The difference in the percentages most probably also reflects the reality of the exposure to the two languages in the community; the Croatian language is the language of 'majority', whereby the speakers of L1 Italian (Istrovenetian) are more exposed to Croatian, than the speakers of L1 Croatian are exposed to either Italian or Istrovenetian.

Table 11. Reasons provided for the choice of Italian over English as the easier language to learn for Croatian L1 speaker.

	No.	%
It is present in the community	16	36.4
It is easier	16	36.4
It is similar to the dialect	7	15.9
It is in close contact	5	11.4
Total ¹²	44	100

Table 12. Reasons provided for the choice of Croatian over English as the easier language to learn for Italian L1 speaker.

	No.	%
It is present in the community	10	52.5
It is easier	4	21.1
It is similar to the dialect	3	15.8
It is in close contact	1	5.3
Do not know	1	5.3
Total ¹³	19	100

¹² Four participants did not provide an explanation of the choice of Italian over English as the language easier to learn for L1 Croatian speakers.

¹³ Four participants did not provide an explanation of the choice of Croatian over English as the language easier to learn for L1 Italian speakers

Interestingly enough, the reasons provided for the choice of either Croatian or Italian as easier to learn, appear in the same order of frequency when assessing the relative ease of language acquisition. In both cases, as previously mentioned, it is the exposure to the language in the community, followed by the perception that the language itself is easier, and only the third reason is the perceived similarity between the two languages. What is more important, the categories of reasons match the ones provided for the choice of English as the language that is easier to learn for either Croatian L1 or Italian L1 speakers.

5.5. Overall discussion

As the participants' three languages are typologically unrelated, their perceptions of the relative similarity between the three languages were difficult to anticipate. From the data on the participants' perception of whether Croatian or Italian were closer to the English language, we see that the participants were largely aware of the fact that Italian and English were more similar than Croatian and English, and that they were aware of the similarity between the languages at the lexical level. The participants who thought that Croatian and English were more similar also referred mostly to similarity at the lexical level, but the perceived similarity was explained by the existence of more recently borrowed English loanwords in Croatian. Even though the explanation is entirely valid, it is important to say that there is no reason to assume that the number of more recent English loanwords is greater in Croatian than in Italian.

What matters the most at this point is the fact that there was a tendency to assess relative distance between languages primarily in terms of similarity at the lexical level, which corroborates previous findings (e.g., Ringbom 2007) suggesting that the perception of relative distance between languages is perceived on the basis of formally similar words, or cognates, shared by two languages. Therefore, the reasons provided by the participants for their perception of either of the background languages as being more similar to English than the other reflect the participants' awareness, sensitivity, and recognition of interlingual cognates.

Furthermore, it is interesting to note that the ItaL1 group perceived greater similarity between Italian and English significantly more often than the participants in the CroL1 group, and that they also referred more often to similarity at the lexical level. At this point we may assume that the difference in the percentages of the participants in the two groups who referred to the similarity of Italian and English at the lexical level may have been related to their relative proficiency in the Italian language: the participants with Italian as L2 (i.e., CroL1 group) might have been less likely to perceive the similarity of English and Italian at the lexical level due to their lower proficiency in Italian in comparison with the participants with Italian as L1 (ItaL1 group). The answers of six participants in the CroL1 group who perceived Croatian and English as more similar only because they knew Croatian better (than Italian) may be an indication in favour of this assumption. Nevertheless, we would like to point out

that there is the possibility that the mere presence of the dialect in the repertoire of all ItaL1 speakers may have had an effect on the perceptions of crosslinguistic similarity. Since this variable cannot be clearly isolated in this study, we would like to emphasize that it may be worth exploring further as it may be related to the existence of asymmetrical relations in perception of similarity between the same languages found in cases where participants were in command of dialectal varieties of L1 (Berthele 2008; Gooskens/Heeringa 2014).

While the participants predominantly perceived English and Italian as the most similar languages even when given the option to choose between three language combinations, the fact that the CroL1 group of participants more often opted for Italian and Croatian as the most similar of the three than the ItaL1 group, is a curious one. The fact that Croatian and Italian are indeed closer than English and Italian, and English and Croatian at the morphosyntactic level was perceived only by two participants, and the most-often mentioned explanation was the similarity between the two languages perceived at the lexical level. However, we believe that it is logical to assume that it was again the lower level of proficiency in Italian of the participants in the CroL1 group that constrained their assessment of crosslinguistic similarity whereby they mostly referred to the Istrovenetian dialect and its similarity with the Croatian language, rather than with Italian. Nevertheless, given that there was no clear differentiation between the reference to either the Italian language or Istrovenetian dialect, we do not know to what extent the answers were the result of the similarity perceived or only an assumption that those should exist on the basis of the fact that they are in close contact in the community.

The presence of the dialect of the Italian language may be seen as a confounding variable in the study, but the tendency to equate the Italian language with the Istrovenetian dialect, obvious from the answers provided by some of the participants in the CroL1 group, may also testify to the lower level of proficiency in Italian in the CroL1 group of participants. However, the same previously established tendency turned to be rather useful in identifying the factors the learners perceive as the most facilitative in assessing the ease of learning of a particular language. Regardless of which of the three languages the participants perceived as the easiest to learn, and regardless of the learners' L1, the participants perceived the exposure to the language as the most important factor, followed by the assessment of the difficulty of the language itself (e.g., Croatian being a difficult and English an easy language) and only then the relative similarity between the languages.

5.6. Conclusion

Based on the findings discussed above we may safely say that the multilingual speakers of three geneologically unrelated languages, Croatian, English and Italian, provided us with rather interesting insights into their perception of similarity between the languages in their repertoires as well as their perceptions on the ease of learning of the three languages.

In assessing the similarity between the languages, the participants most commonly referred to the similarity perceived between the languages at the level of lexis. While this finding is in line with previous findings about similarity being most prominent at this level of linguistic description, this study showed that the similarity at the level of lexis was rather important even in assessing the similarity between unrelated languages. Even though the greater similarity perceived at the lexical level between the Italian and the English language reflects the objective reality of English and Italian being more similar than English and Croatian, the participants who referred to the similarity between Croatian and English were also referring to the similarity at the lexical level that was due to extensive borrowing from the English language into Croatian.

Given that the participants were asked to assess the similarity in relative terms, rather than between two languages alone, the study showed that the learners' perception was clearly affected by other factors. The comparison between the perceptions of two groups of participants with different languages in the role of L1 showed that the participants who had the Italian language as their L1 were more likely to perceive Italian and English as relatively closer languages and they also more often referred to the objective similarity that exists between these two languages at the level of lexis. Since both groups of participants were balanced in terms of proficiency in L3 English we assumed that this tendency could be explained by different variables which are related to the participants' language learning background. More precisely, we suggested that the greater perception of similarity reported by L1 Italian speakers (ItaL1) could be attributed to a greater proficiency in Italian (the language that is objectively more similar to English) which allowed for a greater array of objective affordances that could be perceived. However, we could not exclude the possibility that it may be due to the fact that the objectively more similar language was the one in the status of their L1, whereby the status of the language itself may have had an effect on the perception of similarity. Additionally, we suggested that this tendency of the ItaL1 group of participants to perceive more similarity between the languages that were also objectively more similar at the lexical level may be due to the fact that the participants in this group were at the same time speakers and users of an additional idiom, the Istrovenetian dialect.

It is important to say that in accounting for the perception of similarity between the three languages the participants were also referring to similarities that existed between languages at different levels of linguistic description; they referred to phonology, orthography, morphology and syntax. While the objective similarity in these instances could have rarely been disputed their answers clearly showed the importance of examining psychotypical beliefs in the contexts where there are three languages available for comparison (Aronin/Jessner 2015). The study showed that the perception of similarity between two languages was clearly affected by the participants' familiarity with the third language as the qualitative data provided evidence that a particular language combination was perceived as similar merely on the account that fewer similarities with the third language were perceived.

Overall, the study confirmed previous findings suggesting that psychotypology can be determined only in relative terms. The findings suggest that the perception of similarity is flexible and dynamic (it changes relative to the number of languages available for comparison), but it also reflects knowledge of objective reality of similarities and differences between languages, or language relatedness. Furthermore, the homogeneity of participants in this study with respect to quite a few learning-, and language- related variables allowed as to conclude that the perception of similarity can be greatly affected by language proficiency, as well as the language contact, or more precisely, the extent to which the speakers' lives are affected by the contact.

The findings on the perception of the ease of acquiring particular languages showed that the participants did not take crosslinguistic similarity as the most important facilitating factor. In the case of the Italian or Croatian language, the exposure to the language, or its dialect used in the community, was perceived as having the most facilitative effect in the process of language acquisition. In the case of the English language, it was the presence of the language in the media and wider society, as the consequence of globalization. Therefore, the exposure to a language as well as the assessment of the language as either easy or difficult were perceived as having facilitative effect in the process of language acquisition. The perceived crosslinguistic similarity featured only as the third factor in the perception of the ease of learning of each of the three languages.

Given that in this study the perception of similarity between languages was far from being the most important factor in assessing the relative ease of learning a particular language, we believe that importance of similarity, being the basic notion in the learning process (Ringbom 2007), should be emphasized in the process of language teaching. This finding may bear relevance in particular to the area of research that deals with 'receptive multilingualism' (e.g., EuroCom project 2008), or the promotion of interlingual comprehension on the basis of crosslinguistic similarities. In this study, due to the sociolinguistic context, the acquisition of L2s (Croatian or Italian) of two groups of participants was of mixed nature. To the majority of the CroL1 participants the Italian language (L2) was a foreign language learned at school rather than the second language acquired in the community, as was the case with L2 Croatian of the ItaL1 group of participants. If we assume that the explicit instruction of a particular language may provide learners with more declarative knowledge and the opportunity to develop the tendency to focus on form more than in the case of acquisition in the natural context, we see that the context did not seem beneficial for the CroL1 group of participants in perceiving the similarities between English and Italian to a greater extent in the context where the two were objectively more similar. The results of this study provide additional evidence for the arguments (e.g., Jessner 2006, 2008) that in the process of language teaching, teachers should be made aware of learners' language learning backgrounds and encourage learners to identify and exploit opportunities for crosslinguistic comparisons or to use their previous linguistic knowledge as a linguistic resource.

6. References

- Andrews, Daniela (1997). *I Falsi Amici: False Cognates in Italian and English*, Macquarie University.
- Aronin, Larissa / Jessner, Ulrike (2015). Understanding current multilingualism: What can the butterfly tell us?, in: *The multilingual challenge* [Clare Kramsch / Ulrike Jessner (eds.)], Berlin: De Gruyter, pp. 271–291.
- Bardel, Camilla / Lindqvist, Christina (2007). The role of proficiency and psychotypology in lexical cross-linguistic influence. A study of a multilingual learner of Italian L3, in: *Atti del VI Congresso Internazionale dell'Associazione Italiana di Linguistica Applicata* [Kenneth Hyltenstam (ed.)], Perugia: Guerra Editore, pp.123–145.
- Berthele, Raphael (2008). Dialekt-Standard Situationen als embryonale Mehrsprachigkeit. Erkenntnisse zum interlingualen Potenzial des Provinzlerdaseins. *Sociolinguistica* 22, 87–107.
- Browne, Virginia, / Mendes, Elena / Natali, Gabrielle (2009). *More and more False Friends, Bugs & Bugbears. Dizionario di ambigue affinità e tranelli nella traduzione tra inglese italiano* (2nd edition). Bologna: Zanichelli.
- Cenoz, Jasone (2001). The effect of linguistic distance, L2 status and age on cross-linguistic influence in third language acquisition, in: *Cross-linguistic influence in third language acquisition: Psycholinguistic perspectives* [Jasone Cenoz / Britta Hufaisen / Ulrike Jessner (eds.)], Clevedon, UK: Multilingual Matters, pp. 8-20.
- Census 2011 of the Republic of Croatia. Retrieved from: http://www.dzs.hr/default_e.htm
- De Angelis, Gessica (2005). Interlanguage transfer of function words, in: *Language Learning*, 55, pp. 379-414.
- De Angelis, Gessica / Selinker, Larry (2001). Interlanguage transfer and competing linguistic systems in the multilingual mind, in: *Cross-linguistic influence in third language acquisition: Psycholinguistic perspectives* [Jasone Cenoz / Britta Hufaisen / Ulrike Jessner (eds.)], Clevedon, UK: Multilingual Matters, pp. 42-58.
- European Commission 2008. Multilingualism: An Asset for Europe and a Shared Commitment. Retrieved September 3, 2010, from: http://ec.europa.eu/education/languages/pdf/com/2008_0566_en.pdf
- Falk, Ylva / Bardel, Camilla (2010). The study of the role of the background language in third language acquisition. The state of the art, in: *International Review of Applied Linguistics in Language Teaching*, 48, 2/3, pp. 185-219.
- Frankenberg-Garcia, Ana / Pina, Maria Fernanda (1997). Portuguese-English Crosslinguistic Influence, in: *Actas do XVIII Encontro da Associação Portuguesa de Estudos Anglo-Americanos*, Instituto Politécnico da Guarda. Retrieved November 28, 2016, from <http://anafrankenberg.synthasite.com/resources/FGPina1997PortugueseEnglishCrosslinguisticInfluence.pdf>
- Gooskens, Charlotte / Heeringa, Wilbert (2014). The role of dialect exposure in receptive multilingualism, in: *Applied Linguistics Review*, 5 (1), pp. 247–271.
- Hall, Christofer / Newbrand, Denise / Ecke, Peter / Sperr, Ulrike / Marchand, Vanessa / Hayes, Lisa (2009). Learners implicit assumptions about syntactic frames in new L3 words: The role of cognates, typological proximity and L2 status, in: *Language Learning*, 59, pp. 153-203.

- Jarvis, Scott / Pavlenko, Aneta (2008). *Cross-linguistic influence in language and cognition*. New York: Routledge.
- Jessner, Urlike (2006). *Linguistic awareness in multilinguals: English as a third language*. Edinburgh: Edinburgh University Press.
- Jessner, Urlike (2008). Teaching third languages: Findings, trends and challenges, in: *Language Teaching*, 41(1), pp. 15–56.
- Jucker, Andreas, H. (2000). *History of English and English Historical Linguistics*. Stuttgart: Ernst Klett.
- Kaivapalu, Annekatrin /Martin, Maisa (2014). Measuring Perceptions of Cross-Linguistic Similarity between Closely Related Languages: Finnish and Estonian Noun Morphology as a Testing Ground, in: *Language Contacts at the Crossroads of Disciplines* [Heli Paulasto /Lea Meriläinen / Helka Riionheimo / Maria Kok (eds.)], Cambridge: Cambridge Scholars Publishing, pp. 283–318.
- Kellerman, Eric (1983). Now you see it, now you don't, in: *Language transfer in language learning* [Susan Gass / Larry Selinker (eds.)], Rowley, MA: Newbury House, pp. 112-134.
- Kellerman, Eric (1986). An Eye for an Eye: Crosslinguistic Constraints on the Development of the L2 Lexicon, in: *Crosslinguistic Influence in Second Language Acquisition* [Eric Kellerman / Michael Sharwood Smith (eds.)], New York: Pergamon Press, pp. 35-48.
- Kresić, Marijana / Gulan,Tanja (2012). Interlingual identifications and assessment of similarities between L1, L2, and L3: Croatian learners' use of modal particles and other modalising elements, in: *Cross-linguistic Influences in Multilingual Language Acquisition* [Danuta Gabryś-Barker (ed.)], Heidelberg: Springer, pp. 63-80.
- Letica, Stela / Mardešić, Sandra. (2007). Cross-Linguistic Transfer in L2 and L3 Oral Production, in: *Empirical Studies in English Applied Linguistics* [József Horváth / Marianne Nikolov (eds.)], Pécs: Lingua Franca Csoport, pp. 307-318.
- Letica Krevelj, Stela (2012). Multilinguals' Exploitation of Affordances: Evidence from the Use of Compensatory Strategies, in: *UZRT 2012: Empirical studies in English applied linguistics* [Jelena Mihaljević Djigunović/ Marta Medved Krajnović (eds.)], Zagreb: FF press, pp. 113-130.
- Letica Krevelj, Stela (2014). *Crosslinguistic interaction in acquiring English as L3: role of psychotypology and L2 status*. Unpublished doctoral thesis. University of Zagreb, Faculty of Humanities and Social Sciences. Zagreb, Croatia.
- Li, Ping/ Sepanski, Sara /Zhao, Xiaowei (2006). Language history questionnaire: A web based interface for bilingual research, in: *Behavior Research Methods*, 38(2), pp. 202-210.
- Lindqvist, Christina (2015). Do Learners Transfer from the Language They Perceive as Most Closely Related to the L3? The Role of Psychotypology for Lexical and Grammatical Crosslinguistic Influence in French L3, in: *Crosslinguistic Influence and Crosslinguistic Interaction in Multilingual Language Learning* [Gessica De Angelis /Urlike Jessner / Marijana Kresić (eds.)], London: Bloomsbury, pp. 231-251.
- Lorenzetti, Luca (2010). Lessico, in: *Enciclopedia dell'italiano* [Raffaella Simone (ed.)], Roma: Istituto dell'Enciclopedia Italiana, G. Treccani, 1, pp.778- 784.

- Marian, Viorica / Blumenfeld, Henrike K. / Kaushanskaya, Margarita (2007). The Language Experience and Proficiency Questionnaire (LEAP-Q): Assessing Language Profiles in Bilinguals and Multilinguals, in: *Journal of Speech, Language, and Hearing Research*, 50, pp. 940-967.
- Milani Kruljac, Nelida (1990). *La comunità italiana in Istria e a Fiume fra diglossia e bilinguismo*. Rovigno: Centro di Ricerche Storiche di Rovigno, Etnia.
- Milani Kruljac, Nelida (Ed.) (2003). *L'italiano fra i giovani dell'istria-quarnerino*, Pola-Fiume: Pietas Julia-EDIT.
- Nelson, Traci Lynne (2008). Perception Question, in: *Encyclopedia of Survey Research Methods 1* [Paul J. Lavrakas (ed.)], Sage Publications, pp. 580-581. Retrieved 7 March, 2009. http://www.sage-reference.com/survey/Article_n374.html.
- Ó Laoire, Muiris / Singleton, David (2009). The role of prior knowledge in L3 learning and use: Further evidence of psychotypological dimensions, in: *The Exploration of Multilingualism: Development of Research on L3, Multilingualism and Multiple Language Acquisition* [Larissa Aronin / Britta Hufeisen (eds.)], Amsterdam: John Benjamins, pp. 63-77.
- Otwinowska-Kasztelanica, Agnieszka (2011). Awareness and affordances: Multilinguals versus bilinguals and their perception of cognates, in: *New trends in crosslinguistic influence and multilingualism research* [Gessica De Angelis / Jean-Marc Dewaele (eds)], Bristol: Multilingual Matters, pp.1-18.
- Ringbom, Håkan. (2007). *Cross-linguistic Similarity in Foreign Language Learning*. Clevedon, UK: Multilingual Matters.
- Schepens, Job (2008). Distribution of cognates in Europe based on the Levenshtein Distance. Unpublished bachelor thesis. Submitted at Radboud University Nijmegen, Department of Artificial Intelligence.
- Schepens, Job / Dijkstra, Ton / Grootjen, Franc (2012). Distribution of cognates in Europe as based on the Levenshtein Distance, in: *Bilingualism: Language and Cognition*, 15(1), pp. 157-166.
- Scotti-Jurić, Rita / Poropat, Nada (2012). Bilingual official policy and ideologies in formal interactions and development of plurilingualism and interculturalism in informal interactions among the young Croatian-Italian bilinguals in Istria, in: *Journal of Teaching and Education*, 1(6), pp. 415-432.
- Singleton, David (1987). Mother and other tongue influence on learner French, in: *Studies in Second Language Acquisition*, 9, pp. 327-346.
- Tadić, Marko / Brozović-Rončević, Dunja / Kapetanović, Amir (2012). *The Croatian language in the digital age: Hrvatski jezik u digitalnom dobu*. Berlin: Springer. Retrieved from: <http://www.meta-net.eu/whitepapers/e-book/croatian.pdf>
- Tsang, Wai Lan (2015). Learning more, perceiving more? A comparison of L1 Cantonese-L2 English-L3 French speakers and L1 Cantonese-L2 English speakers in Hong Kong, in: *International Journal of Multilingualism*, 12(3), pp. 312-337.
- Vanhove, Jan (2014). Receptive multilingualism across the lifespan. Cognitive and linguistic factors in cognate guessing. Unpublished doctoral thesis. University of Fribourg (Switzerland). Retrieved October 15, 2016 from: <http://dx.doi.org/10.6084/m9.figshare.795286>.

Appendix

Questionnaire on psychotypology

1. In your opinion, which of the languages is more similar to English? (*circle*)

- a) Croatian b) Italian

Why? Explain your answer in more detail.

2. In your opinion, which languages resemble each other more closely? (*circle*)

- a) Croatian and English b) Italian and English c) Croatian and Italian

Why? Explain your answer in more detail.

3. In your opinion, which language is easier to learn for a Croatian L1 speaker?
(*circle*)

- a) Italian b) English

Why? Explain your answer in more detail.

4. In your opinion, which language is easier to learn for an Italian L1 speaker?
(*circle*)

- a) Croatian b) English

Why? Explain your answer in more detail.

Percepcije višejezičnih govornika o međujezičnoj sličnosti i relativnoj lakoći usvajanja genetski nesrodnih jezika

Prethodno jezično znanje i iskustvo u usvajanju jezika imaju važnu ulogu u procesu usvajanja i uporabi trećeg jezika. Psihotipologija, percepcija učenika o sličnosti između jezičnih sustava, jedan je od faktora koji određuje u kojoj mjeri učenik iskorištava svoje prethodno jezično znanje u procesu učenja i uporabi trećeg jezika. Istraživanja pokazuju da je sličnost između jezika najočitija na leksičkoj razini, odnosno da se srodnice između dvaju jezika najlakše uočavaju bez obzira na njihovo genetsko porijeklo (Hall et al. 2009; Ringbom 2007). Međutim, sličnost između jezika može se odrediti samo u relativnom smislu (ovisno o jezičnoj konstelaciji) i prikazati na kontinuumu pri čemu njeno mjesto ovisi i o tipološkoj sličnosti i o jezičnom kontaktu.

Ovo istraživanje ispituje psihotipologiju, percepciju o sličnosti između jezika, kod 189 višejezičnih učenika engleskog kao trećeg jezika koji žive u službeno dvojezičnim hrvatsko-talijanskim zajednicama u Istri. Kreiran je homogeni uzorak ispitanika koji je podijeljen u dva poduzorka s obzirom na materinski jezik (hrvatski ili talijanski (istrovenetski)). Pokušalo se ispitati na čemu učenici s prethodnim znanjem hrvatskog i talijanskog jezika temelje svoju percepciju o sličnosti između tih jezika i engleskoga jezika te na čemu baziraju svoje stavove o lakoći usvajanja pojedinoga jezika.

Za prikupljanje podataka korišten je modificirani psihotipološki upitnik (Hall et al. 2009) kojem su pridodana pitanja otvorenog tipa u kojima se od ispitanika tražilo da detaljnije objasne svaku psihotipološku česticu u upitniku. U analizi rezultata uzeli smo u obzir jezičnu konstelaciju triju genetski nesrodnih jezika, sociolingvističko okruženje u kojem je provedeno istraživanje te objasnili teorijske i praktične implikacije rezultata ovog istraživanja.

Ključne riječi: jezična tipologija, međujezična sličnost, psihotipologija, višejezični govornici, višejezičnost